French. 179

ÉTUDES
DE
LA NATURE.

TOME QUATRIEME.

ÉTUDES
DE
LA NATURE,

PAR JACQUES-BERNARDIN-HENRI
DE SAINT-PIERRE.

TROISIEME ÉDITION,

Revue , corrigée & augmentée.

.... Miſeris ſuccurrere diſco. *Æneid. lib.* 1.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

Chez { P.F. DIDOT le jeune, Libraire, quai des Auguſtins.
MEQUIGNON l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVIS
SUR
CET OUVRAGE
ET SUR CE QUATRIEME VOLUME.

PENDANT que je faisois réimprimer mon ouvrage, j'ai reçu à son sujet des conseils, des critiques & des complimens.

Les conseils regardent son format. J'ai suivi constamment celui in-12 dans ces trois éditions consécutives, parce qu'il est plus commode, moins cher pour le lecteur, & plus avantageux à l'auteur, en ce que les contrefacteurs trouvent moins de bénéfice à le contrefaire. Cependant, des gens du monde m'ont témoigné qu'ils lui préféroient le format in-8°., parce qu'il est plus à la mode, & que les pages ayant plus de marge, & l'intervalle entre les lignes étant plus grand, l'impression en a plus de beauté. Des gens de lettres ont desiré que je fisse

de mon livre une édition in-4°. , parce que son caractere étant plus gros, seroit plus aisé à lire, & que les planches s'y développeroient sur une plus grande échelle. Enfin, je m'attendois que des savans m'engageroient à tenter les honneurs de l'in-folio, lorsqu'une dame aimable m'a proposé fort sérieusement d'en faire une édition in-18, » afin, m'a-» t-elle dit avec beaucoup de grace, » qu'il ne sortît jamais de sa poche. »

Je me trouve si honoré du suffrage des dames, que je ne sais si je ne tirerois pas plus de vanité d'être in-18. dans leurs poches, qu'en grand atlas dans la Bibliothéque du Louvre. Ce genre d'incognito a de plus quelque chose que je ne puis dire, qui me flatte singuliérement. Dans la perpléxité agréable où je me trouve, & dans l'impossibilité où je suis de faire quatre nouvelles éditions à-la-fois pour complaire à tous mes lecteurs, il m'est venu en pensée d'inviter ceux d'entre eux qui ne sont pas contens de l'in-12, d'envoyer leurs inscriptions (franches de port) chez mes libraires, en y mettant simplement leurs adresses avec le format qu'ils desirent. Je me déciderai alors sur la pluralité des voix; & dès que j'en aurai cinq cents pour l'in-8°. ou l'in-4°. j'en publierai la souscription en beau papier, avec de nouvelles figures dessi-

nées & gravées par les plus célebres artistes. Mais s'il y a seulement deux cent-cinquante voix pour l'in-18, je donnerai la préférence à ce format, parce que j'ai toujours estimé la voix d'une dame égale, pour le moins à celle de deux hommes.

Quelques gens du monde m'ont demandé si je ferois des augmentations à cette présente édition ; & dans ce cas, ils ont desiré que j'en fisse un supplement détaché pour ceux qui ont acquis les éditions précédentes, se plaignant de ce que les auteurs, qui en agissoient autrement, fraudoient le public.

Un auteur qui se contente difficilement de son travail, tel que je suis, & qui le remet souvent sur le métier, est quelquefois obligé d'y faire des légeres augmentations, pour en éclaircir les endroits obscurs. Il est au moins forcé de changer quelque chose aux avis qui varient à chaque édition, sans qu'il puisse faire de ces variantes un supplément particulier & de quelque intérêt. Mais, en supposant qu'il fraudât ainsi une portion du public de quelque portion de son travail, je demande si le public en corps ne le fraude pas plus complétement en acquérant sans scrupule les contrefaçons de son ouvrage ? Un auteur ne les décrédite, qu'en ajoutant quelque

chose de nouveau à chaque nouvelle édition.

Les contrefaçons m'ont fait & me font un tort considérable. Je ne parle pas de celles de ma premiere édition, qui ont rempli les provinces du midi de la France (1) ; mais à peine la seconde a paru, qu'elle a été contrefaite, avec ses augmentations, approbations, privilége, & jusqu'aux titres où on lit l'adresse de mes libraires. D'autres contrefacteurs ont osé annoncer, dans le catalogue des livres de la foire de Leipsik, pour le mois

(1) M. Marin, inspecteur de la Librairie à Marseille, y en saisit, il y a un an & demi, une balle entiere, qui, malgré ses réclamations, fut confisquée au profit de la chambre syndicale de cette ville, & non au mien, comme il étoit juste. M. de Chassel, inspecteur de la librairie à Nancy, y a arrêté, il y a six mois, quelques exemplaires contrefaits de ma seconde édition, que M. Vidaud-de-la-Tour m'a fait remettre, d'après le jugement de M. de Lamoignon, garde des sceaux. Le contrefacteur avoit retranché seulement, dans l'avis, ce que j'y disois de la beauté des caracteres de ma seconde édition, semblables à ceux-ci, parce que la médiocrité des siens eût découvert d'abord sa fraude. J'ai lieu d'espérer maintenant de la vigilance de M. Vidaud-de-la-Tour, dont le zele pour les intérêts de la librairie, seconde si bien la justice de M. de Lamoignon dont le nom est si cher aux gens de lettres, qu'on réprimera enfin dans le royaume le brigandage des contrefaçons si contraire aux ordres du roi & aux intérêts des Auteurs, sur-tout à ceux qui n'ont pas d'autres propriétés que leurs ouvrages.

d'Octobre 1787, une édition de mes Etudes de la Nature, faite à Lyon, chez Pieſtre & de la Molliere, quoique je n'aie jamais rien fait imprimer qu'à Paris. On vient d'en publier une nouvelle à Bruxelles, en quatre volumes. Une perſonne de la connoiſſance de mon imprimeur, en a vu à Londres, au mois de Septembre dernier, quatre éditions différentes ſans qu'il ait pu s'y procurer la véritable. Cependant, elle eſt bien aiſée à diſtinguer par la beauté de ſes caracteres, de toutes ſes contrefaçons, qui d'ailleurs ne peuvent jamais être que de mauvaiſes copies d'une édition originale, revue & corrigée par moi-même avec toute l'attention dont je ſuis capable. Cela n'a pas empêché le public de les accueillir avec empreſſement. Après tout, il ne s'agit pas de n'avoir pas à ſe plaindre des hommes, mais que les hommes n'aient pas à ſe plaindre de nous.

Quand ma conſcience ne me feroit pas un devoir d'être juſte envers chaque particulier, je dois trop au public pour ne pas chercher à lui complaire autant qu'il eſt en moi. Je n'ai eu d'autre voix conſtante en ma faveur que la ſienne. D'un autre côté, s'il conſidere l'importance des erreurs que j'ai attaquées & ma poſition, j'oſe eſpérer qu'il me mettra un jour au rang du petit nombre

d'hommes qui se sont occupés de son intérêt aux dépens de leur fortune.

Je ne m'écarterai pas maintenant des principes qui ont dirigé ma vie. Je vais donc insérer ici quelques réflexions, qui auroient peut-être été placées plus convenablement dans l'avis en tête de cette troisieme édition : mais je les transfére ici, afin que ceux qui en acheteront le quatrieme volume en particulier, soient instruits de tout ce que j'y ai ajouté, sans être obligés d'acquérir les trois autres. J'y aurois joint de même les additions que j'ai faites à ma premiere édition, au sujet de l'alongement des pôles, & des courans de l'océan Atlantique, si ces additions n'étoient pas trop considérables. Mais si je ne les rapporte pas ici à la lettre, j'en répete au moins le sens, & j'y ajoute de nouvelles preuves qui donnent le dernier degré d'évidence à ces importantes vérités.

J'ai corrigé d'abord aux titres de cette troisieme édition, une erreur qui se trouve dans ceux des deux autres. Elle est fort indifférente à mes lecteurs, puisque ce n'est qu'une transposition de mes noms de baptême; mais elle a occasionné quelques méprises.

Je ne me rappelle pas avoir rien ajouté au texte, qu'une seule observation sur les contre-courans de l'Ohio, que

j'ai insérée dans cette troisieme édition, *tome* 1er. *page* 314. Mais elle est importante, car c'est une preuve de plus en faveur de l'explication que j'ai donnée des marées.

Le lecteur peut se rappeler que j'explique la direction de nos marées en été, vers le nord, par les contre-courans du courant général de l'océan Atlantique, qui, dans cette saison, descend de notre pôle dont les glaces se fondent en partie par l'action du soleil qui l'échauffe pendant six mois. Je supposois que ce courant général qui court alors au sud, se trouvant resserré par le cap Saint-Augustin en Amérique, & par l'entrée du golfe de Guinée en Afrique, produisoit de chaque côté des contre-courans qui nous donnoient nos marées qui remontent au nord le long de nos côtes. Ces contre-courans existent en effet dans ces mêmes lieux, & sont toujours produits aux deux côtés d'un détroit par où passe un courant. Mais je n'avois pas besoin de supposer les réactions du cap Saint-Augustin & de l'entrée du golfe de Guinée, pour faire remonter nos marées jusques bien avant dans le nord. La simple action du courant général de l'atlantique, qui descend du pôle nord & court au sud en déplaçant devant lui un grand volume d'eau qu'il repousse à

droite & à gauche, suffit pour produire, le long de son cours, ces réactions latérales, d'où sortent nos marées qui remontent au nord.

J'avois cité à ce sujet deux observations, dont la premiere est à la portée de tout le monde. C'est celle d'une source qui, en se déchargeant dans un bassin, fait naître sur les côtés de ce bassin un remou ou contre-courant qui ramene les pailles & les autres corps flottans à la source même.

La seconde observation, est tirée du pere Charlevoix, dans son histoire de la Nouvelle-France. Il rapporte que, quoiqu'il eût le vent contraire, il fit huit bonnes lieues dans un jour sur le lac Michigan, contre son courant général, à l'aide de ses contre-courans latéraux.

Mais M. de Crevecœur, auteur des Lettres du Cultivateur Américain, va encore plus loin; car il assure, *tome* 3, *page* 433, qu'en remontant l'Ohio le long de ses bords, il fit 422 milles en quatorze jours, ce qui fait plus de dix lieues par jour, « A l'aide, dit-il, des » remoux qui ont toujours une vélocité » égale au courant principal. » Voilà la seule observation que j'ai ajoutée à cause de son importance, & de l'estime que je porte à son auteur.

Ainsi l'effet général des marées est mis

dans le plus grand jour, par l'exemple des contre-courans latéraux de nos bassins où se déchargent des sources, de ceux des lacs qui reçoivent des rivieres, & de ceux des rivieres elles-mêmes, malgré leurs pentes considérables, sans qu'il soit besoin de détroit particulier pour opérer ces réactions dans toute l'étendue de leurs rivages, quoique les détroits augmentent considérablement ces mêmes contre-courans ou remoux.

A la vérité, le cours de nos marées vers le nord en hiver, ne peut plus s'expliquer comme un effet des contre-courans latéraux de l'océan Atlantique qui descend du nord, puisqu'alors son courant général vient du pôle sud, dont le soleil fond les glaces. Mais le cours de ces marées vers le nord se conçoit encore plus aisément par l'effet direct du courant général du pôle sud, qui va droit au nord. Dans cette direction, ce courant austral passe presque toujours d'un lieu plus large dans un lieu plus étroit, s'engageant d'abord entre le cap Horn & le cap de Bonne-Espérance, & remontant jusques dans les baies & méditerranées du nord, il pousse à-la-fois devant lui tout le volume des eaux de l'océan Atlantique, sans permettre qu'aucune colonne s'en échappe à droite ou à gauche. Cependant, s'il rencontroit

dans sa route quelque cap ou détroit qui s'opposât à son cours, il ne faut pas douter qu'il n'y formât un contre-courant latéral, ou des marées qui iroient en sens contraire. C'est aussi l'effet qu'il produit au cap Saint-Augustin en Amérique, & au-dessus du golfe de Guinée, vers le dixieme degré de latitude nord en Afrique; c'est-à-dire, aux deux endroits où ces deux parties du monde se rapprochent davantage : car dans l'été du pôle sud, les courans & les marées, loin de se porter au nord au-dessous de ces deux points, retournent au sud du côté de l'Amérique, & courent vers l'est du côté de l'Afrique, tout le long du golfe de Guinée, contre toutes les loix du systême lunaire.

Je pourrois remplir un volume de nouvelles preuves en faveur de la fonte alternative des glaces polaires, & de l'alongement de la terre aux pôles, qui sont des conséquences l'une de l'autre; mais j'en ai cité dans mes volumes précédens plus qu'il n'en faut pour constater ces vérités. Le silence même des Académies sur des objets si importans, est une preuve qu'elles n'ont rien à m'objecter. Si j'avois eu tort en relevant l'étrange erreur par laquelle elles ont conclu que les pôles de la terre étoient applatis, d'après des opérations

géométriques qui montrent évidemment qu'il ſont alongés, elles n'auroient pas manqué de journaux, qui leur ſont dévoués la plupart, pour réprimer la voix d'un ſolitaire. Je n'en ai trouvé qu'un ſeul qui ait oſé me donner la ſienne. Parmi tant de puiſſances littéraires qui ſe diſputent l'empire des opinions, & qui croiſent ſur leurs mers orageuſes en tâchant de couler à fond tout ce qui ne ſert pas ſous leurs drapeaux, un journaliſte étranger a arboré en ma faveur le pavillon de l'inſurgence. C'eſt celui de Deux-Ponts que je nomme, ſuivant ma coutume de reconnoître publiquement des ſervices particuliers, quoique celui-ci ait été rendu à la vérité bien plus qu'à moi, qui ſuis perſonnellement inconnu à cet écrivain, ſi eſtimable par ſon impartialité.

D'un autre côté, ſi les Académies ne ſe ſont pas expliquées, il faut conſidérer l'embarras où elles ſe trouvent de ſe retracter publiquement d'une inconſéquence géométrique déja ſi ancienne & ſi répandue. Elles ne peuvent approuver mes réſultats ſans condamner les leurs, & elles ne peuvent condamner les miens, parce que leurs propres travaux les juſtifient. Je n'ai point été moi-même moins embarraſſé, lorſqu'en publiant mes obſervations je me ſuis vu

dans l'alternative de choiſir entre leur eſtime & leur amitié ; mais j'ai été entraîné par le ſentiment de la vérité, qui doit l'emporter ſur tous les ménagemens politiques. L'intérêt de ma réputation, je l'avoue, y eſt auſſi entré pour quelque choſe, mais pour la moindre part. L'utilité publique a été mon principal objet. Je n'ai employé ni le ridicule, ni l'enthouſiaſme, contre des hommes fameux ſurpris dans l'erreur. Je ne me ſuis point enivré de ma propre raiſon. Je me ſuis approché d'eux comme je me ſerois approché de Platon endormi ſur le bord d'un précipice ; craignant leur réveil, & encore plus leur aſſoupiſſement. Je n'ai point rapporté leur aveuglement à quelque défaut de lumiere, dont le reproche eſt ſi ſenſible aux ſavans ; mais à l'éblouiſſement des ſyſtêmes, & ſurtout, à l'influence de l'éducation & des habitudes morales, qui voilent notre raiſon de tant de préjugés. J'ai donné dans l'avis de mon premier volume l'origine de cette erreur, que Neuwton a le premier miſe en avant, & ſa réfutation géométrique dans l'explication des figures à la fin du troiſieme.

J'ai lieu de craindre que ma modération & mon honnêteté ne ſoient pas imitées. Il a paru le 21 novembre dernier, dans le Journal de Paris, une critique

tique anonyme, fort amere, des Etudes de la Nature. Elle commence à la vérité par les louer en général; mais elle détruit en détail tout le bien que la voix publique ſemble l'avoir forcée d'en dire. Elle avoit été précédée, peu de temps auparavant, de quelques autres lettres anonymes où mon ouvrage n'étoit pas nommé, mais ſur lequel elles répandoient, en paſſant, un poiſon froid & ſubtil, propre à faire ſon effet à la longue. J'ai vu avec ſurpriſe s'ouvrir, à mon égard, cet évent de la haine d'un ennemi obſcur; car enfin, j'ai tâché de bien mériter de tout le monde, & je ne ſuis ſur le chemin de perſonne. Mais lorſque j'ai appris que pluſieurs de mes amis avoient préſenté inutilement au Journal de Paris leur proſe & leurs vers pour ma défenſe; que bien auparavant on avoit refuſé d'y inſérer des morceaux de littérature, où on me donnoit quelques éloges, j'ai été convaincu qu'il y avoit un parti formé contre moi. Alors, j'ai eu recours au Journal Général de France, dont l'impartial rédacteur a bien voulu inſérer ma défenſe & ma réclamation, dans ſa feuille du 29 Novembre, n°. 143.

Voici donc ce que j'ai répondu au critique qui a employé l'anonyme & le ſarcaſme contre des vérités phyſiques,

& a pris, pour m'attaquer, le poste des foibles & l'arme des méchans.

A Monsieur le Rédacteur du Journal gégéral de France.

MONSIEUR,

« Un écrivain qui se cache sous le » nom de *Solitaire des Pyrenées*, ja- » loux, je pense, de l'accueil dont le » public a honoré mes *Etudes de la* » *Nature*, en a inséré, hier 21, dans » le journal de Paris, une critique plei- » ne d'humeur.

» Il y trouve sur-tout fort mauvais » que j'aie accusé des Académiciens » de s'être trompés, lorsqu'ils ont conclu » de l'agrandissement des degrés vers » le pôle, que la terre y étoit applatie; » que j'attribue la cause des marées à la » fonte des glaces polaires, &c... Pour » affoiblir mes résultats, il les présente » sans preuves. Il se garde bien de parler » de ma démonstration si simple & si » évidente, où j'ai fait voir que lorsque » les degrés d'un arc de cercle s'alon- » gent, l'arc de cercle s'alonge aussi & » ne s'applatit pas. C'est ce que prouvent » les pôles d'un œuf, ainsi que ceux du » monde. Il n'y dit pas que les glaces » de chaque pôle ayant cinq à six mille

» lieues de circonférence dans leur hiver, & deux à trois mille ſeulement dans leur été, j'ai été fondé à conclure de leurs fontes alternatives tous les mouvemens des mers. Il n'y parle pas de la multitude des preuves géométriques, nautiques, géographiques, botaniques & même académiques, dont j'ai appuyé ces importantes & nouvelles vérités. C'eſt à mes lecteurs à juger ſi elles ſont bonnes. Comme il eſt clair que l'anonyme n'a obſervé la nature que dans des livres à ſyſtême; qu'il n'oppoſe que des noms à des faits, & des autorités à des raiſons; qu'il y ſuppoſe décidé ce que j'ai réfuté; qu'il m'y fait dire ce que je n'ai pas dit; que ce genre de critique eſt à la portée de tout homme ſuperficiel, oiſif & de mauvaiſe foi; que ma ſanté, mon temps & mon goût ne me permettent pas de réfuter des diatribes de cette eſpece, quand même l'auteur auroit la loyauté de s'y nommer; je déclare donc qu'à l'avenir je ne répondrai à aucune critique de ce genre, ſur-tout dans les papiers publics.

» Cependant, ſi quelque ami de la vérité découvre des erreurs dans mon ouvrage, où il y en a ſans doute, & qu'il veuille me faire l'amitié de m'en inſtruire directement, je les corrige-

» rai dans mon livre & le citerai avec
» éloge ; parce que, comme lui, je ne
» cherche que la vérité, & que je
» n'honore que ceux qui l'aiment.

» Je suis seul, Monsieur. Comme je
» ne tiens à aucun parti, je ne peux dis-
» poser d'aucun journal. J'ai déja éprou-
» vé que je n'avois pas le crédit de faire
» rien publier dans celui de Paris, mê-
» me pour le service des malheureux.
» Je vous prie donc d'insérer dans vos
» feuilles si impartiales, ma réponse
» pour le présent & ma protestation de
» silence pour l'avenir.

» Au reste, en me plaignant de l'a-
» nonyme qui a attaqué mon ouvrage
» avec tant de fiel, je suis obligé de
» convenir qu'il a fait un éloge excessif
» de mon style. Cependant, je ne sais
» comment cela se fait ; je me sens en-
» core plus humilié de ses louanges que
» choqué de son mauvais ton.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, DE SAINT-PIERRE.

A Paris, ce 22 *Novembre* 1787. »

L'anonyme promettoit de s'étendre encore aux dépens de mon ouvrage, dans les feuilles suivantes du Journal de Paris ; mais le public ayant murmuré de me voir attaqué indécemment dans une

lice fermée à mes amis, le rédacteur de ce journal, pour donner une preuve de son impartialité, a publié aussi-tôt un fragment d'un épître en vers à ma louange. Cet éloge est aussi l'ouvrage d'un anonyme; car les bons se cachent pour faire le bien comme les méchans pour faire le mal. Les vers qu'on a détachés sont très-beaux; mais il y en a, selon moi, encore de plus beaux dans le reste de l'épître. Je les louerois de bon cœur, si je n'y étois beaucoup trop loué. Cependant, la reconnoissance m'oblige de dire qu'ils sont de M. Thérésse, avocat au conseil, qui m'a donné il y a un an, au mois de janvier, ce témoignage particulier de son amitié & de ses rares talens.

Revenons au point qui intéresse le plus les Académies. Pour se convaincre que les pôles de la terre sont alongés, il ne s'agit pas de résoudre quelque problême de la géométrie transcendante, tout hérissé d'équations, tel que la quadrature du cercle; mais il suffit des notions les plus communes des élémens de la géométrie & de la physique. Avant de rassembler les preuves que j'en ai données & d'y en joindre des nouvelles, je vais dire deux mots des moyens qui peuvent nous servir à nous assurer de la vérité, autant pour mon instruction que

pour celle de mes critiques.

Nous sommes au sein de l'ignorance, comme des marins au milieu d'une mer sans rivages. On y voit çà & là quelques vérités éparses comme des îles. Pour reconnoître des îles en pleine mer, il ne suffit pas de connoître leur distance au nord ou à l'orient. Leur latitude donne un cercle entier, & leur longitude un autre; mais l'intersection de ces deux mesures détermine précisément le lieu où elles sont. On ne s'assure de même de la vérité, qu'en la considérant sous plusieurs rapports. Voilà pourquoi un objet que nous pouvons soumettre à l'examen de tous nos sens, nous est beaucoup mieux connu que celui auquel nous ne pouvons en appliquer qu'un seul. Ainsi nous connoissons mieux un arbre qu'une étoile, parce que nous voyons & touchons l'arbre; la fleur de l'arbre nous fournit plus de connoissances que son tronc, parce que nous pouvons l'examiner de plus avec le sens de l'odorat; & enfin, nos observations se multiplient sur le fruit, parce que nous le goûtons, & que nous pouvons l'observer avec quatre sens à-la-fois. Quant aux objets vers lesquels nous ne pouvons diriger qu'un seul de nos organes, tel que celui de la vue, nous n'en acquérons la science qu'en les considérant sous différens

aſpects. Vous dites : Cette tour à l'horiſon eſt bleue, petite & ronde. Vous en approchez, & vous la trouvez blanche, grande & anguleuſe. Vous concluez alors qu'elle eſt quarrée ; mais vous en faites le tour, & vous voyez qu'elle eſt pentagonale. Vous jugez qu'il eſt impoſſible d'en meſurer la hauteur ſans un inſtrument parce qu'elle eſt fort élevée. Prenez un objet de comparaiſon acceſſible, celui de votre ombre avec votre hauteur, vous y trouverez le même rapport qu'entre l'ombre de la tour & ſon élévation, que vous jugiez inacceſſible.

Ainſi la ſcience d'une vérité ne s'acquiert qu'en la conſidérant ſous divers rapports. Voilà pourquoi il n'y a que Dieu qui ſoit véritablement ſavant, parce qu'il connoît ſeul tous les rapports qui exiſtent entre les choſes, & qu'il n'y a encore que Dieu qui ſoit le plus univerſellement connu de tous les êtres, parce que les rapports qu'il a établis entre les choſes le manifeſtent dans tous ſes ouvrages.

Toutes les vérités s'enchaînent. Nous n'en acquérons la ſcience qu'en les comparant les unes aux autres. Si les académiciens avoient fait uſage de ce principe, ils auroient reconnu que l'applatiſſement des pôles étoit une erreur. Il ne s'agiſſoit que d'en appliquer les conſé-

quences à la diſtribution des mers. Si les pôles ſont applatis, leurs rayons étant les plus courts du globe, toutes les mers doivent s'y rendre comme au lieu le plus bas de la terre : d'un autre côté, ſi l'équateur eſt renflé, toutes les mers doivent s'en éloigner, & la zone torride doit préſenter dans toute ſa circonférence une zone de terre ſéche, de ſix lieues & demie d'élévation à ſon centre; puiſque le rayon du globe à l'équateur, ſurpaſſe de cette dimenſion le rayon aux pôles, ſuivant les académiciens.

Or, la configuration du globe nous préſente préciſément le contraire : car les mers les plus grandes & les plus profondes ſont préciſément ſous ſon équateur; &, du côté de notre pôle, la terre ſe prolonge fort avant dans le nord, & les mers qu'elle renferme ne ſont que des méditerrannées remplies de hauts fonds.

A la vérité, le pôle ſud eſt environné d'un vaſte océan; mais comme le capitaine Cook n'en a approché qu'à 475 lieues, nous ignorons s'il y a des terres qui l'avoiſinent. De plus, il eſt vraiſemblable, ainſi que je l'ai dit ailleurs, que la nature qui contraſte & balance toutes choſes, a compenſé l'élévation en territoire du pôle nord par une élévation équivalente

équivalente en glace au pôle ſud. En effet, Cook a trouvé la coupole glaciale du pôle ſud, beaucoup plus étendue & plus élevée que celle qui couvre le pôle nord, & il ne veut pas qu'on établiſſe à cet égard de comparaiſon. Voici ce qu'il dit à l'occaſion d'une de ſes extrêmités ſolides, qui l'empêcha de pénétrer au-delà du 71e degré ſud, & qui étoit ſemblable à une chaîne de montagnes s'élevant les unes ſur les autres & ſe perdant dans les nuages. « On n'a jamais vu, » je penſe, de montagnes de glaces » comme celles-ci dans les mers du » Groënland; du moins, je ne l'ai lu » nulle part & je ne l'ai point ouï dire; » de ſorte qu'on ne doit pas établir une » comparaiſon entre les glaces du nord » & celles de ces parages. » Cook, année 1774, Janvier.

Cette prodigieuſe élévation de glaces dont Cook n'a vu qu'une extrêmité, peut donc équivaloir à l'élévation de territoire du pôle nord, conſtatée par les travaux mêmes des académiciens. Mais quoique les mers gelées du pôle ſud ſe refuſent aux opérations de la géométrie, nous allons voir tout-à-l'heure, par deux obſervations authentiques, que les mers fluides qui l'environnent ſont plus élevées que celles de l'équa-

teur, & ſont au même niveau que celles du pôle nord.

Vérifions maintenant l'alongement des pôles par la même méthode qui vient de nous ſervir à démontrer leur applatiſſement. Cette derniere hypothèſe a acquis un nouveau degré d'erreur, en l'appliquant à la diſtribution des terres & des mers du globe ; celle de l'alongement des pôles va gagner de nouveaux degrés de certitude, en l'étendant à différentes harmonies de la nature.

Raſſemblons pour cet effet les preuves que j'en ai diſperſées dans les volumes précédens. Il y en a de géométriques, de géographiques, d'atmoſphériques, de nautiques & d'aſtronomiques.

1°. La premiere preuve de l'alongement de la terre aux pôles, eſt géométrique. Je l'ai inſérée dans l'explication des figures à la fin du tome 3 : elle ſuffit ſeule pour jetter ſur cette vérité le dernier degré d'évidence. Il ne falloit pas même de figure pour cela. On conçoit fort aiſément que ſi, dans un cercle, les degrés d'une portion de ce cercle s'alongent, la portion entiere de ce cercle s'alonge auſſi. Or, les degrés du méridien s'alongent ſous le cercle polaire ; puiſqu'ils y ſont plus grands qne ſous l'équateur ſuivant les académiciens : donc l'arc polaire du méridien, ou, ce qui

eſt la même choſe, la courbe polaire s'alonge auſſi. J'ai déja fait uſage de cet argument, auquel on ne peut rien répondre, pour prouver que la courbe polaire n'étoit pas applatie; je peux bien m'en ſervir auſſi pour prouver qu'elle eſt alongée.

2°. La ſeconde preuve de l'alongement de la terre aux pôles, eſt atmoſphérique. On ſait que la hauteur de l'atmoſphere diminue à meſure qu'on s'éleve ſur une montagne. Or, cette hauteur diminue auſſi, à meſure qu'on avance vers le pôle. J'ai à ce ſujet deux expériences du barometre. La premiere, pour l'hémiſphere nord; & la ſeconde, pour l'hémiſphere ſud. Le barometre, à Paris, baiſſe d'une ligne à onze toiſes de hauteur; & il baiſſe auſſi d'une ligne en Suéde, ſi on s'éleve ſeulement à dix toiſes un pied ſix pouces quatre lignes. Donc l'atmoſphere de la Suéde eſt plus baſſe, ou, ce qui revient au même, ſon continent eſt plus élevé qu'à Paris. Donc la terre s'alonge en allant vers le nord. Cette expérience & ſes conſéquences ne peuvent être rejettées des académiciens, car elles ſont tirées de l'hiſtoire de l'académie des ſciences, an 1712, page 4. Voyez l'explication des figures, hémiſphere Atlantique, tome 3.

3°. La ſeconde expérience de l'abaiſſement de l'atmoſphere aux pôles, a été faite vers le pôle ſud. C'eſt une ſuite d'obſervations barométrales faites chaque jour dans l'hémiſphere ſud par le capitaine Cook, pendant les années 1773, 1774 & 1775, où l'on voit que le mercure ne s'élevoit guere au-deſſus de 29 pouces anglois, au-delà du 6e degré de latitude ſud, & montoit preſque toujours à 30 pouces, & même plus haut, dans le voiſinage de la zone torride, qui prouve que le barometre baiſſe en allant vers le pôle ſud ainſi que vers le pôle nord, & que par conſéquent, l'un & l'autre ſont alongés.

On peut voir la table de ces obſervations barométrales, à la fin du ſecond voyage du capitaine Cook. Celles du même genre, qui ont été recueillies dans le voyage ſuivant, ne préſentent entre elles aucune différence réguliere, quelle que ſoit la latitude du vaiſſeau; ce qui prouve leur inexactitude, occaſionnée probablement par le déſordre que dut entraîner la mort ſucceſſive des obſervateurs; c'eſt-à-dire, du ſavant Anderſon, chirurgien du vaiſſeau, & ami particulier de Cook; de ce grand homme lui-même; du capitaine Clarke ſon ſucceſſeur: & peut-être auſſi par quelque partiſan zélé de Newton, qui

aura voulu jetter des nuages ſur des faits ſi contraires à ſon ſyſtême de l'applatiſſement des pôles.

4°. La quatrieme preuve de l'alongement des pôles, eſt nautique. Elle eſt formée de 6 expériences de trois différentes eſpeces. Les deux premieres expériences ſont priſes de la deſcente annuelle des glaces de chaque pôle vers la ligne ; les deux ſecondes, des courans qui deſcendent des pôles pendant leur été ; & les deux dernieres, de la rapidité & de l'étendue de ces mêmes courans, qui font le tour du globe alternativement pendant ſix mois : trois ſont pour le pôle nord, & trois pour le pôle ſud.

La premiere expérience, tirée de la deſcente des glaces du pôle nord, eſt citée dans le tome premier de cet ouvrage, étude quatrieme. J'y ai rapporté les témoignages des plus célebres marins du nord ; entr'autres de l'anglois Ellis, des hollandois Linschoten & Barents, du hambourgeois Martens, & de Denis, gouverneur françois du Canada, qui atteſtent que les glaces ſont d'une hauteur prodigieuſe, & qu'on les rencontre fréquemment au printemps, à des latitudes tempérées. Denis dit qu'elles ſont plus hautes que les tours de Nôtre-Dame, qu'elles forment quelquefois des chaînes flottantes de plus d'une journée de na-

vigation, & qu'elles viennent échouer jusques sur le grand blanc de Terre-Neuve. La partie la plus septentrionale de ce banc, ne s'étend gueres au-delà de 50 degrés; & les marins qui vont à la pêche de la baleine, ne trouvent en été les glaces solides du nord que vers le 75e degré. Mais en supposant que ces glaces solides s'étendent en hiver depuis le pôle jusqu'au 65e d., les glaces flottantes qui s'en détachent parcourroient 375 lieues, dans les deux premiers mois du printemps: ce n'est point le vent qui les pousse vers le midi, puisque les vaisseaux pêcheurs qui les rencontrent, ont souvent le vent favorable; des vents inconstans les porteroient indifféremment au nord, ou à l'est, ou à l'occident: mais ce sont les courans du nord qui les amenent constamment chaque année vers la ligne, parce que le pôle d'où ils sortent est plus élevé.

5°. La seconde expérience de la même espece pour le pôle sud, est tirée des voyages du capitaine Cook, année 1772, 10 décembre. « Le 10 décembre, à huit » heures du matin, nous découvrîmes » des glaces à notre ouest; » à quoi Mr. Forster ajoute: « Et à environ deux » lieues au-dessus du vent, une autre » masse qui ressembloit à une pointe » de terre blanche. L'après midi, nous « passâmes près d'une troisieme, qui » étoit cubique, & qui avoit deux mille

» pieds de long, quatre cents de large,
» & au moins deux cents d'élévation. »
Cook étoit alors au 15e degré de latitude ſud, & à 2 degrés oueſt de longitude du cap de Bonne-Eſpérance. Il en vit beaucoup d'autres, juſqu'au 17 janvier 1773; mais étant à cette époque, par 65 degrés 15 minutes de latitude Sud, il fut arrêté par un banc de glaces briſées, qui l'empêcha d'aller plus avant au ſud. Ainſi, en ſuppoſant que la premiere glace qu'il rencontra le 10 décembre, fût partie de ce point le 10 octobre, temps où je ſuppoſe que l'action du ſoleil a commencé à diſſoudre les glaces du pôle ſud, elle auroit parcouru vers la ligne 14 degrés, ou 350 lieues en deux mois; c'eſt-à-dire, fait à-peu-près le même chemin dans le même temps, que les glaces qui deſcendent du pôle nord. Le pôle ſud eſt donc, ainſi que le pôle nord, plus élevé que l'équateur, puiſque ſes glaces deſcendent vers la zone torride.

6°. La troiſieme expérience nautique de l'alongement du pôle nord, vient de ſes courans mêmes, qui ſortent directement des baies & des détroits du nord avec la rapidité des écluſes. J'ai cité à cet égard les mêmes marins du nord, Linſchotens & Barents, envoyés par les Hollandois pour trouver un paſſage à

la Chine par le nord-ouest ; & Ellis, chargé par les Anglois de chercher un passage à la mer du Sud, au nord-est, dans le fond de la baie d'Hudson. Ils ont trouvé au fond de ces mers septentrionales, des courans qui sortoient des baies & des détroits, en faisant huit à dix lieues par heure, entraînant une multitude prodigieuses de glaces flottantes, & des marées tumultueuses qui, ainsi que les courans, se précipitent directement du nord, du nord-est ou du nord-ouest, selon le gisement des terres. C'est d'après ces faits constans & multipliés, que je me suis convaincu que la fonte des glaces polaires étoit la cause seconde du mouvement des mers, le soleil la cause premiere, & que jai formé ma théorie des marées. Voyez tome 3, l'explication des figures, hémisphere Atlantique.

7°. Les courans de la mer du Sud prennent également naissance dans les glaces du pôle austral. Voici ce qu'en rapporte Cook, année 1774, janvier. « A la vérité, c'étoit mon opinion ainsi » que celle de la plupart des officiers, » que cette glace s'étendoit jusqu'au » pole, ou que peut-être elle touchoit » quelque terre à laquelle elle est fixée » dès les temps les plus anciens : qu'au » sud de ce parallele, se forment toutes » les glaces que nous trouvions çà & là

» au nord ; qu'elles en sont ensuite dé-
» tachées par des coups de vent, ou par
» d'autres causes, & jettées au nord par
» les courans que dans les latitudes éle-
» vées nous avons toujours reconnu por-
» ter vers cette direction. »

Ainsi cette quatrieme expérience nautique prouve que le pôle sud est allongé comme le pôle nord ; car si l'un & l'autre étoient applatis, les courans se dirigeroient vers eux, au lieu de porter vers la ligne.

Ces courans australiens ne sont pas si violens à leur origine que les septentrionaux, parce qu'ils ne sont pas comme eux rassemblés dans des baies, & ensuite dégorgés par des détroits ; mais nous allons voir qu'ils s'étendent tout aussi loin.

8°. La cinquiéme preuve nautique de l'élévation des pôles au-dessus de l'horizon de toutes les mers, vient de la rapidité & de la longueur de leurs courans qui font le tour du globe. On peut voir à ce sujet l'étendue de mes recherches & de mes preuves, à la fin du tome trois, dans l'explication des figures, hémisphere atlantique. J'ai cité d'abord le courant de l'océan Indien, qui flue six mois vers l'orient, & six mois vers l'occident, suivant le témoignage de tous les marins de l'Inde. J'ai fait voir que ce courant alternatif & semi-annuel ne

pouvoit s'attribuer en aucune maniere au cours de la lune & du ſoleil, qui vont toujours d'orient en occident, mais à la chaleur combinée de ces aſtres, qui fondent pendant ſix mois les glaces de chaque pôle.

J'ai enſuite apporté deux obſervations très-curieuſes, pour conſtater qu'un pareil courant ſemi-annuel & alternatif, exiſtoit dans l'océan Atlantique, où, juſqu'à préſent, on ne l'avoit pas ſoupçonné. La premiere, eſt celle de Rennefort, qui trouva au mois de juillet 1666, au ſortir des îles Açores, la mer couverte des débris d'un combat naval qui s'étoit donné neuf jours auparavant entre les Anglois & les Hollandois, à la hauteur d'Oſtende. Ces débris avoient fait dans neuf jours plus de 275 lieues vers le midi, ce qui fait plus de 34 lieues par jour; & c'eſt une cinquieme expérience nautique qui prouve, par la rapidité des courans du nord, l'élévation conſidérable de ce pôle ſur l'horizon des mers.

9°. La ſixieme expérience nautique démontre particulierement l'élévation du pôle ſud, par l'étendue de ſes courans, qui remontent en hiver juſqu'aux extrêmités de l'Atlantique. C'eſt l'obſervation de M. Pennant, célebre naturaliſte anglois, qui rapporte que la mer jetta ſur

les côtes d'Écosse le mât du Tilbury, vaisseau de guerre qui brûla à la rade de la Jamaïque; & qu'on recueille tous les ans sur les rivages de ses îles, des graines de plantes qui ne croissent qu'à la Jamaïque. Cook assure aussi dans ses Voyages comme un fait constant, qu'on trouve tous les ans sur les côtes d'Islande, quantité de grosses semences plates & rondes appellées des yeux de bœuf, qui ne viennent qu'en Amérique.

10° & 11°. Les preuves astronomiques de l'alongement des pôles, sont au nombre de trois. Les deux premieres sont lunaires. C'est la double observation de Tycho-Brahé & de Kepler, qui ont vu dans les éclipses centrales de la lune l'ombre de la terre allongée sur ses pôles. Je l'ai citée tome premier, Etude quatrieme. On ne peut rien opposer au témoignage de la vue de deux astronomes aussi célebres, dont les calculs, loin d'être favorisés, se trouvoient dérangés par leurs observations.

12°. La troisieme preuve astronomique de l'alongement des pôles, est solaire, & regarde le pôle nord. C'est l'observation de Barents, qui apperçut de la Nouvelle-Zemble, par le 76e degré de latitude nord, le soleil à l'horizon quinze jours plutôt qu'il ne s'y attendoit. Le soleil, dans ce cas, étoit de deux degrés

& demi plus élevé qu'il ne devoit l'être. En donnant un degré pour la réfraction de l'atmoſphere en hiver, au 76e degré de latitude nord, & même un degré & demi, ce qui eſt très-conſidérable, il reſtoit un degré au moins pour l'élévation extraordinaire de l'obſervateur ſur l'horizon de la Nouvelle-Zemble. J'ai relevé à cette occaſion une autre erreur de l'académicien Bouguer qui ne fixe qu'à 34 minutes la plus grande réfraction du ſoleil pour tous les climats. Je ne me ſers pas, comme on voit, de tous les avantages que me donnent ceux dont je combats les opinions. Voyez le tome troiſieme, explication des figures, hémiſphere Atlantique.

Toutes ces douze preuves, tirées de différentes harmonies de la nature, s'accordent mutuellement à démontrer que les pôles ſont alongés. Elles ſont appuyées d'une multitude de faits dont je pourrois augmenter le nombre, tandis que les académiciens ne peuvent appliquer à aucun phénomene de la terre, de la mer ou de l'atmoſphere, leur réſultat de l'applatiſſement des pôles, ſans en reconnoître auſſi-tôt l'erreur. D'ailleurs, la géométrie ſeule ſuffit pour les en convaincre.

A la vérité, ils y ont fait cadrer les vibrations du pendule; mais cette expérience eſt ſujette à mille erreurs. Elle

eſt au moins auſſi ſuſpecte que celle du miroir ardent qui leur a ſervi à conclure que les rayons de la lune n'avoient pas de chaleur, tandis que le contraire a été prouvé à Rome & à Paris, par des profeſſeurs de phyſique. Le pendule s'alonge par le chaud, & ſe raccourcit par le froid. Il eſt bien difficile de compenſer ſes variations, par un aſſemblage de verges de différens métaux. D'un autre côté, il eſt bien facile à des hommes prévenus dès l'enfance par l'attraction, de ſe méprendre de quelques lignes en ſa faveur. D'ailleurs, tous ces petits moyens de la phyſique, ſujets à tant de mécomptes, ne peuvent contredire en aucune maniere l'alongement des pôles de la terre, dont la nature nous préſente les mêmes réſultats ſur la terre, ſur la mer, dans l'air & dans les cieux.

L'alongement des pôles prouvé, le courant des mers & des marées s'enſuit naturellement. Pluſieurs perſonnes voyant régner entre nos marées & les phaſes de la lune, les mêmes accroiſſemens & les mêmes diminutions, ſont perſuadées que cet aſtre en eſt le premier mobile par ſon attraction; mais ces accords n'exiſtent que dans une partie de la mer Atlantique. Ils proviennent non de l'attraction de la lune ſur les mers, mais de la chaleur réfléchie du ſoleil ſur

les glaces pôlaires, dont elle augmente les effusions, suivant certaines loix particulieres à nos continens. Par-tout ailleurs le nombre, la variété, la durée, l'irrégularité & la régularité des marées, n'ont aucun rapport avec les phases de la lune, & s'accordent au contraire avec les effets du soleil sur les glaces pôlaires, & la configuration des pôles de la terre. C'est ce que nous allons prouver, en employant le même principe de comparaison qui nous a servi à réfuter l'erreur des académiciens sur l'applatissement des pôles, & à démontrer la vérité de ma théorie sur leur prolongement.

Si la lune agissoit par son attraction sur les marées de l'Océan, elle en étendroit l'influence sur les méditerranées & les lacs. Or, c'est ce qui n'est pas, puisque les méditerranées & les lacs, n'ont point de marées, du moins de marées lunaires; car nous avons observé que les lacs, situés au pied des montagnes à glace, ont, en été, des marées solaires ou un flux comme l'Océan. Tel est le lac de Geneve, qui a un flux régulier l'après midi. cet accord du flux des lacs voisins des montagnes à glace avec la chaleur du soleil, jette déja la plus grande vraisemblance sur ma théorie des marées; & au contraire, la discordance de ces mêmes flux avec les phases de la lune,

ainsi que la tranquillité des méditerranées lorsque cet astre passer leur méridien, rendent déja son attaction plus que supecte. Mais nous allons voir que dans le vaste Océan même, la plupart des marées n'ont aucun rapport ni avec son attraction ni avec son cours.

J'ai déja cité à la fin du tome 3, dans l'explication des figures, le navigateur Dampier, qui rapporte que la plus grande marée qu'il éprouva sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, n'arriva que trois jours après la pleine lune. Il asure, ainsi que tous les navigateurs du midi, que les marées s'élevent fort peu entre les tropiques, & qu'elles sont tout au plus de quatre à cinq pieds aux Indes orientales, & d'un pied & demi seulement, sur les côtes de la mer du Sud.

Je demande maintenant pourquoi ces marées entre les tropiques, sont si foibles & si retardées sous l'influence directe de la lune; Pourquoi la lune nous fait éprouver par son attraction, deux marées par jour dans notre mer Atlantique, & qu'elle n'en produit qu'une seule dans beaucoup d'endroits de la mer du Sud, qui est incomparablement plus large? Pourquoi, dans cette même mer du Sud, il y a des marées diurnes & semi-diurnes, c'est-à-dire, de douze heures & de six heures? Pourquoi la plu-

part des marées y arrivent-elles conſtamment aux mêmes heures, & s'élevent-elles à une hauteur réguliere preſque toute l'année, quelles que ſoient les irrégularités des phaſes de la lune? Pourquoi y en a-t-il qui croiſſent dans les quadratures tout comme dans les pleines & nouvelles lunes? Pourquoi ſont-elles toujours plus fortes en approchant des pôles, & ſe dirigent-elles ſouvent vers la ligne, contre le principe prétendu de leur impulſion?

Ces problêmes impoſſibles à réſoudre par la théorie de l'attraction de la lune à l'équateur, ceſſent de l'être par la chaleur alternative du ſoleil ſur les glaces des deux pôles.

Je vais d'abord prouver cette diverſité de marées, par le témoignage même des compatriotes de Newton, partiſans zélés de ſon ſyſtême. Mes témoins ne ſont pas des hommes obſcurs; ce ſont des ſavans, des capitaines de la marine du roi d'Angleterre, chargés ſucceſſivement par le vœu de leur nation & le choix de leur prince, de faire le tour du monde, & d'en rapporter des connoiſſances utiles à l'étude de la nature. Ce ſont les capitaines Byron, Carteret, Cook, Clerke, & l'aſtronome M. Wales. J'y joindrai le témoignage de Newton lui-même. Examinons d'abord

ce qu'ils rapportent sur les marées de la partie méridionale de la mer du Sud.

A la rade de l'île de Maſſafuero, par le 33e degré 46 minutes de latitude ſud, & le 80 degré 22 minutes de longitude oueſt, du méridien de Londres.... « La » mer verſe douze heures au nord, & » reverſe enſuite douze heures au ſud. » Capitaine Byron, année 1765, avril.

Comme l'île de Maſſafuero eſt dans la partie auſtrale de la mer du Sud, ſes marées qui vont au nord en avril, vont donc vers la ligne contre le ſyſtême lunaire : de plus, ſes marées ſont de douze heures ; autre difficulté.

A l'anſe Angloiſe, ſur la côte de la Nouvelle-Bretagne, vers le 5e degré de latitude ſud & le 152e d. de longitude, « la marée a ſon flux & reflux une fois » dans vingt-quatre heures. « Capitaine Carteret, année 1767, août.

A la baie des Iles, dans la nouvelle Zélande, vers le 34e degré 59 minutes de latitude ſud, & 185e degré 36 m. de longitude oueſt, « d'après les obſer- » vations que j'ai pu faire ſur la côte re- » lativement aux marées, il paroît que » le flot vient du ſud. » Cap. Cook, année 1769, décembre.

Voici encore des marées en pleine mer qui vont vers la ligne, contre l'impulſion de la lune. Elles deſcendoient

dans cette saison à la Nouvelle-Zélande, du pôle sud dont les courans étoient alors en activité; car c'étoit l'été de ce pôle, au mois de décembre. Celles de Massafuero, quoiqu'observées au mois d'avril par le capitaine Byron, avoient aussi la même origine, parce que les courans du pôle nord qui ne commencent qu'à la fin de mars, à l'équinoxe de notre printemps, n'avoient pas encore arrêté l'influence du pôle sud dans l'hémisphere austral.

A l'embouchure de la riviere Endeavour, dans la Nouvelle-Hollande, par le 15e degré 26 m. de latitude sud, & 214e d. 42 m. de longitude ouest, où le capitaine Cook radouba son vaisseau après avoir échoué, « le flot & le jussant n'étoient considérables qu'une fois dans » vingt-quatre heures, ainsi que nous l'a» vions éprouvé tandis que nous étions » sur le rocher. » Cap. Cook, année 1770, juin.

A l'entrée du havre de Noël, dans la terre de Kerguelen, vers le 48e d. 29 m. de latitude sud, & 68 d. 42 m. de longitude est, « tandis que nous étions à » l'ancre, nous observames que le flux » venoit du sud-est, avec une vîtesse » d'au moins deux mille par heure. » Cap. Cook, année 1776, décembre.

Ainsi voilà encore une marée qui descendoit directement du pôle sud. Il pa-

roît que cette marée étoit réguliere & diurne, c'est-à-dire, de douze heures; car Cook ajoute quelques pages après: « On y a la haute mer à environ dix heu- » res, dans les pleines & les nouvelles » lunes, & les flots s'élevent & retom- » bent d'environ quatre pieds. »

Aux îles de O-Taïti, par le 17e. d. 29 m. de latitude sud, & le 149e. d. 35. m. de longitude, & de Uliétea, par le 16e. d. 45. m. de latitude sud, « nous fîmes » aussi quelques observations sur les ma- » rées, sur-tout, à O-Taïti & à Uliétea. » Nous voulions déterminer leur plus » grande élévation sur la premiere de » ces îles. Durant mon second voyage, » M. Wales crut avoir découvert que » les flots y montoient par-delà le point » que j'avois trouvé en 1769; mais nous » nous assurâmes cette fois que cette » différence n'avoit plus lieu; c'est-à- » dire, que la marée s'élevoit seulement » de 12 à 14 pouces au plus. Nous ob- » servâmes que la marée est haute à » midi dans les quadratures, aussi bien » qu'à l'époque des pleines & des nou- » velles lunes. » Cap. Cook, année 1777, décembre.

Cook donne dans cet endroit de son journal une table des marées dans ces îles, depuis le premier jusqu'au 26 de novembre, où l'on voit qu'il n'y avoit

qu'une marée par jour, qui, dans tout le cours du mois, se trouvoit à sa hauteur moyenne, entre onze heures & une heure. Ainsi, il est clair qne des marées si régulieres à des époques si différentes de la lune, n'avoient aucun rapport avec les phases de cet astre.

Cook étoit à Taïti en 1769 au mois de juillet, c'est-à-dire dans l'hiver du pôle sud : il s'y retrouvoit en 1777, au mois de décembre, c'est-à-dire, dans son été ; ainsi il est possible que les effusions de ce pôle étant alors plus abondantes & plus voisines de Taïti, que celles du pôle nord, les marées fussent plus fortes dans cette île en décembre qu'en juillet, & que l'astronome M. Wales eût raison.

Observons maintenant les effets des marées dans la partie septentrionale de la mer du Sud.

A l'entrée de Nootka sur la côte d'Amérique, par le 49e d. 36 m. de latitude nord, & le 233e degré 17. m. de longitude est, « la mer est haute à 12 » heures 20 minutes dans les nouvelles » & pleines lunes ; elle s'éleve de huit » pieds neuf pouces. Je parle de l'élé» vation qui a lieu durant les marées du » matin, & deux ou trois jours après » les nouvelles & pleines lunes. Les ma» rées de nuit montent alors deux pieds

» plus haut. Cette élévation plus considérable, fut très-marquée dans la grande mer de la pleine lune, qui eut lieu bientôt après notre arrivée. Il nous parut clair qu'il en seroit de même lors des marées de la nouvelle lune. Au reste, nous ne relâchâmes pas assez long-temps dans l'entrée de Nootka, pour nous en assurer d'une maniere positive. » Cap. Cook, année 1778, avril.

Ainsi voilà deux marées par jour, ou semi-diurnes, de l'autre côté de notre hémisphere, comme dans le nôtre, tandis qu'il paroît qu'il n'y en a qu'une dans l'hémisphere austral, c'est-à-dire, dans la mer du Sud seulement. De plus, ces marées semi-diurnes différent des nôtres, en ce qu'elles arrivent à la même heure, & qu'elles n'éprouvent d'accroissement que deux ou trois jours après la pleine lune. Nous donnerons bientôt la raison de ces phénomenes inexplicables, suivant le systême lunaire.

Nous allons voir dans les deux observations suivantes, ces marées du nord de la mer du Sud observées en avril, devenir à des latitudes plus élevées sur la même côte, plus fortes en mai, & encore plus en juin, ce qui ne peut se rapporter en aucune maniere au cours de la lune, qui passe alors dans l'hé-

misphere austral, mais au cours du soleil, qui passe dans l'hémisphere septentrional, & échauffe de plus en plus les glaces du pôle nord, dont la fonte croît à mesure que la chaleur de cet astre augmente. D'ailleurs, la direction de ces marées du nord vers la ligne, & d'autres circonstances, vont confirmer pleinement qu'elles tirent leur origine du pôle.

A l'entrée de la riviere de Cook, sur la côte de l'Amérique, vers le 57e d. 51 m. de latitude nord, « nous éprouvâmes » ici une marée très-forte qui portoit au » sud en dehors de l'entrée. C'étoit le » moment du reflux. Il faisoit de trois » à quatre nœuds par heure, & la mer » fut basse à dix heures. La marée en- » traîna hors de l'entrée une quantité » considérable d'algues marines & de » bois flottans. L'eau étoit devenue » épaisse comme celle des rivieres; mais, » ce qui nous excita à continuer notre » route, nous la trouvâmes à la mer » basse aussi salée que l'Océan. La vî- » tesse du flot fut de trois nœuds, & le » courant remonta jusqu'à quatre heures » du soir. » Cap. Cook, année 1778, mai.

Les marins entendent par nœuds, les divisions de la corde du lock, & par lock, un petit morceau de bois qu'on

jette à la mer attaché à une corde, pour mesurer la course d'un vaisseau. Lorsque, dans une minute, il s'écoule hors du vaisseau trois divisions ou nœuds de cette corde, on en conclut que le vaisseau ou le courant fait par heure trois milles, ou une lieue.

En remontant la même entrée dans un lieu où elle n'avoit que quatre lieues de largeur, « la marée avoit une vîtesse » & une force prodigieuses. Elle étoit » effrayante pour nous, qui ne savions » pas si l'agitation de l'eau étoit occa- » sionnée par le courant ou le choc des » vagues contre les bancs de sable ou » les rochers... Nous demeurâmes à » l'ancre pendant le reflux, dont la vî- » tesse étoit de près de cinq nœuds par » heure (une lieue deux tiers.) Jus- » qu'ici nous avions trouvé le même » degré de salure à la mer basse & à » la mer haute; & à ces deux époques, » les vagues avoient été aussi salées que » l'eau de l'Océan. Nous eûmes bientôt » des indices que nous remontions une » riviere. L'eau que nous puisâmes à la » fin du reflux, étoit beaucoup plus dou- » ce que celle que nous avions goûtée » auparavant : je suis convaincu que nous » étions dans une grande riviere, & non » pas dans un détroit qui communiquât

» avec les mers du nord. » Cap. Cook, année 1778, 30 mai.

Ce que Cook appelle l'Entrée, à laquelle on a depuis donné le nom de grande riviere de Cook, n'est, par son cours & ses eaux saumaches, ni un détroit, ni une riviere, mais une véritable écluse du nord, par où s'écoulent les effusions des glaces polaires dans l'Océan. On en trouve de semblables au fond de la baie d'Hudson. Ellis y avoit été trompé, & les avoit prises pour des détroits qui communiquoient de la mer du Nord à la mer du Sud. C'étoit pour dissiper les doutes qui étoient restés à ce sujet, que Cook avoit tenté le même examen au nord des côtes de la Californie.

Suite de la reconnoissance de l'intérieur de l'Entrée ou grande riviere de Cook. « Lorsque nous eûmes atteint la ,, baie, le flot portoit avec force dans la ,, riviere du Retour, & le jussant eut ,, une force plus grande encore. La mer ,, tomba de 20 pieds tandis que nous ,, étions à l'ancre. ,, Cap. Cook, année 1778, juin.

Ce que Cook nomme le jussant ou le reflux, me paroît être le flot ou le flux lui-même, puisqu'il étoit plus tumultueux & plus rapide que ce qu'il appelle le flux; car la réaction ne peut jamais être plus

forte

forte que l'action. La marée descendante. même dans nos rivieres, n'est jamais aussi forte que la marée montante. Celle-ci y produit pour l'ordinaire une barre, ce que ne fait pas l'autre.

Cook prévenu en faveur du préjugé que la cause des marées est entre les tropiques, ne pouvoit se résoudre à regarder ce flot qui venoit de l'intérieur des terres, comme une véritable marée. Cependant, dans la partie opposée de ce même continent, je veux dire au fond de la baie d'Hudson, le flot ou la marée vient de l'ouest, c'est-à-dire, de l'intérieur des terres.

Voici ce que rapporte, à ce sujet, l'introduction du troisieme Voyage de Cook.

« Le capitaine Middleton, chargé d'un » voyage à la baie d'Hudson, entrepris » en 1741 & 1742, avoit trouvé entre » le 65 & le 66e. degré de latitude » une entrée fort considérable dirigée » vers l'ouest, dans laquelle il pénétra avec ses vaisseaux. Après avoir » examiné les marées à diverses reprises, & s'être efforcé durant trois semaines de découvrir la nature & la » direction intérieure de l'ouverture, » il reconnut que le flot venoit toujours » de l'ouest, & que c'étoit une grande

» riviere à laquelle il donna le nom de
» Wager.

» M. Dobbs contesta l'exactitude, ou
» plutôt la fidélité de ces détails. Il sou-
» tint que la riviere de Middleton est
» un détroit & non pas une riviere d'eau
» douce; que si Middleton l'avoit exa-
» minée convenablement, il y auroit
» trouvé un passage à l'océan occidental
» d'Amérique. Le peu de succès de l'ex-
» pédition ne servit donc qu'à fournir à
» M. Dobbs de nouveaux argumens pour
» tenter ce passage encore une fois; &
» ayant fait accorder par un acte du
» Parlement les vingt mille livres ster-
» ling de récompense dont on a parlé
» plus haut, il parvint à déterminer une
» société d'armateurs & de négocians,
» à équiper le Dobbs & la Californie. On
» espéra que ces vaisseaux viendroient
» à bout de pénétrer dans l'océan Paci-
» fique, par l'ouverture que le voyage
» de Middleton avoit indiquée, & sur
» laquelle on supposoit que ce naviga-
» teur avoit trompé le public dans son
» rapport.

,, Cette nouvelle expédition n'eut pas
,, plus de succès que les autres. On sait
,, que le voyage du Dobbs & de la Cali-
,, fornie (1) confirmerent, au lieu de

(1) M. Ellis fut du voyage, & c'est lui qui en
la rélation que j'ai citée plus d'une fois.

„ détruire, les assertions de Middleton.
» On apprit que le prétendu détroit n'é-
» toit qu'une riviere d'eau douce, & on
» détermina exactement jusqu'à quel
» point elle est navigable du côté de
» l'ouest. »

Ainsi la riviere le Wager produit une véritable marée de l'ouest, parce qu'elle est une des écluses qui viennent du nord dans l'océan Atlantique : il est donc clair que la grande riviere de Cook produit, de son côté, une véritable marée de l'est, parce qu'elle est aussi une des écluses du nord dans la mer du Sud.

D'ailleurs, l'élévation & le tumulte de ces marées de la grande riviere de Cook, semblables à celles du fond de la baie d'Hudson, du détroit de Waigats, &c. l'affoiblissement de leur salure, leur direction générale vers la ligne, prouvent qu'elles sont formées en été dans le nord de la mer du Sud, ainsi que dans le nord de la mer Atlantique, de la fonte des glaces du pôle nord.

Dans la suite du voyage de Cook, achevé par le capitaine Clerke, nous allons trouver deux autres observations sur les marées, dont le systême lunaire ne peut pas rendre plus de raison.

Aux îles Sandwich, à l'observatoire

anglois, dans la baie de Karakakoo, par le 19e degré 28 m. de latitude nord, & le 204e de longitude eſt, « les marées » ſont très-régulieres ; le flux & le re- » flux ſont de ſix heures. Le flot vient de » l'eſt, & la mer eſt haute dans les plei- » nes & les nouvelles lunes, à trois heu- » res 45 minutes, temps apparent. » Cap. Clerke, année 1779, mars.

A la bourgade de Saint-Pierre & de Saint-Paul, au Kamchatka, par le 53e d. 38 m. de latitude nord, & le 158e d. 43 m. de longitude eſt, « la mer fut » haute dans les pleines & nouvelles lu- » nes à 4 heures 36 minutes, & ſa plus » grande élévation étoit de 5 pieds 8 p. » Les marées arrivent de douze heures » en douze heures, d'une maniere très- » réguliere, » Cap Clerke, année 1779, octobre.

Le capitaine Clerke, imbu, ainſi que Cook, du ſyſtême de l'attraction de la lune dans la zone torride, s'efforce en vain de rapporter aux phaſes irrégulieres de cet aſtre des marées qui arrivent à des heures régulieres dans la mer du Sud, ainſi que leurs autres phénomenes. L'aſtronome M. Wales, qui accompagna Cook dans ſon ſecond voyage, eſt forcé d'avouer à ce ſujet l'inſuffiſance de la théorie de Newton. Voici ce qu'il en dit dans un extrait inſéré dans l'in-

troduction générale du dernier voyage de Cook.

« Les lieux où l'on a observé, pendant » ces voyages, l'élévation & l'époque » des marées, sont en très-grand nombre, & il en résulte des détails utiles » & importans. Dans le cours de ces observations quelques faits très-curieux » & même très-imprévus, se sont offerts à nous. Il suffira d'indiquer ici » la hauteur extrêmement petite du flot » au milieu de l'océan Pacifique : nous » l'y avons trouvée de deux tiers au dessous de la quantité à laquelle on auroit » pu s'attendre d'après la théorie & le » calcul. » Les partisans du systême Neuwtonien seroient bien autrement embarrassés, s'il leur falloit expliquer d'une maniere claire, d'abord, pourquoi il y a par jour deux marées de six heures dans l'océan Atlantique; ensuite, pourquoi il n'y en a qu'une de douze heures dans la partie australe de la mer du Sud, comme à l'île de Taïti, sur la côte de la Nouvelle-Hollande, sur celle de la Nouvelle-Bretagne, à l'île de Massafuero, &c... : pourquoi, d'un autre côté, dans la partie septentrionale de cette même mer du Sud, les deux marées de six heures reparoissent chaque jour égales aux îles Sandwich; inégales sur la côte d'Amérique, à l'entrée de Nootka; & vers

cette même latitude, réduites à une seule marée de 12 heures sur la côte d'Asie, au Kamchatka.

J'en pourrois citer d'autres encore plus extraordinaires. Ce sont ces dissonances très-marquées & très-nombreuses du cours des marées avec celui de la lune, dont Newton cependant ne connoissoit qu'un petit nombre, qui l'ont forcé de reconnoître lui-même, ainsi que je l'ai dit ailleurs, « qu'il falloit qu'il y eût » dans le retour périodique des marées, » quelque autre cause mixte qui a été » inconnue jusqu'ici. » *Philosophie de Newton, chap.* 18.

Cette autre cause inconnue jusqu'ici est la fonte des glaces polaires, qui ont cinq à six mille lieues de circonférence dans leur hiver, & deux à trois mille au plus dans leur été. Ces glaces, en s'écoulant alternativement dans le sein des mers, en operent tous les phénomenes. Si, dans notre été, il y a deux marées par jour dans l'océan Atlantique, c'est à cause du déversement alternatif des deux continens, l'ancien & le nouveau, qui se rapprochent au nord, dont l'un verse le jour & l'autre la nuit, les eaux des glaces que le soleil fait fondre sur le côté oriental & occidental du pôle qu'il circuit chaque jour de ses feux, & qu'il échauffe pendant six mois. S'il y

à un retard de 22 minutes d'une marée à celle qui la ſuit, c'eſt parce que la coupole des glaces polaires en fuſion, diminue chaque jour, & que ces effluences ſont retardées par les ſinuoſités du canal de l'Atlantique. Si, dans notre hiver, il y a auſſi deux marées retardées par jour ſur nos côtes, c'eſt que les effluences du pôle ſud entrant dans le canal de l'Atlantique, éprouvent encore deux déverſemens à ſon embouchure; l'un en Amérique, au cap Horn, & l'autre en Afrique, au cap de Bonne-Eſpérance. Ce ſont, je penſe, ces deux déverſemens alternatifs des courans du pôle ſud, qui rendent ces deux caps, qui en reçoivent la premiere impulſion, ſi tempêtueux & ſi difficiles à doubler, pendant l'été de ce même pôle, aux vaiſſeaux qui ſortent de l'océan Atlantique; car alors ils rencontrent de front les courans qui deſcendent du pôle ſud. C'eſt par cette raiſon qu'il leur eſt fort difficile de doubler le cap de Bonne-Eſpérance en novembre, décembre, janvier, février & mars pour aller aux Indes, & qu'au contraire, ils le paſſent aiſément dans nos mois d'été, parce qu'alors ils ſont aidés des courans du pôle nord qui les pouſſent hors de l'Atlantique. Ils éprouvent le contraire à

leur retour des Indes, dans nos mois d'hiver.

Je suis porté, par ces considérations, à croire que les vaisseaux qui vont à la mer du Sud éprouveroient moins d'obstacles à doubler le cap Horn dans son hiver que dans son été ; car ils ne seroient pas repoussés alors par les courans du pôle Sud dans l'Atlantique, & ils seroient aidés, au contraire, à en sortir par ceux du pôle nord. Je pourrois appuyer cette conjecture de l'expérience de plusieurs vaisseaux. On pourroit m'objecter celle de l'Amiral Anson ; mais il ne doubla ce cap qu'aux mois de mars & d'avril, qui sont d'ailleurs deux des mois les plus tempétueux de l'année, à cause de la révolution générale de l'atmosphere & de l'océan, qui arrive à l'équinoxe, lorsque le soleil passe d'un hémisphere dans l'autre.

Expliquons maintenant, par les mêmes principes, pourquoi les marées de la mer du Sud ne ressemblent pas à celles de la mer Atlantique. Le pôle sud n'a point, comme le pôle nord, de double continent qui sépare en deux déversemens les effluences que le soleil fait couler chaque jour de ses glaces. Il n'a même aucun continent : il n'a point par conséquent de canal où ses effluences soient retardées. Ainsi ses effusions

s'écoulent directement dans la vaste mer du Sud, formant sur la moitié de ce pôle une suite de gerbes divergentes qui en font le tour en 24 heures, comme les rayons du soleil. Lorsqu'une gerbe de ces effusions rencontre une île, elle lui apporte une marée de douze heures, c'est-à-dire, de la même durée que celle que le soleil met à échauffer la moitié de la coupole glaciale par laquelle passe le méridien de cette île. Telles sont les marées des îles de Taïti, de Massafuero, de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Bretagne, &c. Chacune de ces marées dure autant que le cours du soleil sur l'horison, & est réguliere comme son cours. Ainsi pendant que le soleil échauffe, douze heures de suite, de ses feux verticaux les îles australes de la mer du Sud, il les rafraîchit par une marée de douze heures, qu'il fait sortir des glaces du pôle sud par ses feux horizontaux. Des effets contraires viennent souvent de la même cause.

Cet ordre des marées n'est plus le même dans la partie septentrionale de la mer du Sud. Dans cette partie opposée de notre hémisphere, les deux continens se rapprochent encore vers le nord. Ils versent donc tour-à-tour, en été, dans le canal qui les sépare, les deux effusions semi-diurnes de leur pôle, &

ils y rassemblent tour-à-tour, en hiver, celles du pôle sud, ce qui y produit deux marées par jour comme dans la mer Atlantique. Mais comme ce canal formé au nord de la mer du Sud par les deux continens, est très-évasé au dessous du 55e degré de latitude nord, ou plutôt qu'il cesse d'exister par l'écartement presque subit de l'Amérique & de l'Asie, qui vont en divergeant à l'est & à l'ouest, il arrive qu'il n'y a que les lieux situés dans le déversement de la partie septentrionale de ces deux continens, qui éprouvent deux marées par jour. Telles sont les îles Sandwich, situées précisément au confluent de ces deux courans, à des distances proportionnelles de l'Amérique & de l'Asie, vers le 21e degré de latitude nord. Lorsque ce lieu est plus exposé au courant d'un continent qu'à celui de l'autre, ces deux marées semi-diurnes sont inégales comme à l'entrée de Nootka, sur la côte d'Amérique; mais lorsqu'il est tout-à-fait hors de l'influence de l'un, & entiérement sous celle de l'autre, il ne reçoit qu'une marée par jour, comme au Kamchatka, sur la côte d'Asie, & cette marée est alors de douze heures, comme l'action du soleil sur la moitié du pôle, dont les effusions n'éprouvent plus alors de partage.

D'où l'on voit que deux ports peuvent être ſitués dans la même mer & ſous le même parallele, & avoir l'un deux marées par jour, & l'autre une ſeule, & que la durée de ces marées, ſoit doubles, ſoit ſimples, ſoit doubles égales, doubles inégales, ſoit régulieres, ſoit retardées, eſt toujours de douze heures dans vingt-quatre heures; c'eſt-à-dire, préciſément du temps que le ſoleil met à échauffer la moitié de la coupole polaire d'où elles s'écoulent, ce qui ne peut ſe rapporter au cours inégal du ſoleil entre les tropiques, & bien moins encore à celui de la lune, qui n'y eſt ſouvent que quelques heures ſur l'horizon.

J'ai donc établi par des faits ſimples, clairs & nombreux, la diſcordance des marées dans la plupart des mers, avec l'attraction prétendue de la lune à l'équateur, & au contraire, leur concordance avec l'action du ſoleil ſur les glaces des pôles.

J'en demande pardon au lecteur, mais l'importance de ces vérités m'engage à les récapituler.

1°. L'attraction de la lune ſur les eaux de l'Océan, eſt contredite par l'inertie des eaux des méditerranées & des lacs, qui n'éprouvent jamais aucun mouvement lorſque cet aſtre paſſe à leur méri-

dien & même à leur zénith. Au contraire, l'action de la chaleur du soleil qui fait sortir des glaces des pôles les courans & les marées de l'Océan, se vérifie par son influence sur les montagnes à glace, d'où sortent en été des courans & des flux, qui produisent de véritables marées dans les lacs qui sont à leurs pieds, comme on le voit dans le lac de Geneve, situé au bas des Alpes Rhétiennes. Les mers sont les lacs du globe, & les pôles en sont les Alpes.

2°. L'attraction prétendue de la lune sur l'Océan, ne peut s'appliquer ni aux deux marées de six heures ou semi-diurnes de la mer Atlantique, parce que cet astre ne passe chaque jour qu'à son zénith; ni à la marée de douze heures ou diurne de la partie australe de la mer du Sud, parce qu'il passe chaque jour au zénith & au nadir de cette vaste mer; ni aux marées tant semi-diurnes que diurnes de la partie septentrionale de cette même mer, ni à la variété de ses marées qui croissent ici dans les pleines (1) & nouvelles lunes, & là plusieurs jours

---

(1) Je reconnois, ainsi que Pline, que la lune fond par sa chaleur les glaces & les neiges. Ainsi, quand elle est pleine, elle doit augmenter la fonte des glaces polaires ou les marées. Mais, si celles-ci croissent encore sur nos côtes quand la lune est nouvelle, je

après, qui augmentent ici dans les quadratures, & là diminuent; ni à leur égalité constante dans d'autres lieux; ni à la direction de celles qui vont vers la ligne; ni à leur élévation qui augmente vers les pôles, & s'affoiblit sous la zone même de l'attraction lunaire, c'est-à-dire, sous l'équateur. Au contraire, l'action de la chaleur du soleil sur les pôles du monde explique parfaitement la grandeur des marées près des pôles, & leur foiblesse près de l'équateur; leur divergence du pôle d'où elles s'écoulent, & leur concordance parfaite avec les continens d'où elles descendent; étant doubles en vingt-quatre heures; lorsque l'hémisphere qui les verse ou qui les reçoit est séparé en deux continens; doubles & inégales, lorsque le déversement des deux continens est inégal; simples & uniques, lorsqu'il n'y a qu'un seul continent qui les verse, ou qu'il n'y en a point du tout.

3°. L'attraction de la lune qui va tou-

---

pense que ces fontes surabondantes ont encore été occasionnées par la pleine lune, & sont retardées dans leur cours par quelque configuration particuliere d'un des deux continens. Au reste, cette difficulté n'est pas plus difficile à résoudre par ma théorie que par celle de l'attraction, qui ne peut expliquer d'ailleurs la plupart des phénomenes nautiques que je viens de rapporter.

jours d'orient en occident, ne peut s'appliquer en aucune maniere au cours de la mer des Indes, qui flue ſix mois vers l'orient & ſix mois vers l'occident, ni au cours de la mer Atlantique, qui flue ſix mois au nord & ſix mois au midi. Au contraire, l'action de la chaleur ſemi-annuelle & alternative du ſoleil autour de chaque pôle couvert d'une mer de glace de cinq ou ſix mille lieues de circonférence en hiver, & de deux ou trois mille en été, s'accorde parfaitement avec le courant ſemi-annuel & alternatif qui deſcend de ce pôle, en fluant vers le pôle oppoſé, ſelon la direction des continens & des archipels qui lui ſervent de rivages.

J'obſerverai à ce ſujet que quoique la mer du Sud ne ſemble préſenter aucun canal au cours des effluences polaires, par la grande divergence de l'Amérique & de l'Aſie, on peut cependant y en entrevoir un ſenſiblement formé par la projection de ſes archipels, qui ſont en correſpondance avec les deux continens. C'eſt par le moyen de ce canal que les îles Sandwich, qui ſont dans la partie ſeptentrionale de la mer du Sud, vers le 21e degré de latitude, éprouvent deux marées par jour par le déverſement de l'Amérique & de l'Aſie, quoique le détroit qui ſépare ces deux continens ſoit

au 65. degré de latitude nord. Ce n'eſt pas que ces îles & ce détroit du Nord ſoient tout-à-fait ſous le même méridien ; mais les îles de Sandwich ſont placées ſur une courbe correſpondante à la courbe ſinueuſe de l'Amérique, & dont l'origine ſeroit au détroit du Nord. On pourroit prolonger cette courbe à des archipels plus éloignés de la mer du Sud, qui éprouvent deux marées par jour ; & elle y exprimeroit le courant formé par le déverſement de l'Amérique & de l'Aſie, comme nous l'avons dit ailleurs. Toutes les îles ſont au milieu des courans. En conſidérant donc ſur un globe le pôle ſud à vue d'oiſeau, on entrevoit une ſuite d'archipels diſperſés en ligne ſpirale juſques dans l'hémiſphere du nord, qui indique le courant de la mer du Sud, comme la projection des deux continens du côté du pôle nord indique le courant de l'Atlantique. Ainſi le cours des mers d'un pôle à l'autre, eſt en ſpirale autour du globe, comme le cours du ſoleil de l'un à l'autre tropique.

Cet apperçu ajoute un nouveau degré de vraiſemblance à la correſpondance des mouvemens de la mer avec ceux du ſoleil. Ce n'eſt pas que la chaîne des archipels qui ſe projette en ſpirale dans la mer du Sud, ne ſoit interrompue en quelques endroits ; mais ces interruptions ne proviennent, à mon avis, que

de l'imperfection de nos découvertes. Nous pourrions, ce me semble, les étendre bien plus loin, en nous guidant pour la découverte des îles inconnues de cette mer, sur la projection des îles que nous connoissons déja. Ces voyages ne devroient pas se faire en allant directement de la ligne au pôle sud, ou en décrivant le même parallele autour du globe, ainsi qu'on a coutume; mais en suivant la ligne spirale dont je parle, suffisamment indiquée par le courant général même de l'Océan. Il ne faudroit pas manquer d'observer les fruits nautiques que le courant alternatif des mers ne manque jamais de porter d'une île à l'autre, souvent à des distances prodigieuses. C'est par ces moyens simples & naturels que les anciens peuples du midi de l'Asie ont découvert tant d'îles dans la mer du Sud, où l'on reconnoît encore leurs mœurs & leur langage. Ainsi, en s'abandonnant à la nature, qui nous sert souvent mieux que notre savoir, ils ont abordé, sans octant & sans carte, à une multitude d'îles dont ils n'avoient même jamais ouï parler.

J'ai indiqué, à la fin du précédent volume, ces moyens faciles de découvertes & de communications entre les peuples maritimes. C'est dans l'explication des figures, en parlant de l'hémisphere Atlantique,

tique, & au ſujet de Chriſtophe Colomb, qui, près de périr en pleine mer à ſon premier retour de l'Amérique, mit la relation de ſa découverte dans un tonneau qu'il abandonna aux flots, dans l'eſpérance qu'elle ſeroit portée ſur quelque rivage. J'ai dit, à cette occaſion, « qu'une ſimple bouteille de verre pou» voit la conſerver des ſiecles à la ſurface » des mers, & la porter plus d'une fois » d'un pôle à l'autre. » Cette expérience vient de ſe réaliſer en partie ſur les côtes de l'Europe (1). Elle eſt rapportée par le

---

(1) J'invite les marins qui s'intéreſſent aux progrès des connoiſſances naturelles, de réitérer cette expérience ſi facile & ſi peu coûteuſe. Il n'y a point de lieu où les bouteilles vides ſoient plus communes & plus inutiles que ſur un vaiſſeau. Lorſqu'il ſort du port, il y a beaucoup de bouteilles pleines de vin, de bierre, de cidre & d'eau-de-vie, dont la plupart ſont vidées au bout de quelques ſemaines, ſans qu'on ait de quoi les remplir de tout le voyage. En en jettant quelques-unes à la mer, on pourroit y adapter perpendiculairement une baguette ſurmontée d'un petit morceau de toile, ou de quelque plume blanche. Ce ſignal la détacheroit du fond azuré de la mer, & la feroit appercevoir de loin. Il ſeroit à propos de la garnir de cordes, pour l'empêcher de ſe briſer en attériſſant ſur les rivages, où les courans & les marées la porteroient tôt ou tard. Ces eſſais paroîtront des jeux d'enfans à nos ſavans, mais ils peuvent devenir de la plus grande importance pour les gens de mer. Ils peuvent ſervir à leur faire connoître la direction & la vîteſſe des courans, d'une maniere bien plus certaine

Mercure de France du samedi 12 janvier 1788, n°. 2, pages 84 & 85, partie politique.

& beaucoup plus étendue que le loch que l'on jette à bord des vaisseaux, ou que les bateaux que l'on y met à la mer. Ce dernier moyen, quoique employé fréquemment par le célebre Cook, ne peut jamais donner que la vîtesse relative du bateau & du vaisseau, & non la vîtesse intrinséque du courant. Enfin, ces essais, tout hasardeux qu'ils sont, peuvent servir aux navigateurs à donner de leurs nouvelles à leurs amis, à de grandes distances de la terre, comme on le voit dans l'expérience de la baie de Biscaye, & à leur obtenir des secours pour eux-mêmes, s'ils venoient à faire naufrage sur quelque île déserte.

Nous ne nous fions pas assez à la nature. On pourroit employer préférablement à des bouteilles, quelques-uns des trajectiles dont elle se sert dans différens climats, pour entretenir la chaîne de ses correspondances par tout le globe. Un des plus répandus sur les mers des tropiques, est le coco. Ce fruit va souvent aborder à cinq ou six cents lieues du rivage où il est né. La nature l'a fait pour traverser les mers. Il est d'une forme oblongue, triangulaire & carénée, ensorte qu'il vogue sur un de ses angles comme sur une quille, & passant à travers les détroits des rochers, il vient échouer sur les greves, où il ne tarde pas à germer. Il est préservé du choc des abordages par une enveloppe appelée caire, qui a un pouce ou deux d'épaisseur dans la circonférence du fruit, & trois ou quatre à sa partie pointue, qu'on peut considérer comme sa proue, avec d'autant plus de raison, que l'autre extrêmité est applatie comme une poupe. Ce caire est couvert, à l'extérieur, d'une membrane unie & coriace, sur laquelle on peut tracer des caracteres; & il est formé, à l'intérieur, de filamens entrelacés & mêlés d'une poussiere semblable à de la sciure de bois. Au moyen de cette enveloppe élas-

» Au mois de mai de cette année, des
» pêcheurs d'Arromanches près Bayeux,
» trouverent en pleine mer une petite

---

tique, le coco peut être lancé par les flots au milieu des rochers, sans se briser. De plus, sa coque intérieure est d'une matiere plus flexible que la pierre, & plus dure que le bois, impénétrable à l'eau où elle peut rester plus long-temps sans se pourrir, ainsi que son caire, dont les Indiens font, par cette raison, d'excellens cables pour les vaisseaux. La coque du coco est si dure, que son germe n'en pourroit jamais sortir, si la nature n'avoit ménagé à sa partie pointue, où le caire est renforcé, trois petits trous recouverts d'une simple pellicule.

Il y a encore bien d'autres végétaux volumineux, que les courans de la mer portent à des distances prodigieuses, tels que les sapins & les bouleaux du nord, les doubles cocos des îles Séchelles, les bamboux du Gange, les gros joncs de cap de Bonne-Espérance, &c. On peut écrire aisément sur leur tiges avec la pointe d'un coquillage, & les rendre remarquables sur la mer par quelque signal éclatant.

On peut trouver de semblables ressources parmi les amphibies, telles que les tortues, qui se transportent fort loin au moyen des courans. J'ai lu quelque part dans l'histoire de la Chine, qu'un de ses anciens rois, accompagné d'une foule de peuple, vit un jour sortir de la mer une tortue, sur le dos de laquelle étoient écrites les loix qui font aujourd'hui la base du gouvernement chinois. Il est probable que ce législateur avoit profité du moment où cette tortue étoit venue à terre, suivant l'usage, reconnoître le lieu où elle devoit faire sa ponte, pour écrire sur son dos les loix qu'il vouloit établir, & qu'il saisit pareillement le jour d'après cette reconnoissance, où cet animal ne manque pas de retourner au même lieu pondre ses œufs, pour pénétrer un peuple simple de respect pour des loix qui sortoient du sein de

» bouteille bien bouchée : impatiens de
» voir ce qu'elle contenoit, ils la casse-
» rent ; c'étoit une lettre dont ils ne pu-
» rent lire l'adresse, conçue en langue
» angloise. Ils la porterent au juge de
» l'amirauté, qui la fit déposer à son
» greffe. La suscription annonçant
» qu'elle appartenoit à une dame an-
» gloise, il s'assura de son existence,
» & prit les mesures que la prudence
» dictoit pour lui faire parvenir surement
» sa lettre. Le mari de cette dame
» (homme de lettres connu dans sa pa-
» trie par plusieurs ouvrages justement
» estimés) vient d'écrire ; & en mar-
» quant au juge sa reconnoissance avec
» les expressions les plus fortes, il lui
» apprend que la lettre dont il s'agit est
» du frere de son épouse, allant aux
» grandes Indes. Il avoit voulu donner

---

la mer, & à la vue des tablettes merveilleuses sur lesquelles elles étoient écrites.

Les oiseaux de marine peuvent fournir encore des voies plus promptes de communication, d'autant que leur vol est très-rapide, & qu'ils sont si familiers sur les rivages déserts, qu'on les prend à la main, comme je l'ai éprouvé à l'île de l'Ascension. On peut leur attacher, avec un billet, quelque signe remarquable, & choisir de préférence ceux qui arrivent dans diverses saisons & qui parcourent différens rivages, & même les oiseaux de terre de passage, comme les ramiers.

» de ses nouvelles à sa sœur. Un vaisseau
» qu'il avoit vu dans la baie de Biscaye,
» & qui paroissoit aller en Angleterre,
» lui en avoit donné l'idée. Il comptoit
» pouvoir en approcher; mais le vaisseau
» s'étant éloigné, il avoit imaginé de
» mettre la lettre dans une bouteille, &
» de la jetter à la mer. »

Enfin, les journaux (1) viennent, avec la fortune, à l'appui de ma théorie.

Dans le desir de donner à un fait aussi important toute l'authenticité dont il est susceptible, j'ai écrit en Normandie à une dame de mes amies, qui cultive avec beaucoup de goût l'étude de la nature, au sein de sa famille, pour la prier de demander au juge de l'amirauté d'Arromanches, quelques éclaircissemens dont

---

(1) Pendant l'impression de cet avis, le journal de Paris a publié, à mon insçu, un extrait de ma lettre au journal général de France, en réponse à mon critique anonyme. Cette démarche montre de la part de ses rédacteurs, beaucoup plus d'impartialité à mon égard que je ne leur en supposois. Elle convient à des hommes de lettres qui influent sur l'opinion publique, & qui ne veulent pas encourir le reproche qu'ils font quelquefois eux-mêmes, avec tant de fondement, aux corps qui se sont opposés autrefois aux découvertes qui détruisoient leurs systêmes. Je saisis cette occasion de rendre justice à l'impartialité de MM. les rédacteurs du journal de Paris, ainsi que je l'ai toujours rendue à leurs talens.

j'avois besoin, en Angleterre. J'ai différé même en attendant sa réponse, l'impression de cette derniere feuille pendant près de six semaines. La voici telle que le juge de l'amirauté d'Arromanches a eu la complaisance de la lui envoyer, & qu'elle a eu la bonté de me la faire parvenir, ce 24 février 1788.

« La bouteille fut trouvée à deux lieues » en mer, au droit de la province d'Ar- » romanches, distante elle-même de » deux lieues nord-est de la ville de » Bayeux, le 9 mai 1787, & déposée » au greffe de l'amirauté le 10 du même » mois.

» M. Elphinston, mari de la dame à » laquelle la lettre étoit adressée, mar- » que qu'on n'est pas bien sûr si c'est » l'auteur de la lettre qui l'a embou- » teillée dans la baie de Biscaye, le 17 » août 1786, latitude 45°, 10 minu- » tes nord, longitude 10°. 56 minutes » ouest, comme elle est datée ; ou si » quelqu'un du vaisseau passant, l'a con- » fiée aux ondes.

» Quant au vaisseau, il s'appelle Na- » quet. Celui qui alloit au Bengale se » nommoit l'Intelligence, sous les ordres » du capitaine Linston.

» Les noms des pêcheurs sont Charles » le Romain, maître du bateau ; Nico- » las Fresnel, Jean-Baptiste le Bas &

» Charles l'Ami, matelots, tous de la
» paroiſſe d'Arromanches.

» Signé, PHILIPE-DE-DELLEVILLE. »

La paroiſſe d'Arromanches eſt environ à 1 d. de longitude oueſt du méridien de Greenvich, & à 49 d. 5 minutes de latitude nord. Ainſi la bouteille jettée à la mer au 10ᵉ. d. 56 minutes de longitude oueſt, & au 45ᵉ. d. 10 minutes de latitude nord, a parcouru à-peu-près 10 degrés en longitude, qui, dans ce parallele, à 17 lieues environ par degré, font 170 lieues vers l'orient. De plus, elle a remonté au nord de 4 degrés, puiſqu'elle a été pêchée à deux lieues au nord d'Arromanches, c'eſt-à-dire, à 49 degrés 10 minutes de latitude, ce qui fait 100 lieues au nord, & pour toute ſa route, 270 lieues. Elle a employé à faire ce trajet 266 jours, depuis le 17 août 1786, juſqu'au 9 mai 1787, ce qui ne fait pas une lieue par jour. Cette vîteſſe ſans doute n'eſt pas comparable à celle avec laquelle les débris du combat d'Oſtende deſcendirent aux îles Açores, en faiſant plus de 35 lieues par jour, ainſi que je l'ai rapporté à la fin du troiſieme volume précédent. Le lecteur pourroit révoquer en doute cette obſervation de Rennefort,

& en même-temps la conséquence que j'en ai tirée pour constater la vîtesse du courant général de l'Océan, si je ne l'avois prouvée d'ailleurs par plusieurs autres faits nautiques, & si les journaux des marins n'étoient remplis d'expériences semblables, qui attestent que les courans & les marées font souvent faire aux vaisseaux trois à quatre milles par heure, & même s'écoulent avec la rapidité des écluses, faisant huit à dix lieues par heure, dans les détroits voisins des glaces pôlaires en fusion, suivant les témoignages d'Ellis, de Linschoten & de Barents. Mais je puis dire que la lenteur avec laquelle la lettre jettée à l'entrée de la baie de Biscaye est parvenue sur les côtes de Normandie, est une nouvelle preuve de l'existence & de la vîtesse du courant alternatif & semi-annuel de l'océan Atlantique, jusqu'à présent méconnu, que j'ai assimilé à celui de l'océan Indien, & expliqué par la même cause.

On peut s'assurer en pointant la carte, que le lieu où la bouteille angloise fut jettée à la mer, est à plus de 80 lieues du continent, & précisément dans la direction du milieu de l'ouverture de la Manche, où passe un bras du courant général de l'Atlantique, qui porta, en été, les débris du combat d'Ostende jusqu'aux

qu'aux Açores. Or, ce courant portoit aussi au sud lorsque le voyageur anglois lui confia une lettre pour ses amis du nord, puisque c'étoit le 17 août, c'est-à-dire, dans l'été de notre pôle, lorsque la fonte de ses glaces s'écoule vers le midi. Cette bouteille vogua donc vers les Açores, & sans doute bien au-delà, pendant la fin du mois d'août & tout le mois de septembre, jusqu'à ce que la révolution de l'équinoxe, qui fait rétrograder le cours de l'Atlantique par les effusions du pôle austral, la ramena vers le nord.

Ainsi on ne doit calculer son retour que du mois d'octobre, où je la suppose dans le voisinage de la ligne dont les calmes ont pu l'arrêter, jusqu'à ce qu'elle ait éprouvé l'influence du pôle sud, qui n'acquiert d'activité dans notre hémisphere que vers le mois de décembre. A cette époque, le cours de l'Atlantique qui va au nord étant le même que celui de nos marées, elle a pu être rapprochée de nos rivages, & y être exposée à beaucoup de retardemens, par le dégorgement des fleuves qui traversoient son cours en se jettant dans la mer, mais sur-tout par la réaction des marées; car si leur flux porte au nord, leur reflux ramene au midi.

Il est donc essentiel de faire ces sortes d'expériences en pleine mer, & sur-tout

d'avoir égard à la direction du courant de l'Océan, de peur d'envoyer au midi des lettres que l'on deſtine pour le nord. Dans la ſaiſon où ce courant n'eſt pas favorable, on peut ſe ſervir des marées qui vont ſouvent en ſens contraire; mais, comme je viens de le dire, il y a ce grand inconvénient, c'eſt que ſi leur flux porte au nord, leur reflux ramene au midi.

Les marées ont dans leur flux & reflux même, une conſonnance parfaite avec les courans généraux de la mer & le cours du ſoleil. Elles fluent pendant douze heures dans un jour; ſoit qu'elles ſoient partagées en deux marées de ſix heures par le déverſement de deux continens, comme dans l'hémiſphere nord; ſoit qu'elles coulent pendant douze heures conſécutives, comme dans l'hémiſphere ſud: de même le courant général d'un pôle flue ſix mois dans l'eſpace d'un an. Ainſi, les marées qui ſont de douze heures, dans tous les cas, ſont d'une durée préciſément égale à celle que le ſoleil emploie à échauffer la moitié de l'hémiſphere polaire d'où elles découlent, c'eſt-à-dire, d'un demi jour; comme le courant général qui ſort de ce pôle flue préciſément pendant le même temps que le ſoleil échauffe cet hémiſphere en entier, c'eſt-à-dire, pendant une demi-

année. Mais comme les marées, qui ne ſont que des effuſions polaires d'un demi-jour, ont des reflux égaux à leur flux, c'eſt-à-dire, de douze heures, de même les courans généraux qui ſont des effuſions ſemi-annuelles d'un pôle entier, ont des reflux égaux à leur flux, c'eſt-à-dire, de ſix mois, lorſque le ſoleil met ceux du pôle oppoſé en activité.

Si le temps & le lieu me le permettoient, je ferois voir comme ces mêmes courans généraux, qui ſont les ſeconds mobiles des marées, portent nos navigateurs tantôt en avant & tantôt en arriere de leur eſtime, ſuivant la ſaiſon de chaque pôle. J'en trouverois une multitude de preuves dans les voyages autour du monde, entre autres, dans le deuxieme & le troiſieme voyage du cap. Cook. Souvent ces courans apportent les plus grands obſtacles à l'atteriſſement des vaiſſeaux. Par exemple, lorſque Cook partit de l'île de Taïti, en décembre 1777, pour aller faire des découvertes au nord, il découvrit, ſur ſa route, les îles Sandwich, où il aborda ſans difficulté, parce que le courant du pôle ſud lui étoit favorable; mais lorſqu'il retourna du nord pour prendre des rafraîchiſſemens aux mêmes îles, il eut ce courant du ſud ſi contraire dans la même ſaiſon, que les ayant apperçues le

26 novembre 1778, il mit plus de ſix ſemaines à louvoyer pour en atteindre le mouillage, & ne put y jetter l'ancre que le 17 janvier 1779. Ainſi la vraie ſaiſon pour aborder aux îles qui ſont à une latitude plus élevée que celle d'où l'on part, eſt l'hiver de leur hémiſphere; car alors, on eſt favoriſé par les courans de l'hémiſphere oppoſé, & c'eſt ce que prouve le premier voyage de Cook aux îles de Sandwich. Mais le contraire arrive lorſqu'on veut aborder à une île moins élevée en latitude, dans l'hiver de ſon hémiſphere, comme on le voit par l'exemple de ſon retour aux mêmes îles. Je pourrois multiplier les faits en faveur d'une théorie ſi importante à la navigation; mais j'abuſerois de l'attention du lecteur. J'oſe donc me flatter d'avoir mis dans le plus grand jour la concordance des mouvemens des mers avec ceux du ſoleil, & leur diſcordance avec les phaſes de la lune.

Je pourrois faire plus d'une objection contre le ſyſtême même d'attraction par lequel Newton rend compte du mouvement des planetes dans les cieux. Ce n'eſt pas que je nie en général la loi de l'attraction, dont nous voyons des effets ſur la terre dans la peſanteur des corps & dans le magnétiſme; mais je ne trouve pas que l'application que

Newton & ſes partiſans en ont faite au cours des planetes, ſoit juſte. Selon Newton, le ſoleil & les planetes s'attirent réciproquement avec des forces qui ſont en raiſon directe des maſſes, & en raiſon inverſe du carré de la diſtance. Une ſeconde force ſe combine avec l'attraction, pour maintenir les planetes dans leurs orbites. Il réſulte de ces deux forces une ellipſe pour la courbe décrite par chaque planete. Cette ellipſe eſt continuellement altérée par les actions que les planetes exercent les unes ſur les autres. Au moyen de cette théorie, le cours de ces aſtres eſt tracé dans le ciel avec la plus grande préciſion, ſuivant les Newtoniens. Le cours ſeul de la lune avoit paru s'y refuſer; mais pour me ſervir des termes d'une introduction à l'étude de l'aſtronomie, dont l'extrait a paru dans le Mercure du premier décembre 1787, n°. 48, « ce ſatellite, que le célebre Halley appeloit » un aſtre rebelle, *Sydus pertinax*, » à cauſe de la grande difficulté de calculer les irrégularités de ſon cours, a » été enfin maîtriſé par les ſavantes méthodes de MM. Clairault, Euler, » Dalembert, de la Grange & de la » Place. »

Ainſi voilà donc les aſtres les plus rebelles ſoumis aux loix de l'attraction. Je

n'ai qu'une petite objection à faire contre cet empire & les ſavantes méthodes qui ont maîtriſé le cours de la lune. Comment ſe peut-il que les attractions réciproques des planetes, aient pu être calculées avec tant de juſteſſe par nos aſtronomes, & qu'ils en aient peſé ſi exactement les maſſes, lorſque la planete découverte depuis quelques années par Herſchel, n'eſt pas encore entrée dans leurs balances ? Cette planete n'attire donc rien & n'eſt donc point attirée ?

A Dieu ne plaiſe que je me propoſe de détruire la réputation de Newton & des ſavans qui ont marché ſur ſes pas, Si d'un côté ils nous ont jetté dans quelques erreurs, ils ont contribué de l'autre à augmenter les connoiſſances de l'eſprit humain. Quand Newton n'auroit inventé que ſon téleſcope, nous lui devrions beaucoup. Il a étendu pour l'homme la ſphere de l'univers & le ſentiment de l'infinité de Dieu. D'autres ont répandu dans toutes les conditions de la ſociété, le goût de l'étude de la nature par les ſuperbes tableaux qu'il nous en ont préſentés. En relevant leurs fautes, j'ai reſpecté leurs vertus, leurs talens, leurs découvertes & leurs pénibles travaux. Des hommes auſſi célebres, tels que Platon, Ariſtote, Pline,

Deſcartes, &c., avoient accrédité comme eux de grandes erreurs.... La philoſophie d'Ariſtote avoit été ſeule pendant des ſiecles le plus grand obſtacle à la recherche de la vérité. N'oublions jamais que la république des lettres doit être une véritable république, qui ne reconnoît d'autre autorité que celle de la raiſon. D'ailleurs, la nature a mis chacun de nous dans le monde, pour correſpondre directement avec elle. Son intelligence luit ſur tous les eſprits, comme ſon ſoleil éclaire tous les yeux. N'étudier ſes ouvrages que dans des ſyſtêmes, c'eſt ne les obſerver qu'avec les yeux d'autrui.

Je n'ai donc voulu m'élever ſur les ruines de perſonne. Je ne cherche point de piédeſtal. Un gazon ſuffit à qui n'aime plus que le repos. Si moi-même j'oſois faire l'hiſtoire de la foibleſſe de mon eſprit, j'exciterois la pitié de ceux dont j'ai peut-être irrité l'envie. De combien d'erreurs, depuis l'enfance, n'ai-je pas été le jouet! Par combien de faux apperçus, de mépris injuſtes, d'eſtimes mal fondées, d'amitiés trompeuſes, ne me ſuis-je pas fait illuſion! Ces préjugés ne me ſont pas venus ſeulement ſur la foi d'autrui, mais ſur la mienne. Ce ne ſont point des admirateurs que j'ambitionne, mais des amis indulgens. Je fais bien

plus de cas de celui qui excuſe mes défauts, que de celui qui exagere mes foibles vertus. L'un me ſupporte dans ma foibleſſe, & l'autre s'appuie ſur ma force; l'un m'aime dans mon indigence, & l'autre dans ma prétendue richeſſe. Autrefois, j'ai cherché des amis parmi les gens du monde; mais je n'y ai guere trouvé que des hommes qui ne veulent que des complaiſans; des protecteurs, qui peſent ſur vous au lieu de vous ſoutenir, & qui vous accablent lorſque vous tentez de vous remettre en liberté. Maintenant, je ne deſire pour amis que des ames ſimples, vraies, douces, innocentes & ſenſibles. Elles m'intéreſſent plus, ignorantes que ſavantes, ſouffrantes qu'heureuſes, dans des cabanes que dans des palais. C'eſt pour elles que j'ai fait mon livre, & ce ſont elles qui en ont fait la fortune. Elles m'ont fait plus de bien que je ne leur en ai ſouhaité, pour leur repos. Je leur ai donné quelques conſolations; & en retour, elles m'ont apporté de la gloire. Je ne leur ai préſenté que des eſpérances; & elles ſe ſont efforcées de me rendre mille bons offices. Je ne m'étois occupé que de leurs peines; & elles ſe ſont inquiétées de mon bonheur. C'eſt pour m'acquitter à mon tour envers elles, que j'ai écrit ce quatrieme volume. Puiſſe-t-il me méri-

ter de nouveau leurs ſuffrages, ſi libres, ſi purs & ſi touchans ! Ils ſont l'unique objet de mes vœux. L'ambition les dédaigne, parce qu'ils ſont ſans pouvoir; mais un jour le temps les reſpectera, parce que l'intrigue ne peut ni les donner, ni les détruire.

Ce quatrieme volume renferme deux hiſtoires, dont je rends compte par des avis particuliers qui les précedent. Elles ſont ſuivies de notes fréquentes & longues, qui s'écartent quelquefois de leur texte. Mais tout ſe tient dans la nature, & tout ſe raſſemble dans des Etudes. Ainſi je dois au titre de mon ouvrage l'avantage, qui n'eſt pas petit pour mes talens foibles & variables, d'aller où je veux, d'atteindre où je puis, & de m'arrêter où les forces me manquent.

Quelques perſonnes auxquelles j'ai lu le livre intitulé les Gaules, deſiroient que je ne le publiaſſe que quand l'ouvrage dont il fait partie ſeroit achevé; mais je ne ſais ſi j'en aurai jamais le loiſir, & ſi ce genre de compoſition antique ſera du goût du ſiecle préſent. A la vérité, ce n'eſt qu'un fragment; mais tel qu'il eſt, c'eſt un ouvrage complet puiſqu'il préſente un tableau entier des mœurs de nos ancêtres, du temps des Druides. D'ailleurs, dans les travaux les plus achevés des hommes, il n'y a

que des fragmens. L'hiſtoire d'un roi n'eſt qu'un fragment de celle de ſa dynaſtie ; celle de ſa dynaſtie, de celle de ſon royaume ; celle de ſon royaume, de celle du genre humain, qui n'eſt elle-même qu'un fragment de celle des êtres qui habitent le globe, dont l'hiſtoire univerſelle ne ſeroit après tout qu'un bien petit chapitre de l'hiſtoire des aſtres innombrables qui roulent ſur nos têtes à des diſtances qu'on ne peut aſſigner.

PAUL
ET
VIRGINIE.

AVANT-PROPOS.

JE me ſuis propoſé de grands deſſeins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un ſol & des végétaux différens de ceux de l'Europe. Nos poëtes ont aſſez repoſé leurs amans ſur le bord des ruiſſeaux, dans les prairies & ſous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu aſſeoir ſur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers & des citronniers en fleur. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites & des Virgiles, pour que nous en ayons des tableaux au moins auſſi intéreſſans que ceux de notre pays. Je ſais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des deſcriptions enchantées de pluſieurs îles de la mer du Sud; mais les mœurs

de leurs habitans, & encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai desiré réunir à la beauté de la nature, entre les tropiques, la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci, que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature & la vertu. Cependant, il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, & que leur histoire est vraie dans leurs principaux événemens. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitans que j'ai connus à l'île de France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes; mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lors-

que j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espece de pastorale, je priai une belle dame qui fréquentoit le grand monde, & des hommes graves qui en vivoient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produiroit sur des lecteurs de caracteres si différens : j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, & c'étoit aussi tout ce que j'en voulois savoir. Mais comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de Tableau de la Nature. Heureusement, je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'étoit étrangere ; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche,

variée, aimable, magnifique, myſtérieuſe, & combien je ſuis dénué de ſagacité, de goût & d'expreſſions pour la connoître & la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce foible eſſai ſous le nom & à la ſuite de mes *Etudes de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre lui rappelant mon incapacité, le fît toujours reſſouvenir de ſon indulgence.

ÉTUDES
DE
LA NATURE.

PAUL ET VIRGINIE.

SUR le côté oriental de la montagne qui s'éleve derriere le Port-Louis de l'île de France, on voit, ſur un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles ſont ſituées preſqu'au milieu d'un baſſin, formé par de grands rochers, qui n'a qu'une ſeule ouverture tournée au nord. De cette ouverture, on apperçoit ſur la gauche, la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on ſignale les vaiſſeaux qui abordent dans l'île, & au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; ſur la droite, le chemin qui mene du Port-

Louis au quartier des Pamplemouſſes ; enſuite l'égliſe de ce nom, qui s'éleve avec ſes avenues de bambous au milieu d'une grande plaine ; & plus loin, une forêt qui s'étend juſqu'aux extrêmités de l'île. On diſtingue devant ſoi, ſur les bords de la mer, la baie du Tombeau, un peu ſur la droite, le cap Malheureux, & au-delà la pleine mer, où paroiſſent à fleur d'eau quelques îlotes inhabitées, entr'autres le Coin de Mire, qui reſſemble à un baſtion au milieu des flots.

A l'entrée de ce baſſin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répetent ſans ceſſe le bruit des vents qui agitent les forêts voiſines, & le fracas des vagues qui briſent au loin ſur les reſcifs ; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, & on ne voit autour de ſoi que de grands rochers eſcarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croiſſent à leurs baſes, dans leurs fentes, & juſques ſur leurs cimes où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent, peignent ſouvent les couleurs de l'arc-en-ciel ſur leurs flancs verts & bruns, & entretiennent à leurs pieds les ſources dont ſe forme la petite riviere des Lataniers. Un grand ſilence regne dans leur enceinte où tout eſt paiſible, l'air, les eaux & la lumiere. A peine l'écho y répete le murmure des palmiſtes qui

croiſſent ſur leurs plateaux élevés, & dont on voit les longues fléches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce baſſin, où le ſoleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore ſes rayons en frappent le couronnement, dont les pics s'élevant au deſſus des ombres de la montagne, paroiſſent d'or & de pourpre ſur l'azur des cieux.

J'aimois à me rendre dans ce lieu où l'on jouit à la fois d'une vue immenſe & d'une ſolitude profonde. Un jour, que j'étois aſſis au pied de ces cabanes & que j'en conſidérois les ruines, un homme déja ſur l'âge, vint à paſſer aux environs. Il étoit, ſuivant la coutume des anciens habitans, en petite veſte & en long caleçon. Il marchoit nus-pieds, & s'appuyoit ſur un bâton de bois d'ébene. Ses cheveux étoient tout blancs, & ſa phyſionomie noble & ſimple. Je le ſaluai avec reſpect. Il me rendit mon ſalut, & m'ayant conſidéré un moment, il s'approcha de moi, & vint ſe repoſer ſur le tertre ſur lequel j'étois aſſis. Excité par cette marque de confiance, je lui adreſſai la parole: « Mon pere, lui dis-je, pour-
» riez-vous m'apprendre à qui ont ap-
» partenu ces deux cabanes? » Il me
» répondit: Mon fils, ces maſures &
» ce terrain inculte, étoient habités,
» il y a environ vingt ans, par deux

» familles qui y avoient trouvé le bonheur. Leur hiſtoire eſt touchante ; » mais dans cette île, ſituée ſur la route » des Indes, quel Européen peut s'intéreſſer au ſort de quelques particuliers obſcurs ? Qui voudroit même » y vivre heureux, mais pauvre & » ignoré ? Les hommes ne veulent connoître que l'hiſtoire des grands & » des rois qui ne ſert à perſonne. »

« Mon pere, repris-je, il eſt aiſé de » juger à votre air & à votre diſcours, » que vous avez acquis une grande » expérience. Si vous en avez le temps, » racontez-moi, je vous prie, ce que » vous ſavez des anciens habitans de » ce déſert, & croyez que l'homme » même le plus dépravé par les préjugés du monde aime à entendre parler du bonheur que donne la nature » & la vertu. » Alors, comme quelqu'un qui cherche à ſe rappeler diverſes circonſtances, après avoir appuyé quelque temps ſes mains ſur ſon front, voici ce que ce vieillard me raconta.

En 1735, un jeune homme de Normandie, appelé M. de la Tour, après avoir ſollicité en vain du ſervice en France & des ſecours dans ſa famille, ſe détermina à venir dans cette île, pour y chercher fortune. Il avoit avec lui une jeune femme qu'il aimoit beaucoup, & dont il étoit également aimé. Elle étoit

d'une ancienne & riche maiſon de ſa province, mais il l'avoit épouſée en ſecret & ſans dot, parce que les parens de ſa femme s'étoient oppoſés à ſon mariage, attendu qu'il n'étoit pas gentilhomme. Il la laiſſa au Port-Louis de cette île, & il s'embarqua pour Madagaſcar, dans l'eſpérance d'y acheter quelques noirs, & de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagaſcar, vers la mauvaiſe ſaiſon qui commence à la mi-octobre, & peu de temps après ſon arrivée, il y mourut des fievres peſtilentielles qui y regnent pendant ſix mois de l'année, & qui empêcheront toujours les nations Européennes d'y faire des établiſſemens fixes. Les effets qu'il avoit emportés avec lui furent diſperſés après ſa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, reſtée à l'île de France, ſe trouva veuve, enceinte, & n'ayant pour tout bien au monde, qu'une négreſſe, dans un pays où elle n'avoit ni crédit, ni recommandation. Ne voulant rien ſolliciter auprès d'aucun homme, après la mort de celui qu'elle avoit uniquement aimé, ſon malheur lui donna du courage. Elle réſolut de cultiver avec ſon eſclave, un petit coin de terre, afin de ſe procurer de quoi vivre.

Dans une île preſque déſerte, dont le terrain étoit à diſcrétion, elle ne

choiſit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce ; mais cherchant quelque gorge de montagne, quelque aſyle caché, où elle pût vivre ſeule & inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans ſon nid. C'eſt un inſtinct commun à tous les êtres ſenſibles & ſouffrans, de ſe réfugier dans les lieux les plus ſauvages & les plus déſerts ; comme ſi des rochers étoient des remparts contre l'infortune, & comme ſi le calme de la nature pouvoit appaiſer les troubles malheureux de l'ame. Mais la Providence, qui vient à notre ſecours lorſque nous ne voulons que les biens néceſſaires, en réſervoit un à madame de la Tour, que ne donnent ni les richeſſes, ni la grandeur ; c'étoit une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeuroit une femme vive, bonne & ſenſible ; elle s'appeloit Marguerite. Elle étoit née en Bretagne, d'une ſimple famille de payſans, dont elle étoit chérie, & qui l'auroit rendue heureuſe, ſi elle n'avoit eu la foibleſſe d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de ſon voiſinage qui lui avoit promis de l'épouſer. Mais celui-ci, ayant ſatisfait ſa paſſion, s'éloigna d'elle, & refuſa même de lui aſſurer une ſubſiſtance pour un enfant dont il l'avoit laiſſée enceinte. Elle s'étoit dé-

terminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née, & à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays, où elle avoit perdu la seule dot d'une fille pauvre & honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avoit acquis de quelques deniers empruntés, cultivoit avec elle, un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitoit son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots, de sa condition passée & de ses besoins présens. Marguerite, au récit de madame de la Tour, fut émue de pitié, & voulant mériter sa confiance, plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'étoit rendue coupable. « Pour moi, dit-elle, » j'ai mérité mon sort. Mais, vous, Madame, ... vous sage & malheureuse ! » Et elle lui offrit en pleurant, sa cabane & son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit, en la serrant dans ses bras, » Ah ! Dieu » veut finir mes peines, puisqu'il vous » inspire plus de bonté envers moi, qui » vous suis étrangere, que jamais je » n'en ai trouvé dans mes parents. »

Je connoissois Marguerite ; & quoique

je demeure à une lieue & demie d'ici, dans les bois, derriere la montagne longue, je me regardois comme ſon voiſin. Dans les villes d'Europe, une rue, un ſimple mur, empêchent les membres d'une même famille de ſe réunir pendant des années entieres; mais, dans les colonies nouvelles, on conſidere comme ſes voiſins, ceux dont on n'eſt ſeparé que par des bois & par des montagnes. Dans ce temps-là, ſur-tout, où cette île faiſoit peu de commerce aux Indes, le ſimple voiſinage y étoit un titre d'amitié & l'hoſpitalité envers les étrangers, un devoir & un plaiſir. Lorſque j'appris que ma voiſine avoit une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une & à l'autre. Je trouvai dans madame de la Tour, une perſonne d'une figure intéreſſante, pleine de nobleſſe & de mélancolie. Elle étoit alors ſur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames, qu'il convenoit; pour l'intérêt de leurs enfans, & ſur-tout pour empêcher l'établiſſement de quelqu'autre habitant, de partager entre elles le fond de ce baſſin, qui contient environ vingt arpens. Elles s'en rapporterent à moi pour ce partage; j'en formai deux portions à-peu-près égales. L'une renfermoit la partie ſupérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où ſort la ſource de la riviere des Lataniers, juſ-

qu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne & qu'on appelle, l'Embrasure, parce qu'elle ressemble, en effet, à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches & de ravins, qu'à peine on y peut marcher. Cependant, il produit de grands arbres, & il est rempli de fontaines & de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la riviere des Lataniers, jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette riviere commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisieres de prairies, & un terrain assez uni, mais qui n'est guere meilleur que l'autre; car, dans la saison des pluies, il est marécageux, & dans les sécheresses, il est dur comme du plomb. Quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de la Tour, & l'inférieure à Marguerite. L'une & l'autre furent contentes de leur lot; mais elles me prierent de ne pas séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, que » nous puissions toujours nous voir, » nous parler & nous entr'aider. » Il falloit cependant à chacune d'elles une

retraite particuliere. La case de Marguerite se trouvoit au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de la Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étoient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre, & sur la propriété de leurs familles. Moi-même, j'ai coupé des palissades dans la montagne ; j'ai apporté des feuilles de lataniers des bords de la mer, pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant, ni porte, ni couverture. Hélas ! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir ! Le temps qui détruit si rapidement les monumens des empires, semble respecter dans ces déserts, ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes étoit achevée, que madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appeloit Paul. Madame de la Tour me pria aussi de nommer sa fille, conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. « Elle sera » vertueuse, dit-elle, & elle sera heu» reuse. Je n'ai connu le malheur, » qu'en cessant de l'être. »

Lorsque madame de la Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites ha-

bitations commencerent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnois de temps en temps, mais surtout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, étoit un noir Iolof, encore robuste, quoique déja sur l'âge. Il avoit de l'expérience & un bon sens naturel. Il cultivoit indifféremment sur les deux habitations, les terrains qui lui sembloient les plus fertiles, & il y mettoit les semences qui leur convenoient le mieux. Il semoit du petit mil & du maïs, dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux, & au pied des roches, des giraumonts, de courges & des concombres qui se plaisent à y grimper. Il plantoit dans les lieux secs, des patates qui y viennent très-sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de caffé sur les collines où leur grain est petit, mais excellent; le long de la riviere & autour des cases, des bananiers qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits, avec un bel ombrage, & enfin, quelques plantes de tabac pour charmer ses soucis & ceux de ses bonnes maîtresses. Il alloit couper du bois à brûler dans la montagne, & casser des roches çà & là dans les habitations pour en applanir les che-

mins. Il faiſoit tous ces ouvrages avec intelligence & activité, parce qu'il les faiſoit avec zele. Il étoit fort attaché à Marguerite, & il ne l'étoit guere moins à madame de la Tour, à la négreſſe de laquelle il s'étoit marié à la naiſſance de Virginie. Il aimoit paſſionnément ſa femme qui s'appeloit Marie. Elle étoit née à Madagaſcar, d'où elle avoit apporté quelque induſtrie, entre autres celle de faire des paniers & des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croiſſent dans les bois. Elle étoit adroite, propre & ſur-tout très-fidelle. Elle avoit ſoin de préparer à manger, d'élever quelques poules, & d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis, le ſuperflu de ces deux habitations, qui étoit bien peu conſidérable. Si vous y joignez deux chevres élevées près des enfans, & un gros chien qui veilloit la nuit au-dehors, vous aurez une idée de tout le revenu & de tout le domeſtique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filoient, du matin au ſoir, du coton. Ce travail ſuffiſoit à leur entretien & à celui de leurs familles; mais d'ailleurs, elles étoient ſi dépourvues de commodités étrangeres, qu'elles marchoient nus-pieds dans leur habitation, & ne portoient de ſouliers que pour aller le dimanche, de grand matin, à la meſſe,

à l'église des Pamplemouſſes que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis ; mais elles ſe rendoient rarement à la ville, de peur d'y être mépriſées, parce qu'elles étoient vêtues de groſſe toile bleue du Bengale, comme des eſclaves. Après tout, la conſidération publique vaut-elle le bonheur domeſtique ? Si ces dames avoient un peu à ſouffrir au-dehors, elles rentroient chez elles avec d'autant plus de plaiſir. A peine Marie & Domingue les appercevoient de cette hauteur, ſur le chemin des Pamplemouſſes, qu'ils accouroient juſqu'au bas de la montagne, pour les aider à la remonter. Elles liſoient dans les yeux de leurs eſclaves, la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles, la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devoient qu'à leurs propres travaux, & des ſerviteurs pleins de zele & d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes beſoins, ayant éprouvé des maux preſque ſemblables, ſe donnant les doux noms d'amie, de compagne & de ſœur, n'avoient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles étoit commun. Seulement, ſi d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié ſe réveilloient dans leur ame, une religion pure, aidée par des mœurs chaſtes, les dirigeoit vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorſ-

qu'elle n'a plus d'aliment ſur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutoient encore au bonheur de leur ſociété. Leur amitié mutuelle redoubloit à la vûe de leurs enfans, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenoient plaiſir à les mettre enſemble dans le même bain, & à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeoient de lait. « Mon amie, diſoit madame de la Tour, » chacune de nous aura deux enfans, » & chacun de nos enfans aura deux » meres. » Comme deux bourgeons qui reſtent ſur deux arbres de la même eſpece, dont la tempête a briſé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, ſi chacun d'eux, détaché du tronc maternel eſt greffé ſur le tronc voiſin; ainſi, ces deux petits enfans, privés de tous leurs parens, ſe rempliſſoient de ſentimens plus tendres que ceux de fils & de fille, de frere & de ſœur, quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avoient donné le jour. Déja, leurs meres parloient de leur mariage, ſur leurs berceaux, & cette perſpective de félicité conjugale, dont elles charmoient leurs propres peines, finiſſoit bien ſouvent par les faire pleurer; l'une ſe rappelant que ſes maux étoient venus d'avoir négligé l'hymen, & l'autre, d'en avoir ſubi les loix; l'une, de s'être élevée au

dessus de sa condition, & l'autre, d'en être descendue; mais elles se consoloient, en pensant qu'un jour, leurs enfans plus heureux, jouiroient à la fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour & du bonheur de l'égalité.

Rien en effet, n'étoit comparable à l'attachement qu'ils se témoignoient déja. Si Paul venoit à se plaindre, on lui montroit Virginie; à sa vue, il sourioit & s'appaisoit. Si Virginie souffroit, on en étoit averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille dissimuloit aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrît pas de sa douleur. Je n'arrivois point de fois ici, que je ne les visse tous deux, tout nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains & sous les bras, comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvoit les séparer: elle les surprenoit souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, & endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner, furent ceux de frere & de sœur. L'enfance qui connoît des caresses plus tendres, ne connoît point de plus doux noms. Leur

éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt, tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, & ses travaux étoient toujours suivis des louanges & des baisers de son frere. Pour lui, toujours en action, il bêchoit le jardin avec Domingue, ou une petite hache à la main, il le suivoit dans les bois; & si dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit, ou un nid d'oiseaux se présentoient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladoit pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontroit un quelque part, on étoit sûr que l'autre n'étoit pas loin. Un jour, que je descendois du sommet de cette montagne, j'apperçus, à l'extrêmité du jardin, Virginie, qui accouroit vers la maison, la tête couverte de son jupon qu'elle avoit relevé par derriere, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin, je la crus seule, & m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenoit Paul par le bras, enveloppé presqu'en entier de la même couverture, riant l'un & l'autre d'être ensemble à l'abri, sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelerent les enfans de Léda, enclos dans la même coquille.

Toute

Toute leur étude étoit de se complaire & de s'entr'aider. Au reste, ils étoient ignorans comme des Créoles, & ne savoient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétoient pas de ce qui s'étoit passé dans des temps reculés & loin d'eux ; leur curiosité ne s'étendoit pas au-delà de cette montagne. Ils croyoient que le monde finissoit où finissoit leur île, & ils n'imaginoient rien d'aimable où ils n'étoient pas. Leur affection mutuelle, & celle de leurs meres, occupoient toute l'activité de leurs ames. Jamais des sciences inutiles n'avoient fait couler leurs larmes. Jamais les leçons d'une triste morale ne les avoient remplis d'ennui. Ils ne savoient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun ; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples ; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avoit jamais effrayés, en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfans ingrats ; chez eux, l'amitié filiale étoit née de l'amitié maternelle. On ne leur avoit appris de la religion que ce qui la fait aimer, & s'ils n'offroient pas à l'église de longues prieres, par-tout où ils étoient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levoient vers le ciel des mains innocentes & un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainsi se passa leur premiere enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déja ils partageoient avec leurs meres tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçoit le retour de l'aurore, Virginie se levoit, alloit puiser de l'eau à la source voisine, & rentroit dans la maison pour préparer le déjeûner: bientôt après, quand le soleil doroit les pitons de cette enceinte, Marguerite & son fils se rendoient chez madame de la Tour: alors ils commençoient tous ensemble une priere suivie du premier repas; souvent ils le prenoient devant la porte assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissoient à la fois, des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels & du linge de table dans leurs feuilles longues & lustrées. Une nourriture saine & abondante développoit rapidement les corps de ces deux jeunes gens, & une éducation douce peignoit dans leur phisionomie la pureté & le contentement de leur ame. Virginie n'avoit que douze ans: déja sa taille étoit plus qu'à demi-formée; de grands cheveux blonds ombrageoient sa tête; ses yeux bleus & ses levres de corail brilloient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage. Ils sourioient toujours de concert quand elle parloit; mais quand elle gardoit le silence, leur obliquité naturelle vers le

ciel leur donnoit une expression d'une sensibilité extrême & même celle d'une légere mélancolie. Pour Paul on voyoit déja se développer en lui le caractere d'un homme au milieu des graces de l'adolescence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, & ses yeux qui étoient noirs auroient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnoient autour comme des pinceaux, ne leur avoient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paroissoit, il devenoit tranquille & alloit s'asseoir auprès d'elle; souvent leur repas se passoit sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfans de Niobé. Mais à leurs regards qui cherchoient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfans du ciel, pour ces esprits bienheureux, dont la nature est de s'aimer, & qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, & l'amitié par des paroles.

Cependant, madame de la Tour voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentoit augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me di-

ſoit quelquefois : « Si je venois à mourir,
» que deviendroit Virginie ſans for-
» tune ? »

Elle avoit en France une tante, fille de qualité, riche, vieille & dévote, qui lui avoit refuſé ſi durement des ſecours, lorſqu'elle ſe fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'étoit bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais devenue mere, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à ſa tante la mort inattendue de ſon mari, la naiſſance de ſa fille, & l'embarras où elle ſe trouvoit, loin de ſon pays, dénuée de ſupport, & chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponſe. Elle, qui étoit d'un caractere élevé, ne craignit plus de s'humilier, & de s'expoſer aux reproches de ſa parente, qui ne lui avoit jamais pardonné d'avoir épouſé un homme ſans naiſſance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occaſions, afin d'exciter ſa ſenſibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étoient écoulées, ſans recevoir d'elle aucune marque de ſouvenir.

Enfin en 1746, à l'arrivée de M. de la Bourdonaye, madame de la Tour apprit que ce nouveau gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de ſa tante. Elle courut au Port-Louis, ſans ſe ſoucier, cette fois, d'y paroître

mal-vêtue, la joie maternelle la mettant au dessus du respect humain. M. de la Bourdonaye lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à sa niece, qu'elle avoit mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portoient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari étoit un juste châtiment de Dieu; qu'elle avoit bien fait de passer aux îles, plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle étoit, après tout, dans un bon pays, où tout le monde faisoit fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissoit par se louer elle-même. Pour éviter, disoit-elle, les suites presque toujours funestes du mariage, elle avoit toujours refusé de se marier. La vérité est, qu'étant ambitieuse, elle n'avoit voulu épouser qu'un homme de grande qualité; mais, quoiqu'elle fût très-riche, & qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'étoit trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide & à un cœur aussi dur.

Elle ajoutoit par *post-scriptum*, que toute considération faite, elle l'avoit fortement recommandée à M. de la Bourdonaye. Elle l'avoit en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un pro-

tecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré : afin de juſtifier auprès du gouverneur, ſa dureté pour ſa niece, en feignant de la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir ſans intérêt & ſans reſpect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonaye, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'expoſé qu'elle lui fit de ſa ſituation & de celle de ſa fille, que par de durs monoſyllabes. « Je verrai; ..... nous » verrons; .... avec le temps ..... » il y a bien des malheureux.... Pourquoi » indiſpoſer une tante reſpectable ?... C'eſt vous qui avez tort. »

Madame de la Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur & plein d'amertume. En arrivant, elle s'aſſit, jetta ſur la table la lettre de ſa tante, & dit à ſon amie : « Voilà le » fruit d'onze ans de patience. » Mais comme il n'y avoit que madame de la Tour qui ſût lire dans la ſociété, elle reprit la lettre, & en fit la lecture devant toute la famille raſſemblée. A peine étoit-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : « Qu'avons-nous be» ſoin de tes parens ? Dieu nous a-t-il » abandonnés ? C'eſt lui ſeul qui eſt » notre pere. N'avons-nous pas vécu » heureuſes juſqu'à ce jour ? Pourquoi

» donc te chagriner ? Tu n'as point de » courage. » Et voyant madame de la Tour pleurer, elle se jetta à son cou, & la serrant dans ses bras : « Chere amie, » s'écria-t-elle, chere amie ! » Mais ses propres sanglots étoufferent sa voix. A ce spectacle, Virginie fondant en larmes, pressoit alternativement les mains de sa mere & celles de Marguerite contre sa bouche & contre son cœur ; & Paul, les yeux enflammés de colere, crioit, serroit les poings, frappoit du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue & Marie accoururent, & l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : « Ah, Madame ! ... » ma bonne maîtresse ! ... ma mere !... » ne pleurez pas. » De si tendres marques d'amitié dissiperent le chagrin de madame de la Tour. Elle prit Paul & Virginie dans ses bras, & leur dit d'un air content : « Mes enfans, vous êtes cause de » ma peine, mais vous faites toute ma » joie. Oh ! mes chers enfans, le malheur » ne m'est venu que de loin ; le bon- » heur est autour de moi. » Paul & Virginie ne la comprirent pas, mais quand ils la virent tranquille, ils sourirent, & se mirent à la caresser. Ainsi, ils continuerent tous à être heureux, & ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfants se dé-

veloppoit de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs meres étant allées à la premiere messe à l'église des Pamplemousses, une négresse maronne se présenta sous les bannieres qui entouroient leur habitation. Elle étoit décharnée comme une squelette, & n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de serpilliere autour des reins. Elle se jetta aux pieds de Virginie qui préparoit le déjeûné de la famille, & lui dit : « Ma jeune demoiselle, ayez pitié » d'une pauvre esclave fugitive; il y a » un mois que j'erre dans ces montagnes » demi morte de faim, souvent pour- » suivie par des chasseurs & par leurs » chiens. Je fuis mon maître qui est un » riche habitant de la riviere noire. Il » m'a traitée comme vous le voyez. « En même temps, elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes, par les coups de fouet qu'elle en avoit reçus. Elle ajouta : « Je voulois aller me noyer; » mais sachant que vous demeuriez ici, » j'ai dit : puisqu'il y a encore de bons » blancs dans ce pays, il ne faut pas » encore mourir. » Virginie, toute émue lui répondit : « Rassurez-vous, » infortunée créature ! Mangez, man- » gez; & elle lui donna le déjeûné de la maison qu'elle avoit apprêté. L'esclave en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie la voyant rassasiée, lui

lui dit : « Pauvre miſérable ! j'ai envie
» d'aller demander votre grace à votre
» maître ; en vous voyant, il ſera touché
» de pitié. Voulez - vous me conduire
» chez lui ? » « Ange de Dieu, repartit
» la négreſſe, je vous ſuivrai par-tout où
» vous voudrez ». Virginie appela ſon frere, & le pria de l'accompagner. L'eſclave maronne les conduiſit par des ſentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes, qu'ils grimperent avec bien de la peine, & de larges rivieres qu'ils paſſerent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arriverent au bas d'un morne, ſur les bords de la riviere Noire. Ils apperçurent là une maiſon bien bâtie, des plantations conſidérables, & un grand nombre d'eſclaves occupés à toutes ſortes de travaux. Leur maître ſe promenoit au milieu d'eux, une pipe à la bouche & un rotin à la main. C'étoit un grand homme ſec, olivâtre, aux yeux enfoncés & aux ſourcils noirs & joints. Virginie, toute émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, & le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à ſon eſclave, qui étoit à quelques pas de-là derriere eux. D'abord l'habitant ne fit pas un grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus ; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, ſa belle tête blonde ſous

une capote bleue, & qu'il eût entendu le doux ſon de ſa voix qui trembloit, ainſi que tout ſon corps, en lui demandant grace, ôta ſa pipe de ſa bouche, & levant ſon rotin vers le ciel, il jura par un affreux ſerment, qu'il pardonnoit à ſon eſclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie auſſi-tôt fit ſigne à l'eſclave de s'avancer vers ſon maître; puis elle s'enfuit, & Paul courut après elle.

Ils remonterent enſemble le revers du morne par où ils étoient deſcendus, & parvenus à ſon ſommet, ils s'aſſirent ſous un arbre, accablés de laſſitude, de faim & de ſoif. Il avoient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du ſoleil. Paul dit à Virginie: « Ma ſœur, il eſt » plus de midi, tu as faim & ſoif; nous » ne trouvons point ici à dîner; redeſ» cendons le morne, & allons deman» der à manger au maître de l'eſclave. » « Oh non, mon ami, reprit Virginie, » il m'a fait trop de peur. Souviens-toi » de ce que dit quelquefois maman: Le pain du méchant remplit la bouche » de gravier. » « Comment ferons-nous » donc, dit Paul? Ces arbres ne produiſent que de mauvais fruits. Il n'y a » pas ſeulement ici un tamarin ou un » citron pour te rafraîchir. » « Dieu » aura pitié de nous, repartit Virginie;

» il exauce la voix des petits oiseaux » qui lui demandent de la nourriture ». A peine avoit-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tomboit d'un rocher voisin. Ils y coururent, & après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent & mangerent un peu de cresson qui croissoit sur ses bords. Comme ils regardoient de côté & d'autre s'ils ne trouveroient pas quelque nourriture plus solide, Virginie apperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles, est un fort bon manger; mais quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avoit plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filamens; mais son aubier est si dur, qu'il fait rebrousser les meilleures haches, & Paul n'avoit pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste: autre embarras; il n'avoit point de briquet, & d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, & souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu

à la maniere des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou ſur une branche d'arbre bien ſeche qu'il aſſujettit ſous ſes pieds ; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également ſeche, mais d'une eſpece de bois différent. Il poſa enſuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit ſous ſes pieds, & le faiſant rouler rapidement entre ſes mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mouſſer du chocolat, en peu de moments, il vit ſortir du point de contact, de la fumée & des étincelles. Il ramaſſa des herbes ſeches & d'autres branches d'arbres, & mit le feu au pied du palmiſte, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui ſervit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ſes longues feuilles ligneuſes & piquantes. Virginie & lui mangerent une partie de ce chou crue, & l'autre cuite ſous la cendre, & ils les trouverent également ſavoureuſes. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le ſouvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin ; mais cette joie étoit troublée par l'inquiétude où ils ſe doutoient bien que leur longue abſence de la maiſon jetteroit leurs meres. Virginie revenoit ſouvent ſur cet objet ; cependant, Paul

qui ſentoit ſes forces rétablies, l'aſſura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliſer leurs parens.

Après dîné, ils ſe trouverent bien embarraſſés ; car ils n'avoient plus de guide pour les conduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnoit de rien, dit à Virginie : « Notre caſe eſt vers le ſoleil du mi» lieu du jour ; il faut que nous paſſions, » comme ce matin, par-deſſus cette mon» tagne que tu vois là-bas avec ſes trois » pitons. Allons, marchons, mon amie ». Cette montagne étoit celle des trois Mamelles (1), ainſi nommée, parce que ſes trois pitons en ont la forme. Ils deſcendirent donc le morne de la riviere Noire du côté du nord, & arriverent,

(1) Il y a beaucoup de montagnes dont les ſommets ſont arrondis en forme de mamelles, & qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce ſont en effet de véritables mamelles ; car ce ſont d'elles que découlent beaucoup de rivieres & de ruiſſeaux qui répandent l'abondance ſur la terre. Elles ſont les ſources des principaux fleuves qui l'arroſent, & elles fourniſſent conſtamment à leurs eaux, en attirant ſans ceſſe les nuages autour du piton de rocher qui les ſurmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos études précédentes.

après une heure de marche, ſur les bords d'une large riviere qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l'île toute couverte de forêts eſt ſi peu connue, même aujourd'hui, que pluſieurs de ſes rivieres & de ſes montagnes, n'y ont pas encore de nom. La riviere ſur le bord de laquelle ils étoient, coule en bouillonnant ſur un lit de roches. Le bruit de ſes eaux effraya Virginie; elle n'oſa y mettre les pieds pour la paſſer à gué. Paul alors prit Virginie ſur ſon dos, & paſſa, ainſi chargé, ſur les roches gliſſantes de la riviere, malgré le tumulte de ſes eaux. « N'aie pas peur, » lui diſoit-il; je me ſens bien fort » avec toi. Si l'habitant de la riviere » Noire t'avoit refuſé la grace de ſon » eſclave, je me ſerois battu avec lui. » « Comment, dit Virginie, avec cet » homme ſi grand & ſi méchant? A quoi » t'ai-je expoſé? Mon Dieu! qu'il eſt » difficile de faire le bien! il n'y a que » le mal de facile à faire. ». Quand Paul fut ſur le rivage, il voulut continuer ſa route chargé de ſa ſœur, & il ſe flattoit de monter ainſi la montagne des trois Mamelles qu'il voyoit devant lui à une demi-lieue de-là; mais bientôt les forces lui manquerent, & il fut obligé de la mettre à terre & de ſe repoſer auprès d'elle. Virginie lui dit alors;

» Mon frere, le jour baisse; tu as encore
» des forces, & les miennes me man-
» quent; laisse-moi ici, & retourne seul
» à notre case, pour tranquiliser nos meres. » « Oh! non, dit Paul, je ne te
» quitterai pas. Si la nuit nous surprend
» dans ces bois, j'allumerai du feu, j'a-
» battrai des palmistes, tu en mangeras
» le chou, & je ferai avec ses feuilles un
» ajoupa pour te mettre à l'abri.» Cependant Virginie s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la riviere, de longues feuilles de scolopendre qui pendoient de son tronc. Elle en fit des especes de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avoient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile, elle avoit oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, & se mit en marche en s'appuyant d'une main sur ce roseau, & de l'autre sur son frere.

Ils cheminoient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres & l'épaisseur de leurs feuillages, leur firent bientôt perdre de vue la montagne des trois Mamelles sur laquelle ils se dirigeoient, & même le soleil qui étoit déja près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quitterent, sans s'en ap-

percevoir, le ſentier frayé dans lequel ils avoient marché juſqu'alors, & ils ſe trouverent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes & de roches, qui n'avoit plus d'iſſue. Paul fit aſſeoir Virginie, & ſe mit à courir çà & là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il ſe fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des trois Mamelles; mais il n'apperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étoient éclairées par les derniers rayons du ſoleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvroit déja les forêts dans les vallées; le vent ſe calmoit, comme il arrive au coucher du ſoleil; un profond ſilence régnoit dans ces ſolitudes; & on n'y entendoit d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venoient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'eſpoir que quelque chaſſeur pourroit l'entendre, cria alors de toute ſa force: « Venez, » venez au ſecours de Virginie! » Mais les ſeuls échos de la forêt répondirent à ſa voix, & répéterent à pluſieurs repriſes: « Virginie, ... » Virginie. »

Paul deſcendit alors de l'arbre, accablé de fatigue & de chagrin: il chercha les moyens de paſſer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avoit ni fontaine, ni palmiſte,

ni même de branches de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la foiblesse de ses ressources, & il se mit à pleurer. Virginie lui dit: « Ne pleure point, mon ami, » si tu ne veux m'accabler de chagrin. » C'est moi qui suis la cause de toutes » tes peines, & de celles qu'éprouvent » maintenant nos meres. Il ne faut rien » faire, pas même le bien, sans consulter » ses parens. Oh! j'ai été bien imprudente! » & elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul: « Prions Dieu, mon frere, & il aura » pitié de nous. » A peine avoient-ils achevé leur priere, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le » chien de quelque chasseur, qui vient » le soir tuer des cerfs à l'affût. Peu » après, les aboiemens du chien redoublerent. « Il me semble, dit Virginie, » que c'est Fidele, le chien de notre » case. Oui, je reconnois sa voix: serions-nous si près d'arriver, & au pied » de notre montagne? » En effet, un moment après, Fidele étoit à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant & les accablant de caresses. Comme ils ne pouvoient revenir de leur surprise, ils apperçurent Domingue qui accouroit à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit de joie, ils se mirent aussi à

pleurer, ſans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ſes ſens : « O mes jeunes maîtres, leur dit-il, » que vos meres ont d'inquiétudes ! » comme elles ont été étonnées, quand » elles ne vous ont point trouvés au re- » tour de la meſſe où je les accompagnois ! » Marie qui travailloit dans un coin de » l'habitation, n'a ſu nous dire où vous » étiez allés. J'allois, je venois autour » de l'habitation, ne ſachant moi-mê- » même de quel côté vous chercher. » Enfin j'ai pris vos vieux habits à l'un » & à l'autre (1), je les ai fait flairer » à Fidele, & ſur le champ, comme » ſi ce pauvre animal m'eût entendu, » il s'eſt mis à quêter ſur vos pas. Il » m'a conduit, toujours en remuant la » queue, juſqu'à la riviere Noire. C'eſt » là où j'ai appris d'un habitant, que » vous lui aviez ramené une négreſſe » maronne ; & qu'il vous avoit accordé » ſa grace. Mais quelle grace ! il me » l'a montrée attachée, avec une chaîne

(1) Ce trait de ſagacité du noir Domingue & de ſon chien Fidele, reſſemble beaucoup à celui du ſauvage Téwéniſſa & de ſon chien Oniah, rapporté par M. de Crevecœur, dans ſon ouvrage plein d'humanité, intitulé : *Lettres d'un Cultivateur Américain.*

» au pied, à un billot de bois & avec
» un collier de fer à trôis crochets au-
» tour du cou. De-là, Fidele toujours
» quêtant m'a mené ſur le morne de la
» riviere Noire, où il s'eſt arrêté en-
» core, en aboyant de toute ſa force.
» C'étoit ſur le bord d'une ſource, au-
» près d'un palmiſte abattu, & près d'un
» feu qui fumoit encore : enfin, il m'a
» conduit ici. Nous ſommes au pied de
» la montagne des trois Mamelles, &
» il y a encore quatre bonnes lieues
» juſques chez nous. Allons, mangez
» & prenez des forces. » Il leur pré-
ſenta auſſi-tôt un gâteau, des fruits, &
une grande calebaſſe remplie d'une li-
queur compoſée d'eau, de vin, de jus
de citron, de ſucre & de muſcade, que
leurs meres avoient préparée pour les
fortifier & les rafraîchir. Virginie ſou-
pira au ſouvenir de la pauvre eſclave,
& des inquiétudes de leurs meres. Elle
répéta pluſieurs fois : « Oh, qu'il eſt
» difficile de faire le bien ! » Pendant
que Paul & elle ſe rafraîchiſſoient,
Domingue alluma du feu, & ayant
cherché dans les roches un bois tortu,
qu'on appelle bois de ronde & qui brûle
tout verd, en jettant une grande flamme,
il en fit un flambeau qu'il alluma; car
il étoit déja nuit. Mais il éprouva un
embarras bien plus grand quand il fallut ſe

mettre en route : Paul & Virginie ne pouvoient plus marcher ; leurs pieds étoient enflés & tout rouges. Domingue ne ſavoit s'il devoit aller bien loin de là leur chercher du ſecours, ou paſſer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où eſt » le temps, leur diſoit-il, où je vous » portois tous deux à la fois dans mes » bras ? mais maintenant vous êtes » grands, & je ſuis vieux. » Comme il étoit dans cette perplexité, une troupe de noirs marons ſe firent voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul & de Virginie, leur dit : « Bons petits blancs, n'ayez pas » peur ; nous vous avons vu paſſer ce » matin avec une négreſſe de la ri- » viere Noire ; vous alliez demander » ſa grace à ſon mauvais maître. En » reconnoiſſance, nous vous reporte- » rons chez vous ſur nos épaules. » Alors il fit un ſigne, & quatre noirs marrons des plus robuſtes, firent auſſitôt un brancard avec des branches d'arbre & des lianes, y placerent Paul & Virginie, les mirent ſur leurs épaules, & Domingue marchant devant eux avec ſon flambeau, ils ſe mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe qui les combloit de bénédictions. Virginie attendrie, diſoit à Paul : « Oh, mon ami ! jamais Dieu ne laiſſe » un bienfait ſans récompenſe.

Il arriverent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étoient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montoient, qu'ils entendirent des voix qui crioient : « Est- » ce vous, mes enfans ? » Ils répon- » dirent, avec les noirs : « Oui, c'est » nous ! » & bientôt ils apperçurent leurs meres & Marie qui venoient au devant d'eux avec des tisons flambans. « Malheureux enfans, dit madame de » la Tour, d'où venez-vous ? dans » quelles angoisses vous nous avez jet- » tées ! » « Nous venons, dit Virgi- » nie, de la riviere Noire, demander » la grace d'une pauvre esclave ma- » ronne, à qui j'ai donné ce matin le » déjeûné de la maison, parce qu'elle » mouroit de faim ; & voilà que les » noirs marons nous ont ramenés. » Madame de la Tour embrassa sa fille, sans pouvoir parler ; & Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mere, lui dit : « Vous me payez de tout » le mal que j'ai souffert ! Marguerite, » ravie de joie, serroit Paul dans ses » bras, & lui disoit : » Et toi aussi, » mon fils, tu as fait une bonne ac- tion. » Quand elles furent arrivées dans leur case avec leurs enfans, elles donnerent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournerent dans

leurs bois, en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

Chaque jour étoit pour ces familles un jour de bonheur & de paix. Ni l'envie, ni l'ambition ne les tourmentoient. Elles ne desiroient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue & qu'ôte la calomnie. Il leur suffisoit d'être à elles-mêmes leurs témoins & leurs juges. Dans cette île, où, comme dans toutes les colonies Européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus & même leurs noms étoient ignorés. Seulement, quand un passant demandoit sur le chemin des Pamplemousses, à quelques habitans de la plaine : « Qui est ce qui demeure » là-haut dans ces petites cases? » ceux-» ci répondoient, sans les connoître : « Ce sont de bonnes gens. » Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs conversations, la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté; car il est impossible de ne pas haïr les hommes, si on les croit méchans, & de vivre avec les méchans, si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance.

Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger les hommes en particulier, elles ne s'entretenoient que des moyens de faire du bien à tous en général, & quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avoient une volonté perpétuelle, qui les remplissoit d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étoient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissoit point de matiere à leurs conversations, celle de la nature les remplissoit de ravissement & de joie. Elles admiroient avec transport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains, avoit répandu au milieu de ces arides rochers, l'abondance, les graces, les plaisirs purs, simples & toujours renaissans.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste & plus intelligent que les Européens à quinze ans, avoit embelli ce que le noir Domingue ne savoit que cultiver. Il alloit avec lui, dans les bois voisins, déraciner de jeunes plans de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, & d'attiers dont le fruit est plein d'une crême sucrée, qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantoit ces arbres

déja grands, autour de cette enceinte. Il y avoit semé des graines d'arbres, qui, dès la seconde année, portoient des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendoient autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui éleve droit en l'air ses girandoles gris de lin; le papayer, dont le tronc sans branches forme en colonne hérissée de melons verds, porte un chapiteau de larges feuilles, semblables à celles du figuier.

Il y avoit planté encore des pepins & des noyaux de badamiers, des manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs & de jam-roses. La plupart de ces arbres donnoient déja à son jeune maître, de l'ombrage & des fruits. Sa main laborieuse avoit répandu la fécondité jusques dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses especes d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevoient sur les têtes noires des rochers, & sembloient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendoient ça & là, le long des escarpemens de la montagne.

Il avoit disposé ces végétaux de maniere qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un

d'un ſeul coup d'œil. Il avoit planté au milieu de ce baſſin, les herbes qui s'élevent peu, enſuite les arbriſſeaux, puis les arbres moyens, & enfin les grands arbres qui en bordoient la circonférence; de ſorte que ce vaſte enclos paroiſſoit de ſon centre, comme un amphitéâtre de verdure, de fruits & de fleurs, renfermant des plantes potageres, des liſieres de prairies, & des champs de riz & de blé. Mais en aſſujettiſſant ces végétaux à ſon plan, il ne s'étoit pas écarté de celui de la nature. Guidé par ſes indications, il avoit mis dans les lieux élevés, ceux dont les ſemences ſont volatiles, & ſur le bord des eaux, ceux dont les graines ſont faites pour flotter. Ainſi, chaque végétal croiſſoit dans ſon ſite propre, & chaque ſite recevoit de ſon végétal ſa parure naturelle. Les eaux qui deſcendent du ſommet de ces rochers, formoient au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs qui répétoient au milieu de la verdure des arbres en fleurs, les rochers, & l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étoient pour la plupart, auſſi acceſſibles au toucher qu'à la vue. A la vérité, nous l'aidions tous de nos conſeils & de nos ſecours, pour en venir à bout. Il avoit

pratiqué un sentier qui tournoit autour de ce bassin, & dont plusieurs rameaux venoient se rendre de la circonférence au centre. Il avoit tiré parti des lieux les plus raboteux, & accordé par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, & les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrasse maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrein de cette île, il avoit formé çà & là des pyramides, dans les assises desquelles il avoit mêlé de la terre & des racines de rosiers, des poincillades & d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les rochers. En peu de temps, ces pyramides sombres & brutes, furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formoient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où on alloit prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisoit dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissoit à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là, étoit une moisson; ici, un verger. Par cette avenue, on appercevoit les maisons; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques en-

trelaſſé de lianes, on ne diſtinguoit au plein midi aucun objet : ſur la pointe de ce grand rocher voiſin qui ſort de la montagne, on découvroit tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparoiſſoit quelquefois un vaiſſeau qui venoit de l'Europe, ou qui y retournoit. C'étoit ſur ce rocher que ces familles ſe raſſembloient le ſoir, & jouiſſoient en ſilence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, & du murmure des fontaines, & des dernieres harmonies de la lumiere & des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyoit venir de bien loin, s'appeloit la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul & Virginie dans leurs jeux, y avoient planté un bambou, au haut duquel ils élevoient un petit mouchoir blanc, pour ſignaler mon arrivée dès qu'ils m'appercevoient, ainſi qu'on éleve un pavillon ſur la montagne voiſine, à la vue d'un vaiſſeau en mer. L'idée me vint de graver une inſcription ſur la tige de ce roſeau. Quelque plaiſir que j'aie eu dans mes voyages à voir une ſtatue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inſcription bien faite. Il me ſemble alors, qu'une

voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siecles, & s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, & que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont senti, pensé & souffert comme lui. Que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre ame dans les champs de l'infini, & lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de pavillon de Paul & de Virginie, ces vers d'Horace :

..... Fratres Helenæ, lucida sidera;
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga.

« Que les freres d'Hélene, astres char-
» mans comme vous, & que le pere
» des vents vous dirigent, & ne fassent
» souffler que le zéphyre. »

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un talamaque, à l'ombre duquel Paul s'asseyoit quelquefois, pour regarder au loin la mer agitée.

Fortunatus & ille deos qui novit agrestes !

« Heureux, mon fils, de ne connoître
» que les divinités champêtres ! »

Et cet autre au-dessus de la porte de la cabane de madame de la Tour, qui étoit leur lieu d'assemblée.

At secura quies, & nescia fallere vita.

« Ici est une bonne conscience, & » une vie qui ne sait pas tromper. »

Mais Virginie n'approuvoit point mon latin; elle disoit que ce que j'avois mis au pied de sa girouette étoit trop long & trop savant. « J'eusse mieux aimé, » ajoutoit-elle : TOUJOURS AGITÉE, » MAIS CONSTANTE. » « Cette devise, » lui répondis-je, conviendroit encore » mieux à la vertu. » Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendoient leurs ames sensibles à tout ce qui les environnoit. Elles avoient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Un cercle d'orangers & de bananiers plantés en rond, autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie & Paul alloient quelquefois danser, se nommoit LA CONCORDE. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de la Tour & Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs, s'appeloit LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisoient porter les noms de BRETAGNE & de NORMANDIE, à de petites portions de terre

où elles avoient femé du bled, des fraiſes & des pois. Domingue & Marie deſirant, à l'imitation de leurs maîtreſſes, ſe rappeler les lieux de leur naiſſance en Afrique, appeloient ANGOLA & FOULLEPOINTE, deux endroits où croiſſoit l'herbe dont ils faiſoient des paniers, & où ils avoient planté un calebaſſier. Ainſi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenoient les douces illuſions de leur pays, & en calmoient les regrets dans une terre étrangere. Hélas! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes, les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant ſi bouleverſé, & qui, ſemblable à un champ de la Grece, n'offre plus que des ruines & des noms touchans.

Mais de tout ce que renfermoit cette enceinte, rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appeloit le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher, la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ, eſt un enfoncement, d'où ſort une fontaine, qui forme, dès ſa ſource, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorſque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis préſent d'un coco des Indes qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit ſur le bord de cette flaque d'eau,

afin que l'arbre qu'il produiroit, servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de la Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle eut accouché de Virginie. Il naquit de ces deux fruits, deux cocotiers qui formoient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommoit l'arbre de Paul, & l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux, dans la même proportion, que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassoit au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déja, ils entrelaçoient leurs palmes, & laissoient pendre leurs jeunes grappes de cocos, au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avoit laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avoit orné. Sur ses flancs bruns & humides, rayonnoient en étoiles vertes & noires, de larges capillaires, & flottoient au gré des vents, des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là, croissoient des lisieres de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, & des pimens, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume,

dont les feuilles ſont en cœur, & ſes baſilics à odeur de girofle, exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'eſcarpement de la montagne, pendoient des lianes ſemblables à des draperies flottantes, qui formoient ſur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiſeaux de mer, attirés par ces retraites paiſibles, y venoient paſſer la nuit. Au coucher du ſoleil, on y voyoit voler le long des rivages de la mer, le corbigeau & l'alouette marine; & au haut des airs, la noire frégate, avec l'oiſeau blanc du tropique, qui abandonnoient, ainſi que l'aſtre du jour, les ſolitudes de l'océan Indien. Virginie aimoit à ſe repoſer ſur les bords de cette fontaine, décorés d'une pompe à la fois magnifique & ſauvage. Souvent elle y venoit laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ſes chevres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec leur lait, elle ſe plaiſoit à les voir brouter les capillaires ſur les flancs eſcarpés de la roche, & ſe tenir en l'air ſur une de ſes corniches, comme ſur un piédeſtal. Paul, voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie, y apporta de la forêt voiſine, des nids de toute ſorte d'oiſeaux. Les peres & les meres de ces oiſeaux

ſuivirent

ſuivirent leurs petits, & vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur diſtribuoit de temps en temps des grains de riz, de maïs & de millet. Dès qu'elle paroiſſoit, les merles ſiffleurs, les bengalis, dont le ramage eſt ſi doux, les cardinaux, dont le plumage eſt couleur de feu, quittoient leurs buiſſons : des perruches vertes comme des émeraudes, deſcendoient des lataniers voiſins; des perdrix accouroient ſous l'herbe : tous s'avançoient pêle-mêle juſqu'à ſes pieds, comme des poules. Paul & elle, s'amuſoient avec tranſport, de leurs jeux, de leurs appétits & de leurs amours.

Aimables enfans, vous paſſiez ainſi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits ! Combien de fois dans ce lieu, vos meres vous ſerrant dans leurs bras, béniſſoient le ciel de la conſolation que vous prépariez à leur vieilleſſe, & de vous voir entrer dans la vie, ſous de ſi heureux auſpices ! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avoient coûté la vie à aucun animal ! Des calebaſſes pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz ſur des feuilles de bananiers, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de

grenades, de bananes, d'attes, d'ananas, offroient à la fois, les mets les plus ſains, les couleurs les plus gaies & les ſucs les plus agréables.

La converſation étoit auſſi douce & auſſi innocente que ces feſtins. Paul y parloit ſouvent des travaux du jour & de ceux du lendemain. Il méditoit toujours quelque choſe d'utile pour la ſociété. Ici, les ſentiers n'étoient pas commodes; là, on étoit mal aſſis; ces jeunes berceaux ne donnoient pas aſſez d'ombrage; Virginie ſeroit mieux là.

Dans la ſaiſon pluvieuſe, ils paſſoient le jour tous enſemble dans la caſe, maîtres & ſerviteurs, occupés à faire des nattes d'herbe & des paniers de bambou. On voyoit rangés dans le plus grand ordre aux parois de la muraille, des rateaux, des haches, des bêches, & auprès de ces inſtrumens de l'agriculture, les productions qui en étoient les fruits, des ſacs de riz, des gerbes de bleds, & des régimes de bananes. La délicateſſe s'y joignoit toujours à l'abondance. Virginie, inſtruite par Marguerite & par ſa mere, y préparoit des ſorbets & des cordiaux, avec le jus des cannes à ſucre, des citrons & des cédras.

La nuit venue, ils ſoupoient à la lueur d'une lampe; enſuite, madame

de la Tour ou Marguerite racontoient quelques hiſtoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infeſtés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaiſſeau jetté par la tempête ſur les rochers d'une île déſerte. A ces récits, les ames ſenſibles de leurs enfans s'enflammoient. Ils prioient le ciel de leur faire la grace d'exercer quelque jour l'hoſpitalité envers de ſemblables malheureux. Cependant les deux familles ſe ſéparoient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de ſe revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormoient au bruit de la pluie qui tomboit par torrens ſur la couverture de leurs caſes, ou à celui des vents, qui leur apportoient le murmure lointain des flots qui ſe briſoient ſur le rivage. Elles béniſſoient Dieu de leur ſécurité perſonnelle, dont le ſentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De temps en temps, madame de la Tour liſoit publiquement quelque hiſtoire touchante de l'ancien ou du nouveau Teſtament. Ils raiſonnoient peu ſur ces livres ſacrés; car leur théologie étoit toute en ſentiment, comme celle de la nature, & leur morale toute en action, comme celle de l'évangile. Ils n'avoient point de jours deſtinés aux plaiſirs & d'autres à la triſteſſe. Chaque jour

étoit pour eux un jour de fête, & tout ce qui les environnoit, un temple divin, où ils admiroient sans cesse une intelligence infinie, toute-puissante & amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême, les remplissoit de consolation pour le passé, de courage pour le présent, & d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avoient développé en elles-mêmes & dans leurs enfans ces sentimens que donne la nature, pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'éleve quelquefois dans l'ame la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paroissoit triste, tous les autres se reunissoient autour de lui, & l'enlevoient aux pensées ameres, plus par des sentimens que par des réflexions. Chacun y employoit son caractere particulier : Marguerite, une gaieté vive ; madame de la Tour, une théologie douce ; Virginie, des caresses tendres ; Paul, de la franchise & de la cordialité. Marie & Domingue même, venoient à son secours. Ils s'affligeoient, s'ils le voyoient affligé, & ils pleuroient, s'ils le voyoient pleurer. Ainsi, des plantes foibles s'entrelacent ensemble, pour résister aux ouragans.

Dans la belle ſaiſon*, ils alloient tous les dimanches à la meſſe à l'égliſe des Pamplemouſſes, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venoit des habitans riches, en palanquin, qui s'empreſſerent pluſieurs fois de faire la connoiſſance de ces familles ſi unies, & de les inviter à des parties de plaiſir. Mais elles repouſſerent toujours leurs offres avec honnêteté & reſpect, perſuadées que les gens puiſſans ne recherchent les foibles que pour avoir des complaiſans, & qu'on ne peut être complaiſant qu'en flattant les paſſions d'autrui, bonnes & mauvaiſes. D'un autre côté, elles n'évitoient pas avec moins de ſoin, l'accointance des petits habitans, pour l'ordinaire jaloux, médiſans & groſſiers. Elles paſſerent d'abord auprès des uns pour timides, & auprès des autres pour fieres; mais leur conduite réſervée étoit accompagnée de marques de politeſſe ſi obligeantes, ſur-tout envers les miſérables, qu'elles acquirent inſenſiblement le reſpect des riches & la confiance des pauvres.

Après la meſſe, on venoit ſouvent les requérir de quelque bon office. C'étoit une perſonne affligée, qui leur demandoit des conſeils, ou un enfant qui les prioit de paſſer chez ſa mere malade, dans un des quartiers voiſins. Elles por-

toient toujours avec elles, quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitans, & elles y joignoient la bonne grace qui donne tant de prix aux petits ſervices. Elles réuſſiſſoient ſur-tout à bannir les peines de l'eſprit ſi intolérables dans la ſolitude & dans un corps infirme. Madame de la Tour parloit avec tant de confiance de la Divinité, que le malade en l'écoutant, la croyoit préſente. Virginie revenoit bien ſouvent de là, les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie; car elle avoit eu l'occaſion de faire du bien. C'étoit elle qui préparoit d'avance les remedes néceſſaires aux malades, & qui les leur préſentoit avec une grace ineffable. Après ces viſites d'humanité, elles prolongeoient quelquefois leur chemin par la vallée de la montagne longue, juſques chez moi, où je les attendois à dîner, ſur les bords de la petite riviere qui coule dans mon voiſinage. Je me procurois, pour ces occaſions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas Indiens, par ces douces & cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez-vous ſur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivieres, qui ne ſont guere ici que de grands ruiſſeaux. Nous y

apportions, de l'habitation, des provisions végétales que nous joignions à celles que la mer nous fourniſſoit en abondance. Nous pêchions ſur ſes rivages, des cabots, des polypes, des rougets, des langouſtes, des chevrettes, des crabes, des ourſins, des huitres & des coquillages de toute eſpece. Les ſites les plus terribles nous procuroient ſouvent les plaiſirs les plus tranquilles. Quelquefois aſſis ſur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large, venir ſe briſer à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poiſſon, s'avançoit quelquefois ſur les reſcifs, au-devant des lames, puis à leur approche, il fuyoit ſur le rivage, devant leur grandes volutes écumeuſes & mugiſſantes qui le pourſuivoient bien avant ſur la greve. Mais Virginie, à cette vue, jettoit des cris perçans, & diſoit que ces jeux-là lui faiſoient grande peur.

Nos repas étoient ſuivis des chants & des danſes de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre, & les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer ſur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre qui donne paiſiblement tant de biens. Quelquefois, à la maniere des noirs, elle exécutoit avec Paul, une

pantomime. La pantomime eſt le premier langage de l'homme ; elle eſt connue de toutes les nations. Elle eſt ſi naturelle & ſi expreſſive, que les enfans des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dés qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie ſe rappelant dans les lectures que lui faiſoit ſa mere, les hiſtoires qui l'avoient le plus touchée, en rendoit les principaux événemens avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au ſon du tamtam de Domingue, elle ſe préſentoit ſur la pelouſe, portant une cruche ſur ſa tête. Elle s'avançoit avec timidité à la ſource d'une fontaine voiſine, pour y puiſer de l'eau. Domingue & Marie, repréſentant les bergers de Madian, lui en défendoient l'approche, & feignoient de la repouſſer. Paul accouroit à ſon ſecours, battoit les bergers, rempliſſoit la cruche de Virginie, & en la lui poſant ſur la tête, il lui mettoit en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevoit la blancheur de ſon teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeois du perſonnage de Raguel, & j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle repréſentoit l'infortunée Ruth, qui retourne veuve & pauvre dans ſon pays, où elle ſe trouve étrangere après une longue abſence.

Domingue & Marie contrefaiſoient les moiſſonneurs. Virginie feignoit de glaner çà & là, ſur leurs pas, quelques épis de bled. Paul imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeoit; elle répondoit, en tremblant, à ſes queſtions. Bientôt ému de pitié, il accordoit un aſyle à l'innocence, & l'hoſpitalité à l'infortune. Il rempliſſoit le tablier de Virginie de toutes ſortes de proviſions, & l'amenoit devant nous, comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenoit en mariage malgré ſon indigence. Madame de la Tour, à cette ſcene, venant à ſe rappeler l'abandon où l'avoient laiſſée ſes propres parens, ſon veuvage, la bonne réception que lui avoit faite Marguerite, ſuivie maintenant de l'eſpoir d'un mariage heureux entre leurs enfans, ne pouvoit s'empêcher de pleurer; & ce ſouvenir confus de maux & de biens, nous faiſoit verſer à tous, des larmes de douleur & de joie.

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité, qu'on ſe croyoit tranſporté dans les champs de la Syrie ou de la Paleſtine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations & d'orcheſtres convenables à ce ſpectacle. Le lieu de la ſcene étoit, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt, dont les percés

formoient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions à leur centre abrités de la chaleur, pendant toute la journée; mais quand le soleil étoit descendu à l'horison, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeoient dans les ombres de la forêt, en longues gerbes lumineuses, qui produisoient le plus majestueux effet. Quelquefois, son disque tout entier paroissoit à l'extrêmité d'une avenue, & la rendoit toute étincelante de lumiere. Le feuillage des arbres éclairé en dessous de ses rayons safranés, brilloit des feux de la topaze & de l'émeraude. Leurs troncs mousseux & bruns paroissoient changés en colonnes de bronze antique, & les oiseaux déja retirés en silence, sous la sombre feuillée, pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluoient tous à la fois l'astre du jour, par mille & mille chansons.

La nuit nous surprenoit bien souvent dans ces fêtes champêtres; mais la pureté de l'air, & la douceur du climat, nous permettoient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni de loin. Chacun le lendemain retournoit dans sa case, & la retrouvoit dans l'état où il l'avoit laissée. Il y avoit alors tant de bonne foi & de simplicité dans cette île

ſans commerce, que les portes de beaucoup de maiſons ne fermoient point à la clef, & qu'une ſerrure étoit un objet de curioſité pour pluſieurs créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient pour Paul & Virginie, des jours de plus grande réjouiſſance; c'étoient les fêtes de leurs meres. Virginie ne manquoit pas la veille, de pétrir & de cuire des gâteaux de farine de froment qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe, & qui, ſans aucun ſecours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avoient, pour ſupporter la pauvreté, ni la ſtupidité qui accompagne l'eſclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les ſeuls préſens que Virginie pût faire de l'aiſance de l'habitation; mais elle y joignoit une bonne grace qui leur donnoit un grand prix. D'abord, c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles, & elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain paſſer la journée chez madame de la Tour & Marguerite. On voyoit alors arriver une mere de famille avec deux ou trois miſérables filles, jaunes, maigres & ſi timides qu'elles n'oſoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aiſe;

elle leur ſervoit des rafraîchiſſemens dont elle relevoit la bonté par quelque circonſtance particuliere qui en augmentoit ſelon elle l'agrément : cette liqueur avoit été préparée par Marguerite ; cette autre par ſa mere ; ſon frere avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danſer. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vit contentes & ſatisfaites. Elle vouloit qu'elles fuſſent joyeuſes de la joie de ſa famille. « On ne fait ſon bonheur, di» ſoit-elle, qu'en s'occupant de celui des » autres. » Quand elles s'en retournoient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroiſſoit leur avoir fait plaiſir, couvrant la néceſſité d'agréer ſes penſées, du prétexte de leur nouveauté ou de leur ſingularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choiſiſſoit, avec l'agrément de ſa mere, quelques-uns des ſiens, & elle chargeoit Paul d'aller ſecrétement les dépoſer à la porte de leurs caſes. Ainſi, elle faiſoit le bien à l'exemple de la divinité, cachant la bienfaitrice & montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'eſprit ſe remplit dès l'enfance, de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puiſſe donner tant de lumieres & de plaiſirs.

Votre ame circonſcrite dans une petite ſphere de connoiſſances humaines, atteint bientôt le terme de ſes jouiſſances artificielles ; mais la nature & le cœur ſont inépuiſables. Paul & Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'hiſtoire & de philoſophie. Les périodes de leur vie ſe régloient ſur celles de la nature. Ils connoiſſoient les heures du jour, par l'ombre des arbres ; les ſaiſons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits, & les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs converſations. « Il eſt temps de » dîner, diſoit Virginie à la famille ; » les ombres des bananiers ſont à leurs » pieds », ou bien : « La nuit s'appro- » che, les tamarins ferment leurs feuil- » les. » « Quand viendrez-vous nous » voir, lui diſoient quelques amies du » voiſinage ? » « Aux cannes de ſu- » cre, répondoit Virginie. » « Votre » viſite nous ſera encore plus douce & » plus agréable, reprenoient ces jeunes » filles. » Quand on l'interrogeoit ſur ſon âge & ſur celui de Paul : « Mon frere, » diſoit-elle, eſt de l'âge du grand coco- » tier de la fontaine, & moi de celui du » plus petit. Les manguiers ont donné » douze fois leurs fruits, & les orangers

» vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis » que je ſuis au monde. » Leur vie ſembloit attachée à celle des arbres, comme celle des faunes & des dryades. Ils ne connoiſſoient d'autres époques hiſtoriques que celles de la vie de leurs meres, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, & d'autre philoſophie que de faire du bien à tout le monde, & de ſe réſigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avoient beſoin ces jeunes gens, d'être riches & ſavans à notre maniere? leurs beſoins & leur ignorance ajoutoient encore à leur félicité. Il n'y avoit point de jours qu'ils ne ſe communiquaſſent quelques ſecours ou quelque lumiere; oui, des lumieres: & quand il s'y feroit mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuſes à craindre. Ainſi croiſſoient ces deux enfans de la nature. Aucun ſouci n'avoit ridé leur front; aucune intempérance n'avoit corrompu leur ſang; aucune paſſion malheureuſe n'avoit dépravé leur cœur: l'amour, l'innocence, la piété, développoient chaque jour la beauté de leur ame, en graces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes, & leurs mouvemens. Au matin de la vie, ils en avoient toute la fraîcheur: tels dans le jardin d'Eden parurent nos premiers parens, lorſque ſortant des

mains de Dieu, ils se virent, s'approcherent, & converserent d'abord comme frere & comme sœur. Virginie, douce, modeste, confiante comme Ève; & Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disoit au retour de ses travaux: « Lorsque je suis » fatigué, ta vue me délasse. Quand du » haut de la montagne, je t'apperçois » au fond de ce vallon, tu me paroîs » au milieu de nos vergers comme un » bouton de rose. Si tu marches vers la » maison de nos meres, la perdrix qui » court vers ses petits, a un corsage » moins beau & une démarche moins » légere. Quoique je te perde de vue, à » travers les arbres, je n'ai pas besoin de » te voir pour te retrouver; quelque » chose de toi que je ne puis dire, reste » pour moi dans l'air où tu passes, sur » l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je » t'approche, tu ravis tous mes sens. » L'azur du ciel est moins beau que le » bleu de tes yeux; le chant des bengalis, moins doux que le son de ta voix. » Si je te touche seulement du bout du » doigt, tout mon corps frémit de plaisir. Souviens-toi du jour où nous passâmes à travers les cailloux roulans de

» la riviere des trois Mamelles. En arri-
» vant ſur ſes bords, j'étois déja bien fa-
» tigué ; mais quand je t'eus pris ſur mon
» dos, il me ſembloit que j'avois des
» ailes comme un oiſeau. Dis-moi par
» quel charme tu as pu m'enchanter.
» Eſt-ce par ton eſprit ? mais nos meres
» en ont plus que nous deux. Eſt-ce par
» tes careſſes ? mais elles m'embraſſent
» plus ſouvent que toi. Je crois que c'eſt
» par ta bonté. Je n'oublierai jamais que
» tu as marché nus-pieds juſqu'à la riviere
» Noire, pour demander la grace d'une
» pauvre eſclave fugitive. Tiens, ma
» bien aimée, prends cette branche fleu-
» rie de citronnier que j'ai cueillie dans
» la forêt. Tu la mettras la nuit près de
» ton lit. Mange ce rayon de miel ; je
» l'ai pris pour toi au haut d'un rocher.
» Mais auparavant, repoſe-toi ſur mon
» ſein, & je ſerai délaſſé. »

Virginie lui répondoit : « Oh mon
» frere ! les rayons du ſoleil au matin,
» au haut de ces rochers, me donnent
» moins de joie que ta préſence. J'aime
» bien ma mere, j'aime bien la tienne ;
» mais quand elles t'appellent mon fils,
» je les aime encore davantage. Les ca-
» reſſes qu'elles te font, me ſont plus
» ſenſibles que celles que j'en reçois. Tu
» me demandes pourquoi tu m'aimes.
» Mais tout ce qui a été élevé enſemble,
» s'aime.

» s'aime. Vois nos oiseaux; élevés dans » les mêmes nids, ils s'aiment comme » nous; ils sont toujours ensemble com- » me nous. Ecoute comme ils s'appel- » lent & se répondent d'un arbre à l'au- » tre. De même, quand l'écho me fait » entendre les airs que tu joues sur ta » flûte au haut de la montagne, j'en ré- » pete les paroles au fond de ce vallon. » Tu m'es cher, sur-tout depuis le jour » où tu voulois te battre pour moi con- » tre le maître de l'esclave. Depuis ce » temps-là, je me suis dit bien des fois: » Ah! mon frere a un bon cœur; sans » lui, je serois morte d'effroi. Je prie » Dieu tous les jours, pour ma mere, » pour la tienne, pour toi, pour nos » pauvres serviteurs; mais quand je » prononce ton nom, il me semble que » ma dévotion augmente. Je demande » si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive » aucun mal! Pourquoi vas-tu si loin » & si haut, me chercher des fruits & » des fleurs? n'en avons-nous pas assez » dans le jardin? Comme te voilà fati- » gué, tu es tout en nage. » Et avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyoit le front & les joues, & elle lui donnoit plusieurs baisers.

Cependant, depuis quelque temps Virginie se sentoit agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se mar-

broient de noir ; ſon teint jauniſſoit ; une langueur univerſelle abattoit ſon corps. La ſérénité n'étoit plus ſur ſon front, ni le ſourire ſur ſes levres. On la voyoit tout-à-coup gaie ſans joie, & triſte ſans chagrin. Elle fuyoit ſes jeux innocens, ſes doux travaux, & la ſociété de ſa famille bien-aimée. Elle erroit ça & là, dans les lieux les plus ſolitaires de l'habitation, cherchant partout du repos & ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle alloit vers lui en folâtrant ; puis tout-à-coup, près de l'aborder, un embarras ſubit la ſaiſiſſoit ; un rouge vif coloroit ſes joues pâles, & ſes yeux n'oſoient plus s'arrêter ſur les ſiens. Paul lui diſoit : « La verdure couvre ces rochers, nos oiſeaux chantent quand » ils te voient. Tout eſt gai autour de » toi, toi ſeule es triſte. » Et il cherchoit à la ranimer, en l'embraſſant ; mais elle détournoit la tête, & fuyoit tremblante vers ſa mere. L'infortunée ſe ſentoit troublée par les careſſes de ſon frere. Paul ne comprenoit rien à des caprices ſi nouveaux & ſi étranges. Un mal n'arrive guere ſeul.

Un de ces étés qui déſolent de temps à autre les terres ſituées entre les tropiques, vint étendre ici ſes ravages. C'étoit vers la fin de décembre, lorſque

le ſoleil au capricorne échauffe pendant trois ſemaines l'île de France de ſes feux verticaux. Le vent du ſud-eſt qui y regne preſque toute l'année, n'y ſouffloit plus. De longs tourbillons de pouſſiere s'élevoient ſur les chemins, & reſtoient ſuſpendus en l'air. La terre ſe fendoit de toutes parts; l'herbe étoit brûlée; des exhalaiſons chaudes ſortoient du flanc des montagnes, & la plupart de leurs ruiſſeaux étoient deſſéchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer. Seulement pendant le jour, des vapeurs rouſſes s'élevoient de deſſus ſes plaines, & paroiſſoient au coucher du ſoleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoit aucun rafraîchiſſement à l'atmoſphere embraſée. L'orbe de la lune tout rouge, ſe levoit, dans un horiſon embrumé, d'une grandeur démeſurée. Les troupeaux abattus ſur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aſpirant l'air, faiſoient retentir les vallons de triſtes mugiſſemens. Le Cafre même, qui les conduiſoit, ſe couchoit ſur la terre, pour y trouver de la fraîcheur. Par-tout, le ſol étoient brûlant, & l'air étouffant rétentiſſoit du bourdonnement des inſectes qui cherchoient à ſe déſaltérer dans le ſang des hommes & des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Vir-

ginie ſentit redoubler tous les ſymptômes de ſon mal. Elle ſe levoit, elle s'aſſeyoit, elle ſe recouchoit, & ne trouvoit dans aucune attitude, ni le ſommeil, ni le repos. Elle s'achemine à la clarté de la lune, vers ſa fontaine. Elle en apperçoit la ſource, qui, malgré la ſécheresse, couloit encore en filets d'argent ſur les flancs bruns du rocher. Elle ſe plonge dans ſon baſſin. D'abord, la fraîcheur ranime ſes ſens, & mille ſouvenirs agréables ſe préſentent à ſon eſprit. Elle ſe rappelle que dans ſon enfance, ſa mere & Marguerite s'amuſoient à la baigner avec Paul, dans ce même lieu; que Paul enſuite, réſervant ce bain pour elle ſeule, en avoit creuſé le lit, couvert le fond de ſable, & ſemé ſur ſes bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, ſur ſes bras nus & ſur ſon ſein, les reflets des deux palmiers plantés à la naiſſance de ſon frere & à la ſienne, qui entrelaçoient au deſſus de ſa tête leurs rameaux verds & leurs jeunes cocos. Elle penſe à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis; & elle ſoupire. Elle ſonge à la nuit, à la ſolitude; & un feu dévorant la ſaiſit. Auſſitôt, elle ſort, effrayée, de ces dangereux ombrages, & de ces eaux plus

brûlantes que les ſoleils de la zone torride. Elle court auprès de ſa mere chercher un appui contre elle-même. Pluſieurs fois, voulant lui raconter ſes peines, elle lui preſſa les mains dans les ſiennes; pluſieurs fois, elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais ſon cœur oppreſſé laiſſa ſa langue ſans expreſſion, & poſant ſa tête ſur le ſein maternel, elle ne put que l'inonder de ſes larmes.

Madame de la Tour pénétroit bien la cauſe du mal de ſa fille, mais elle n'oſoit elle-même lui en parler. « Mon » enfant, lui diſoit-elle, adreſſe-toi à » Dieu qui diſpoſe à ſon gré de la » ſanté & de la vie. Il t'éprouve au- » jourd'hui pour te récompenſer de- » main. Songe que nous ne ſommes » ſur la terre, que pour exercer la » vertu. »

Cependant, ces chaleurs exceſſives éleverent de l'océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaſte paraſol. Les ſommets des montagnes les raſſembloient autour d'eux, & de longs ſillons de feu ſortoient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats, les bois, les plaines & les vallons; des pluies épouvantables, ſemblables à des cataractes, tomberent du

ciel. Des torrens écumeux ſe précipitoient le long des flancs de cette montagne ; le fond de ce baſſin étoit devenu une mer ; le plateau où ſont aſſiſes les cabanes, une petite île, & l'entrée de ce vallon, une écluſe, par où ſortoient pêle-mêle, avec les eaux mugiſſantes, les terres, les arbres, & les rochers.

Toute la famille tremblante, prioit Dieu dans la caſe de madame de la Tour, dont le toit craquoit horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte & les contrevens en fuſſent bien fermés, tous les objets s'y diſtinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs & fréquens. L'intrépide Paul, ſuivi de Domingue, alloit d'une caſe à l'autre, malgré la fureur de la tempête, aſſurant ici une paroi avec un arc-boutant, & enfonçant là un pieu ; il ne rentroit que pour conſoler la famille par l'eſpoir prochain du retour du beau temps. En effet, ſur le ſoir la pluie ceſſa ; le vent alizé du ſud-eſt reprit ſon cours ordinaire ; les nuages orageux furent jettés vers le nord-oueſt, & le ſoleil couchant parut à l'horiſon.

Le premier deſir de Virgine fut de revoir le lieu de ſon repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, & lui préſenta ſon bras pour l'aider à marcher.

Elle l'accepta en souriant, & ils sortirent ensemble de la case. L'air étoit frais & sonore. Des fumées blanches s'élevoient sur les croupes de la montagne sillonnée çà & là de l'écume des torrens qui tarissoient de tous côtés. Pour le jardin, il étoit tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut; de grands amas de sables couvroient les lisieres de prairies & avoient comblé le bain de Virginie. Cependant, les deux cocotiers étoient debout & bien verdoyans. Mais il n'y avoit plus aux environs, ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploroient par des chants plaintifs, la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : Vous aviez apporté » ici des oiseaux, l'ouragan les a tués. » Vous aviez planté ce jardin, il est » détruit. Tout périt sur la terre; il n'y » a que le ciel qui ne change point. » Paul lui répondit : « Que ne puis-je vous » donner quelque chose du ciel! mais » je ne posséde rien, même sur la ter- » re » Virginie reprit, en rougissant. » Vous avez à vous le portrait de Saint » Paul. » A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la case de sa

mere. Ce portrait étoit une petite miniature, représentant l'hermite Paul. Marguerite y avoit une grande dévotion. Elle l'avoit porté long-temps suspendu à son cou, étant fille; ensuite, devenue mere, elle l'avoit mis à celui de son enfant. Il étoit même arrivé qu'étant enceinte de lui, & délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avoit contracté quelque ressemblance, ce qui l'avoit décidée à lui en faire porter le nom, & à lui donner pour patron un Saint qui avoit passé sa vie loin des hommes qui l'avoient abusée, puis abandonnée. Virgine en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému: « Mon frere, il ne » me sera jamais enlevé tant que je vi» vrai, & je n'oublierai jamais que tu » m'as donné la seule chose que tu pos» sedes au monde. » A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité & de tendresse, Paul voulut l'embrasser; mais aussi légere qu'un oiseau, elle lui échappa, & le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disoit à Madame de la Tour: « Pourquoi ne marions » nous pas nos enfans? Ils ont l'un pour » l'autre une passion extrême, dont mon fils

» fils ne s'apperçoit pas encore. Lorsque
» la nature lui aura parlé, en vain nous
» veillons sur eux ; tout est à craindre.»
Madame de la Tour lui répondit : « Ils
» sont trop jeunes & trop pauvres. Quel
» chagrin pour nous, si Virginie mettoit
» au monde des enfans malheureux,
» qu'elle n'auroit peut-être pas la force
» d'élever ! Ton noir Domingue est bien
» cassé ; Marie est infirme. Moi-même,
» chere amie, depuis quatorze ans, je
» me sens fort affoiblie. On vieillit
» promptement dans les pays chauds, &
» encore plus vîte dans le chagrin. Paul
» est notre unique espérance. Attendons
» que l'âge ait formé son tempérament,
» & qu'il puisse nous soutenir par son
» travail. A présent, tu le sais, nous
» n'avons guere que le nécessaire de
» chaque jour. Mais, en faisant passer
» Paul dans l'Inde pour un peu de temps,
» le commerce lui fournira de quoi ache-
» ter quelque esclave ; & à son retour
» ici, nous le marierons à Virginie, car
» je crois que personne ne peut rendre
» ma chere fille aussi heureuse que ton fils
» Paul. Nous en parlerons à notre voisin.

En effet, ces dames me consulterent, & je fus de leur avis. « Les mers de
» l'Inde sont belles, leur dis-je. En
» prenant une saison favorable pour
» passer d'ici aux Indes, c'est un voya-

» ge de six semaines au plus, & d'au-
» tant de temps pour en revenir. Nous
» ferons dans notre quartier une paco-
» tille à Paul; car j'ai des voisins qui
» l'aiment beaucoup. Quand nous ne
» lui donnerions que du coton brut,
» dont nous ne faisons aucun usage,
» faute de moulins pour l'éplucher; du
» bois d'ébene si commun ici, qu'il
» sert au chauffage, & quelques rési-
» nes qui se perdent dans nos bois;
» tout cela se vend assez bien aux In-
» des, & nous est fort inutile ici. »

Je me chargeai de demander à M. de la Bourdonaye, une permission d'embarquement pour ce voyage, & avant tout, je voulus en prévenir Paul; mais quel fut mon étonnement, lorsque ce jeune homme me dit avec un bon sens fort au-dessus de son âge: « Pourquoi
„ voulez-vous que je quitte ma famille,
„ pour je ne sais quel projet de fortune?
„ Y a-t-il un commerce au monde plus
» avantageux que la culture d'un champ
» qui rend quelquefois cinquante & cent
» pour un? Si nous voulons faire le
» commerce, ne pouvons-nous pas le
» faire en portant notre superflu d'ici
» à la ville, sans que j'aille courir aux
» Indes? Nos meres me disent que Do-
» mingue est vieux & cassé; mais moi
» je suis jeune, & je me renforce cha-

» que jour. Il n'a qu'à leur arriver pendant mon absence quelque accident, sur-tout à Virginie, qui est déja souffrante. Oh! non, non! je ne saurois me résoudre à les quitter.

Sa réponse me jetta dans un grand embarras; car madame de la Tour ne m'avoit pas caché l'état de Virginie & le desir qu'elle avoit de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens en les éloignant l'un de l'autre. C'étoient des motifs que je n'osois même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de la Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seroient jamais sensibles, l'avoit frappée. Elle sortoit d'une grande maladie dégénérée en langueur, & que l'âge rendoit incurable. Elle mandoit à sa niece de repasser en France; ou, si sa santé ne lui permettoit pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignoit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinoit une bonne éducation, un parti à la cour, & la donation de tous ses biens. Elle attachoit, disoit-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue & Marie se mirent à

pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paroissoit prêt à se mettre en colere. Virginie, les yeux fixés sur sa mere, n'osoit proférer un mot. « Pourriez-vous » nous quitter maintenant, dit Mar- » guerite à Madame de la Tour. « Non, » mon amie ; non, mes enfans, reprit » madame de la Tour : je ne vous quit- » terai point. J'ai vécu avec vous, & » c'est avec vous que je veux mourir. » Je n'ai connu le bonheur que dans » votre amitié. Si ma santé est déran- » gée, d'anciens chagrins en sont cau- » se. J'ai été blessée au cœur par la du- » reté de mes parens & par la perte de » mon cher époux. Mais depuis, j'ai » goûté plus de consolation & de féli- » cité avec vous, sous ces pauvres ca- » banes, que jamais les richesses de ma » famille ne m'en ont fait même espérer » dans ma patrie. »

A ce discours, des larmes de joie coulerent de tous les yeux. Paul serrant madame de la Tour dans ses bras, lui dit : « Je ne vous quitterai pas non plus. » Je n'irai point aux Indes. Nous tra- » vaillerons tous pour vous, chere » maman ; rien ne vous manquera » jamais avec nous. » Mais de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie & qui y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle fut le reste du jour

d'une gaieté douce, & le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venoient de faire tous ensemble suivant leur coutume, la priere du matin, qui précédoit le déjeûné, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançoit vers l'habitation. C'étoit M. de la Bourdonaye. Il entra dans la case, où toute la famille étoit à table. Virginie venoit de servir, suivant l'usage du pays, du café & du riz cuit à l'eau. Elle y avoit joint des patates chaudes, & des bananes fraîches. Il y avoit pour toute vaisselle des moitiés de calebasse, & pour linge, des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de la Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchoient quelquefois de songer aux particulieres; mais qu'elle avoit bien des droits sur lui. « Vous » avez, ajouta-t-il, Madame, une tan- » te de qualité & fort riche à Paris, » qui vous réserve sa fortune, & vous » attend auprès d'elle. » Madame de » la Tour répondit au gouverneur, que sa santé altérée ne lui permettoit pas d'entreprendre un si long voyage. « Au

» moins, reprit M. de la Bourdonaye;
» pour mademoiselle votre fille, si jeu-
» ne & si aimable, vous ne sauriez,
» sans injustice, la priver d'une si gran-
» de succession. Je ne vous cache pas
» que votre tante a employé l'autorité
» pourla faire venir auprès d'elle. Les
» bureaux m'ont écrit à ce sujet, d'u-
» ser, s'il le falloit, de mon pouvoir;
» mais ne l'exerçant que pour rendre
» heureux les habitans de cette colo-
» nie, j'attends de votre volonté seule
» un sacrifice de quelques années,
» d'où dépend l'établissement de vo-
» tre fille & le bien-être de toute
» votre vie. Pourquoi vient-on aux
» Iles? n'est-ce pas pour y faire for-
» tune? N'est-il pas bien plus agréable
» de l'aller retrouver dans sa patrie ¿ »

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portoit un de ses noirs. « Voilà, ajouta-
» t-il, ce qui est destiné aux prépara-
» tifs de voyage de mademoiselle vo-
» tre fille, de la part de votre tante. »
Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de la Tour, de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussi-tôt prit la parole, & dit au gouverneur: « Monsieur, ma mere
» s'est adressée à vous, & vous l'avez

» mal reçue. » « Avez-vous un autre
» enfant, Madame, dit M. de la Bour-
» donaye à madame de la Tour? »
« Non, Monſieur, reprit-elle; celui-ci
» eſt le fils de mon amie; mais lui &
» Virginie nous ſont communs, & éga-
» lement chers. » « Jeune homme, dit
» le gouverneur à Paul, quand vous
» aurez acquis l'expérience du monde,
» vous connoîtrez le malheur des gens
» en place; vous ſaurez combien il eſt
» facile de les prévenir, combien ai-
» ſément ils donnent au vice intrigant
» ce qui appartient au mérite qui ſe ca-
» che. »

M. de la Bourdonaye invité par madame de la Tour, s'aſſit à table auprès d'elle. Il déjeûna, à la maniere des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre & de la propreté de la petite caſe, de l'union de ces deux familles charmantes, & du zele même de leurs vieux domeſtiques. « Il n'y a, dit-il, ici, que des meubles » de bois; mais on y trouve des viſa- » ges ſereins & des cœurs d'or. » Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit: « Je deſire être votre ami; car » vous êtes un honnête homme. » M. de la Bourdonaye reçut avec plaiſir cette marque de cordialité inſulaire. Il embraſſa Paul en lui ſerrant la main,

& l'assura qu'il pouvoit compter sur son amitié.

Après déjeûné, il prit madame de la Tour en particulier, & lui dit qu'il se présentoit une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir; qu'il la recommanderoit à une dame de ses parentes qui y étoit passagere; qu'il falloit bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. « Votre tante, ajouta-t-il, en s'en al- » lant, ne peut pas traîner plus de deux » ans. Ses amis me l'ont mandé. Son- » gez-y bien. La fortune ne vient pas » tous les jours. Consultez-vous. Tous » les gens de bon sens seront de mon » avis. » Elle lui répondit « que ne dé- » sirant désormais d'autre bonheur dans » le monde que celui de sa fille, » elle laisseroit son départ pour la » France entiérement à sa disposi- » tion. »

Madame de la Tour n'étoit pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps, Virginie & Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, & lui dit: « Mon enfant, nos domesti- » ques sont vieux; Paul est bien jeu- » ne, Marguerite, vient sur l'âge, je » suis déja infirme; si j'allois mourir,

» que deviendriez-vous, sans fortune; » au milieu de ces déserts? Vous resteriez donc seule, n'ayant personne qui » puisse vous être d'un grand secours, & » obligée, pour vivre, de travailler sans » cesse à la terre, comme une mercénaire. Cette idée me pénétre de douleur.» Virginie lui répondit : « Dieu nous a » condamnés au travail. Vous m'avez » appris à travailler, & à le bénir » chaque jour. Jusqu'à présent il ne » nous a pas abandonnés, il ne nous » abandonnera point encore. Sa providence veille particuliérement sur les » malheureux. Vous me l'avez dit tant » de fois, ma mere! Je ne saurois me » résoudre à vous quitter. » Madame » de la Tour émue, reprit : « Je n'ai » d'autre projet que de te rendre heureuse, & de te marier un jour avec » Paul qui n'est point ton frere. Songe » maintenant que sa fortune dépend de » toi. »

Une jeune fille qui aime, croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur son cœur; mais quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secretes de son amour s'échappent comme par une barriere ouverte, & les doux épanchemens de la confiance succedent aux réserves & aux mysteres dont elle s'environnoit.

Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mere, lui raconta quels avoient été ses combats qui n'avoient eu d'autres témoins que Dieu seul ; qu'elle voyoit le secours de sa providence dans celui d'une mere tendre qui approuvoit son inclination, & qui la dirigeroit par ses conseils ; que maintenant appuyée de son support, tout l'engageoit à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent, & sans crainte pour l'avenir.

Madame de la Tour voyant que sa confidence avoit produit un effet contraire à celui qu'elle en attendoit, lui dit : « Mon enfant, je ne veux point te » contraindre ; délibere à ton aise, mais » cache ton amour à Paul. Quand le » cœur d'une fille est pris, son amant n'a » plus rien à lui demander. »

Vers le soir, comme elle étoit seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'étoit un ecclésiastique missionnaire de l'île, & confesseur de madame de la Tour & de Virginie. Il étoit envoyé par le gouverneur. « Mes enfans, dit- » il en entrant, Dieu soit loué ! Vous » voilà riches. Vous pourrez écouter » votre bon cœur, faire du bien aux » pauvres. Je sais ce que vous a dit M. » de la Bourdonaye, & ce que vous lui

» avez répondu. Bonne maman, votre » ſanté vous oblige de reſter ici; mais » vous, jeune demoiſelle, vous n'avez » point d'excuſe. Il faut obéir à la » Providence, à nos vieux parens, » même injuſtes. C'eſt un ſacrifice, » mais c'eſt l'ordre de Dieu. Il s'eſt dé» voué pour nous. Il faut, à ſon exem» ple, ſe dévouer pour le bien de ſa » famille. Votre voyage en France aura » une fin heureuſe. Ne voulez-vous » pas bien y aller, ma chere demoi» ſelle? »

Virginie, les yeux baiſſés, lui répondit en tremblant: « Si c'eſt l'ordre » de Dieu, je ne m'oppoſe à rien. Que » la volonté de Dieu ſoit faite, dit-el» le en pleurant. »

Le miſſionnaire ſortit, & fut rendre compte au gouverneur du ſuccès de ſa commiſſion. Cependant, madame de la Tour m'envoya prier par Domingue, de paſſer chez elle, pour me conſulter ſur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laiſſât partir. Je tiens pour principes certains du bonheur, qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, & que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tous, ſans exception. Mais que pouvoient mes

conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, & mes raisons naturelles contre les préjugés du monde & une autorité sacrée pour madame de la Tour? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, & elle ne délibéra plus, depuis la décision de son confesseur. Marguerite même qui malgré les avantages qu'elle espéroit pour son fils; de la fortune de Virginie; s'étoit opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignoroit le parti auquel on se détermineroit, étonné des conversations secretes de madame de la Tour & de sa fille, il s'abandonnoit à une tristesse sombre. » on trame quelque chose » contre moi, disoit-il; puisqu'on se ca» che de moi. »

Cependant, le bruit s'étant répandu dans l'île, que la fortune avoit visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espece. Ils déployerent au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde; les superbes bazins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate & de Mazulipatan, des mousselines de Daca, unies, raiées, brodées, transparentes comme le jour, des bastas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs, & des plus rares à fond sablé & à rameaux verts. Ils déroulerent de magnifiques

étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres, d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir; des taffetats rose, des satins à pleine main, des pekins moëlleux comme le drap, des nankins blancs & jaunes, & jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de la Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui feroit plaisir; elle veilla seulement sur les prix & les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mere, à Marguerite & à son fils. « Ceci, disoit-elle, étoit bon » pour des meubles, cela pour l'usage » de Marie & de Domingue. » Enfin, le sac de piastres étoit employé, qu'elle n'avoit pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présens qu'elle avoit distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune qui lui présageoient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d'un air accablé : « Ma sœur s'en » va; elle fait déja les apprêts de son » voyage. Passez chez nous, je vous » prie. Employez votre crédit sur l'es- » prit de sa mere & de la mienne,

» pour la retenir. » Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seroient sans effet.

Si Virginie m'avoit paru charmante, en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore toute autre chose quand je la vis parée à la maniere des dames de ce pays. Elle étoit vêtue de mousseline blanche, doublée de taffetats rose. Sa taille légere & élevée, se dessinoit parfaitement sous son corset, & ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnoient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étoient remplis de mélancolie, & son cœur, agité par une passion combattue, donnoit à son teint une couleur animée, & à sa voix, des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante qu'elle sembloit porter malgré elle, rendoit sa langueur encore plus touchante. personne ne pouvoit la voir ni l'entendre, sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier : « Pourquoi, mon fils, te nourrir de fausses espérances, qui rendent les privations encore plus ameres ? Il est temps que je te découvre le secret de ta vie & de la mienne.

» Mademoiselle de la Tour appar-
» tient, par sa mere, à une parente
» riche & de grande condition. Pour
» toi, tu n'es que le fils d'une pau-
» vre paysanne, & qui pis est, tu es
» bâtard. »

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul. Il ne l'avoit jamais ouï prononcer: il en demanda la signification à sa mere, qui lui répondit : « Tu n'as point
» eu de pere légitime. Lorsque j'étois
» fille, l'amour me fit commettre une
» foiblesse dont tu as été le fruit. Ma
» faute t'a privé de ta famille paternel-
» le, & mon repentir de ta famille ma-
» ternelle. Infortuné, tu n'as d'autres
» parens que moi seule dans le mon-
» de! » & elle se mit à répandre des larmes. Paul la serrant dans ses bras, lui dit : « Oh, ma mere, puisque je
» n'ai d'autres parens que vous dans le
» monde, je vous en aimerai davanta-
» ge. Mais quel secret venez-vous de
» me révéler ! Je vois maintenant la
» raison qui éloigne de moi mademoi-
» selle de la Tour depuis deux mois,
» & qui la décide aujourd'hui à par-
» tir. Ah! sans doute, elle me mé-
» prise ! »

Cependant, l'heure de souper étant venue, on se mit à table, ou chacun des convives, agité de passions différen-

tes, mangea peu & ne parla point. Virginie en ſortit la premiere, & fut s'aſſeoir au lieu où nous ſommes. Paul la ſuivit bientôt après, & vint ſe mettre auprès d'elle. L'un & l'autre garderent quelque temps un profond ſilence. Il faiſoit une de ces nuits délicieuſes, ſi communes entre les tropiques & dont le plus habile pinceau ne rendroit pas la beauté. La lune paroiſſoit au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ſes rayons diſſipoient par degrés. Sa lumiere ſe répandoit inſenſiblement ſur les montagnes de l'île & ſur leurs pitons; qui brilloient d'un vert argenté. Les vents retenoient leurs haleines. On entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut de ces rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiſeaux, qui ſe careſſoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit & la tranquillité de l'air. Tous, juſqu'aux inſectes; bruiſſoient ſous l'herbe; les étoiles étinceloient au ciel & ſe réfléchiſſoient au ſein de la mer qui répétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards diſtraits ſon vaſte & ſombre horizon diſtingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs; elle apperçut à l'entrée du port une lumiere & une ombre. C'étoit le fanal & le corps du vaiſſeau où

où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, & qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, & détourna la tête, pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite & moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bananiers; & dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit : « Mademoiselle, vous » partez, dit-on, dans trois jours. Vous » ne craignez pas de vous exposer aux » dangers de la mer.... de la mer dont » vous êtes si effrayée ! » « Il faut, ré- » pondit Virginie, que j'obéisse à mes » parens, à mon devoir. » « Vous nous » quittez, reprit Paul, pour une paren- » te éloignée, que vous n'avez jamais » vue ! » « Hélas, dit Virginie, je » voulois rester ici toute ma vie; ma » mere ne l'a pas voulu. Mon confes- » seur m'a dit que la volonté de Dieu » étoit que je partisse; que la vie étoit » une épreuve... Oh, c'est une épreuve » bien dure ! »

« Quoi, repartit Paul, tant de rai- » sons vous ont décidée, & aucune ne » vous a retenue! Ah, il en est encore

» que vous ne me dites pas. La richesse a de grands attraits. Vous trouverez bientôt dans un nouveau monde, à qui donner le nom de frere que vous ne me donnez plus. Vous le choisirez ce frere, parmi des gens dignes de vous, par une naissance & une fortune que je ne peux vous offrir. Mais, pour être plus heureuse, où voulez-vous aller? Dans quelle terre aborderez-vous, qui vous soit plus chere que celle où vous êtes née? Où formerez-vous une société plus aimable que celle qui vous aime? Comment vivrez-vous sans les caresses de votre mere auxquelles vous êtes si accoutumée. Que deviendra-t-elle, elle-même, déja sur l'âge, lorsqu'elle ne vous verra plus à ses côtés, à la table, dans la maison, à la promenade où elle s'appuyoit sur vous? Que deviendra la mienne, qui vous chérit autant qu'elle? Que leur dirai-je à l'une & à l'autre, quand je les verrai pleurer de votre absence? Cruelle! je ne vous parle point de moi: mais que deviendrai-je moi-même, quand le matin je ne vous verrai plus avec nous, & que la nuit viendra sans nous réunir; quand j'appercevrai ces deux palmiers plantés à notre naissance & si long-temps té-

» moins de notre amitié mutuelle ? Ah !
» puiſqu'un nouveau ſort te touche, que
« tu cherches d'autres pays que ton pays
» natal, d'autres biens que ceux de
» mes travaux, laiſſe-moi t'accompa-
» gner ſur le vaiſſeau où tu pars. Je te
» raſſurerai dans les tempêtes qui te
» donnent tant d'effroi ſur la terre. Je
» repoſerai ta tête ſur mon ſein ; je ré-
» chaufferai ton cœur contre mon cœur ;
» & en France, où tu vas chercher de
» la fortune & de la grandeur, je te
» ſervirai comme ton eſclave. Heureux
» de ton ſeul bonheur, dans ces hô-
» tels où je te verrai ſervie & adorée,
» je ſerai encore aſſez riche & aſſez
» noble, pour te faire le plus grand
» des ſacrifices, en mourant à tes
» pieds. »

Les ſanglots étoufferent ſa voix, & nous entendîmes auſſi-tôt celle de Virginie qui lui diſoit ces mots entrecoupés de ſoupirs... « C'eſt pour toi que je
» pars,... pour toi que j'ai vu chaque
» jour courbé par le travail pour nour-
» rir deux familles infirmes. Si je me
» ſuis prêtée à l'occaſion de devenir ri-
» che, c'eſt pour te rendre mille fois le
» bien que tu nous as fait. Eſt-il une
» fortune digne de ton amitié ? Que me
» dis-tu de ta naiſſance ? Ah ! s'il m'é-
» toit encore poſſible de me donner un

» frere, en choisirois-je un autre que
» toi ? O Paul ! ô Paul ! tu m'est beau-
» coup plus cher qu'un frere ! Combien
» m'en a-t-il coûté pour te repousser
„ loin de moi ! je voulois que tu m'ai-
„ dasses à me séparer de moi-même,
„ jusqu'à ce que le ciel pût bénir notre
„ union. Maintenant, je reste, je pars,
„ je vis, je meurs; fais de moi ce que
„ tu veux. Fille sans vertu ! j'ai pu ré-
„ sister à tes caresses, & je ne peux sou-
„ tenir ta douleur ! „

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, & la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible : « Je pars
„ avec elle ; rien ne pourra m'en déta-
„ cher. Nous courûmes tous à lui. Ma-
» dame de la Tour lui dit : Mon fils,
„ si vous nous quittez, qu'allons-nous
„ devenir ? „

Il répéta en tremblant ces mots :
« Mon fils... mon fils.... Vous ma me-
„ re, lui dit-il, vous qui séparez le fre-
„ re d'avec la sœur ! Tous deux nous
„ avons sucé votre lait ; tous deux éle-
„ vés sur vos genoux, nous avons ap-
„ pris de vous à nous aimer ; tous deux
„ nous nous le sommes dit mille fois.
„ Et maintenant vous l'éloignez de
„ moi ! Vous l'envoyez en Europe,
„ dans ce pays barbare qui vous a re-
„ fusé un asyle & chez des parens cruels

„ qui vous ont vous-même abandonnée.
„ Vous me direz : Vous n'avez plus de
„ droits ſur elle, elle n'eſt pas votre
„ ſœur. Elle eſt tout pour moi, ma ri-
„ cheſſe, ma famille, ma naiſſance,
„ tout mon bien. Je n'en connois plus
„ d'autre. Nous n'avons eu qu'un toit,
„ qu'un berceau ; nous n'aurons qu'un
„ tombeau. Si elle part, il faut que je
„ la ſuive. Le gouverneur m'en empê-
„ chera ? M'empêchera-t-il de me
„ jetter à la mer ? Je la ſuivrai à la na-
„ ge. La mer ne ſauroit m'être plus fu-
„ neſte que la terre. Ne pouvant vivre
„ ici près d'elle, au moins je mourrai
„ ſous ſes yeux, loin de vous. Mere
„ barbare ! femme ſans pitié ! Puiſſe
„ cet océan où vous l'expoſez, ne ja-
„ mais vous la rendre ! Puiſſent ces flots
„ vous rapporter mon corps, & le rou-
„ lant avec le ſien parmi les cailloux de
„ ces rivages, vous donner par la per-
„ te de vos deux enfans, un ſujet éter-
„ nel de douleur ! „

A ces mots, je le ſaiſis dans mes bras, car le déſeſpoir lui ôtoit la raiſon. Ses yeux étinceloient ; la ſueur couloit à groſſes gouttes ſur ſon viſage en feu ; ſes genoux trembloient ; & je ſentois, dans ſa poitrine brûlante, ſon cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée, lui dit : « Oh,

» mon ami ! j'attefte les plaifirs de no-
» tre premier âge, tes maux, les miens,
» & tout ce qui peut lier à jamais deux
» infortunés ; fi je refte, de ne vivre que
» pour toi ; fi je pars, de revenir un
» jour pour être à toi. Je vous prends à
» témoins, vous tous qui avez élevé mon
» enfance, qui difpofez de ma vie & qui
» voyez mes larmes. Je jure par ce
» ciel qui m'entend, par cette mer que
» je dois traverfer, par l'air que je ref-
» pire & que je n'ai jamais fouillé du
» menfonge. »

Comme le foleil fond & précipite un rocher de glace du fommet des Apennins, ainfi tomba la colere impétueufe de ce jeune homme, à la voix de l'objet aimé. Sa tête altiere étoit baiffée, & un torrent de pleurs couloit de fes yeux. Sa mere, mêlant fes larmes aux fiennes, le tenoit embraffé fans pouvoir parler. Madame de la Tour, hors d'elle, me dit : « Je n'y puis tenir. Mon ame eft
» déchirée. Ce malheureux voyage n'au-
» ra pas lieu. Mon voifin, tâchez d'em-
» mener mon fils. Il y a huit jours que
» perfonne ici n'a dormi.

Je dis à Paul : « Mon ami, votre
» fœur reftera. Demain nous en parle-
» rons au gouverneur ; laiffez repofer
» votre famille, & venez paffer cette
» nuit chez moi. Il eft tard ; il eft mi-

» nuit. La croix du nord est droite sur
» l'horizon. »

Il se laissa emmener sans rien dire, & après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, & s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus long-temps le recit de cette histoire ? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connoître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, & une partie de ce jour ne peut recevoir la lumiere que l'autre ne soit livrée aux ténebres.

« Mon pere, lui dis-je, je vous en » conjure ; achevez de me raconter ce » que vous avez commencé d'une ma» niere si touchante. Les images du » bonheur nous plaisent, mais celles » du malheur nous instruisent. Que de« vint, je vous prie, l'infortuné Paul? «

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardoit vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu'il l'apperçut : « Où est » Virginie ? » Marie tourna la tête vers son jeune maître, & se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, & courut au port. Il y apprit que Virginie s'étoit embarquée au point du

jour, que ſon vaiſſeau avoit mis à la voile auſſi-tôt, & qu'on ne le voyoit plus. Il revint à l'habitation, qu'il traverſa ſans parler à perſonne.

Quoique cette enceinte de rochers paroiſſe derriere nous preſque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en diviſent la hauteur, ſont autant d'étages par leſquels on parvient, au moyen de quelques ſentiers difficiles, juſqu'au pied de ce cône de rochers incliné & inacceſſible, qu'on appelle le Pouce. A la baſe de ce rocher eſt une eſplanade couverte de gands arbres; mais ſi élevée & ſi eſcarpée, qu'elle eſt comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le ſommet du Pouce attire ſans ceſſe autour de lui, y entretiennent pluſieurs ruiſſeaux qui tombent à une ſi grande profondeur au fond de la vallée ſituée au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu, on voit une grande partie de l'île avec ſes mornes ſurmontés de leurs pitons; entr'autres Piterboth & les trois Mamelles avec leurs vallons remplis de forêts; puis la pleine mer, & l'île de Bourbon qui eſt à 40 lieues de-là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul apperçut le vaiſſeau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large,

large, comme un point noir au milieu d'un vaste océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer ; il étoit déja disparu, qu'il croyoit le voir encore ; & quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents qui y agitent sans cesse les sommets des palmiers & des tatamaques. Leur murmure sourd & mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, & inspire une profonde mélancolie. Ce fut-là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, & les yeux fixés vers la terre. Je marchois après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre, & à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation, & son premier mouvement, revoyant madame de la Tour, fut de se plaindre amerement qu'elle l'avoit trompé. Madame de la Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major & du missionnaire, étoit venu chercher Virginie en palanquin ; & que malgré ses propres raisons, ses larmes & celles de Marguerite, tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous, ils avoient emmenée sa fille à demi-mourante. « Au moins, répondit

» Paul, si je lui avois fait mes adieux,
» je serois tranquille à présent. Je lui
» aurois dit : Virginie, si pendant le
» temps que nous avons vécu ensemble
» il m'est échappé quelque parole qui
» vous ait offensée, avant de me quitter
» pour jamais, dites-moi que vous me
» la pardonnez. Je lui aurois dit : Puis-
» que je ne suis plus destiné à vous
» revoir, adieu, ma chere Virginie !
» adieu ! Vivez loin de moi, contente
» & heureuse ! » Et comme il vit que
sa mere & madame de la Tour pleu-
roient : « Cherchez maintenant, leur
» dit-il, quelqu'autre que moi qui es-
» suie vos larmes ! » puis il s'éloigna
d'elles en gémissant, & se mit à errer
çà & là dans l'habitation. Il en parcou-
roit tous les endroits qui avoient été les
plus chers à Virginie. Il disoit à ses che-
vres & à leurs petits chevreaux, qui le
suivoient en bêlant : « Que me deman-
» dez-vous ? vous ne reverrez plus avec
» moi, celle qui vous donnoit à man-
» ger dans sa main. » Il fut au Repos
» de Virginie, & à la vue des oiseaux
qui voltigeoient autour, il s'écria :
« Pauvres oiseaux ! vous n'irez plus au-
» devant de celle qui étoit votre bonne
» nourrice. » En voyant Fidele qui
flairoit çà & là, & marchoit devant
lui en quêtant, il soupira & lui dit :

« Oh ! tu ne la trouveras plus jamais. »
Enfin, il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avoit parlé la veille ; & à l'aspect de la mer où il avoit vu disparoître le vaisseau qui l'avoit emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mere & madame de la Tour le prioient par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin, celle-ci parvint à le calmer en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appelloit son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, & à y prendre quelque peu de nourriture. Il s'y mit à table avec nous, auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance, & comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressoit la parole, & lui présentoit les mets qu'il savoit lui être les plus agréables ; mais dès qu'il s'appercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivans, il recueilloit tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés, une tasse de coco où elle avoit coutume de boire ; & comme si ces restes de son amie eus-

ſent été les choſes du monde les plus précieuſes, il les baiſoit & les mettoit dans ſon ſein. L'ambre ne répand pas un parfum auſſi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ſes regrets augmentoient ceux de ſa mere & de madame de la Tour, & que les beſoins de la famille demandoient un travail continuel, il ſe mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt, ce jeune homme indifférent comme un créole pour tout ce qui ſe paſſe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire & à écrire, afin qu'il pût entretenir une correſpondance avec Virginie. Il voulut enſuite s'inſtruire dans la géographie, pour ſe faire une idée du pays où elle débarqueroit, & dans l'hiſtoire, pour connoître les mœurs de la ſociété où elle alloit vivre. Ainſi, il s'étoit perfectionné dans l'agriculture, & dans l'art de diſpoſer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le ſentiment de l'amour. Sans doute, c'eſt aux jouiſſances que ſe propoſe cette paſſion ardente & inquiéte, que les hommes doivent la plupart des ſciences & des arts, & c'eſt de ſes privations qu'eſt née la philoſophie, qui apprend à ſe conſoler de tout. Ainſi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu

le premier mobile de nos sociétés, & l'instigateur de nos lumieres & de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, & surtout l'histoire moderne, ne l'intéressa guére davantage. Il n'y voyoit que des malheurs généraux & périodiques, dont il n'appercevoit pas les causes; des guerres sans sujet & sans objet; des intrigues obscures; des nations sans caracteres, & des princes sans humanité. Il préferoit à cette lecture celle des romans, qui s'occupant davantage des sentimens & des intérêts des hommes, lui offroient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre & des passions naturelles au cœur humain. Il en lisoit à sa mere & à madame de la Tour, les endroits qui l'affectoient davantage: alors ému par de touchans ressouvenirs, sa voix s'étouffoit, & les larmes couloient de ses yeux. Il lui sembloit trouver dans Virginie la dignité & la sagesse d'Antiope, avec les malheurs & la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé

par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs & de maximes licencieuses; & quand il sut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre & à l'oublier.

En effet, près de deux ans s'étoient écoulés sans que madame de la Tour eût des nouvelles de sa tante & de sa fille : seulement elle avoit appris, par une voix étrangere, que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin, elle reçut par un vaisseau qui alloit aux Indes, un paquet & une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable & indulgente fille, elle jugea qu'elle étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation & son caractere, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

« Très-chere & bien aimée maman,

» Je vous ai déja écrit plusieurs lettres, de mon écriture : & comme je » n'en ai pas eu de réponse, j'ai lieu » de craindre qu'elles ne vous soient » point parvenues. J'espere mieux de » celle-ci, par les précautions que j'ai » prises pour vous donner de mes nou» velles, & pour recevoir des vôtres.

» J'ai versé bien des larmes depuis

» notre séparation, moi qui n'avois
» presque jamais pleuré que sur les maux
» d'autrui ! Ma grande tante fut bien
» surprise de mon arrivée, lorsque
» m'ayant questionnée sur mes talens,
» je lui dis que je ne savois ni lire ni
» écrire. Elle me demanda qu'est-ce
» que j'avois donc appris depuis que
» j'étois au monde ; & quand je lui
» eus répondu que c'étoit à avoir soin
» d'un ménage & à faire votre volonté,
» elle me dit que j'avois reçu l'éduca-
» tion d'une servante. Elle me mit,
» dès le lendemain, en pension dans
» une grande abbaye auprès de Paris,
» où j'ai des maîtres de toute espece :
» ils m'enseignent entre autres choses
» l'histoire, la géographie, la gram-
» maire, la mathématique, & à mon-
» ter à cheval ; mais j'ai de si foibles
» dispositions pour toutes ces sciences,
» que je ne profiterai pas beaucoup
» avec ces messieurs. Je sens que je suis
» une pauvre créature qui ai peu d'es-
» prit, comme ils le font entendre.
» Cependant, les bontés de ma tante
» ne se refroidissent point. Elle me
» donne des robes nouvelles à chaque
» saison. Elle a mis près de moi deux
» femmes de chambre, qui sont aussi
» bien parées que de grandes dames.
» Elle m'a fait prendre le titre de com-

» tesse ; mais elle m'a fait quitter mon
» nom de LA TOUR, qui m'étoit aussi
» cher qu'à vous-même par tout ce que
» vous m'avez raconté des peines que
» mon pere avoit souffertes pour vous
» épouser. Elle a remplacé votre nom
» de femme par celui de votre fa-
» mille, qui m'est encore cher cepen-
» dant, parce qu'il a été votre nom de
» fille. Me voyant dans une situation
» aussi brillante, je l'ai suppliée de vous
» envoyer quelques secours. Comment
» vous rendre sa réponse ? mais vous
» m'avez recommandé de vous dire tou-
» jours la vérité. Elle m'a donc ré-
» pondu, que peu ne vous serviroit à
» rien, & que dans la vie simple que vous
» menez, beaucoup vous embarrasse-
» roit. J'ai cherché d'abord à vous don-
» ner de mes nouvelles par une main
» étrangere, au défaut de la mienne,
» mais n'ayant, à mon arrivée ici, per-
» sonne en qui je pusse prendre con-
» fiance, je me suis appliquée nuit &
» jour à apprendre à lire & à écrire ;
» Dieu m'a fait la grace d'en venir à
» bout en peu de temps. J'ai chargé de
» l'envoi de mes premieres lettres les
» dames qui sont auprès de moi ; mais
» j'ai lieu de croire qu'elles les ont re-
» mises à ma grande-tante. Cette fois,
» j'ai eu recours à une pensionnaire de

» mes amies, & c'est sous son adresse » ci-jointe, que je vous prie de me faire » passer vos réponses. Ma grande-tante » m'a interdit toute correspondance au-» dehors, qui pourroit, selon elle, met-» tre obstacle aux grandes vues qu'elle » a sur moi. Il n'y qu'elle qui puisse me » voir à la grille, ainsi qu'un vieux » seigneur de ses amis, qui a, dit-elle, » beaucoup de goût pour ma personne. » Pour dire la vérité, je n'en ai point » du tout pour lui, quand même j'en » pourrois prendre pour quelqu'un.

» Je vis au milieu de l'éclat de la » fortune, & je ne peux disposer d'un » sou. On dit que si j'avois de l'argent, » cela tireroit à conséquence. Mes ro-» bes mêmes appartiennent à mes fem-» mes de chambre, qui se les dispu-» tent avant que je les aie quittées. Au » sein des richesses, je suis bien plus » pauvre que je ne l'étois auprès de » vous; car je n'ai rien à donner. Lors-» que j'ai vu que les grands talens que » l'on m'enseignoit ne me procureroient » pas la facilité de faire le plus petit » bien, j'ai eu recours à mon aiguille, » dont heureusement vous m'avez ap-» pris à faire usage. Je vous envoie » donc plusieurs paires de bas de ma » façon, pour vous & maman Margue-» rite un bonnet, pour Domingue & un

„ de mes mouchoirs rouges pour Ma-
„ rie ; je joins à ce paquet, des pepins
„ & des noyaux des fruits de mes col-
„ lations, avec des graines de toutes
„ sortes d'arbres, que j'ai recueillies à
„ mes heures de récréation dans le parc
„ de l'abbaye. J'y ai ajouté aussi des
„ semences de violettes, de margue-
„ rite, de bassinets, de coquelicots,
„ de bluets, de scabieuses, que j'ai ra-
„ massées dans les champs. Il y a dans
„ les prairies de ce pays, de plus belles
„ fleurs que dans les nôtres; mais per-
„ sonne ne s'en soucie. Je suis sûre que
„ vous & maman Marguerite serez plus
„ contentes de ce sac de graines que du
„ sac de piastres qui a été la cause de
„ notre séparation & de mes larmes.
„ Ce sera une grande joie pour moi, si
„ vous avez un jour la satisfaction de
„ voir des pommiers croître auprès de
„ nos bananiers, & des hêtres mêler
„ leurs feuillages à celui de nos coco-
„ tiers. Vous vous croirez dans la Nor-
„ mandie que vous aimez tant.

„ Vous m'avez enjoint de vous man-
„ der mes joies & mes peines ; je n'ai
„ plus de joie loin de vous : pour mes
„ peines, je les adoucis en pensant que
„ je suis dans un poste où vous m'avez
„ mise par la volonté de Dieu. Mais le
„ plus grand chagrin que j'y éprouve,

„ est que personne ne me parle ici de „ vous, & que je n'en puis parler à „ personne. Mes femmes de chambre, „ ou plutôt celles de ma grande tante; „ car elles sont plus à elle qu'à moi, „ me disent, lorsque je cherche à „ amener la conversation sur des ob- „ jets qui me sont si chers : Mademoi- „ selle, souvenez-vous que vous êtes „ Françoise, & que vous devez oublier „ le pays des sauvages. Ah ! je m'ou- „ blierois plutôt moi - même que d'ou- „ blier le lieu où je suis née & où vous „ vivez ! C'est ce pays-ci qui est pour „ moi un pays de sauvages; car j'y vis „ seule, n'ayant personne à qui je puisse „ faire part de l'amour que vous por- „ tera jusqu'au tombeau,

„ Très-chere & bien-aimée maman,
„ Votre obéissante & tendre fille,
„ VIRGINIE DE LA TOUR. „

„ Je recommande à vos bontés Marie „ & Domingue qui ont pris tant de soin „ de mon enfance : caressez pour moi „ Fidele qui m'a retrouvée dans les „ bois. „

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parloit pas du tout de lui, elle qui n'avoit pas oublié dans ses ressouvenirs le chien même de la maison; mais il ne savoit pas que quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y

met jamais ſa penſée la plus chere qu'à la fin.

Dans un *poſt-ſcriptum*, Virginie recommandoit particuliérement à Paul deux eſpeces de graines, celles de violette & de ſcabieuſes. Elle lui donnoit quelques inſtructions ſur les caracteres de ces plantes, & ſur les lieux les plus propres à les ſemer. " La violette, lui „ mandoit-elle, produit une petite fleur „ d'un violet foncé, qui aime à ſe ca- „ cher ſous des buiſſons ; mais ſon „ charmant parfum l'y fait bientôt dé- „ couvrir. „ Elle lui enjoignoit de la „ ſemer ſur le bord de la fontaine, au „ pied de ſon cocotier. " La ſcabieuſe, „ ajoutoit-elle, donne une jolie fleur „ d'un bleu mourant, & à fond noir „ piquetée de blanc. On la croiroit en „ deuil. On l'appelle auſſi, pour cette „ raiſon, fleur de veuve. Elle ſe plaît „ dans les lieux apres & battus des „ vents. „ Elle le prioit de la ſemer „ ſur le rocher où elle lui avoit parlé „ la nuit, la derniere fois, & de don- „ ner à ce rocher, pour l'amour d'elle, „ le nom du ROCHER DES ADIEUX.

Elle avoit renfermé ces ſemences dans une petite bourſe dont le tiſſu étoit fort ſimple, mais qui parut ſans prix à Paul, lorſqu'il y apperçut un P. & un V. entrelacés, & formés de che-

yeux qu'il reconnut à leur beauté pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette ſenſible & vertueuſe demoiſelle, fit verſer des larmes à toute la famille. Sa mere lui répondit au nom de la ſociété, de reſter ou de revenir à ſon gré, l'aſſurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur, depuis ſon départ, & que pour elle en particulier, elle en étoit inconſolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'aſſuroit qu'il alloit rendre le jardin digne d'elle, & y mêler les plantes de l'Europe à celle de l'Afrique, ainſi qu'elle avoit entrelacé leurs noms dans ſon ouvrage. Il lui envoyoit des fruits des cocotiers de ſa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre ſemence de l'île, afin que le deſir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la ſupplioit de ſe rendre au plus tôt aux vœux ardens de leur famille, & aux ſiens particuliers, puiſqu'il ne pouvoit déſormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul ſema avec le plus grand ſoin les graines européennes, & ſur-tout celles de violettes & de ſcabieuſes, dont les fleurs ſembloient avoir quelque analogie avec le caractere & la ſituation

de Virginie qui les lui avoit ſi particuliérement recommandées ; mais ſoit qu'elles euſſent été éventées dans le trajet, ſoit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur ſoit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre qui ne put venir à ſa perfection.

Cependant, l'envie qui va même au-devant du bonheur des hommes, ſur-tout dans les colonies françoiſes, répandit, dans l'île, des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaiſſeau qui avoient apporté la lettre de Virginie, aſſuroient qu'elle étoit ſur le point de ſe marier ; ils nommoient le ſeigneur de la cour qui devoit l'épouſer ; quelques-uns même diſoient que la choſe étoit faite, & qu'ils en avoient été témoins. D'abord, Paul mépriſa des nouvelles apportées par un vaiſſeau de commerce, qui en répand ſouvent de fauſſes ſur les lieux de ſon paſſage. Mais comme pluſieurs habitans de l'île, par une pitié perfide, s'empreſſoient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahiſon traitée de plaiſanterie, & comme il ſavoit que ces livres renfermoient des peintures aſſez fideles des mœurs de l'Europe, il craignit que la

fille de madame de la Tour, ne vînt à s'y corrompre, & à oublier ses anciens engagemens. Ses lumieres le rendoient déja malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arriverent ici depuis, dans l'espace d'un an, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venoit me voir souvent pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes, par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue & demie d'ici, sur les bords d'une petite riviere qui coule le long de la montagne Longue. C'est-là que je passe ma vie seul, sans femme, sans enfans & sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes, cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernemens, ont produit des classes nombreuses de citoyens entiérement dévoués à la solitude & au célibat. Tels ont été les Egyptiens dans leur décadence, les

Grecs du bas empire ; & tels ſont de nos jours les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, & la plupart des peuples orientaux & méridionaux de l'Europe. La ſolitude ramene en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur ſocial. Au milieu de nos ſociétés diviſées par tant de préjugés, l'ame eſt dans une agitation continuelle : elle roule ſans ceſſe en elle-même mille opinions turbulentes & contradictoires, dont les membres d'une ſociété ambitieuſe & miſérable cherchent à ſe ſubjuguer les uns les autres. Mais dans la ſolitude elle dépoſe ces illuſions étrangeres qui la troublent : elle reprend le ſentiment ſimple d'elle-même, de la nature & de ſon auteur. Ainſi l'eau bourbeuſe d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à ſe répandre dans quelque petit baſſin écarté de ſon cours, dépoſe ſes vaſes au fond de ſon lit, reprend ſa premiere limpidité, &, redevenue tranſparente, réfléchit avec ſes propres rivages, la verdure de la terre & la lumiere des cieux. La ſolitude rétablit auſſi bien les harmonies du corps que celles de l'ame. C'eſt dans la claſſe des ſolitaires, que ſe trouvent les hommes qui pouſſent le plus loin la carriere de la vie ; tels ſont les Brames de l'Inde.

Enfin,

Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paroît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, & où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul; il est lié avec tout le genre humain par ses besoins; il doit donc ses travaux aux hommes; il se doit aussi au reste de la nature. Mais comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux élémens du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumiere, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir, & qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe & quelques cantons de l'Amérique & de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température & par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre, un

petit champ défriché de mes mains, une riviere qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins & à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté: ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables, &, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, il me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, & que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant sur le bord d'un torrent tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guere trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, & il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il

s'eſt formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois eſſayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un ſeul qui ne fût enivré de ſes propres miſeres. Ils m'écoutoient d'abord avec attention, dans l'eſpérance que je les aiderois à acquérir de la gloire ou de la fortune; mais voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en paſſer, ils me trouvoient moi-même miſérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur; ils blâmoient ma vie ſolitaire; ils prétendoient qu'eux ſeuls étoient utiles aux hommes, & ils s'efforçoient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais ſi je me communique à tout le monde, je ne me livre à perſonne. Souvent il me ſuffit de moi pour me ſervir de leçon à moi-même. Je repaſſe dans le calme préſent les agitations paſſées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix, les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, & les opinions qui ſe combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vû ſe diſputer avec fureur ces chimeres, & qui ne ſont plus, aux flots de ma riviere, qui ſe briſent en écumant contre les rochers de ſon lit, & diſparoiſſent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laiſſe entraîner en paix au fleuve du temps vers l'océan

de l'avenir qui n'a plus de rivages ; & par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'éleve vers son auteur, & j'espere dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'apperçoive pas de mon hermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, sur-tout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au-dehors. La riviere qui coule devant ma porte, passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toute sorte de feuillages ; il y a des tatamaques, des bois d'ébene, & de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olives & bois de cannelle : des bosquets de palmistes élevent çà & là leurs colonnes nues & longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, & paroissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, & qui s'élançant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, & leurs parfums ont

tant d'influence ſur les vêtemens mêmes, qu'on ſent ici un homme qui a traverſé une forêt, quelques heures après qu'il en eſt ſorti. Dans la ſaiſon où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, pluſieurs eſpeces d'oiſeaux étrangers viennent, par un inſtinct incompréhenſible, de régions inconnues, au-delà des vaſtes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, & oppoſent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le ſoleil. Telles ſont, entre autres, diverſes eſpeces de perruches, & les pigeons bleus appelés ici, pigeons hollandois. Les ſinges, habitans domiciliés de ces forêts, ſe jouent dans leurs ſombres rameaux, dont ils ſe détachent par leur poil gris & verdâtre & leur face toute noire; quelques-uns s'y ſuſpendent par la queue & ſe balancent en l'air; d'autres ſautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fuſil meurtrier n'y a effrayé ces paiſibles enfans de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillemens & des ramages inconnus de quelques oiſeaux des terres auſtrales, que répetent au loin les échos de ces forêts. La riviere qui coule en bouillonnant ſur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit

çà & là dans ſes eaux limpides, leurs maſſes vénerables de verdure & d'ombre, ainſi que les jeux de leurs heureux habitans : à mille pas de-là, elle ſe précipite de différens étages de rocher, & forme à ſa chûte une nappe d'eau unie, comme le criſtal, qui ſe briſe en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus ſortent de ces eaux tumultueuſes ; &, diſperſés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils ſe rapprochent tous à la fois, & aſſourdiſſent comme les ſons des cloches d'une cathédrale. L'air, ſans ceſſe renouvelé par le mouvement des eaux, entretient ſur les bords de cette riviere, malgré les ardeurs de l'été, une verdure & une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île, ſur le haut même des montagnes.

A quelque diſtance de là, eſt un rocher aſſez éloigné de la caſcade pour qu'on n'y ſoit pas étourdi du bruit de ſes eaux, & qui en eſt aſſez voiſin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur & de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de la Tour, Marguerite, Virginie, Paul & moi. Comme Virginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ſes actions même les plus communes, elle ne mangeoit

pas un fruit à la campagne qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pepins. « Il en viendra, diſoit-elle, des arbres » qui donneront leurs fruits à quelque » voyageur, ou au moins à un oiſeau ». Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les ſemences de ce fruit. Bientôt après, il y crut pluſieurs papayers, parmi leſquels il y en avoit un femelle, c'eſt-à-dire, qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas ſi haut que le genou de Virginie à ſon départ; mais comme il croît vîte, trois ans après il avoit vingt pieds de hauteur, & ſon tronc étoit entouré, dans ſa partie ſupérieure, de pluſieurs rangs de fruits mûrs. Paul s'étant rendu par haſard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre ſorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par ſon amie; & en même temps, il fut ſaiſi d'une triſteſſe profonde par ce témoignage de ſa longue abſence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas appercevoir de la rapidité de notre vie : ils vieilliſſent avec nous d'une décadence inſenſible; mais ce ſont ceux que nous revoyons tout-à-coup après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertiſſent de la vîteſſe avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours.

Paul fut auſſi ſurpris & auſſi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'eſt, après une longue abſence de ſon pays, de n'y plus retrouver ſes contemporains, & d'y voir leurs enfans, qu'il avoit laiſſés à la mamelle, devenus eux-mêmes peres de famille. Tantôt il vouloit l'abattre, parce qu'il lui rendoit trop ſenſible la longueur du temps qui s'étoit écoulé depuis le départ de Virginie; tantôt, le conſidérant comme un monument de ſa bienfaiſance, il baiſoit ſon tronc & lui adreſſoit des paroles pleines d'amour & de regrets. O arbre dont la poſtérité exiſte encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt & de vénération que les arcs de triomphe des Romains! Puiſſe la nature, qui détruit chaque jour les monumens de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaiſance d'une jeune & pauvre fille!

C'étoit donc au pied de ce papayer que j'étois ſûr de rencontrer Paul quand il venoit dans mon quartier. Un jour, je l'y trouvai accablé de mélancolie; & j'eus avec lui une converſation que je vais vous rapporter, ſi je ne vous ſuis point trop ennuyeux par mes longues digreſſions, pardonnables à mon âge & à mes dernieres amitiés. Je vous la raconterai

conterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon ſens naturel de ce jeune homme ; & il vous ſera aiſé de faire la différence des interlocuteurs, par le ſens de ſes queſtions & de mes réponſes.

Il me dit :

« Je ſuis bien chagrin. Mademoiſelle » de la Tour eſt partie depuis trois ans » & demi ; & depuis un an & demi, » elle ne nous a pas donné de ſes nou» velles. Elle eſt riche ; je ſuis pauvre : » elle m'a oublié. J'ai envie de m'em» barquer ; j'irai en France ; j'y ſervirai » le roi ; j'y ferai fortune, & la grande » tante de mademoiſelle de la Tour me » donnera ſa petite niece en mariage, » quand je ſerai devenu un grand Sei» gneur.

LE VIEILLARD.

» Oh mon ami ! ne m'avez-vous pas » dit que vous n'aviez pas de naiſſance ?

PAUL.

» Ma mere me l'a dit ; car pour moi, » je ne ſais ce que c'eſt que la naiſſance. » Je ne me ſuis jamais apperçu que j'en » euſſe moins qu'un autre, ni que les » autres en euſſent plus que moi.

LE VIEILLARD.

» Le défaut de naiſſance vous ferme
» en France le chemin aux grands em-
» plois. Il y a plus ; vous ne pouvez
» même être admis dans aucun corps
» diſtingué.

PAUL.

» Vous m'avez dit pluſieurs fois qu'une
» des cauſes de la grandeur de la France,
» étoit que le moindre ſujet pouvoit y
» parvenir à tout, & vous m'avez cité
» beaucoup d'hommes célebres qui, ſor-
» tis de petits états, avoient fait hon-
» neur à leur patrie. Vous vouliez
» donc tromper mon courage ?

LE VIEILLARD.

» Mon fils, jamais je ne l'abattrai.
» Je vous ai dit la vérité ſur les temps
» paſſés ; mais les choſes ſont bien chan-
» gées à préſent ; tout eſt devenu vé-
» nal en France ; tout y eſt aujourd'hui
» le patrimoine d'un petit nombre de
» familles, ou le partage des corps. Le
» roi eſt un ſoleil que les grands & les
» corps environnent comme des nuages ;
» il eſt preſque impoſſible qu'un de ſes

» rayons tombe ſur vous. Autrefois, dans
» une adminiſtration moins compliquée,
» on a vu ces phénomenes. Alors, les
» talens & le mérite ſe ſont développés
» de toutes parts, comme des terres
» nouvelles qui, venant à être défri-
» chées, produiſent avec tout leur ſuc.
» Mais les grands rois, qui ſavent con-
» noître les hommes & les choiſir, ſont
» rares. Le vulgaire des rois ne ſe laiſſe
» aller qu'aux impulſions des grands &
» des corps qui les environnent.

PAUL.

» Mais je trouverai peut-être un de
» ces grands qui me protégera.

LE VIEILLARD.

» Pour être protégé des grands, il
» faut ſervir leur ambition ou leurs plai-
» ſirs. Vous n'y réuſſirez jamais, car
» vous êtes ſans naiſſance, & vous avez
» de la probité.

PAUL.

» Mais je ferai des actions ſi coura-
» geuſes; je ſerai ſi fidele à ma parole,
» ſi exact dans mes devoirs, ſi zélé
» & ſi conſtant dans mon amitié, que

» je mériterai d'être adopté par quelqu'un » d'eux, comme j'ai vu que cela se pra- » tiquoit dans les histoires anciennes que » vous m'avez fait lire.

LE VIEILLARD.

» Oh mon ami ! chez les Grecs & » chez les Romains, même dans leur » décadence, les grands avoient du res- » pect pour la vertu ; mais nous avons » eu une foule d'hommes célebres en » tout genre, sortis des classes du peuple, » & je n'en sache pas un seul qui ait » été adopté par une grande maison. La » vertu, sans nos rois, seroit condamnée » en France à être éternellement plé- » béienne. Comme je vous l'ai dit, ils » la mettent quelquefois en honneur » lorsqu'ils l'apperçoivent ; mais aujour- » d'hui, les distinctions qui lui étoient » réservées ne s'accordent plus que pour » de l'argent.

PAUL.

» Au défaut d'un grand, je chercherai » à plaire à un corps. J'épouserai en- » tiérement son esprit & ses opinions ; » je m'en ferai aimer.

LE VIEILLARD.

» Vous ferez donc comme les autres
» hommes ; vous renoncerez à votre
» conſcience pour parvenir à la fortune ?

PAUL.

» Oh non ! Je ne chercherai jamais
» que la vérité.

LE VIEILLARD.

» Au lieu de vous faire aimer, vous
» pourriez bien vous faire haïr. D'ail-
» leurs, les corps s'intéreſſent fort peu
» à la découverte de la vérité. Toute
» opinion eſt indifférente aux ambitieux,
» pourvu qu'ils gouvernent.

PAUL.

» Que je ſuis infortuné ! tout me re-
» pouſſe. Je ſuis condamné à paſſer ma
» vie dans un travail obſcur, loin de
» Virginie ! » Et il ſoupira profondement.

LE VIEILLARD.

» Que Dieu ſoit votre unique patron,
» & le genre humain votre corps. Soyez

» conſtamment attaché à l'un & à l'au-
» tre. Les familles, les corps, les peu-
» ples, les rois ont leurs préjugés &
» leurs paſſions; il faut ſouvent les ſer-
» vir par des vices. Dieu & le genre
» humain ne nous demandent que des
» vertus.

» Mais pourquoi voulez-vous être
» diſtingué du reſte des hommes? C'eſt
» un ſentiment qui n'eſt pas naturel,
» puiſque ſi chacun l'avoit, chacun ſe-
» roit en état de guerre avec ſon voiſin.
» Contentez-vous de remplir votre de-
» voir dans l'état où la Providence vous
» a mis; béniſſez votre ſort, qui vous
» permet d'avoir une conſcience à vous,
» & qui ne vous oblige pas, comme
» les grands, de mettre votre bonheur
» dans l'opinion des petits, & comme les
» petits, de ramper ſous les grands pour
» avoir de quoi vivre. Vous êtes dans
» un pays & dans une condition où,
» pour ſubſiſter, vous n'avez beſoin ni
» de tromper, ni de flatter, ni de vous
» avilir, comme font la plupart de ceux
» qui cherchent la fortune en Europe;
» où votre état ne vous interdit aucune
» vertu; où vous pouvez être impuné-
» ment bon, vrai, ſincere, inſtruit,
» patient, tempérant, chaſte, indul-
» gent, pieux, ſans qu'aucun ridicule
» vienne flétrir votre ſageſſe, qui n'eſt

» encore qu'en fleur. Le ciel vous a
» donné de la liberté, de la ſanté, une
» bonne conſcience & des amis : les rois
» dont vous ambitionnez la faveur, ne
» ſont pas ſi heureux.

PAUL.

» Ah ! il me manque Virginie ! Sans
» elle, je n'ai rien ; avec elle, j'aurois
» tout. Elle ſeule eſt ma naiſſance, ma
» gloire & ma fortune. Mais puiſqu'en-
» fin ſa parente veut lui donner pour
» mari un homme d'un grand nom,
» avec de l'étude & des livres on de-
» vient ſavant & célebre ; je m'en vais
» étudier. J'acquerrai de la ſcience. Je
» ſervirai utilement ma patrie, par mes
» lumieres, ſans nuire à perſonne, &
» ſans en dépendre ; je deviendrai
» fameux, & ma gloire n'appartiendra
» qu'à moi.

LE VIEILLARD.

» Mon fils ! les talens ſont encore plus
» rares que la naiſſance & que les ri-
» cheſſes ; & ſans doute, ils ſont de plus
» grands biens, puiſque rien ne peut les
» ôter, & que par-tout ils nous conci-
» lient l'eſtime publique. Mais ils coû-
» tent cher. On ne les acquiert que par

» des privations en tout genre, par une
» sensibilité exquise qui nous rend mal-
» heureux au-dedans & au-dehors, par
» les persécutions de nos contempo-
» rains. L'homme de robe n'envie point,
» en France, la gloire du militaire, ni
» le militaire celle de l'homme de mer;
» mais tout le monde y traversera vo-
» tre chemin, parce que tout le monde
» s'y pique d'avoir de l'esprit. Vous
» servirez les hommes, dites-vous?
» Mais celui qui fait produire à un ter-
» rain une gerbe de bled de plus, leur
» rend un plus grand service que celui
» qui leur donne un livre.

PAUL.

» Oh! celle qui a planté ce papayer,
» a fait aux habitans de ces forêts un
» présent plus utile & plus doux, que
» si elle leur avoit donné une biblio-
» theque. » Et en même temps, il saisit
cet arbre dans ses bras, & le baisa avec
transport.

LE VIEILLARD.

» Le meilleur des livres, qui ne prêche
» que l'égalité, l'amitié, l'humanité &
» la concorde, l'Evangile a servi pen-
» dant des siecles de prétexte aux fu-

» reurs des Européens. Combien de tyrannies publiques & particulieres s'exercent encore en ſon nom ſur la terre ! Après cela, qui ſe flattera d'être utile aux hommes par un livre ? Rappelez-vous quel a été le ſort de la plupart des philoſophes qui leur ont prêché la ſageſſe. Homere, qui l'a revêtue de vers ſi beaux, demandoit l'aumône pendant ſa vie. Socrate, qui en donna aux Athéniens de ſi aimables leçons, par ſes diſcours & par ſes mœurs, fut empoiſonné juridiquement par eux. Son ſublime diſciple Platon, fut livré à l'eſclavage par l'ordre du prince même qui le protégeoit ; & avant eux, Pythagore, qui étendoit l'humanité juſqu'aux animaux, fut brûlé vif par les Crotoniates. Que dis-je ? la plupart même de ces noms illuſtres ſont venus à nous défigurés par quelques traits de ſatyre qui les caractériſent, l'ingratitude humaine ſe plaiſant à les reconnoître là ; & ſi dans la foule, la gloire de quelques-uns eſt venue nette & pure juſqu'à nous, c'eſt que ceux qui les ont portés ont vécu loin de la ſociété de leurs contemporains : ſemblables à ces ſtatues qu'on tire entieres des champs de la Grece & de l'Italie, &

» qui pour avoir été ensevelies dans le
» sein de la terre, ont échappé à la
» fureur des barbares.

» Vous voyez donc que pour acqué-
» rir la gloire orageuse des lettres, il
» faut bien de la vertu, & être prêt à
» sacrifier sa propre vie. D'ailleurs,
» croyez-vous que cette gloire intéresse
» en France les gens riches ? Ils se sou-
» cient bien des gens de lettres, aux-
» quels la science ne rapporte ni
» dignité dans la patrie, ni gouver-
» nement, ni entrée à la cour. On
» persécute peu dans ce siecle indifférent
» à tout, hors à la fortune & aux vo-
» luptés ; mais les lumieres & la vertu
» n'y menent à rien de distingué, parce
» que tout est dans l'état le prix le
» l'argent. Autrefois, elles trouvoient
» des récompenses assurées dans les
» différentes places de l'église, de la
» magistrature & de l'administration :
» aujourd'hui, elles ne servent qu'à faire
» des livres. Mais ce fruit, peu prisé des
» gens du monde, est toujours digne de
» son origine céleste. C'est à ces mêmes
» livres qu'il est réservé particuliérement
» de donner de l'éclat à la vertu obscure,
» de consoler les malheureux, d'éclairer
» les nations & de dire la vérité même
» aux rois. C'est, sans contredit, la
» fonction la plus auguste dont le ciel

» puisse honorer un mortel sur la terre. » Quel est l'homme qui ne se console » de l'injustice ou du mépris de ceux qui » disposent de la fortune, lorsqu'il pense » que son ouvrage ira de siecle en siecle » & de nations en nations, servir de bar- » riere à l'erreur & aux tyrans ; & que, » du sein de l'obscurité où il a vécu, il » jaillira une gloire qui effacera celle » de la plupart des rois, dont les mo- » numens périssent dans l'oubli, malgré » les flatteurs qui les élevent & qui les » vantent ?

PAUL.

» Ah ! je ne voudrois cette gloire que » pour la répandre sur Virginie, & la » rendre chere à l'univers. Mais vous qui » avez tant de connoissances, dites-moi » si nous nous marierons ? Je voudrois » être savant, au moins pour connoître » l'avenir.

LE VIEILLARD.

» Qui voudroit vivre, mon fils, s'il » connoissoit l'avenir ? Un seul malheur » prévu nous donne tant de vaines in- » quiétudes : la vue d'un malheur cer- » tain empoisonneroit tous les jours qui » le précéderoient. Il ne faut pas même » trop approfondir ce qui nous envi-

» ronne; & le ciel qui nous donna la
» réflexion pour prévoir nos besoins,
» nous a donné les besoins pour mettre
» des bornes à notre réflexion.

PAUL.

» Avec de l'argent, dites-vous, on
» acquiert en Europe des dignités & des
» honneurs. J'irai m'enrichir au Ben-
» gale pour aller épouser Virginie à
» Paris. Je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD.

» Quoi ! vous quitteriez sa mere &
» la vôtre ?

PAUL.

» Vous m'avez vous-même donné le
» conseil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

» Virginie étoit alors ici. Mais vous
» êtes maintenant l'unique soutien de
» votre mere & de la sienne.

PAUL.

» Virginie leur fera du bien par sa
» riche parente.

LE VIEILLARD.

» Les riches n'en font guère qu'à
» ceux qui leur font honneur dans le
» monde. Ils ont des parens bien plus à
» plaindre que madame de la Tour,
» qui, faute d'être secourus, par eux,
» sacrifient leur liberté pour avoir du
» pain, & passent leur vie renfermés
» dans des couvens.

PAUL.

» Quel pays que l'Europe ! Oh ! il faut
» que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle
» besoin d'avoir une parente riche ?
» Elle étoit si contente sous ces ca-
» banes, si jolie & si bien parée avec
» un mouchoir rouge ou des fleurs au-
» tour de sa tête. Reviens Virginie !
» Quitte tes hôtels & tes grandeurs.
» Reviens dans ces rochers, à l'ombre
» de ces bois & de nos cocotiers. Hélas !
» tu es peut-être maintenant malheu-
» reuse. . . . » Et il se mettoit à pleu-
rer. « Mon pere, ne me cachez rien :
» si vous ne pouvez me dire si j'épouse-
» rai Virginie, au moins apprenez-moi
» si elle m'aime encore au milieu de
» ces grands seigneurs qui parlent au
» roi, & qui la vont voir ?

LE VIEILLARD.

» Oui, mon ami, je ſuis sûr qu'elle » vous aime, par pluſieurs raiſons ; mais » ſur-tout, parce qu'elle a de la vertu. » A ces mots, il me ſauta au cou, tranſporté de joie.

PAUL.

» Mais, croyez-vous les femmes d'Eu» rope fauſſes comme on les repréſente » dans les comédies, & dans les livres » que vous m'avez prêtés ?

LE VIEILLARD.

» Les femmes ſont fauſſes dans les » pays où les hommes ſont tyrans. Par» tout la violence produit la ruſe.

PAUL.

» Comment peut-on être tyran des » femmes ?

LE VIEILLARD.

» En les mariant ſans les conſulter ; » une jeune fille avec un vieillard, » une femme ſenſible avec un homme » indifférent.

PAUL.

» Pourquoi ne pas marier ensemble
» ceux qui se conviennent ; les jeunes
» avec les jeunes, les amans avec les
» amantes ?

LE VIEILLARD.

» C'est que la plupart des jeunes gens
» en France n'ont pas assez de fortune
» pour se marier, & qu'ils n'en acquie-
» rent qu'en devenant vieux. Jeunes,
» ils corrompent les femmes de leurs
» voisins ; vieux, ils ne peuvent fixer
» l'affection de leurs épouses. Ils ont
» trompé étant jeunes ; on les trompe
» à leur tour étant vieux. C'est une des
» réactions de la justice universelle qui
» gouverne le monde. Un excès y ba-
» lance toujours un autre excès. Ainsi
» la plupart des Européens passent leur
» vie dans ce double désordre, & ce
» désordre augmente dans une société,
» à mesure que les richesses s'y accu-
» mulent sur un moindre nombre de
» têtes. L'état est semblable à un jar-
» din, où les petits arbres ne peuvent
» venir s'il y en a de trop grands qui
» les ombragent ; mais il y a cette dif-
» férence, que la beauté d'un jardin

» peut résulter d'un petit nombre de
» grands arbres, & que la prospérité
» d'un état dépend toujours de la mul-
» titude & de l'égalité des sujets, &
» non pas d'un petit nombre de riches.

PAUL.

» Mais qu'est-il besoin d'être riche
» pour se marier ?

LE VIEILLARD.

» Afin de passer ses jours dans l'a-
» bondance, sans rien faire.

PAUL.

» Et pourquoi ne pas travailler ? Je
» travaille bien moi.

LE VIEILLARD.

» C'est qu'en Europe le travail des
» mains déshonore. On l'appelle travail
» méchanique. Celui même de labourer
» la terre y est le plus méprisé de tous.
» Un artisan y est bien plus estimé
» qu'un paysan.

PAUL.

» Quoi ! l'art qui nourrit les hommes
» est

» eſt mépriſé en Europe ! Je ne vous » comprends pas.

LE VIEILLARD.

„ Oh ! il n'eſt pas poſſible à un homme „ élevé dans la nature, de comprendre „ les dépravations de la ſociété. On ſe „ fait une idée préciſe de l'ordre, mais „ non pas du déſordre. La beauté, la „ vertu, le bonheur, ont des propor- „ tions ; la laideur, le vice & le mal- „ heur, n'en ont point.

PAUL.

„ Les gens riches ſont donc bienheu- „ reux ! Ils ne trouvent d'obſtacles a „ rien ; ils peuvent combler de plaiſirs „ les objets qu'ils aiment.

LE VIEILLARD.

„ Ils ſont la plupart uſés ſur tous les „ plaiſirs, par cela même qu'ils ne leur „ coûtent aucunes peines. N'avez-vous „ pas éprouvé que le plaiſir du repos „ s'achete par la fatigue ; celui de man- „ ger, par la faim ; celui de boire, par la „ ſoif ? Hé bien, celui d'aimer & d'être „ aimé, ne s'acquiert que par une mul- „ titude de privations & de ſacrifices.

„ Les richesses ôtent aux riches tous
„ ces plaisirs-là, en prévenant leurs be-
„ soins. Joignez à l'ennui qui suit leur
„ satiété, l'orgueil qui naît de leur opu-
„ lence, & que la moindre privation
„ blesse lors même que les plus grandes
„ jouissances ne le flattent plus. Le par-
„ fum de mille roses ne plaît qu'un ins-
„ tant; mais la douleur que cause une
„ seule de leurs épines dure long-temps
„ après sa piqûre. Un mal au milieu des
„ plaisirs, est pour les riches une épine
„ au milieu des fleurs. Pour les pauvres,
„ au contraire, un plaisir au milieu des
„ maux est une fleur au milieu des épi-
„ nes. Il en goûtent vivement la jouis-
„ sance. Tout effet augmente par son
„ contraste. La nature a tout balancé.
„ Quel état, à tout prendre, croyez-vous
„ préférable, de n'avoir presque rien à
„ espérer & tout à craindre, ou presque
„ rien à craindre & tout à espérer? Le
„ premier état est celui des riches, &
„ le second celui des pauvres. Mais ces
„ extrêmes sont également difficiles à
„ supporter aux hommes, dont le bon-
„ heur consiste dans la médiocrité &
„ la vertu.

PAUL.

„ Qu'entendez-vous par la vertu?

LE VIEILLARD.

„ Mon fils ! vous qui soutenez vos „ parens par vos travaux , vous n'avez „ pas besoin qu'on vous la définisse. La „ vertu est un effort fait sur nous-mêmes „ pour le bien d'autrui, dans l'intention „ de plaire à Dieu seul.

PAUL.

„ Oh , que Virginie est vertueuse ! „ C'est par vertu qu'elle a voulu être „ riche , afin d'être bienfaisante. C'est „ par vertu qu'elle est partie de cette île : „ la vertu l'y ramenera „. L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme , toutes ses inquiétudes s'évanouissoient. Virginie n'avoit point écrit, parce qu'elle alloit arriver. Il falloit si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent. Il faisoit l'énumération des vaisseaux qui avoient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'étoit embarquée n'en mettroit pas plus de deux. Les constructeurs étoient aujourd'hui si savans, & les marins si habiles. Il parloit des arrangemens qu'il alloit faire pour la recevoir ; du nouveau logement qu'il alloit bâtir ;

des plaiſirs & des ſurpriſes qu'il lui ménageroit chaque jour, quand elle ſeroit ſa femme; ſa femme! ... Cette idée le raviſſoit. Au moins, mon pere, me diſoit-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaiſir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous ſerez toujours avec nous, n'ayant d'autre ſouci que celui de vous amuſer & de vous réjouir. Et il alloit, hors de lui, porter à ſa famille la joie dont il étoit enivré.

En peu de temps, les grandes craintes ſuccedent aux grandes eſpérances. Les paſſions violentes jettent toujours l'ame dans les extrêmités oppoſées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenoit me voir accablé de triſteſſe. Il me diſoit: " Virginie ne m'écrit point. Si elle étoit „ partie d'Europe, elle m'auroit mandé „ ſon départ. Ah! les bruits qui ont „ couru d'elle ne ſont que trop fondés. Sa tante l'a mariée à un grand „ ſeigneur. L'amour des richeſſes l'a „ perdue comme tant d'autres. Dans „ ces livres qui peignent ſi bien les „ femmes, la vertu n'eſt qu'un ſujet de „ roman. Si Virginie avoit eu de la „ vertu, elle n'auroit pas quitté ſa propre mere & moi. Pendant que je paſſe „ ma vie à penſer à elle, elle m'oublie. „ Je m'afflige, & elle ſe divertit. Ah!

„ cette pensée me désespere. Tout travail me déplaît ; toute société m'ennuie. Plût à Dieu que la guerre fût „ déclarée dans l'Inde ! J'irois y mourir.

„ Mon fils ! lui répondis-je, le courage qui nous jette dans la mort, „ n'est que le courage d'un instant. Il „ est souvent excité par les vains applaudissemens des hommes. Il en est „ un plus rare & plus nécessaire, qui „ nous fait supporter chaque jour, sans „ témoin & sans éloge, les traverses de „ la vie : c'est la patience. Elle s'appuie, „ non sur l'opinion d'autrui ou sur l'impulsion de nos passions, mais sur la „ volonté de Dieu. La patience est le „ courage de la vertu. „

“ Ah! s'écria-t-il, je n'ai donc point „ de vertu ! Tout m'accable & me désespere. » « La vertu, repris-je, toujours „ égale, constante, invariable, n'est „ pas le partage de l'homme. Au milieu „ de tant de passions qui nous agitent, „ notre raison se trouble & s'obscurcit ; „ mais il est des phares où nous pouvons en rallumer le flambeau : ce sont „ les lettres.

„ Les lettres, mon fils, sont un secours du ciel. Ce sont des rayons de „ cette sagesse qui gouverne l'univers, „ que l'homme, inspiré par un art céleste, a appris à fixer sur la terre.

„ Semblables aux rayons du ſoleil, elles
„ éclairent, elles réjouiſſent, elles
„ échauffent; c'eſt un feu divin. Com-
„ me le feu, elles approprient toute
„ la nature à notre uſage. Par elles,
„ nous réuniſſons autour de nous, les
„ choſes, les lieux, les hommes &
„ les temps. Ce ſont elles qui nous
„ rappellent aux regles de la vie hu-
„ maine. Elles calment les paſſions;
„ elles répriment les vices; elles exci-
„ tent les vertus par les exemples au-
„ guſtes des gens de bien qu'elle cé-
„ lebrent, & dont elle nous préſentent
„ les images toujours honorées. Ce ſont
„ des filles du ciel qui deſcendent ſur
„ la terre pour charmer les maux du
„ genre humain. Les grands écrivains
„ qu'elles inſpirent ont toujours paru
„ dans les temps les plus difficiles à
„ ſupporter à toute ſociété, les temps
„ de barbarie & ceux de dépravation.
„ Mon fils, les lettres ont conſolé une
„ infinité d'hommes plus malheureux
„ que vous; Xénophon, exilé de ſa
„ patrie après y avoir ramené dix mille
„ Grecs; Scipion l'Africain, laſſé des
„ calomnies des Romains; Lucullus de
„ leur brigues; Catinat de l'ingratitude
„ de ſa cour. Les Grecs, ſi ingénieux,
„ avoient réparti à chacune des Muſes
„ qui préſident aux lettres, une partie

„ de notre entendement pour le gouverner : nous devons donc leur donner „ nos passions à régir, afin qu'elles leur „ imposent un joug & un frein. Elles „ doivent remplir, par rapport aux „ puissances de notre ame, les mêmes „ fonctions que les Heures qui atteloient „ & conduisoient les chevaux du soleil.

„ Lisez donc, mon fils. Les sages qui „ ont écrit avant nous, sont des voyageurs qui nous ont précédés dans les „ sentiers de l'infortune, qui nous tendent la main & nous invitent à nous „ joindre à leur compagnie, lorsque „ tout nous abandonne. Un bon livre est „ un bon ami. „

“ Ah! s'écrioit Paul, je n'avois pas besoin de savoir lire quand Virginie „ étoit ici. Elle n'avoit pas plus étudié „ que moi; mais quand elle me regardoit en m'appelant son ami, il m'étoit impossible d'avoir du chagrin. „

“ Sans doute, lui disois-je, il n'y a „ point d'ami aussi agréable qu'une maîtresse qui nous aime. Il y a de plus, „ dans la femme, une gaieté légere qui „ dissipe la tristesse de l'homme. Ses „ graces font évanouir les noirs fantômes de la réflexion. Sur son visage, „ sont les doux attraits & la confiance. „ Quelle joie n'est rendue plus vive par

„ sa joie ? Quel front ne se déride pas
„ à son sourire ? Quelle colere résiste à
„ ses larmes ? Virginie reviendra avec
„ plus de philosophie que vous. Elle
„ sera bien surprise de ne pas retrouver
„ le jardin tout-à-fait rétabli, elle qui
„ ne songe qu'à l'embellir malgré les
„ persécutions de sa parente, loin de
„ sa mere & de vous. „

L'idée du retour prochain de Virginie renouveloit le courage de Paul, & le ramenoit à ses occupations champêtres. Heureux au milieu de ses peines de proposer à son travail une fin qui plaisoit à sa passion !

Un matin, au point du jour, c'étoit le 24 décembre 1752, Paul, en se levant, apperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon étoit le signalement d'un vaisseau qu'on voyoit en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportoit pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'étoit embarqué pour aller le reconnoître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé étoit le Saint-Gérand, du port de 700 tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il étoit à quatre lieues au large, & qu'il ne mouilleroit

mouilleroit au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent étoit favorable. Il n'en faisoit point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportoit de France. Il y en avoit une pour madame de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussi-tôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein & courut à l'habitation. Du plus loin qu'il apperçut la famille, qui attendoit son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air sans pouvoir parler; & aussi-tôt tout le monde se rassembla chez madame de la Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à sa mere qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grande-tante, qui l'avoit voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, & enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettoit d'arriver à l'Isle de France que dans la saison des ouragans; qu'elle avoit essayé en vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devoit à sa mere & aux habitudes du premier âge; qu'elle en avoit été traitée de fille insensée, dont la tête étoit gâtée par les romans; qu'elle n'étoit maintenant sensible qu'au bonheur de revoir & d'embrasser sa chere famille, & qu'elle eût satisfait cet ardent desir dès

le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'étoit opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, & d'une grosse mer qui régnoit au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille transportée de joie, s'écria: " Virginie est arrivée!,, Maîtres & serviteurs, tous s'embrasserent. Madame de la Tour dit à Paul: " Mon ,, fils, allez prévenir notre voisin de ,, l'arrivée de Virginie.,, Aussi-tôt, Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, & Paul & lui s'acheminerent vers mon habitation.

Il pouvoit être dix heures du soir. Je venois d'éteindre ma lampe & de me coucher, lorsque j'apperçus à travers les palissades de ma cabane, une lumiere dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appeloit. Je me leve; & à peine j'étois habillé, que Paul, hors de lui & tout essoufflé, me saute au cou en me disant: " Allons, allons, Virginie est arri- ,, vée. Allons au port, le vaisseau y ,, mouillera au point du jour.,,

Sur le champ, nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la montagne Longue, & que nous

étions déja ſur le chemin qui mene des Pamplemouſſes au port, j'entendis quelqu'un marcher derriere nous. C'étoit un noir qui s'avançoit à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venoit & où il alloit en ſi grande hâte. Il me répondit: « Je » viens du quartier de l'île appelé la » Poudre d'or: on m'envoie au port, » avertir le gouverneur qu'un vaiſſeau » de France eſt mouillé ſous l'île d'Am- » bre. Il tire du canon pour demander » du ſecours; car la mer eſt bien mau- » vaiſe ». Cet homme ayant ainſi parlé, continua ſa route ſans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul: « Allons vers le » quartier de la Poudre d'or: au-devant » de Virginie; il n'y a que trois lieues » d'ici ». Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faiſoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée. On voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obſcurité affreuſe. On diſtinguoit, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, ſombres, peu élevés, qui s'entaſſoient vers le milieu de l'île, & venoient de la mer avec une grande vîteſſe, quoiqu'on ne ſentît pas le moindre vent à terre. Chemin faiſant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre;

mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étoit des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout; & ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avoit précédé.

Nous nous hâtions d'avancer, sans dire un mot, & sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre d'or. Les flots s'y brisoient avec un bruit épouvantable. Ils en couvroient les rochers & les greves d'écumes d'un blanc éblouissant & d'étincelles de feu. Malgré les ténébres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avoit tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitans s'étoient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitans nous raconta que dans l'après-midi, il avoit vu un vaisseau en pleine

mer porté sur l'île par les courans : que la nuit l'avoit dérobé à sa vue ; que deux heures après le coucher du soleil, il l'avoit entendu tirer du canon pour appeler du secours ; mais que la mer étoit si mauvaise, qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui : que bientôt après, il avoit cru appercevoir ses fanaux allumés, & que, dans ce cas, il craignoit que le vaisseau venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre & la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le coin de Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis : que si cela étoit, ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer, ce vaisseau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, & nous dit qu'il avoit traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte ; qu'il l'avoit sondé ; que la tenure & le mouillage en étoient très-bons, & que le vaisseau y étoit en parfaite sûreté comme dans le meilleur port. « J'y mettrois toute ma for» tune, ajouta-il, & j'y dormirois aussi » tranquillement qu'à terre. ». Un troisieme habitant dit qu'il étoit impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvoient naviguer. Il assura qu'il l'avoit vu mouiller au-delà de l'île d'Ambre, en sorte que

ſi le vent venoit à s'élever au matin, il ſeroit le maître de pouſſer au large ou de gagner le port. D'autres habitans ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils conteſtoient entre eux, ſuivant la coutume des créoles oiſifs, Paul & moi nous gardions un profond ſilence. Nous reſtâmes là juſqu'au petit point du jour; mais il faiſoit trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût diſtinguer aucun objet ſur la mer, qui, d'ailleurs, étoit couverte de brume : nous n'entrevîmes au large, qu'un nuage ſombre qu'on nous dit être l'île d'Ambre, ſituée à un quart de lieu de la côte. On n'appercevoit dans ce jour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, & quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparoiſſoient de temps en temps au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les ſept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours; c'étoit le gouverneur, M. de la Bourdonaye, qui arrivoit à cheval, ſuivi d'un détachement de ſoldats armés de fuſils, & d'un grand nombre d'habitans & de noirs. Il plaça ſes ſoldats ſur le rivage, & leur ordonna de faire feu de leurs armes tous-à-la-fois. A peine leur décharge fut faite, que nous apperçûmes ſur la mer une

lueur, suivie presqu'aussi-tôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau étoit à peu de distance de nous, & nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous apperçûmes alors à travers le brouillard, le corps & les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandoit la manœuvre, & les cris des matelots qui crierent trois fois VIVE LE ROI : car c'est le cri des François dans les dangers extrêmes ainsi que dans les grandes joies; comme si, dans les dangers, ils appeloient leur prince à leur secours, ou comme s'ils vouloient témoignr alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Gérand apperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de la Bourdonaye fit allumer de grands feux de distance en distance sur la greve, & envoya chez tous les habitans du voisinage, chercher des vivres, des planches, des cables, & des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnée de leurs noirs chargés de provisions & d'agrès, qui venoient des habitations de la Poudre d'or, du quartier de Flacque & de

la riviere du Rempart. Un des plus anciens de ces habitans s'approcha du gouverneur & lui dit : „ Monſieur, on a „ entendu toute la nuit des bruits ſourds „ dans la montagne. Dans les bois, les „ feuilles des arbres remuent ſans qu'il „ faſſe de vent. Les oiſeaux de marine „ ſe réfugient à terre ; certainement „ tous ces ſignes annoncent un ouragan. „ “ Eh bien, mes amis, répondit le gouverneur, nous y ſommes „ préparés, & ſurement le vaiſſeau l'eſt „ auſſi. „

En effet, tout préſageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on diſtinguoit au zénith étoient à leur centre d'un noir affreux, & cuivrés ſur leurs bords. L'air retentiſſoit des cris des paillencus, des frégates, des coupeurs d'eau, & d'une multitude d'oiſeaux de marine qui malgré l'obſcurité de l'atmoſphere, venoient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme ſi des torrens d'eau, mêlés à des tonnerres, euſſent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : “ Voilà l'ouragan ! „ & dans l'inſtant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'île

d'Ambre & ſon canal. Le Saint-Gérand parut alors à découvert avec ſon pont chargé de monde, ſes vergues & ſes mâts de hune amenés ſur le tillac, ſon pavillon en berne, quatre cables ſur ſon avant, & un de retenue ſur ſon arriere. Il étoit mouillé entre l'île d'Ambre & la terre, en deçà de la ceinture de reſcifs, qui entouroit l'île de France, & qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaiſſeau n'avoit paſſé avant lui. Il preſentoit ſon avant aux flots qui venoient de la pleine mer, & à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, ſa proue ſe ſoulevoit toute entiere, de ſorte qu'on en voyoit la carêne en l'air; mais dans ce mouvement, ſa poupe venant à plonger, diſparoiſſoit à la vue juſqu'au couronnement, comme ſi elle eût été ſubmergée. Dans cette poſition où le vent & la mer la jetoient à terre, il lui étoit également impoſſible de s'en aller par où il étoit venu, ou, en coupant ſes cables, d'échouer ſur le rivage dont il étoit ſéparé par de hauts fonds ſemés de reſcifs. Chaque lame qui venoit briſer ſur la côte, s'avançoit en mugiſſant juſqu'au fond des anſes, & y jettoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis venant à ſe retirer, elle découvroit une grande partie du lit du rivage dont elle rouloit les

cailloux avec un bruit rauque & affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissoit à chaque instant, & tout le canal compris entre cette île & l'île d'Ambre, n'étoit qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues noires & profondes. Ces écumes s'amassoient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, & le vent qui en balayoit la surface, les portoit par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs & innombrables qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortoit de la mer. L'horizon offroit tous les signes d'une longue tempête : la mer y paroissoit confondue avec le ciel. Il s'en détachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversoient le zénith avec la vîtesse des oiseaux, tandis que d'autres y paroissoient immobiles comme de grands rochers. On n'appercevoit aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre & blafarde éclairoit seule tous les objets de la terre, de la mer & des cieux.

Dans les balancemens du vaisseau, ce qu'on craignoit arriva. Les cables de son avant rompirent; & comme il n'étoit plus retenu que par une seule ancre, il fut jetté sur les rochers à une

demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élancer à la mer, lorſque je le ſaiſis par le bras. " Mon fils, lui dis-„ je, voulez-vous périr? „ " Que j'aille „ à ſon ſecours, s'écria-t-il, ou que je „ meure! „ Comme le déſeſpoir lui ôtoit la raiſon, pour prévenir ſa perte, Domingue & moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous ſaiſimes l'une des extrêmités. Paul alors s'avança vers le Saint-Gérand, tantôt nageant, tantôt marchant ſur les reſcifs. Quelquefois, il avoit l'eſpoir de l'aborder; car la mer, dans ces mouvemens irréguliers, laiſſoit le vaiſſeau preſque à ſec, de maniere qu'on eût pu faire le tour à pied: mais bientôt après, revenant ſur ſes pas avec une nouvelle furie, elle le couvroit d'énormes voûtes d'eau qui ſoulevoient tout l'avant de ſa carêne, & rejetoient bien loin ſur le rivage le malheureux Paul, les jambes en ſang, la poitrine meurtrie, & à demi noyé. A peine ce jeune homme avoit-il repris l'uſage de ſes ſens, qu'il ſe relevoit, & retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaiſſeau que la mer cependant entr'ouvroit par d'horribles ſecouſſes. Tout l'équipage déſeſpérant alors de ſon ſalut, ſe précipitoit en foule à la mer, ſur

des vergues, des planches, des cages à poules, des tables & des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Gérand, tendant les bras vers celui qui faisoit tant d'efforts pour la joindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur & de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble & assuré, elle nous faisoit signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étoient jettés à la mer. Il n'en restoit plus qu'un sur le pont, qui étoit tout nu & nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect; nous le vîmes se jetter à ses genoux, & s'efforcer même de lui ôter ses habits : mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussi-tôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la, sauvez-la; ne la quittez „ pas. „ Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre & la côte, & s'avança en rugissant vers le vaisseau qu'elle menaçoit de ses flancs noirs & de ses sommets écumans. A cette terrible vue, le matelot s'élança

ſeul à la mer; & Virginie, voyant la mort inévitable, poſa une main ſur ſes habits, l'autre ſur ſon cœur, & levant en haut des yeux ſereins, parut un ange qui prend ſon vol vers les cieux.

O jour affreux! hélas! tout fut englouti. La lame jetta bien avant dans les terres une partie des ſpectateurs qu'un mouvement d'humanité avoit portés à s'avancer vers Virginie, ainſi que le matelot qui l'avoit voulu ſauver à la nage. Cet homme échappé à une mort preſque certaine, s'agenouilla ſur le ſable en diſant : " O mon Dieu! vous ,, m'avez ſauvé la vie; mais je l'au- ,, rois donnée de bon cœur pour cette ,, digne demoiſelle qui n'a jamais voulu ,, ſe déshabiller comme moi. ,, Domingue & moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul ſans connoiſſance, rendant le ſang par la bouche & par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens; & nous cherchâmes de notre côté le long du rivage, ſi la mer n'y apporteroit point le corps de Virginie : mais le vent ayant tourné ſubitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penſer que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la ſépulture. Nous

nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un nauffrage où un grand nombre de personnes avoient péri, la plupart doutant, par une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence ; car il y a des maux si terribles & si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant, on avoit mis Paul, qui commençoit à reprendre ses sens, dans une maison voisine jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mere de Virginie & son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la riviere des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jettoit beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes ; & un des premiers objets que j'apperçus sur le rivage, fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vu périr. Ses traits n'étoient point sensiblement altérés. Ses yeux étoient fermés ; mais la sérénité étoit encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confondoient sur ses joues avec les roses de la pudeur,

Une de ſes mains étoit ſur ſes habits, & l'autre, qu'elle appuyoit ſur ſon cœur, étoit fortement fermée & roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte : mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je vis que c'étoit le portrait de Paul, qu'elle lui avoit promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivroit ! A cette derniere marque de la conſtance & de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amerement. Pour Domingue, il ſe frappoit la poitrine & perçoit l'air de ſes cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent ſoin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupoient de ce triſte office, nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de la Tour & Marguerite en prieres, en attendant des nouvelles du vaiſſeau. Dès que madame de la Tour m'apperçut, elle s'écria : « Où eſt ma » fille ? ma chere fille ? mon enfant ? » Ne pouvant douter de ſon malheur à mon ſilence & à mes larmes, elle fut ſaiſie tout-à-coup d'étouffement & d'angoiſſes douloureuſes ; ſa voix ne faiſoit plus entendre que des ſoupirs & des ſanglots. Pour Marguerite, elle s'écria :

« Où est mon fils? Je ne vois point mon » fils ; & elle s'évanouit. Nous courûmes à elle ; & l'ayant faite revenir, je l'assurai que Paul étoit vivant, & que le gouverneur en faisoit prendre soin. Elle ne reprit ses sens, que pour s'occuper de son amie qui tomboit de temps en temps dans de longs évanouissemens. Madame de la Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances; & par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'étoit égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvroit la connoissance, elle tournoit des regards fixes & mornes vers le ciel. En vain son amie & moi, nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres; elle paroissoit insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, & il ne sortoit de sa poitrine oppressée, que de sourds gémissemens.

Dès le matin, on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'usage de ses sens; mais il ne pouvoit proférer une parole. Son entrevue avec sa mere & madame de la Tour, que j'avois d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avois pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses meres. Elles se mirent l'une

l'une & l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baiserent, & leurs larmes qui avoient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencerent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, & leur procura un repos léthargique semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de la Bourdonaye m'envoya avertir secrétement, que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par son ordre, & que de là, on alloit le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussi-tôt au Port-Louis, où je trouvai des habitans de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avoit de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avoient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, & tiroient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvroient la marche du convoi. Ils portoient leurs fusils baissés. Leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisoient entendre que des sons lugubres, & on voyoit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avoient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer

de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île vêtues de blanc & tenant des palmes à la main, portoient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfans le suivoit en chantant des hymnes : après eux venoit tout ce que l'île avoit de plus distingué dans ses habitans & dans son état-major, à la suite duquel marchoit le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avoit ordonné, pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait si long-temps le bonheur, & que sa mort remplissoit maintenant de désespoir; toute la pompe funebre fut dérangée; les hymnes & les chants cesserent; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs & des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets & des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une Sainte. Les meres demandoient à Dieu une fille comme elle; les garçons, des amantes aussi constants; les pauvres, une amie aussi tendre; les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de sa sépulture, des négresses de Madagascar & des Caffres de Mosambique, déposerent autour d'elle des paniers de fruits, & suspendirent des pieces d'étoffes aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays. Des Indiennes du Bengale & de la côte Malabare, apporterent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles donnerent la liberté sur son corps ; tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations, & tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau !

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, & en écarter quelques filles de pauvres habitans, qui vouloient s'y jetter à toute force, disant qu'elles n'avoient plus de consolation à espérer dans le monde, & qu'il ne leur restoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'une touffe de bambous, où en venant à la messe avec sa mere & Marguerite, elle aimoit à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appeloit alors son frere.

Au retour de cette pompe funebre, M. de la Bourdonaye monta ici, suivi

d'une partie de son nombreux cortége. Il offrit à madame de la Tour & à son amie tous les secours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation contre sa tante dénaturée ; & s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. « Je desirois, lui dit-il, votre » bonheur & celui de votre famille : » Dieu m'en est témoin. Mon ami, » il faut aller en France ; je vous y ferai » avoir du service. Dans votre absence, » j'aurai soin de votre mere comme de la » mienne ; » & en même-temps, il lui présenta la main ; mais Paul retira la sienne, & détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étois capable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher ; mais son chagrin paroissoit augmenter à mesure que son corps reprenoit des forces. Il étoit insensible à tout, ses regards étoient éteints, & il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. Madame de la Tour, qui étoit mourante, lui disoit souvent : « Mon fils, tant que je vous verrai, je croirai voir ma chere Virginie. » A ce nom de Virginie, il tressailloit &

s'éloignoit d'elle, malgré les invitations de sa mere qui le rappeloit auprès de son amie. Il alloit seul se retirer dans le jardin, & s'asseyoit au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avoit pris le plus grand soin de lui & de ces dames, nous dit que pour le tirer de sa noire mélancolie, il falloit lui laisser faire tout ce qu'il lui plairoit sans le contrarier en rien ; qu'il n'y avoit que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinoit.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdois pas de vue, je me mis en marche après lui, & je dis à Domingue de prendre des vivres & de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendoit cette montagne, sa joie & ses forces sembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses, & quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée : là, il s'agenouilla, & levant les yeux au ciel, il fit une longue priere. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers

l'Etre suprême, faisoit voir que son ame commençoit à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue & moi nous nous mîmes à genoux à son exemple, & nous priâmes avec lui. Ensuite, il se leva, & prit sa route vers le nord de l'île, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savois qu'il ignoroit non-seulement où on avoit déposé le corps de Virginie, mais même s'il avoit été retiré de la mer : je lui demandai pourquoi il avoit été prier Dieu au pied de ces bambous ; il me répondit : « Nous y avons été si souvent ! »

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture ; ensuite, nous dormîmes sur l'herbe, au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se détermineroit à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, & il fit quelques mouvemens comme pour y retourner, mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénérai son intention, & je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la poudre d'or. Il descendit préci-

pitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avoit péri le Saint-Gérand. A la vue de l'île d'Ambre & de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria : " Virginie ! ô ma chere Virginie ! ,, & aussi-tôt il tomba en défaillance. Domingue & moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer ; mais l'ayant supplié de ne pas renouveller sa douleur & la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours il se rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avoit été demander la grace de l'esclave de la riviere Noire ; il revît ensuite les bords de la riviere des trois Mamelles où elle s'assit ne pouvant plus marcher, & la partie du bois où elle s'étoit égarée. Tous les lieux qui lui rappeloient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée ; la riviere de la montagne Longue ; ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avoit planté, les pelouses où elle aimoit à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisoit à chanter, firent tour-à-tour couler ses larmes ; & les mêmes échos qui

avoient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs, ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux : “ Virginie ! ô ma chere Virginie ! ”

Dans cette vie ſauvage & vagabonde, ſes yeux ſe caverent, ſon teint jaunit & ſa ſanté s'altéra de plus en plus. Perſuadé que le ſentiment de nos maux redouble par le ſouvenir de nos plaiſirs, & que les paſſions s'accroiſſent dans la ſolitude, je réſolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappeloient le ſouvenir de ſa perte, & de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de diſſipation. Pour cet effet, je le conduiſis ſur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avoit jamais été. L'agriculture & le commerce répandoient alors dans cette île beaucoup de mouvement & de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui équarriſſoient des bois, & d'autres qui les ſcioient en planches ; des voitures alloient & venoient le long de ſes chemins : de grands troupeaux de bœufs & de chevaux y paiſſoient dans de vaſtes pâturages, & la campagne y étoit parſemée d'habitations. L'élévation du ſol y permettoit en pluſieurs lieux la culture de diverſes eſpeces de végétaux de l'Europe. On y voyoit çà & là des moiſſons

de

de blé dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircis des bois, & des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y étoit même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs situées vers le milieu de l'île, & entourées de grands bois, on n'appercevoit ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'Eglise des Pamplemousses, ni rien qui pût rappeller à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes même qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite & perpendiculaire, d'où s'élevent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduisis Paul. Je le tenois sans cesse en action, marchant avec lui au soleil & à la pluie, de jour & de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, & de donner le change à ses réflexions, par l'ignorance du lieu où nous étions, & du chemin que nous avions perdu. Mais l'ame d'un amant retrouve par-tout les traces de l'objet aimé. La nuit & le jour, le calme des solitudes & le bruit des habitations.

le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos elle se trouve vers le pôle qui l'attire. Quand je demandois à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams: " Où irons-nous maintenant ?,, Il se tournoit vers le nord & me disoit : " Voilà nos montagnes; retournons-y.,,

Je vis bien que tous les moyens que je tentois pour le distraire étoient inutiles, & qu'il ne me restoit d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma foible raison. Je lui répondis donc: " Oui, voilà les montagnes où ,, demeuroit votre chere Virginie, & ,, voilà le portrait que vous lui aviez ,, donné, & qu'en mourant elle portoit sur son cœur, dont les derniers ,, mouvemens ont encore été pour ,, vous.,, Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses foibles mains, & le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, & dans ses yeux à demi sanglans, des larmes s'arrêterent sans pouvoir couler.

Je lui dis : “ Mon fils, écoutez-moi
„ qui ſuis votre ami, qui ai été celui
„ de Virginie, & qui, au milieu de vos
„ eſpérances, ai ſouvent tâché de for-
„ tifier votre raiſon contre les acci-
„ dens imprévus de la vie. Que déplo-
„ rez-vous avec tant d'amertume ? Eſt-
„ ce votre malheur ? eſt-ce celui de
„ Virginie ?

„ Votre malheur ? Oui, ſans doute il
„ eſt grand. Vous avez perdu la plus
„ aimable des filles, qui auroit été la
„ plus digne des femmes. Elle avoit ſa-
„ crifié ſes intêrets aux vôtres, & vous
„ avoit préféré à la fortune comme la
„ ſeule récompenſe digne de ſa vertu.
„ Mais que ſavez-vous ſi l'objet de qui
„ vous deviez attendre un bonheur ſi
„ pur, n'eût pas été pour vous la ſource
„ d'une infinité de peines ? Elle étoit
„ ſans bien & déshéritée. Vous n'aviez
„ déſormais à partager avec elle que
„ votre ſeul travail. Revenue plus dé-
„ licate par ſon éducation, & plus cou-
„ rageuſe par ſon malheur même, vous
„ l'auriez vue chaque jour ſuccomber,
„ en s'efforçant de partager vos fatigues.
„ Quand elle vous auroit donné des en-
„ fans, ſes peines & les vôtres auroient
„ augmenté par la difficulté de ſoutenir
„ ſeule avec vous de vieux parens & une
„ famille naiſſante.

P 2

„ Vous me direz : Le gouverneur
„ nous auroit aidés. Que ſavez-vous ſi
„ dans une colonie qui change ſi ſouvent
„ d'adminiſtrateurs, vous aurez ſouvent
„ des la Bourdonayes ? s'il ne viendra
„ pas ici des chefs ſans mœurs &
„ ſans morale ? ſi, pour obtenir quelque
„ miſérable ſecours, votre épouſe n'eût
„ pas été obligée de leur faire ſa cour ?
„ Ou elle eût été foible & vous euſſiez
„ été à plaindre ; ou elle eût été ſage
„ & vous fuſſiez reſté pauvre : heureux
„ ſi à cauſe de ſa beauté & de ſa vertu,
„ vous n'euſſiez pas été perſécuté par
„ ceux mêmes de qui vous eſpériez la
„ protection !

„ Il me fût reſté, me direz-vous,
„ le bonheur indépendant de la fortune,
„ de protéger l'objet aimé qui s'attache
„ à nous, à proportion de ſa foibleſſe
„ même ; de le conſoler par mes propres
„ inquiétudes ; de le réjouir de ma
„ triſteſſe, & d'accroître notre amour
„ de nos peines mutuelles. Sans doute
„ la vertu & l'amour jouiſſent de ces
„ plaiſirs amers. Mais elle n'eſt plus,
„ & il vous reſte ce qu'après vous elle
„ a le plus aimé, ſa mere & la vôtre,
„ que votre douleur inconſolable conduira
„ au tombeau. Mettez votre bonheur
„ à les aider, comme elle l'y avoit
„ mis elle-même. Mon fils, la bienfai-

„ sance est le bonheur de la vertu ; il
„ n'y en a point de plus assuré & de
„ plus grand sur la terre. Les projets
„ de plaisirs, de repos, de délices, d'a-
„ bondance, de gloire, ne sont point
„ faits pour l'homme foible, voyageur
„ & passager. Voyez comme un pas vers
„ la fortune nous a précipités tous d'a-
„ byme en abyme. Vous vous y êtes
„ opposé, il est vrai, mais qui n'eût
„ pas cru que le voyage de Virginie
„ devoit se terminer par son bonheur &
„ le vôtre. Les invitations d'une parente
„ riche & âgée ; les conseils d'un sage
„ gouverneur ; les applaudissemens d'une
„ colonie ; les exhortations & l'autorité
„ d'un prêtre, ont décidé du malheur
„ de Virginie. Ainsi nous courons à no-
„ tre perte, trompés par la prudence
„ même de ceux qui nous gouvernent.
„ Il eût mieux valu sans doute ne pas
„ les croire, ni se fier à la voix & aux
„ espérances d'un monde trompeur.
„ Mais enfin, de tant d'hommes que
„ nous voyons si occupés dans ces plai-
„ nes, de tant d'autres qui vont cher-
„ cher la fortune aux Indes, ou qui,
„ sans sortir de chez eux, jouissent en
„ repos en Europe des travaux de ceux-
„ ci, il n'y en a aucun qui ne soit des-
„ tiné à perdre un jour ce qu'il chérit
„ le plus ; grandeurs, fortune, femme,

„ enfans, amis. La plupart auront à
„ joindre à leur perte le ſouvenir de
„ leur propre imprudence. Pour vous,
„ en rentrant en vous-même, vous n'a-
„ vez rien à vous reprocher. Vous avez
„ été fidele à votre foi. Vous avez eu
» à la fleur de la jeuneſſe, la prudence
» d'un ſage en ne vous écartant pas du
» ſentiment de la nature. Vos vues ſeu-
» les étoient légitimes, parce qu'el-
» les étoient pures, ſimples, déſin-
» téreſſées, & que vous aviez ſur Vir-
» ginie des droits ſacrés, qu'aucune
» fortune ne pouvoit balancer. Vous
» l'avez perdue, & ce n'eſt ni votre im-
» prudence ni votre avarice, ni votre
» fauſſe ſageſſe qui vous l'ont fait perdre,
» mais Dieu même, qui a employé les
» paſſions d'autrui pour vous ôter l'ob-
» jet de votre amour; Dieu, de qui
» vous tenez tout, qui voit tout ce
» qui vous convient, & dont la ſa-
» geſſe ne vous laiſſe aucun lieu au re-
» pentir & au déſeſpoir qui marchent à
» la ſuite des maux dont nous avons été
» la cauſe.

» Voilà ce que vous pouvez vous dire
» dans votre infortune : Je ne l'ai pas
„ méritée. Eſt-ce donc le malheur de Vir-
„ ginie, ſa fin, ſon état préſent, que
„ vous déplorez ? Elle a ſubi le ſort ré-
„ ſervé à la naiſſance, à la beauté & aux

„ empires mêmes. La vie de l'homme avec tous ſes projets, s'éleve comme une petite tour dont la mort eſt le couronnement. En naiſſant, elle étoit condamnée à mourir. Heureuſe d'avoir dénoué les liens de ſa vie avant ſa mere, avant la vôtre, avant vous; c'eſt-à-dire, de n'être pas morte pluſieurs fois avant la derniere !

„ La mort, mon fils, eſt un bien pour tous les hommes. Elle eſt la nuit de ce jour inquiet, qu'on appelle la vie. C'eſt dans le ſommeil de la mort que repoſent pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, les craintes qui agitent ſans ceſſe les malheureux vivans. Examinez les hommes qui paroiſſent les plus heureux : vous verrez qu'ils ont acheté leur prétendu bonheur bien cherement; la conſidération publique, par des maux domeſtiques; la fortune, par la perte de la ſanté; le plaiſir ſi rare d'être aimé, par des ſacrifices continuels : & ſouvent à la fin d'une vie ſacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour d'eux que des amis faux & des parens ingrats. Mais Virginie a été heureuſe juſqu'au dernier moment. Elle l'a été avec nous par les biens de la nature, loin de nous par ceux de la vertu : &, même dans le moment terrible où nous l'a-

„ vons vu périr, elle étoit encore heu-
„ reuſe ; car ſoit qu'elle jettât les yeux
„ ſur une colonie entiere à qui elle cau-
„ ſoit une déſolation univerſelle, ou ſur
„ vous qui couriez avec tant d'intrépi-
„ dité à ſon ſecours, elle a vu combien
„ elle nous étoit chere à tous. Elle s'eſt
„ fortifiée contre l'avenir, par le ſou-
„ venir de l'innocence de ſa vie, & elle
„ a reçu alors le prix que le ciel réſerve
„ à la vertu, un courage ſupérieur au
„ danger. Elle a préſenté à la mort un
„ viſage ſerein.

„ Mon fils, Dieu donne à la vertu
„ tous les événemens de la vie à ſup-
„ porter, pour faire voir qu'elle ſeule
„ peut en faire uſage & y trouver du
„ bonheur & de la gloire. Quand il lui
„ réſerve une réputation illuſtre, il l'é-
„ leve ſur un grand théâtre, & la met
„ aux priſes avec la mort : alors ſon
„ courage ſert d'exemple, & le ſouve-
„ nir de ſes malheurs reçoit à jamais
„ un tribut de larmes de la poſtérité.
„ Voilà le moment immortel qui lui
„ eſt réſervé ſur une terre où tout paſſe,
„ & où la mémoire même de la plupart
„ des rois eſt bientôt enſevelie dans un
„ éternel oubli.

» Mais Virginie exiſte encore. Mon
» fils, voyez que tout change ſur la
» terre, & que rien ne s'y perd. Aucun

» art humain ne pourroit anéantir la plus » petite particule de matiere; & ce qui » fut raisonnable, sensible, aimant, » vertueux, religieux, auroit péri, lorsque les élémens dont il étoit revêtu » sont indestructibles! Ah! si Virginie » a été heureuse avec nous, elle l'est » maintenant bien davantage. Il y a un » Dieu, mon fils: toute la nature l'annonce; je n'ai pas besoin de vous le » prouver. Il n'y a que la méchanceté » des hommes qui leur fasse nier une » justice qu'ils craignent. Son sentiment » est dans votre cœur, ainsi que ses » ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous donc qu'il laisse Virginie sans » récompense? Croyez-vous que cette » même puissance qui avoit revêtu cette » ame si noble d'une forme si belle où » vous sentiez un art divin, n'auroit pu » la tirer des flots? que celui qui a arrangé le bonheur actuel des hommes par » des loix que vous ne connoissez pas, ne » puisse en préparer un autre à Virginie par des loix qui vous sont également inconnues? Quand nous étions » dans le néant, si nous eussions été » capables de penser, aurions-nous pu » nous former une idée de notre existence? Et maintenant que nous sommes » dans cette existence ténébreuse & fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il

» y a au-delà de la mort par où nous
» en devons ſortir ? Dieu a-t-il beſoin,
» comme l'homme, du petit globe de
» notre terre, pour ſervir de théâtre à
» ſon intelligence & à ſa bonté, & n'a-
» t-il pu propager la vie humaine que
» dans les champs de la mort ? Il n'y a
» pas dans l'Océan une ſeule goutte d'eau
» qui ne ſoit pleine d'êtres vivans, qui
» reſſortiſſent à nous ; & il n'exiſteroit
» rien pour nous parmi tant d'aſtres qui
» roulent ſur nos têtes ! Quoi ! il n'y au-
» roit d'intelligence ſuprême & de bonté
» divine précisément que là où nous
» ſommes ; & dans ces globes rayonnans
» & innombrables, dans ces champs in-
» finis de lumiere qui les environnent,
» que ni les orages, ni les nuits n'obſcur-
« ciſſent jamais, il n'y auroit qu'un eſ-
» pace vain & un néant éternel ! Si,
» nous, qui ne nous ſommes rien donné,
» oſions aſſigner des bornes à la puiſ-
» ſance de laquelle nous avons tout
» reçu, nous pourrions croire que nous
» ſommes ici ſur les limites de ſon em-
» pire, où la vie ſe débat avec la mort,
» & l'innocence avec la tyrannie.

» Sans doute, il eſt quelque part un
» lieu où la vertu reçoit ſa récompenſe.
» Virginie maintenant eſt heureuſe. Ah !
» ſi du ſéjour des anges elle pouvoit ſe
» communiquer à vous, elle vous diroit

» comme dans ses adieux : O Paul ! la vie
» n'est qu'une épreuve. J'ai été trouvée
» fidele aux loix de la nature, de l'a-
» mour & de la vertu. J'ai traversé les
» mers pour obéir à mes parens ; j'ai
» renoncé aux richesses pour conserver
» ma foi ; & j'ai mieux aimé perdre la
» vie que de violer la pudeur. Le ciel a
» trouvé ma carriere suffisamment rem-
» plie. J'ai échappé pour toujours à la
» pauvreté, à la calomnie, aux tem-
» pêtes, au spectacle des douleurs d'au-
» trui. Aucun des maux qui effraient
» les hommes ne peut plus désormais
» m'atteindre ; & vous me plaignez ! Je
» suis pure & inaltérable comme une
» particule de lumiere ; & vous me rap-
» pelez dans la nuit de la vie ! O Paul !
» ô mon ami ! souviens-toi de ces jours
» de bonheur où dès le matin nous goû-
» tions la volupté des cieux, se levant
» avec le soleil sur les pitons de ces
» rochers, & se répandant avec ses
» rayons au sein de nos forêts. Nous
» éprouvions un ravissement dont nous
» ne pouvions comprendre la cause.
» Dans nos souhaits innocens, nous
» desirions être toute vue, pour jouir
» des riches couleurs de l'aurore ; tout
» odorat, pour sentir les parfums de
» nos plantes ; toute ouïe, pour enten-
» dre les concerts de nos oiseaux ; tout

» cœur, pour reconnoître ces bienfaits.
» Maintenant à la source de la beauté
» d'où découle tout ce qui est agréable
» sur la terre, mon ame voit, goûte,
» entend, touche immédiatement ce
» qu'elle ne pouvoit sentir alors que par
» de foibles organes. Ah! quelle lan-
» gue pourroit décrire ces rivages d'un
» orient éternel que j'habite pour tou-
» jours? Tout ce qu'une puissance in-
» finie & une bonté céleste ont pu créer
» pour consoler un être malheureux;
» tout ce que l'amitié d'une infinité d'ê-
» tres, réjouis de la même félicité, peut
» mettre d'harmonie dans des transports
» communs; nous l'éprouvons sans mé-
» lange. Soutiens donc l'épreuve qui
» t'est donnée, afin d'accroître le bon-
» heur de ta Virginie par des amours
» qui n'auront plus de terme, par un
» hymen dont les flambeaux ne pour-
» ront plus s'éteindre. Là, j'appaiserai
» tes regrets; là, j'essuierai tes larmes.
» O mon ami! mon jeune époux! éleve
» ton ame vers l'infini, pour supporter
» des peines d'un moment. »

Ma propre émotion mit fin à mon discours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria: « Elle n'est plus! » elle n'est plus! » Et une longue foiblesse succéda à ces douloureuses paroles. Ensuite, revenant à lui, il dit:

« Puisque la mort est un bien, & que
» Virginie est heureuse ; je veux aussi
» mourir pour me rejoindre à Virgi-
» nie. » Ainsi mes motifs de consolation ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étois comme un homme qui veut sauver son ami, coulant à fond au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avoit submergé. Hélas ! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, & Paul n'en avoit jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mere & madame de la Tour dans un état de langueur qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les caracteres vifs sur lesquels glissent les peines légeres, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : « O mon bon voisin !
» il m'a semblé cette nuit voir Virginie
» vêtue de blanc, au milieu de bocages
» & de jardins délicieux. Elle m'a dit :
» Je jouis d'un bonheur digne d'envie.
» Ensuite, elle s'est approchée de Paul
» d'un air riant, & l'a enlevé avec elle.
» Comme je m'efforçois de retenir mon
» fils, j'ai senti que je quittois moi-même
» la terre, & que je le suivois avec un
» plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu
» dire adieu à mon amie ; mais je l'ai

» vue qui nous ſuivoit avec Marie &
» Domingue. Mais ce que je trouve en-
» core de plus étrange, c'eſt que ma-
» dame de la Tour a fait, cette même
» nuit, un ſonge accompagné des mê-
» mes circonſtances. »

Je lui répondis: « Mon amie, je
» crois que rien n'arrive dans le monde
» ſans la permiſſion de Dieu. Les
» ſonges annoncent quelquefois la vé-
» rité. »

Madame de la Tour me fit le récit d'un ſonge tout-à-fait ſemblable, qu'elle avoit eu cette même nuit. Je n'avois jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la ſuperſtition; je fus donc frappé de la concordance de leur ſonge, & je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à ſe réaliſer. Cette opinion, que la vérité ſe préſente quelquefois à nous pendant le ſommeil, eſt répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres, Alexandre, Céſar, les Scipions, les deux Catons & Brutus, qui n'étoient pas des eſprits foibles. L'ancien & le nouveau teſtament nous fourniſſent quantité d'exemples de ſonges qui ſe ſont réaliſés. Pour moi, je n'ai beſoin à cet égard que de ma propre expérience, & j'ai éprouvé plus d'une fois que les ſon-

ges ſont des avertiſſemens que nous donne quelque intelligence qui s'intéreſſe à nous. Que ſi l'on veut combattre ou défendre avec des raiſonnemens, des choſes qui ſurpaſſent la lumiere de la raiſon humaine, c'eſt ce qui n'eſt pas poſſible. Cependant, ſi la raiſon de l'homme n'eſt qu'une image de celle de Dieu, puiſque l'homme trouve bien le moyen de faire parvenir ſes intentions juſqu'au bout du monde par des moyens ſecrets & cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploieroit-t-elle pas de ſemblables pour la même fin ? Un ami conſole ſon ami par une lettre qui traverſe une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, & vient apporter de la joie & de l'eſpérance à un ſeul homme ; pourquoi le ſouverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie ſecrette, au ſecours d'une ame vertueuſe qui ne met ſa confiance qu'en lui ſeul ? A-t-il beſoin d'employer quelque ſigne extérieur pour exécuter ſa volonté, lui qui agit ſans ceſſe dans tous ſes ouvrages par un travail intérieur.

Pourquoi douter des ſonges ? La vie, remplie de tant de projets paſſagers & vains, eſt-elle autre choſe qu'un ſonge ?

Quoi qu'il en ſoit, celui de mes amies infortunées ſe réaliſa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de ſa chere Virginie, dont il prononçoit ſans ceſſe le nom. Marguerite vit venir ſa fin huit jours après celle de ſ... fils, avec une joie qui n'eſt donnée qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de la Tour, « dans l'eſpé» rance, lui dit-elle, d'une douce & » éternelle réunion. La mort eſt le plus » grand des biens, ajouta-t-elle; on doit » la deſirer. Si la vie eſt une punition, » on doit en ſouhaiter la fin: ſi c'eſt » une épreuve, on doit la demander » courte. »

Le gouvernement prit ſoin de Domingue & de Marie, qui n'étoient plus en état de ſervir, & qui ne ſurvécurent pas long-temps à leur maîtreſſe. Pour le pauvre Fidele, il étoit mort de langueur à-peu-près dans le même temps que ſon maître.

J'amenai chez moi madame de la Tour, qui ſe ſoutenoit au milieu de ſi grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit conſolé Paul & Marguerite juſqu'au dernier inſtant, comme ſi elle n'avoit eu que leur malheur à ſupporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parloit chaque jour comme d'amis chéris qui étoient dans le

le voisinage. Cependant, elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle prioit Dieu de les lui pardonner, & d'appaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle étoit tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle étoit agitée de vapeurs qui lui rendoient la vie & la mort également insupportables. Tantôt, elle se reprochoit la fin prématurée de sa charmante petite niece, & la perte de sa mere qui s'en étoit suivie. Tantôt, elle s'applaudissoit d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureux qui, disoit-elle, avoient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : « Que n'envoie-t-on, s'é» crioit-elle, ces fainéans périr dans » nos colonies? » Elle ajoutoit que les idées d'humanité, de vertu, de religion adoptées par tous les peuples, n'étoient que des inventions de la politique de leurs Princes. Puis se jettant tout-à-coup dans une extrêmité opposée, elle s'a-

bandonnoit à des terreurs ſuperſtitieuſes qui la rempliſſoient de frayeurs mortelles. Elle couroit porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigoient, les ſuppliant d'appaiſer la divinité par le ſacrifice de ſa fortune, comme ſi des biens qu'elle avoit refuſés aux malheureux, pouvoient plaire au pere des hommes ! Souvent ſon imagination lui repréſentoit des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des ſpectres hideux erroient en l'appelant à grands cris. Elle ſe jettoit aux pieds de ſes directeurs, & elle imaginoit contre elle-même des tortures & des ſupplices; car le ciel, le juſte ciel envoie aux ames cruelles des viſions effroyables.

Ainſi elle paſſa pluſieurs années, tour-à-tour athée & ſuperſtitieuſe, ayant également en horreur la mort & la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une ſi déplorable exiſtence, fut le ſujet même auquel elle avoit ſacrifié les ſentimens de la nature. Elle eut le chagrin de voir que ſa fortune paſſeroit après elle à des parens qu'elle haïſſoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquels elle étoit ſujette, la firent enfermer comme folle, & mettre ſes biens en direction. Ainſi ſes richeſſes même acheverent ſa perte;

& comme elles avoient endurci le cœur de celle qu les possédoit, elles dénaturerent de même le cœur de ceux qui les desiroient. Elle mourut donc, & ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connoître qu'elle étoit dépouillée & méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avoit dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul; & autour d'eux, leurs tendres meres & leurs fideles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus: mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie; mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse; à consoler la pauvreté mécontente de son sort; à nourrir dans les jeunes amans une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail & la crainte des richesses.

La voix du peuple qui se tait sur les monumens élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de

Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé la PASSE DU SAINT-GÉRAND, du nom de ce vaiſſeau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrêmité de cette longue pointe de terre que vous appercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le Saint-Gérand ne put doubler la veille de l'ouragan pour entrer dans le port, s'appelle le CAP MALHEUREUX; & voici devant nous, au bout de ce vallon, la BAYE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée enſevelie dans le ſable, comme ſi la mer eût voulu rapporter ſon corps à ſa famille, & rendre les derniers devoirs à ſa pudeur, ſur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de ſon innocence.

Jeunes gens ſi tendrement unis! meres infortunées! chere famille! ces bois qui vous donnoient leurs ombrages, ces fontaines qui couloient pour vous, ces coteaux où vous repoſiez enſemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a oſé cultiver cette terre déſolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chevres ſont devenues ſauvages; vos vergers ſont détruits; vos oiſeaux ſont enfuis, & on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce baſſin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je ſuis

comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un pere qui a perdu ſes enfans, comme un voyageur qui erre ſur la terre où je ſuis reſté ſeul.

En diſant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en verſant des larmes, & les miennes avoient coulé plus d'une fois pendant ce funeſte récit.

Fin de Paul & Virginie.

L'ARCADIE.

COMME il y a des notes un peu longues dans les deux fragmens qui suivent, j'ai jugé convenable de les reléguer à la fin de chacun de ces articles. L'usage des notes, si commun aujourd'hui dans nos livres, vient, d'une part, de la mal-adresse des auteurs, qui se trouvent embarrassés pour interpoler dans leurs ouvrages des observations qu'ils croient intéressantes; & de l'autre, de la délicatesse des lecteurs, qui ne veulent point être interrompus dans leur lecture, par des digressions. Les anciens, qui écrivoient mieux que nous, n'ajoutoient point de notes à leur texte; mais ils s'y ecartoient à droite & à gauche, suivant leurs besoins. C'est ainsi qu'ont écrit les philosophes & les historiens les plus célebres de l'antiquité, tels qu'Hérodote, Platon, Xénophon, Tacite, le bon Plutarque... Leurs digressions répandent, à mon avis, une agréable variété dans leurs ouvrages. Ils vous font voir bien du pays en peu de temps, & vous promenent par des lacs, des montagnes, des forêts en vous conduisant toutefois au but; ce qui n'est pas aisé. Mais cette marche fatigue nos auteurs & nos lecteurs modernes, qui ne veulent voyager que dans des plaines. Pour ôter donc aux autres, & sur-tout à moi, une partie de l'embarras du chemin, j'ai fait des notes, & je les ai mises à part. Cet ordre, de plus, a cela de commode pour le lecteur, qu'il ne sera point obligé de les lire si le texte l'ennuie.

FRAGMENT

FRAGMENT
SERVANT DE PRÉAMBULE
A L'ARCADIE.

..... LORSQU'ILS virent qu'après une si fâcheuse expérience des hommes je ne soupirois qu'après une vie solitaire ; que j'avois des principes dont je ne me départois pas ; que mes opinions sur la nature étoient contraires à leurs systêmes ; que je n'étois propre à être ni leur prôneur ni leur protégé, & qu'enfin ils m'avoient brouillé avec mon protecteur dont ils m'avoient dit souvent du mal pour m'en éloigner, & auquel ils faisoient assidument la cour ; alors ils devinrent mes ennemis. On reproche bien des vices aux grands ; mais j'en ai toujours trouvé davantage dans les petits qui cherchent à leur plaire.

Ceux-ci étoient trop rusés pour m'attaquer ouvertement auprès d'une personne à laquelle j'avois donné, au mi-

lieu même des infortunes, des preuves si désintéressées de mon amitié. Au contraire, ils faisoient devant elle, ainsi que devant moi, de grands éloges de mes principes & de quelques actes faciles de modération qui en avoient été la suite; mais ils y mettoient tant d'exagération, & ils paroissoient si inquiets de l'opinion qu'en prendroit le monde, qu'il étoit aisé de voir qu'ils ne cherchoient qu'à m'y faire renoncer, & qu'ils ne louoient tant ma patience que pour me la faire perdre. Ainsi ils me calomnierent en faisant semblant de me louer, & me perdirent de réputation en feignant de me plaindre; comme ces sorcieres de Thessalie, dont parle Pline, qui faisoient périr les moissons, les troupeaux & les laboureurs, en disant du bien d'eux.

Je m'éloignai donc de ces hommes artificieux, qui se justifierent encore à mes dépens, en me faisant passer pour méfiant, après avoir abusé en tant de manieres de ma confiance.

Ce n'est pas que je n'aie à reprendre en moi une sensibilité trop vive pour la douleur, soit physique, soit morale. Une seule épine me fait plus de mal, que l'odeur de cent roses ne me fait de plaisir. La meilleure compagnie me semble mauvaise, si j'y rencontre un im-

portant, un envieux, un médisant, un méchant, un perfide. Je sais bien que de fort honnêtes gens vivent tous les jours avec tous ces gens-là, les supportent, les flattent même, & en tirent parti ; mais je sais bien aussi que ces honnêtes gens n'apportent dans la société que le jargon du monde, & que moi, j'y mets mon cœur ; qu'ils paient les trompeurs de leur propre monnoie, & moi de tout mon avoir, c'est-à-dire de mes sentimens. Quoique mes ennemis m'aient fait passer pour méfiant, la plupart des erreurs de ma vie, surtout à leur égard, sont venues de trop de confiance ; & après tout, j'aime mieux qu'ils se plaignent que je me suis méfié d'eux sans raison, que s'ils avoient eu eux-mêmes quelque raison de se méfier de moi.

Je cherchai des amis dans des hommes d'un parti contraire, qui m'avoient témoigné le plus grand desir de m'y attirer quand je n'en étois pas, mais qui, dès que j'en fus, ne firent plus aucun compte de mon prétendu mérite. Quand ils virent que je n'adoptois pas tous leurs préjugés ; que je ne cherchois que la vérité ; que ne voulant médire ni de leurs ennemis ni des miens, je n'étois propre ni à intriguer ni à cabaler ; que mes foibles vertus,

qu'ils avoient tant exaltées, ne m'avoient mené à rien d'utile ; qu'elles ne pouvoient nuire à personne, & qu'enfin je ne tenois plus ni à eux, ni à leurs antagonistes ; ils me négligerent tout-à-fait, & me persécuterent même à leur tour. Ainsi j'éprouvai, que dans un siecle foible & corrompu, nos amis ne mesurent leur considération pour nous, que sur celle que nous portent leurs propres ennemis, & qu'ils ne nous recherchent qu'autant que nous leur sommes utiles ou à craindre. J'ai vu par-tout bien des sortes de confédérations, & j'y ai toujours trouvé la même espece d'hommes. Ils marchent, à la vérité, sous des drapeaux de diverses couleurs ; mais ce sont toujours ceux de l'ambition. Ils n'ont tous qu'un but, celui de dominer. Cependant, l'intérêt de leur corps excepté, je n'en ai pas rencontré deux dont les opinions ne différassent comme leurs visages. Ce qui fait la joie de l'un, fait le désespoir de l'autre : à l'un, l'évidence paroît absurdité ; à l'autre, l'absurdité, évidence. Que dis-je ? Dans l'exacte étude que j'ai faite des hommes pour y trouver un consolateur, j'ai vu les mieux renommés différer totalement d'eux-mêmes du matin au soir, à jeun ou après dîné, en particulier ou en public. Les

livres, même les plus vantés, ſont remplis de contradictions. Ainſi, je ſentis que les maux de l'ame n'avoient pas moins de ſyſtêmes pour leur guériſon que ceux du corps, & que c'étoit bien imprudemment que j'ajoutois l'impéritie des médecins à mes propres infirmités, puiſqu'il y a plus de malades en tous genres tués par les remedes que par les maladies.

Cependant mes malheurs n'étoient pas encore à leur dernier période. L'ingratitude des hommes dont j'avois le mieux mérité, des chagrins de famille imprévus, l'épuiſement total de mon foible patrimoine diſperſé dans des voyages entrepris pour le ſervice de ma patrie, les dettes dont j'étois reſté grevé à cette occaſion, mes eſpérances de fortune évanouies, tous ces maux combinés ébranlerent à-la-fois ma ſanté & ma raiſon. Je fus frappé d'un mal étrange : des feux ſemblables à ceux des éclairs ſillonnoient ma vue. Tous les objets ſe préſentoient à moi doubles & mouvans. Comme Œdipe, je voyois deux ſoleils. Mon cœur n'étoit pas moins troublé que ma tête. Dans le plus beau jour d'été, je ne pouvois traverſer la Seine en bateau, ſans éprouver des anxiétés intolérables ; moi qui avois conſervé le calme de mon ame dans

une tempête du cap de Bonne-Espérance, sur un vaisseau frappé de la foudre. Si je passois seulement dans un jardin public, près d'un bassin plein d'eau, j'éprouvois des mouvemens de spasme & d'horreur. Il y avoit des momens où je croyois avoir été mordu, sans le savoir, par quelque chien enragé. Il m'étoit arrivé bien pis: je l'avois été par la calomnie.

Ce qu'il y a de certain, c'est que mon mal ne me prenoit que dans la société des hommes. Il m'étoit impossible de rester dans un appartement où il y avoit du monde, sur-tout si les portes en étoient fermées. Je ne pouvois même traverser une allée de jardin public où se trouvoient plusieurs personnes rassemblées. Dès qu'elles jettoient les yeux sur moi, je les croyois occupées à en médire. Elles avoient beau m'être inconnues, je me rappelois que j'avois été calomnié par mes propres amis, & pour les actions les plus honnêtes de ma vie. Lorsque j'étois seul, mon mal se dissipoit: il se calmoit encore dans les lieux où je ne voyois que des enfans. J'allois, pour cet effet, m'asseoir assez souvent sur les buis du fer-à-cheval aux Tuilleries, pour voir des enfans se jouer sur les gazons du parterre, avec de jeunes

chiens qui couroient après eux. C'étoient-là mes ſpectacles & mes tournois. Leur innocence me réconcilioit avec l'eſpece humaine, bien mieux que tout l'eſprit de nos drames & que les ſentences de nos philoſophes. Mais à la vue de quelque promeneur dans mon voiſinage, je me ſentois tout agité, & je m'éloignois. Je me diſois ſouvent : Je n'ai cherché qu'à bien mériter des hommes ; pourquoi eſt-ce que je me trouble à leur vue ? En vain j'appelois la raiſon à mon ſecours : ma raiſon ne pouvoit rien contre un mal qui lui ôtoit ſes propres forces (1). Les efforts mêmes qu'elle faiſoit pour le ſurmonter, l'affoibliſſoient encore, parce qu'elle les employoit contre elle-même. Il ne lui falloit pas de combats, mais du repos.

A la vérité, la médecine m'offrit des ſecours. Elle m'apprit que le foyer de mon mal étoit dans les nerfs. Je le ſentois bien mieux qu'elle ne pouvoit me le définir. Mais quand je n'aurois pas été trop pauvre pour exécuter ſes ordonnances, j'étois trop expérimenté pour y croire. Trois hommes, à ma connoiſſance, tourmentés du même mal, périrent en peu de temps de trois remedes différens, & ſoi-diſant ſpécifiques pour la guériſon du mal de nerfs. Le premier, par les bains & les

ſaignées ; le ſecond, par l'uſage de l'opium, & le troiſieme, par celui de l'éther. Ces deux derniers étoient deux fameux médecins (2) de la faculté de Paris, tous deux renommés par leurs écrits ſur la médecine, & particuliérement ſur les maladies du genre nerveux.

J'éprouvai de nouveau, mais cette fois par l'expérience d'autrui, combien je m'étois fait illuſion en attendant des hommes la guériſon de mes maux ; combien vaines étoient leurs opinions & leurs doctrines, & combien j'avois été inſenſé dans tous les temps de ma vie, de me rendre miſérable en cherchant à les rendre heureux, & de me détordre moi-même pour redreſſer les autres.

Cependant, je tirai de la multitude de mes infortunes un grand motif de réſignation. En comparant les biens & les maux dont nos jours ſi rapides étoient mélangés, j'entrevis une grande vérité bien peu connue : c'eſt qu'il n'y a rien de haïſſable dans la nature, & que ſon auteur nous ayant mis dans une carriere où nous devons néceſſairement mourir, il nous a donné autant de raiſons d'aimer la mort que d'aimer la vie.

Toutes les branches de notre vie en ſont mortelles comme le tronc. Nos for-

tunes, nos réputations, nos amitiés, nos amours, tous les objets de nos affections les plus cheres périssent plus d'une fois avant nous; & si les destinées les plus heureuses se manifestoient avec tous les malheurs qui les ont accompagnées, elle nous paroîtroient comme ces chênes qui embellissent la terre de leurs vastes rameaux, mais qui en enlevent vers le ciel encore de plus grands que la foudre a frappés.

Pour moi, foible arbrisseau brisé par tant d'orages, il ne me restoit plus rien à perdre. Voyant de plus que désormais je n'avois rien à espérer ni des autres, ni de moi-meme, je m'abandonnai à Dieu seul, & je lui promis de ne jamais rien attendre d'essentiel à mon bonheur d'aucun homme en particulier, à quelque extrêmité que je me trouvasse réduit, & dans quelque genre que ce pût être.

Ma confiance fut agréable à celui que jamais on n'implore en vain. Le premier fruit de ma résignation, fut le soulagement de mes maux. Mes anxiétés se calmerent dès que je n'y résistai plus. Bientôt, il m'échut, sans la moindre sollicitation, par le crédit d'une personne que je ne connoissois pas (3), & dans le département d'un ministere auquel je n'avois jamais été utile, un

ſecours annuel du roi. Comme Virgile, j'eus part aux pains d'Auguſte. C'étoit un bienfait médiocre, annuel, incertain, dépendant de la volonté d'un miniſtre fort ſujet lui-même aux révolutions, du caprice des intermédiaires, & de la malignité de mes ennemis qui pouvoient m'en priver tôt ou tard par leurs intrigues ; mais après y avoir un peu réfléchi, je trouvai que la Providence me traitoit préciſément comme le genre humain auquel elle ne donne, depuis l'origine du monde, dans la récolte des moiſſons, qu'une ſubſiſtance annuelle, incertaine, portée par des herbes ſans ceſſe battues des vents, & expoſée aux déprédations des oiſeaux & des inſectes. Mais elle me diſtinguoit bien avantageuſement de la plupart des hommes, en ce que ma récolte ne me coûtoit ni ſueurs ni travaux, & qu'elle me laiſſoit l'exercice plein de ma liberté.

Le premier uſage que j'en fis fut de m'éloigner des hommes trompeurs que je n'avois plus beſoin de ſolliciter. Dès que je ne les vis plus, mon ame ſe calma. La ſolitude eſt une grande montagne d'où ils paroiſſoient bien petits. La ſolitude m'étoit cependant contraire, en ce qu'elle porte trop à la méditation. Ce fut à J.-Jacques Rouſſeau

que je dus le retour de ma ſanté. J'avois lu dans ſes immortels écrits, entre autres vérités naturelles, que l'homme eſt fait pour travailler & non pour méditer. Juſqu'alors j'avois exercé mon ame & repoſé mon corps ; je changeai de régime : j'exerçai le corps & je repoſai l'ame. Je renonçai à la plupart des livres. Je jettai les yeux ſur les ouvrages de la nature, qui parloit à tous mes ſens un langage que ni le temps ni les nations ne peuvent altérer. Mon hiſtoire & mes journaux étoient les herbes des champs & des prairies. Ce n'étoient pas mes penſées qui alloient péniblement à elles comme dans les ſyſtêmes des hommes ; mais leurs penſées qui venoient paiſiblement à moi ſous mille formes agréables. J'y étudiois, ſans effort, les loix de cette ſageſſe univerſelle qui m'environnoit dès le berceau, & à laquelle je n'avois jamais donné qu'une attention frivole. J'en ſuivois les traces dans toutes les parties du monde, par la lecture des livres de Voyage. Ce furent les ſeuls des livres modernes pour leſquels je conſervai du goût, parce qu'ils me transportoient dans d'autres ſociétés que celle où j'étois malheureux, & ſur-tout parce qu'ils me parloient des divers ouvrages de la nature.

Je connus, par leur moyen, qu'il y avoit dans chaque partie de la terre une portion de bonheur pour tous les hommes, dont presque par-tout ils étoient privés, & qu'en état de guerre, dans notre ordre politique qui les divise, ils étoient en état de paix dans l'ordre de la nature qui les invite à se rapprocher. Ces consolantes méditations me ramenerent insensiblement à mes anciens projets de félicité publique; non pas pour les exécuter moi-même comme autrefois, mais au moins pour en faire un tableau intéressant. La simple spéculation d'un bonheur général suffisoit maintenant à mon bonheur particulier. Je pensois aussi que mes plans imaginaires pourroient un jour se réaliser par des hommes plus heureux. Ce desir redoubloit en moi, à la vue des malheureux dont nos sociétés sont composées. Je sentois, sur-tout, par mes propres privations, la nécessité d'un ordre politique conforme à l'ordre naturel. Enfin, j'en composai un d'après l'instinct & les besoins de mon propre cœur.

A portée par mes voyages; & plus encore par la lecture de ceux d'autrui, de choisir sur la surface du globe un site propre à tracer le plan d'une société heureuse, je le plaçai au sein de l'Amérique méridionnale, sur les

rivages riches & déserts de l'Amazone.

Je m'étendis en imagination au sein de ses vastes forêts. J'y bâtis des forts ; j'y défrichai des terres, je les couvris d'abondantes moissons & de vergers chargés de toutes sortes de fruits étrangers à l'Europe. J'y offris des asyles aux hommes de toutes les nations, dont j'avois connu des individus malheureux. Il y avoit des Hollandois & des Suisses sans territoire dans leur patrie, & des Russes sans moyens pour s'établir dans leurs vastes solitudes ; des Anglois las des convulsions de leur liberté populaire, & des Italiens, de la léthargie de leurs gouvernemens aristocratiques ; des Prussiens, de leur despotisme militaire, & des Polonois, de leur anarchie républicaine ; des Espagnols, de l'intolérance de leurs opinions, & des François, de l'inconstance des leurs ; des chevaliers de Malte & des Algériens ; des paysans Bohémiens, Polonois, Russes, Francs-Comtois, Bas-Bretons, échappés à la tyrannie de leurs propres compatriotes ; des esclaves Negres fugitifs de nos colonies barbares ; des protecteurs & des protégés de toutes les nations, des gens de cour, de robe, de lettres, de guerre, de commerce, de finance, tous infortunés tourmentés

des maladies des opinions européennes, africaines & asiatiques, tous pour la plupart cherchant à s'opprimer mutuellement, & réagissant les uns sur les autres par la violence ou la ruse, l'impiété ou la superstition. Ils abjuroient les préjugés nationaux qui les avoient rendus, dès la naissance, les ennemis des autres hommes, & sur-tout celui qui est la source de toutes les haines du genre humain, & que l'Europe inspire dès la mamelle à chacun de ses enfans; le desir d'être le premier. Ils adoptoient, sous la protection immédiate de l'auteur de la nature, des principes de tolérance universelle; & par cet acte de justice générale, ils rentroient sans obstacle dans l'exercice libre de leur caractere particulier. Le Hollandois y portoit l'agriculture & le commerce jusqu'au sein des marais; le Suisse, jusqu'au sommet des rochers, & le Russe, habile à manier la hache, jusqu'au centre des plus épaisses forêts. L'Anglois s'y livroit à la navigation & aux arts utiles qui font la force des sociétés; l'Italien, aux arts libéraux qui les font fleurir; le Prussien, aux exercices militaires; le Polonois, à ceux de l'équitation; l'Espagnol solitaire, aux talens qui demandent de la constance; le François, à ceux qui rendent la vie

agréable, & à l'inſtinct ſociable qui le rend propre à être le lien de toutes les nations. Tous ces hommes, d'opinions ſi différentes, ſe communiquoient par la tolérance ce que leur caractere a de meilleur, & tempéroient les défauts des uns par les excès des autres. Il en réſultoit par l'éducation, les loix & les habitudes, un enſemble d'arts, de talens, de vertus & de principes religieux, qui n'en formoit qu'un ſeul peuple, à exiſter au dedans dans une harmonie parfaite, à réſiſter au dehors aux conquérans, & à s'amalgamer avec tout le reſte du genre humain.

Je jettai donc ſur le papier toutes les études que j'avois faites à ce ſujet; mais lorſque je voulus les raſſembler, pour me donner à moi-même & aux autres une idée d'une république dirigée ſuivant les loix de la nature, je vis qu'avec tout mon travail, je ne ferois jamais illuſion à aucun eſprit raiſonnable.

A la vérité, Platon dans ſon Atlantide, Xénophon dans ſa Cyropédie, Fénelon dans ſon Télémaque ont peint le bonheur de pluſieurs ſociétés politiques qui n'ont peut-être jamais exiſté; mais en liant leurs fictions à des traditions hiſtoriques, & les reléguant dans des ſiecles reculés, ils leur ont

donné aſſez de vraiſemblance pour qu'un lecteur indulgent croie véritables des récits qu'il n'eſt plus à portée de vérifier. Il n'en étoit pas de même de mon ouvrage. J'y ſuppoſois, de nos jours & dans une partie du monde connu, l'exiſtence d'un peuple conſidérable formé preſque en entier des débris malheureux des nations européennes, parvenu tout-à-coup au plus grand degré de félicité; & ce rare phénomene, ſi digne au moins de la curioſité de l'Europe, ceſſoit de faire illuſion, dès qu'il étoit certain qu'il n'exiſtoit pas. D'ailleurs, le peu de théorie que je m'étois procuré ſur un pays ſi différent du nôtre, & ſi ſuperficiellement décrit par nos voyageurs, n'auroit fourni à mes tableaux qu'un coloris faux & des traits indécis.

J'abandonnai donc mon vaiſſeau politique, quoique j'y euſſe travaillé pluſieurs années avec conſtance. Semblable au canot de Robinſon, je le laiſſai dans la forêt où je l'avois dégroſſi, faute de pouvoir le remuer & le faire voguer ſur la mer des opinions humaines.

En vain mon imagination fit le tour du globe. Au milieu de tant de ſites offerts au bonheur des hommes par la nature, je n'y trouvai pas ſeulement de quoi aſſeoir l'illuſion d'un peuple heureux

reux ſuivant ſes loix ; car ni la république de Saint-Paul près du Bréſil, formée de brigands qui faiſoient la guerre à tout le monde ; ni l'évangélique ſociété de Guillaume Penn, dans l'Amérique ſeptentrionale, qui ne ſe défend ſeulement pas contre ſes ennemis ; ni les conventuelles rédemptions (4) des Jéſuites dans le Paraguay ; ni les voluptueux inſulaires de la mer du Sud qui, au milieu de leurs plaiſirs, ſacrifient des hommes (5), ne me paroiſſoient propres à repréſenter un peuple uſant, dans l'état de nature, de toutes ſes facultés phyſiques & morales.

D'ailleurs, quoique ces peuplades m'offriſſent des images de république, la premiere n'étoit qu'une anarchie ; la ſeconde, une ſimple ſociété protégée par l'état où elle étoit renfermée ; & les deux autres ne formoient que des ariſtocraties héréditaires, où une claſſe particuliere de citoyens s'étant réſervé juſqu'au pouvoir de diſpoſer de la ſubſiſtance nationale, tenoit le peuple dans un état conſtant de tutelle, ſans qu'il pût jamais ſortir de la claſſe des Néophytes ou des Toutous (6).

Mon ame mécontente des ſiecles préſens, prit ſon vol vers les ſiecles des

anciens, & ſe repoſa d'abord ſur les peuples de l'Arcadie.

Cette portion heureuſe de la Grece m'offrit des climats & des ſites ſemblables à ceux qui ſont épars dans le reſte de l'Europe. J'en pouvois faire au moins des tableaux variés & vraiſemblables. Elle étoit remplie de montagnes fort élevées, dont quelques unes, comme celle de Phoé, couvertes de neige toute l'année, la rendoient ſemblable à la Suiſſe. D'un autre côté, ſes marais, tel que celui de Stymphale, la faiſoient reſſembler, dans cette partie de ſon territoire, à la Hollande. Ses végétaux & ſes animaux étoient les mêmes que ceux qui ſont répandus ſur le ſol de l'Italie, de la France & du nord de l'Europe. Il y avoit des oliviers, des vignes, des pommiers, des blés, des pâturages; des forêts de chênes, de pins & de ſapins; des bœufs, des chevaux, des moutons, des chevres, des loups..... Les occupations des Arcadiens étoient les mêmes que celles de nos payſans. Il y avoit parmi eux des laboureurs, des bergers, des vignerons, des chaſſeurs. Mais ce qui ne reſſemble pas aux nôtres, ils étoient fort belliqueux au dehors, fort paiſibles au-dedans. Dès que leur état étoit menacé de la guerre, ils ſe préſentoient

d'eux-mêmes pour le défendre, chacun à ses dépens. Il y avoit un grand nombre d'Arcadiens parmi les dix mille Grecs qui firent, sous Xénophon, cette retraite fameuse de la Perse. Ils étoient fort religieux; car la plupart des Dieux de la Grece étoient nés dans leur pays: Mercure au mont Cyllène; Jupiter au mont Lycée; Pan au mont Ménale, ou, selon d'autres, dans les forêts du mont Lycée, où il étoit particuliérement honoré. C'étoit dans l'Arcadie qu'Hercule avoit exercé ses plus grands travaux.

A ces sentimens de patriotisme & de religion, les Arcadiens mêloient celui de l'amour, qui a enfin prévalu comme l'idée principale que ce peuple nous a laissée de lui. Car les institutions politiques & religieuses varient dans chaque pays avec les siecles, & lui sont particulieres; mais les loix de la nature sont de tous les temps, & intéressent toutes les nations. Il est donc arrivé que les poëtes anciens & modernes ont représenté les Arcadiens comme un peuple de bergers amoureux qui excelloient dans la poésie & la musique, qui sont par tout pays les principaux langages de l'amour. Virgile sur-tout parle fréquemment de leurs talens & de leur félicité. Dans sa neuvieme églogue, qui respire la plus douce mélancolie, il introduit

ainſi Gallus, fils de Pollion, qui invite les peuples d'Arcadie à déplorer avec lui la perte de ſa maîtreſſe Lycoris :

Cantabitis, Arcades, inquit,
Montibus hæc veſtris. Soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quàm molliter oſſa quieſcent,
Veſtra meos olim ſi fiſtula dicat amores !
Atque utinam ex vobis unus, veſtrique fuiſſem
Aut cuſtos gregis, aut maturæ vinitor uvæ !

« Arcadiens, dit-il, vous chanterez » mes regrets ſur vos montagnes. Vous » ſeuls, Arcadiens, êtes habiles à chan- » ter. Oh ! que mes os reposeront mol- » lement, ſi un jour vos flûtes ſoupi- » rent mes amours ! Et plût aux Dieux » que j'euſſe été parmi vous un gardien » de troupeaux ou un ſimple vendan- » geur ! »

Gallus, fils d'un conſul Romain dans le ſiecle d'Auguſte, trouve le ſort des peuples de l'Arcadie ſi doux, qu'il n'oſe deſirer d'être parmi eux un berger maître d'un troupeau, ou un habitant propriétaire d'une vigne, mais ſeulement un ſimple gardien de troupeaux : « *Cuſtos gregis* ; » ou un de ces hommes qu'on loue en paſſant pour fouler la grappe lorſqu'elle eſt mûre : » *Maturæ vinitor uvæ*. »

Virgile eſt plein de ces nuances déli-

cates de ſentiment, qui diſparoiſſent dans les traductions, & ſur-tout dans les miennes.

Quoique les Arcadiens paſſaſſent une bonne partie de leur vie à chanter & à faire l'amour, Virgile ne les repréſente pas comme des hommes efféminés. Au contraire, il leur aſſigne des mœurs ſimples & un caractere particulier de force, de piété & de vertu, confirmé par tous les hiſtoriens qui ont parlé d'eux. Il leur fait même jouer un rôle fort important dans l'origine de l'empire Romain; car lorſque Enée remonta le Tibre pour chercher des alliés parmi les peuples qui habitoient les rivages de ce fleuve, il trouva, à l'endroit où il débarqua, une petite ville appelée Pallantée du nom de Pallas, fils d'Evandre, roi des Arcadiens, qui l'avoit bâtie. Cette ville fut depuis renfermée dans l'enceinte de la ville de Rome, à laquelle elle ſervit de premiere forteresse. C'eſt pourquoi Virgile appelle le roi Evandre fondateur de la forteresse Romaine :

Rex Evandrus, Romanæ conditor arcis.

Enéide, liv. 8, v. 313.

Je me ſens entraîner par le deſir d'inférer ici quelques morceaux de l'Enéide, qui ont un un rapport direct aux mœurs.

des Arcadiens, & qui montrent en même-temps leur influence sur celles du peuple Romain. Je sais bien que je traduirai mal ces morceaux, ainsi que tout le latin que j'ai déja cité dans mes livres; mais la belle poésie de Virgile dédommagera le lecteur de ma mauvaise prose, & le goût qu'elle me fera naître de celui qui m'est naturel. Cette digression, d'ailleurs, n'est point étrangere à l'ensemble de mon ouvrage. J'y produirai plusieurs exemples des grands effets que font naître les consonnances & les contrastes, que j'ai regardés, dans mes Etudes précédentes, comme les premiers mobiles de la nature. Nous verrons, qu'à son exemple, Virgile en est rempli, & qu'ils sont les causes uniques de l'harmonie de son style & de la magie de ses tableaux.

D'abord, Enée, par l'ordre du dieu du Tibre qui lui étoit apparu en songe, vient solliciter l'alliance d'Evandre pour s'établir en Italie. Il lui fait valoir l'ancienne origine de leurs familles, qui sortoient d'Atlas; l'une, par Electre; l'autre par Maïa. Evandre ne répond rien sur cette généalogie; mais à la vue d'Enée, il se rappelle avec joie les traits, la voix & les paroles d'Anchise, qu'il a reçu chez lui dans les murs de Phénée, lorsque ce prince venant à Sala-

mine avec Priam qui alloit voir sa sœur Hésione, passa jusques dans les froides montagnes d'Arcadie :

Ut te fortissime Teucrûm
Accipo agnoscoque libens! ut verba parentis
Et vocem Anchisæ magni vultumque recordor!
Nam memini Hesiones visentem regna sororis
Laomedontiadem Priamum, Salamina petentem,
Protinus Arcadiæ gelidos invisere fines.

Enéide, liv. 8, v. 154--159.

Evandre étoit alors à la fleur de l'âge ; il brûloit du desir de joindre sa main à celle d'Anchise : « *dextrâ conjungere dextram.* » Il se ressouvient des témoignages d'amitié qu'il en reçut, & de ses présens, parmi lesquels étoient deux freins d'or qu'il a donnés à son fils Pallas, sans doute comme les symboles de la prudence si nécessaire à un jeune prince ;

Frænaque bina, meus quæ nunc habet, aurea, Pallas.

Et il ajoute aussi-tôt :

Ergo & quam petitis, juncta est mihi fœdere dextra,
Et lux cùm primùm terris se crastina reddet,
Auxilio lætos dimittam opibusque juvabo.

Enéide, liv. 8, v. 168--171.

« Ma main a donc scellé, dès ce
» temps-là, l'alliance que vous me de-
» mandez aujourd'hui : demain, dès
» que les premiers rayons de l'aurore
» paroîtront sur la terre, je vous ren-
» verrai plein de joie avec le secours
» que vous desirez, & je vous aiderai
» de tous mes moyens. »

Ainsi Evandre, quoique Grec, & par conséquent ennemi naturel des Troyens, donne du secours à Enée, par le seul souvenir de l'amitié qu'il a portée à Anchise son hôte. L'hospitalité qu'il a exercée autrefois envers le pere, le détermine à aider le fils.

Il n'est pas inutile d'observer ici, à la louange de Virgile & de ses héros, que toutes les fois qu'Enée, dans ses malheurs, est obligé de recourir à des étrangers, il ne manque pas de leur rappeler ou la gloire de Troye, ou d'anciennes alliances de famille, ou quelque raison politique propre à les intéresser ; mais ceux qui lui rendent service, s'y déterminent toujours par des raisons de vertu. Quand la tempête le jette à Carthage, Didon se décide à lui offrir un asyle, par un sentiment encore plus sublime que le souvenir de quelque hospitalité particuliere, si sacrée d'ailleurs chez les anciens : c'est

par

par l'intérêt général que l'on doit aux malheureux. Pour en rendre l'effet plus touchant & plus noble, elle s'en applique le beſoin & ne fait jaillir de ſon cœur, ſur le roi des Troyens, que le même degré de pitié qu'elle demande pour elle-même. Elle lui dit :

Me quoque per multos ſimilis fortuna labores
Jactatam, hâc demum voluit conſiſtere terrâ.
Non ignara mali, miſeris ſuccurere diſco.
Enéide, liv. I. v. 628--630.

« Et moi auſſi, une fortune ſembla-
» ble à la vôtre m'ayant jettée dans
» beaucoup de dangers, m'a enfin per-
» mis de me fixer ſur ces rivages. Inſ-
» truite par le malheur, j'ai appris à
» ſecourir les malheureux.

Par-tout Virgile préfere les raiſons naturelles aux raiſons politiques, & l'intérêt du genre-humain à l'intérêt national. Voilà pourquoi ſon poëme, quoique fait à la gloire des Romains, intéreſſe les hommes de tous les pays & de tous les ſiecles.

Pour revenir au roi Evandre, il étoit occupé à offrir un ſacrifice à Hercule, à la tête de ſa colonie d'Arcadiens, lors qu'Enée mit pied à terre. Après avoir engagé le roi des Troyens & ceux qui l'accompagnoient, à prendre part au banquet ſacré que ſon arrivée avoit in-

terrompu, il l'inſtruit de l'origine de ce ſacrifice par l'hiſtoire qu'il lui raconte du brigand Cacus, mis à mort par Hercule dans une caverne voiſine du mon Aventin. Il lui fait une peinture terrible du combat du fils de Jupiter avec ce monſtre qui vomiſſoit des flammes; enſuite il ajoute :

Ex illo celebratus honos, lætique minores
Servare diem : priuſque Potitius autor,
Et domus Herculei cuſtos Pinaria ſacri,
Hanc aram luco ſtatuit : quæ maxima ſemper
Dicetur nobis, & erit quæ maxima ſemper.
Quare agite, ô juvenes, tantarum in munere laudum,
Cingite fronde comas, & pocula porgite dextris;
Communemque vocate deum, & date vina volentes.
Dixerat; Herculeâ bicolor cùm populus umbrâ
Velavitque comas, foliiſque innexa pependit :
Et ſacer implevit dextram ſcyphus. Ociùs omnes
In menſam læti libant, divoſque precantur.
Devexo interea propior fit veſper Olympo :
Jamque Sacerdotes, primuſque Potitius, ibant.
Pellibus in morem cincti, flammaſque ferebant.
Inſtaurant epulas, & menſæ grata ſecundæ
Dona ferunt : cumulantque oneratis lancibus aras.
Tum Salii ad cantus, incenſa altaria circum,
Populeis adſunt evincti tempora ramis.

Enéide, liv. 8, v. 268-286.

« Depuis ce temps, nous célébrons

» tous les ans cette fête ; & les peuples
» en perpétuent la mémoire avec joie.
» Potitius en est le premier instituteur,
» & la famille des Pinariens, à qui ap-
» partient le soin du culte d'Hercule,
» a élevé, au milieu de ce bois, cet
» autel auquel nous avons donné le sur-
» nom de très-grand ; & qui sera en
» effet, dans tous les temps, le plus
» grand des autels. Maintenant, donc,
» ô jeunesse Troyenne, en récom-
» pense d'un si grand service, couron-
» nez vos têtes de feuillages, prenez
» les coupes en main, invoquez un
» Dieu qui vous sera commun avec
» nous, & faites avec joie des liba-
» tions en son honneur. Il dit ; & une
» couronne de peuplier consacrée à
» Hercule, ceignit son front, & l'om-
» bragea de son feuillage de deux cou-
» leurs. Il prit à la main la coupe sa-
» crée. Aussi-tôt tous s'empresserent de
» faire des libations sur la table, &
» d'invoquer les Dieux. Cependant,
» l'étoile du soir alloit paroître, & le
» ciel achevoit sa révolution. Déja les
» prêtres, ayant Potitius à leur tête,
» s'avançoient ceints de peaux, suivant
» la coutume, & portant des flam-
» beaux. Ils recommencent le banquet :
» ils présentent sur de nouvelles ta-
» bles, un dessert agréable, & ils

» chargent les autels de bassins remplis » d'offrandes. Alors, les Saliens, la » tête couronnée de peupliers, viennent » chanter autour de l'autel où fume » l'encens. »

Tout ce que Virgile vient de raconter ici, n'est point une fiction poétique, mais une véritable tradition de l'histoire Romaine. Selon Tite-Live, liv. 1er. Potitius & Pinarius étoient les chefs de deux familles illustres chez les Romains. Evandre les instruisit & les chargea de l'administration du culte d'Hercule. Leurs descendans jouirent à Rome de ce sacerdoce, jusqu'à la censure d'Appius Claudius. L'autel d'Hercule, « *Ara Maxima*, » étoit à Rome entre le mont Aventin & le mont Palatin, dans la place appelée : « *Forum Boarium*. » Les Saliens étoient des prêtres de Mars institués par Numa, au nombre de douze. Virgile suppose, suivant quelques commentateurs, qu'ils existoient déja du temps du roi Evandre, & qu'ils chantoient dans les sacrifices d'Hercule. Mais il y a apparence que Virgile a suivi encore ici la tradition historique, lui qui a recueilli avec une sorte de religion, jusqu'aux moindres augures & aux prédictions les plus frivoles auxquelles il attache la plus grande importance

dès qu'elles regardent la fondation de l'empire Romain.

Rome devoit aussi aux Arcadiens ses principaux usages religieux. Elle leur en devoit encore de plus intéressans pour l'humanité ; car Plutarque dérive une des étymologies du nom des Patriciens établis par Romulus du mot *Patrocinium*, « qui vaut autant à dire » comme patronage ou protection, duquel mot on use encore aujourd'hui » en la même signification, à cause » que l'un de ceux qui suivirent Evandre en Italie, s'appeloit Patron, lequel étant homme secourable & qui » supportoit les pauvres & les petits, » donna son nom à cet office d'humanité. »

Le sacrifice & le banquet d'Evandre se terminent par un hymne à Hercule. Je ne peux m'empêcher de l'inférer ici, afin de faire voir que le même peuple qui chantoit si mélodieusement les amours des bergers, savoit aussi bien célébrer les vertus des héros ; & que le même poëte qui, dans ses églogues, fait résonner si doucement le chalumeau champêtre, fait retentir aussi vigoureusement la trompette épique.

Hic juvenum chorus, ille, senum, qui carmine laudes
Herculeas & facta ferunt : ut prima novercæ

Monſtra manu geminoſque premens eliſerit angues :
Ut bello egregias idem disjecerit urbes.
Trojamque, Œchaliamque : ut duros mille labores
Rege ſub Euryſtheo, fatis Junonis iniquæ,
Pertulerit. Tu nubigenas invicte bimembres,
Hylæumque Pholumque, manu, tu Creſſia mactas
Prodigia, & vaſtum Nemeæ ſub rupe leonem.
Te Stygii tremuere lacus : te janitor Orci,
Oſſa ſuper recubans antro ſemeſa cruento.
Nec te ullæ facies, non terruit ipſe Typhœus,
Arduus, arma tenens ; non te rationis egentem
Lernæus turba capitum circumſtetit anguis.
Salve, vera Jovis proles, decus addite divis.
Et nos & tua dexter adi pede ſacra ſecundo.
Talia carminibus celebrant : ſuper omnia Caci
Speluncam adjiciunt, ſpirantemque ignibus ipſum.
Conſonat omne nemus ſtrepitu, colleſque reſultant.

Enéide, liv. 8. v. 287--305.

« Ici eſt un chœur de jeunes gens, » là de vieillards, qui célèbrent par » leurs chants la gloire & les actions » d'Hercule : comment de ſes mains il » étouffa deux ſerpens, premiers monſ- » tres que lui ſuſcitoit ſa marâtre : » comment il ſaccagea deux villes fa- » meuſes, Troye & Œchalie : com- » ment, ſous le roi Euryſthée, par » les ordres de l'implacable Junon, il » ſupporta mille pénibles travaux. C'eſt

» vous invincible héros, qui domptâ-
» tes Hylée & Pholus, ces centaures
» sortis d'une nue. C'est vous qui avez
» massacré les monstres de l'île de Créte,
» & un lion énorme au pied de la ro-
» che de Némée. Vous fîtes trembler
» les lacs du Styx, & le portier de
» l'Orcus, couché dans son antre san-
» glant sur des os à demi-rongés. Au-
» cun monstre ne put vous effrayer,
» non pas même le géant Typhée,
» accourant sur vous les armes à la
» main. Vous n'éprouvâtes aucun trou-
» ble lorsque le serpent horrible de
» Lerne vous entoura de ses cent têtes.
» Nous vous saluons, digne fils de Ju-
» piter, nouvel ornement des cieux:
» favorable à nos vœux, abaissez-vous
» vers nous & vers vos sacrifices.

« Tels sont les sujets de leurs canti-
» ques: ils ajoutent sur-tout l'horrible
» caverne de Cacus, & Cacus lui-mê-
» me vomissant des feux. Toute la fo-
» rêt retentit du bruit de leurs chants,
» & les collines en répetent au loin les
» concerts. »

Voilà des chants dignes des fortes poitrines des Arcadiens: ne semble-t-il pas les entendre rouler dans les échos des bois & des collines?

Consonat omne nemus strepitu, collesque resultant.

Virgile exprime toujours les consonnances naturelles. Elles redoublent les effets de ses tableaux, & y font passer le sentiment sublime de l'infini. Les consonnances sont en poésie ce que les reflets sont en peinture.

Cet hymne peut aller de pair avec les plus belles odes d'Horace. Elle a, quoiqu'en vers alexandrins réguliers, la tournure & le mouvement des compositions lyriques, sur-tout dans ses transitions.

Evandre raconte ensuite à Enée l'histoire des antiquités du pays, à commencer par Saturne qui, détrôné par Jupiter, s'y retira & y fit régner l'âge d'or. Il lui apprend que le Tibre appellé anciennement Albula, avoit pris le nom de Tibre du Géant Tibris, qui fit la conquête des rivages de ce fleuve. Il lui montre l'autel & la porte appellée depuis Carmentale par les Romains, en l'honneur de la nymphe Carmente sa mere, par les avis de laquelle il étoit venu s'établir dans ce lieu, après avoir été chassé de l'Arcadie sa patrie. Il lui fait voir un grand bois dont Romulus fit depuis un asyle; &, au pied d'un rocher, la grotte de Pan Lupercal, ainsi nommée, lui dit-il, à l'exemple de celle des Arcadiens du mont Lycée.

Necnon & ſacri monſtrat nemus Argileti :
Teſtaturque locum, & lethum docet hoſpitis Argi.
Hinc ad Terpeiam ſedem & Capitolia ducit,
Aurea nunc, olim ſylveſtribus horrida dumis.
Jam tum religio pavidos terrebat agreſtes
Dira loci, jam tum ſylvam ſaxumque tremebant.
Hoc nemus, hunc, inquit, frondoſo vertice collem,
(Quis Deus? incertum eſt) habitat Deus. Arcades ipſum
Credunt ſe vidiſſe Jovem, cùm ſæpe nigrantem
Ægida concuteret dextrâ, nimboſque cieret.
Hæc duo præterea disjectis oppida muris,
Reliquias veterumque vides monumenta virorum.
Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit urbem:
Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomen.

Enéide, *liv*. 8 *v*. 345--358.

« Il lui montre encore le bois ſacré » d'Argilet. Il raconte la mort de ſon « hôte Argus, & il prend le lieu à té» moin de ſon innocence. De-là, il le » conduit à la roche appellée depuis » Tarpéienne, & enſuite Capitole, où » l'or brille maintenant, mais qui n'é» toit alors qu'un montagne hériſſée de » buiſſons & d'épines. Déja le reſpect » de ce lieu rempliſſoit d'une ſainte » frayeur les habitans d'alentour ; ils

» ne regardoient qu'en tremblant le ro-
» cher & ſa forêt. Un Dieu, dit Evan-
» dre, habite cette forêt & cette cime
» ombragée d'un ſombre feuillage. Quel
» eſt ce Dieu ? on l'ignore. Les Arca-
» diens croient y avoir vu ſouvent Ju-
» piter lui-même, agiter de ſa main
» toute-puiſſante ſa noire égide, & s'en-
» vironner de tempêtes. Voyez encore
» là-bas ces deux villes dont les murs
» ſont renverſés : ce ſont les monumens
» de deux anciens rois. Celle-ci fut bâ-
» tie par Janus, & celle-là par Saturne ;
» l'un s'appelle Janicule, & l'autre Sa-
» turnie. »

Voilà les principaux monumens de Rome, ainſi que les premiers établiſſemens religieux, dus aux Arcadiens. Les Romains célébroient les Saturnales au mois de décembre. Pendant ces fêtes, les maîtres & les eſclaves s'aſſeyoient à la même table, & ces derniers avoient la liberté de dire & de faire tout ce qu'ils vouloient, en mémoire de l'ancienne égalité des hommes qui régnoit du temps de Saturne. L'autel & la porte Carmentale ont ſubſiſté long-tems à Rome, ainſi que la grotte de Pan Lupercal, qui étoit ſous le mont Palatin.

Virgile oppoſe, en grand maître, la ruſticité des anciens Sites qui environnoient la petite ville Arcadienne de Pal-

lantée, à la magnificence de ces mêmes lieux renfermés dans Rome, & leur autel champêtre, avec leurs traditions vénérables & religieuſes, ſous Evandre, aux temples dorés d'une ville où l'on ne voyoit plus rien ſous Auguſte.

Il y a encore ici un autre contraſte moral qui fait plus d'effet que tous les contraſtes phyſiques, & qui peint admirablement la ſimplicité & la bonne foi du bon roi d'Arcadie. C'eſt lorſque ce Prince ſe juſtifie, ſans ſujet, de la mort de ſon hôte Argus, & qu'il prend à témoin de ſon innocence, le bois qu'il lui a conſacré. Cet Argus, ou cet Argien, étoit venu loger chez lui dans le deſſein de le tuer; mais ayant été découvert, il fut condamné à mort. Evandre lui fit dreſſer un tombeau, & il proteſte ici, qu'il n'a point violé à ſon égard les droits ſacrés de l'hoſpitalité. La piété de ce bon roi, & la proteſtation qu'il fait de ſon innocence à l'égard d'un étranger criminel envers lui, & condamné juſtement par les loix, contraſte merveilleuſement avec les proſcriptions illégales d'hôtes, de parens, d'amis, de patrons, dont Rome avoit été le théâtre depuis un ſiecle, & dont aucun citoyen n'avoit jamais eu ni ſcrupule ni remords. Le quartier d'Argilet s'étendoit dans Rome le long du Tibre. Janicule

avoit été bâtie ſur le mont Janicule, & Saturnie ſur le rocher appellé depuis Tarpéien, & enſuite Capitole, ſiége de la demeure de Jupiter. Cette ancienne tradition, que Jupiter raſſembloit ſouvent les nuages ſur la cime de ce rocher couvert d'une forêt, & qu'il y agitoit ſa noire égide, confirme ce que j'ai dit dans mes Etudes précédentes de l'attraction hydraulique des ſommets des montagnes & de leurs forêts, qui ſont les ſources des fleuves. Il en étoit de même de celui de l'Olympe, ſouvent entouré de nuages, où les Grecs avoient fixé la demeure des Dieux. Dans les ſiecles d'ignorance, les ſentimens religieux expliquoient les effets phyſiques : dans des ſiecles de lumieres, les effets phyſiques, ramenent à des ſentimens religieux. Dans tous les temps la nature parle à l'homme le même langage, dans des dialectes différens.

Virgile acheve le contraſte des anciens monumens de Rome, par la peinture de la demeure pauvre & ſimple du bon roi Evandre, dans le lieu même où l'on bâtit depuis tant de magnifiques palais.

Talibus inter ſe dictis ad tecta ſubibant
Pauperis Evandri : paſſimque armenta videbant
Romaque Foro & lautis mugire Carinis.
Ut ventum ad ſedes : Hæc, inquit, limina victor

Alcides ſubiit ; hæc illum regia cepit.
Aude, hoſpes, contemnere opes, & te quoque dignum
Finge Deo, rebuſque veni non aſper egenis.
Dixit ; & auguſti ſubter faſtigia tecti
Ingentem Æneam duxit : ſtratiſque locavit,
Effultum foliis & pelle Libyſtidis urſæ.

Enéide, *liv.* 8, *v.* 359--368.

« Pendant ces entretients, ils s'ap-
» prochoient de l'humble toit d'Evan-
» dre ; ils voyoient çà & là des trou-
» peaux de bœufs errer dans le lieu où
» eſt aujourd'hui le magnifique quartier
» des Carênes, & ils les entendoient
» mugir dans la place où l'on harangua
« depuis le peuple Romain. Dès qu'ils
» furent arrivés à la petite maiſon d'E-
» vandre : Voici, lui dit ce prince,
» la porte par où Alcide victorieux eſt
» entré ; voici le palais royal qui l'a
» reçu. Mon hôte, oſez comme lui, mé-
» priſer les richeſſes ; montrez-vous,
» comme lui, digne fils d'un Dieu, & ap-
» prochez ſans répugnance de notre
» pauvre demeure. Il dit, & il intro-
» duit le roi des Troyens ſous ſon hum-
» ble toit. Il le place ſur un lit de feuil-
» lage, couvert de la peau d'une ourſe
» de Libie. »

On voit qu'ici Virgile eſt pénétré de la ſimplicité des mœurs Arcadiennes, & que c'eſt avec plaiſir qu'il fait mugir

les troupeaux d'Evandre dans le *Forum Romanum*, & qu'il les fait paître dans le ſuperbe quartier des Carênes, ainſi appellé parce que Pompée y avoit fait bâtir un palais orné de proues de vaiſſeaux en bronze. Ce contraſte champêtre eſt du plus agréable effet. Certainement l'auteur des églogues s'eſt reſſouvenu en cet endroit de ſon chalumeau. Maintenant il va quitter la trompette & prendre la flûte. Il va oppoſer au terrible tableau du combat de Cacus, à l'hymne d'Hercule, aux traditions religieuſes des monumens Romains, & aux mœurs auſtéres d'Evandre, l'épiſode le plus voluptueux de tout ſon ouvrage. C'eſt celui de Vénus, qui vient demander à Vulcain des armes pour Enée.

Nox ruit, & fuſcis tellurem amplectitur alis.
At Venus haud animo nequicquam exterrita mater,
Laurentumque nimis & duro mota tumultu,
Vulcanum alloquitur; thalamoque hæc conjugis aureo
Incipit, & dictis divinum aſpirat amorem:
Dum bello Argolici vaſtabant Pergam reges
Debita, caſuraſque inimicis ignibus arces;
Non nullum auxilium miſeris, non arma rogavi
Artis opiſque tuæ, nec te, cariſſimæ conjux,
Incaſſumve tuos volui exercere labores,
Quamvis & Priami deberem plurima natis,

Et durum Ænea flevissem sæpe laborem.
Nunc, Jovis imperiis, Rotulorum constitit oris.
Ergo eadem supplex venio, & sanctum mihi numen
Arma rogo, genitrix nato. Te filia Nerei,
Te potuit lacrymis Tithonia flectere conjux.
Aspice qui coeant populi, quæ mœnia clausis
Ferrum acuant portis, in me excidiumque meorum.
Dixerat; & niveis hinc atque hinc diva lacertis.
Cunctantem amplexu molli fovet: ille repentè
Accepit solitam flammam, notusque medullas
Intravit calor, & labefacta per ossa cucurrit:
Non secus atque olim tonitru cùm rupta corusco
Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
Sentit læta dolis, & formæ conscia conjux.
Tum pater æterno fatur devictus amore:
Quid causas petis ab alto? Fiducia cessit
Quò tibi divia meî? similis si cura fuisset,
Tum quoque fas nobis Teucros armare fuisset.
Nec pater omnipotens Trajam, nec fata vetabant
Stare, decemque alios Priamum superesse per annos.
Et nunc, si bellare paras, atque hæc tibi mens est,
Quicquid in arte mea possum promittere curæ,
Quod fieri ferro liquidove potest electro:
Quantum ignes animæque valent: absiste, precando,
Viribus indubitare tuis. Ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus placidumque petivit,

Conjugis infusus gremio, per membra soporem.

Enéide, *liv.* 8, *v.* 369, 406.

« La nuit vient, & couvre la terre » de ses sombres ailes. Cependant Vénus dont le cœur maternel est effrayé » des menaces des Laurentins, & des » terribles préparatifs de la guerre, » s'adresse à Vulcain, & couchée sur » le lit d'or de son époux, elle ranime » toute sa tendresse par ces paroles divines : Tandis que les rois de la » Grece ravageoient les environs de » Pergame, & ses remparts destinés à » périr par des feux ennemis, je n'implorai point votre secours pour un » peuple malheureux ; je ne vous demandai point d'armes de votre main. » Non, cher époux, je ne voulus point » employer en vain vos divins travaux, » quoique je dusse beaucoup aux enfans de Priam, & que le sort cruel » d'Enée m'eût fait souvent verser des » pleurs. Maintenant, par les ordres » de Jupiter, il est sur les frontieres » des Rutules. Toujours aussi inquiete, » je viens à vous comme suppliante, » implorer votre protection qui m'est » sacrée. Une mere vous demande des » armes pour un fils. La fille de Nérée » & l'épouse de Tithon ont pu vous

» fléchir

» fléchir par leurs larmes. Voyez com-
» bien de peuples ſe liguent, quelles
» villes redoutables ferment leurs por-
» tes, & aiguiſent le fer contre moi &
» pour la deſtruction des miens.

» Elle dit; & comme il balance; la
» déeſſe paſſe çà & là autour de lui
» ſes bras blancs comme la neige, &
» le réchauffe d'un doux embraſſement.
» Auſſi-tôt Vulcain ſent renaître ſon
» ardeur accoutumée; un feu qu'il con-
» noît le pénetre & court juſques dans
» la moëlle de ſes os. Ainſi un éclair
» brille dans la nuée fendue par le ton-
» nerre, & parcourt de ſes rubans de
» feu les nuages épars dans la région
» de l'air. Son épouſe, qui connoît le
» pouvoir de ſes charmes, s'apperçoit
» avec joie du ſuccès de ſa ruſe. Alors,
» le pere des arts, ſubjugué par les
» feux d'un amour éternel, lui adreſſe
» ces mots: Pourquoi chercher ſi loin
» tant de raiſons? Quoi, ma déeſſe,
» avez-vous perdu toute confiance en
» moi? Si un ſemblable ſoin vous eût
» autrefois occupée, il nous étoit per-
» mis de faire des armes pour les
» Troyens. Ni Jupiter avec toute ſa
» puiſſance, ni les deſtins n'auroient
» pas empêché que Troye ne fût en-
» core debout, & que Priam ne régnât
» dix autres années. Si maintenant vous

» vous préparez à la guerre, si tel est
» votre plaisir, tout ce que mon art
» peut vous promettre de soins, tout
» ce qui peut se fabriquer avec le fer,
» les métaux les plus rares, les souf-
» flets & les feux, vous devez l'atten-
» dre de moi. Cessez, en me priant,
» de douter de votre empire. Ayant
» dit ces mots, il donne à son épouse
» les embrassemens qu'elle attend, &
» couché sur son sein, il s'abandonne
» tout entier aux charmes d'un paisible
» sommeil. »

Virgile emploie toujours les convenances parmi les contrastes. Il choisit le temps de la nuit pour introduire Vénus auprès de Vulcain, parce que c'est la nuit où la puissance de Vénus est la plus grande. Je n'ai pu faire sentir dans ma foible traduction les graces du langage de la Déesse de la beauté. Il y a dans ses paroles un mêlange char-
» mant d'élégance, de négligence, de
» finesse & de timidité. Je ne m'arrêterai qu'à quelques traits de son caractere, qui me paroissent les plus faciles à saisir. D'abord, elle appuie beaucoup sur les obligations qu'elle avoit aux enfans de Priam. La principale, & je crois la seule, étoit la pomme, que Pâris, fils de Priam, lui avoit adjugée au préjudice de Minerve & de Junon.

Mais cette pomme qui l'avoit déclarée la plus belle, & qui, de plus, avoit humilié ses rivales, étoit BEAUCOUP DE CHOSES pour Vénus : aussi l'appelle-t-elle *Plurima* ; & elle en étend la reconnoissance non-seulement à Pâris, mais à tous les enfans de Priam ;

Quamvis & Priami deberem plurima natis.

Pour Enée, son fils naturel, quoiqu'il soit ici l'objet unique de sa démarche, elle ne parle que des larmes qu'elle a versées sur ses malheurs, & encore elle n'y emploie qu'un seul vers. Elle ne le nomme qu'une fois, & le désigne dans le vers suivant avec tant d'amphibologie, qu'on pourroit rapporter à Priam ce qu'elle dit d'Enée, tant elle craint de répéter le nom du fils d'Anchise devant son époux ! Quant à Vulcain, elle le flatte, le supplie, l'implore, l'amadoue. Elle appelle son savoir-faire « sa sainte protection : » *Sanctum numen*. Mais lorsqu'elle en vient au point principal, l'armure d'Enée, elle s'exprime en quatre mots, littéralement, « Des armes, je vous » prie ; une mere pour un fils. » *Arma rogo, genitrix nato.* Elle ne dit pas ; « Pour son fils » ; elle s'exprime en général, pour éviter des explications

trop particulieres. Comme le pas est glissant, elle s'appuie de l'exemple de deux honnêtes femmes, de Thétis & de l'Aurore, qui avoient obtenu de Vulcain des armes pour leurs fils. La premiere, pour Achille; la seconde, pour Memnon. A la vérité, les enfans de ces déesses étoient légitimes, mais ils étoient mortels comme Enée, ce qui suffit pour le moment. Elle essaie ensuite d'alarmer son époux, par rapport à elle-même. Elle lui fait entendre qu'elle court aussi de grands risques. « Une foule de peuples, lui dit-elle, » & des villes formidables aiguisent le » fer contre moi! » Vulcain est ébranlé; mais il balance: elle le décide par un coup de maître; elle l'entoure de ses beaux bras, & l'embrasse. Qu'un autre rende, s'il le peut: *Cunctantem amplexu molli fovet.... Sensit læta dolis....* & sur-tout, *formæ conscia*, que je n'ai point rendu.

La réponse de Vulcain présente des convenances parfaites avec la situation où l'ont mis les caresses de Vénus.

Virgile lui donne d'abord le titre de Pere.

» Tum pater æterno fatur devictus amore.

J'ai traduit ce mot de *pater* par Pere

des Arts, mais improprement. Cette épithete conviendroit mieux à Apollon qu'à Vulcain : il ſignifie ici le bon Vulcain. Virgile emploie ſouvent le mot de pere comme ſynonyme de bon. Il l'applique fréquemment à Enée & à Jupiter même : *pater Æneas*, *pater omnipotens*. Le caractere principal d'un pere étant la bonté, il qualifie de ce nom ſon héros & le ſouverain des Dieux. Ici, le mot de pere ſignifie, dans le ſens le plus littéral, bon homme ; car Vulcain parle & agit avec beaucoup de bonhomie. Mais le mot de pere, iſolé, n'eſt pas aſſez relevé dans notre langue, où il emporte la même ſignification d'une maniere triviale. Le peuple l'adreſſe familiérement aux vieillards & aux bonnes gens.

Des commentateurs ont obſervé que dans ces mots :

Fiducia ceſſit quò tibi diva meî ?

il y avoit un renverſement de conſtruction grammaticale ; & ils n'ont pas manqué de l'attribuer à une licence poétique. Ils n'ont pas vu que le déſordre du langage de Vulcain, venoit de celui de ſa tête ; & que non-ſeulement Virgile le faiſoit manquer aux regles de la grammaire, mais à celles du ſens com-

mun, lorſqu'il lui fait dire que ſi un ſemblable ſoin eût occupé autrefois Vénus, il lui eût été permis de faire des armes pour les Troyens; que Jupiter & les deſtins n'empêchoient point que Troye ne ſubſiſtât, & que Priam ne régnât dix autres années.

Similis ſi cura fuiſſet,
Tum quoque fas nobis Teucros armare fuiſſet.
Nec pater omnipotens Trojam, nec fata vetabant
Stare, decemque alios Priamum ſupereſſe per annos.

Il étoit clair que le deſtin avoit décidé que Troye périroit dans la onzieme année de ſon ſiege, & que ſa volonté s'étoit manifeſtée par pluſieurs oracles & augures, entre autres par le préſage d'un ſerpent, qui avoit dévoré dix petits oiſeaux dans leur nid avec leur mere. Il y a dans le diſcours de Vulcain beaucoup de forfanterie, pour ne pas dire quelque choſe de pis, car il donne à entendre que ce ſont les armes qu'il auroit faites par l'ordre de Vénus, qui auroient rompu les ordres du deſtin & ceux de Jupiter même, auquel il ajoute l'épithete de tout-puiſſant, comme par une eſpece de défi. Remarquez encore en paſſant la rime de ces

deux fins de vers, où le même mot est répeté deux fois de-suite sans nécessité :

.... si cura fuisset
..... armare fuisset.

Vulcain enivré d'amour ne sait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Il déraisonne dans son langage, dans ses pensées & dans ses actions, puisqu'il se détermine à faire des armes magnifiques pour le fils naturel de son infidele épouse. Il est vrai qu'il se garde bien de le nommer. Elle n'a prononcé son nom qu'une seule fois, par discrétion ; & lui le tait, par jalousie. C'est à Vénus seule qu'il rend service. Il semble croire que c'est elle qui va se battre : « Si vous vous » préparez à la guerre, lui dit-il, si » tel est votre plaisir : »

.... Si bellare paras, atque hæc tibi mens est.

Le désordre total de sa personne termine celui de son discours. Embrasé des feux de l'amour dans les bras de Vénus, il se fond comme un métal :

Conjugis infusus gremio. . . .

Remarquez la justesse de cette consonnance métaphorique « *infusus*,

» fondu, » si convenable au Dieu des forges de Lemnos. Enfin, il perd tout sentiment

.... placidumque petivit
.... per membra soporem.

« *Sopor* » veut dire ici beaucoup plus que sommeil. Il présente encore une consonnance de l'état des métaux après leur fusion, une stagnation parfaite.

Mais pour affoiblir ce que ce tableau a de licencieux & de contraire aux mœurs conjugales, le sage Virgile oppose immédiatement après, à la Déesse de la volupté qui demande à son mari des armes pour son fils naturel, une mere de famille, chaste & pauvre, occupée des arts de Minerve, pour élever ses petits enfans; & il applique cette image touchante aux mêmes heures de la nuit, pour présenter un nouveau contraste des différens usages que font du même temps le vice & la vertu.

Inde ubi prima quies medio jam noctis abactæ
Curriculo expulerat somnum; cùm fœmina primùm,
Cui tolerare colo vitam tenuique Minervâ
Impositum cinerem & sopitos suscitat ignes;
Noctem addens operi, famulas que ad lumina longo

Exercet

Exercet penſo ; caſtum ut ſervaret cubile
Conjugis, & poſſit parvos educere natos :
Enéide, *liv.* 8, *v.* 407, 413.

« Vulcain avoit à peine goûté le pre- » mier ſommeil, & la nuit, ſur ſon » char, n'avoit encore parcouru que » la moitié de ſa carriere : c'étoit le » temps auquel une femme qui, pour » ſoutenir ſa vie, n'a d'autre reſſource » que ſes fuſeaux, & une foible induſ- » trie dans les arts de Minerve, écarte » la cendre de ſon foyer, en rallume » les charbons, pour donner au tra- » vail le reſte de la nuit, & diſtribuer » de longues tâches à ſes ſervantes » qu'elle occupe à la lueur d'une lampe, » afin que le beſoin ne la force pas de » manquer à la foi conjugale, & qu'elle » puiſſe élever ſes petits enfans. »

Virgile tire encore de nouveaux & ſublimes contraſtes, des humbles occupations de cette mere de famille vertueuſe. Il oppoſe tout de ſuite à ſa foible induſtrie, « *tenui Minervâ*, » l'ingénieux Vulcain ; à ſes charbons qu'elle rallume, « *ſopitos ignes*, le cratere toujours enflammé d'un volcan ; à ſes ſervantes auxquelles elle diſtribue des pelotons de laine, « *longo exercet* » *penſo*, » les Cyclopes forgeant un foudre pour Jupiter, un char pour

Mars, une égide pour Minerve, & qui, à l'ordre de leur maître, quittent leurs céleſtes ouvrages pour faire l'armure d'Enée, ſur le bouclier duquel devoient être gravés les principaux événemens de l'empire romain.

Haud ſecus ignipotens, nec tempore ſegnior illo,
Mollibus è ſtratis opera ad fabrilia ſurgit.
Inſula Sicanium juxta latus Æoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua ſaxis:
Quam ſubter ſpecus & Cyclopum exeſa caminis
Antra Ætnæa tonant: validique incudibus ictus
Auditi referunt gemitum: ſtriduntque cavernis
Stricturæ Chalybum, & fornacibus ignis anhelat:
Vulcani domus, & Vulcania nomine tellus.
Hoc tunc ignipotens cœlo deſcendit ab alto.
Ferrum exercebant vaſto Cyclopes in antro,
Bronteſque Steropeſque, & nudus membra Pyracmon.
His informatum manibus, jam parte polita,
Fulmen erat, toto genitor quæ plurima cœlo
Dejicit in terras, pars imperfecta manebat.
Tres imbris torti radios, tres nubis aquoſæ
Addiderant: rutili tres ignis & alitis Auſtri.
Fulgores nunc terrificos, ſonitumque metumque
Miſcebant operi, flammisque ſequacibus iras.
Parte alia Marti currumque, rotaſque volucres

Instabant, quibus ille viros, quibus excitat urbes,
Ægidaque horrificam, turbatæ Palladis arma,
Certatim squamis serpentum auroque polibant:
Connexosque angues, ipsamque in pectore divæ
Gorgona, desecto vertentem lumina collo.
Tollite cuncta, inquit, cœptosque auferte labores
Ætnæi Cyclopes, & huc advertite mentem.
Arma acri facienda viro: nunc viribus usus,
Nunc manibus rapidis, omni nunc arte magistrâ:
Præcipitate moras. Nec plura effatus: at illi.
Ocius incubuere omnes, pariterque laborem
Sortiti. Fluit æs rivis aurique metallum:
Vulnificusque chalybs vastâ fornace liquescit.
Ingentem clypeum informant, unum omnia contra.
Tela Latinorum: septenosque orbibus orbes
Impediunt: alii ventosis follibus auras
Accipiunt, redduntque, alii stridentia tingunt.
Æra lacu: gemit impositis incudibus antrum.
Illi inter sese multâ vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe massam.

Eneide, liv. 8, v. 414—453.

« Alors le Dieu du feu, aussi diligent, sort de sa couche voluptueuse
» pour veiller aux travaux qui lui sont
» commandés.

« Entre les côtes de Sicile & de Li-

» pari, une des Eoliennes, s'éleve une
» île formée de rochers eſcarpés, tou-
» jours fumans, ſous leſquels ſont les
» cavernes des Cyclopes, auſſi bruyan-
» tes & auſſi enflammées que les antres
» & les cheminées de l'Etna. Elles re-
» tentiſſent ſans ceſſe du gémiſſement
» des enclumes ſous les coups des mar-
» teaux, du pétillement de l'acier qui
» étincelle, & du bruit peſant des
» ſoufflets qui animent les feux dans
» leurs fourneaux. Cette île eſt la de-
» meure de Vulcain, & s'appelle Vul-
» canie. Ce fut dans ces ſouterrains que
» le Dieu du feu deſcendit du ciel. Les
» Cyclopes Brontès, Stérops & Py-
» racmon, les membres nus, battoient
» alors le fer au milieu d'une vaſte ca-
» verne. Ils tenoient dans leurs mains
» un foudre à demi formé. C'étoit un
» de ces foudres que Jupiter lance ſou-
» vent des cieux ſur la terre. Une par-
» tie étoit finie, & l'autre étoit encore
» imparfaite. Ils y avoient mis trois
» rayons de grele, trois d'une pluie
» orageuſe, trois d'un feu éblouiſſant,
» & trois d'un vent impétueux : il
» ajoutoient alors à leur ouvrage d'é-
» pouvantables éclairs, des éclats, la
» peur, la colere céleſte & les flammes
» qui la ſuivent. D'un autre côté, d'au-
» tres ſe hâtoient de forger un char à

» Mars, avec des roues rapides dont » le bruit alarme les hommes & les vil- » les. D'autres, pour armer Pallas dans » les combats, polissoient à l'envi une » égide horrible, hérissée d'écailles de » serpent en or; & pour couvrir le sein » de la Déesse, une chevelure de » serpent, avec la tête de Gorgone, » séparée du cou, & jettant des regards » affreux.

» Enfans de l'Etna, Cyclopes, leur » dit Vulcain, cessez tous ces travaux; » transportez-les ailleurs, & faites at- » tention à ce que je vais vous dire. » Il s'agit d'armer un homme redouta- » ble. C'est ici où il faut la force des » bras, la diligence des mains, & l'art » des plus grands maîtres : ne perdez » pas un moment. Il dit; aussi-tôt tous » se mettent en besogne & se parta- » gent le travail. L'airain & l'or cou- » lent par ruisseaux; l'acier le plus pur » se fond dans une vaste fournaise : ils » en forment un bouclier énorme ca- » pable de résister seul à tous les traits » des Latins. Ils couvrent sa circonfé- » rence de sept autres lames de métal. » Les uns font mouvoir les soufflets; » les autres trempent l'airain qui siffle » au fond des eaux : l'antre retentit des » coups dont gémissent les enclumes. » Tour-à-tour ils élevent les bras avec

» de grands efforts, & tour-à-tour les
» laissent retomber sur la masse embra-
» sée que tournent en tous sens de mor-
» dantes tenailles. »

On croit voir travailler ces énormes enfans de l'Etna, & entendre le bruit de leurs lourds marteaux, tant l'harmonie des vers de Virgile est imitative !

La composition du foudre mérite attention. Elle est pleine de génie, c'est-à-dire, d'observations neuves de la nature. Virgile y fait entrer & contraster les quatre élémens à la fois : la terre & l'eau, le feu & l'air.

Tres imbris torti radios, tres nubis aquosæ
Addlderant, rutili tres ignis, & alitis Austri.

A la vérité, il n'y a pas de terre proprement dite, mais il donne de la solidité à l'eau pour en tenir lieu; « *tres* » *imbris torti radios* » mot à mot, « trois » rayons de pluie torse, » pour dire de la grele. Cette expression métaphorique est ingénieuse : elle suppose que les Cyclopes ont tordu des gouttes de pluie pour en faire des grains de grêle. Remarquez aussi la convenance de l'expression *alitis Austri*, « l'Auster aîlé. » L'Auster est le vent du midi; c'est lui qui ramene presque toujours les tonnerres en Europe.

Le poëte ose mettre ensuite des sensations métaphysiques sur l'enclume des Cyclopes : *metum*, « la peur » ; *iras* « des courroux. » Il les amalgame avec la foudre. Ainsi il ébranle à-la-fois le système physique par le contraste des élémens, & le système moral, par la consonnance de l'ame & la perspective de la divinité.

..... Flammisque sequacibus iras.

Il fait gronder le tonnerre, & montre Jupiter dans la nue.

Virgile oppose encore à la tête de Pallas celle de Méduse; mais c'est un contraste qui lui est commun avec tous les poëtes. En voici un qui lui est particulier. Vulcain oblige les Cyclopes de quitter leurs ouvrages divins, pour s'occuper de l'armure d'un homme. Ainsi il met dans la même balance, d'un côté, la foudre de Jupiter, le char de Mars, l'égide & la cuirasse de Pallas; & de l'autre, les destinées de l'empire Romain, qui doivent être gravées sur le bouclier d'un homme. Mais s'il donne la préférence à ce nouvel ouvrage, c'est pour l'amour de Vénus, & non pas pour la gloire d'Enée. Observez que le Dieu jaloux ne nomme point encore ici le fils d'Anchise, quoiqu'il y semble forcé. Il

ſe contente de dire vaguement aux Cyclopes : « *Arma acri facienda viro.* » L'épithete de « *acer* » peut ſe prendre en bonne & en mauvaiſe part. Elle peut ſignifier méchant, dur, & ne peut guere s'appliquer au ſenſible Enée, auquel Virgile donne ſi ſouvent le ſurnom de Pieux.

Enfin, Virgile, après le tableau tumultueux des forges Eoliennes, nous ramene, par un nouveau contraſte, à la demeure paiſible du bon roi Evandre, preſque auſſi matinal que la bonne mere de famille & que le Dieu du feu.

Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris,
Evandrum ex humili tecto lux ſuſcitat alma,
Et matutini volucrum ſub culmine cantus.
Conſurgit ſenior : tunicâque inducitur artus,
Et Tyrrhena pedum circumdat vincula plantis.
Tum lateri atque humeris Tegeæum ſubligat enſem,
Demiſſa ac læva pantheræ terga retorquens.
Necnon & gemini cuſtodes limine ab alto
Procedunt, greſſumque canes comitantur herilem.
Hoſpitis Æneæ ſedem & ſecreta petebat
Sermonum memor & promiſſi muneris heros.
Nec minus Æneas ſe matutinus agebat :
Filius huic Pallas, olli comes ibat Achates.
Enéide, liv. 8, v. 454-466.

« Tandis que le Dieu de Lemnos » preſſe ſon ouvrage dans ſes forges

» Eoliennes, Evandre eſt réveillé ſous
» ſon humble toit, par les premiers
» rayons de l'aurore & par le matinal
» des oiſeaux nichés ſous le chaume de
» ſa couverture. Il ſe leve malgré ſon
» grand âge. Il ſe revêt d'une tunique,
» & attache à ſes pieds une chauſſure
» Tyrrhénienne. Il met ſur ſes épaules
» un baudrier, d'où pend à ſon côté
» une épée d'Arcadie, & il ramene ſur
» ſa poitrine une peau de panthere qui
» deſcend de ſon épaule gauche. Deux
» chiens qui gardoient ſa porte, mar-
» chent devant lui & accompagnent
» les pas de leur maître. Il alloit trou-
» ver, dans l'intérieur de ſa maiſon,
» Enée ſon hôte, pour s'entretenir
» avec lui du ſecours qu'il lui avoit pro-
» mis la veille. Enée, non moins mati-
« nal, s'avançoit auſſi vers Evandre:
» l'un étoit accompagné de ſon fils Pal-
» las, & l'autre de ſon fidele Achate. »

Voici un contraſte moral très-intéréreſſant.

Le bon roi Evandre n'ayant pour gardes du corps que deux chiens qui ſervoient encore à garder la porte de ſa maiſon, va, dès le point du jour, s'entretenir d'affaires avec ſon hôte. Ne croyez pas que ſous ſon toit couvert de chaume, il s'agiſſe de bagatelles. Il y eſt queſtion du rétabliſſement de l'em-

pire de Troye dans la perſonne d'Enée, ou plutôt, de la fondation de l'empire Romain. Il s'agit de diſſiper une grande confédération de peuples. Pour en venir à bout, le roi Evandre offre à Enée quatre cents cavaliers. A la vérité, ils ſont choiſis & commandés par Pallas ſon fils unique. J'obſerverai ici une de ces convenances délicates, par leſquelles Virgile donne de grandes leçons de vertu aux rois ainſi qu'aux autres hommes, en feignant des actions en apparence indifférentes : c'eſt la confiance d'Evandre dans ſon fils. Quoique ce jeune prince ne fût qu'à la fleur de ſon âge, ſon pere l'amene à une conférence très-importante, comme ſon compagnon: « *Comes ibat.* » Il faiſoit porter ſon nom à la ville de Pallantée, qu'il avoit lui-même fondée. Enfin, dans les quatre cents cavaliers qu'il promet au roi des Troyens ſous les ordres de Pallas, il y en a deux cents qu'il a choiſis dans la fleur de la jeuneſſe, & deux cents autres que ſon fils doit mener en ſon propre nom.

Arcades huic equites bis centum, robora pubis
Lecta, dabo; totidem ſuo tibi nomine Pallas.
Enéide, liv. 8, v. 518-519.

Les exemples de confiance paternelle ſont rares parmi les ſouverains, qui ne

gardent ſouvent leurs ſucceſſeurs comme leurs ennemis. Ces traits peignent la bonne foi & la ſimplicité des mœurs du roi d'Arcadie.

On pourroit peut-être taxer le roi d'Arcadie d'indifférence pour un fils unique, en ce qu'il l'éloigne de ſa perſonne & l'expoſe aux dangers de la guerre : mais c'eſt poſitivement par une raiſon contraire qu'il en agit ainſi ; c'eſt pour le former à la vertu en lui faiſant faire ſes premieres armes ſous un héros tel qu'Enée.

Hunc tibi præterea, ſpes & ſolatia noſtri
Pallanta adjungam. Sub te tolerare magiſtro
Militiam & grave Martis opus, tua cernere facta
Aſſueſcat, primis & te miretur ab annis.
Enéide, liv. 8, v. 514-517.

« J'enverrai de plus avec vous mon fils » Pallas, qui eſt toute mon eſpérance » & ma conſolation. Qu'il s'accoutume » ſous un maître tel que vous à ſupporter les rudes travaux de la guerre, à ſe former ſur vos exploits, & » à vous admirer dès ſes premieres années. »

On peut voir dans le reſte de l'Enéide le rôle important qu'y joue ce jeune prince. Virgile en a tiré de grandes beautés : telles ſont entre autres les ten-

dres adieux que lui fait Evandre, les regrets de ce bon pere, ſur ce que ſa vieilleſſe ne lui permet pas de l'accompagner dans les combats; enſuite, la valeur imprudente de ſon fils, qui, oubliant les leçons des deux freins d'Anchiſe, s'attaque au redoutable Turnus, & en reçoit le coup de la mort; les hauts faits d'armes d'Enée pour venger la mort du fils de ſon allié; ſes regrets à la vue du jeune Pallas, tué à la fleur de ſon âge & le premier jour qu'il avoit combattu; enfin, les honneurs qu'il rend à ſon corps en l'envoyant à ſon pere.

C'eſt ici qu'on peut remarquer une de ces comparaiſons touchantes (7) dont Virgile, à l'exemple d'Homere, affoiblit l'horreur de ſes tableaux de batailles, & en augmente l'effet, en y établiſſant des conſonnances avec des êtres d'un autre ordre. C'eſt à l'occaſion de la beauté du jeune Pallas, dont la mort n'a point encore terni l'éclat.

Qualem virgineo demeſſum pollice florem
Seu mollis violæ, ſeu languentis hyacinthi,
Cui neque fulgor adhuc, necdum ſua forma receſſit:
Non jam mater alit tellus, vireſque miniſtrat.

Enéide, liv. 11, v. 68-71.

« Comme une tendre violette ou un

» languiſſant hyacinthe que les doigts
» d'une jeune fille ont cueillis : ces fleurs
» n'ont encore perdu ni leur éclat ni
» leur forme ; mais on voit que la terre
» leur mere ne les ſoutient plus, & ne
» leur donne plus de nourriture. »

Remarquez une autre conſonnance avec la mort de Pallas. Pour dire que ces fleurs n'ont point ſouffert lorſqu'on les a détachées de leur tige, Virgile les fait cueillir par la main d'une jeune fille : « *Virgineo demeſſum pollice ;* « mot à mot : Moiſſonnées par le pouce d'une vierge. Et il réſulte de cette douce image, un contraſte terrible avec le javelot de Turnus, qui avoit cloué le bouclier de Pallas contre ſa poitrine, & l'avoit tué d'un ſeul coup.

Enfin, Virgile, après avoir repréſenté la douleur d'Evandre à la vue du corps de ſon fils, & le déſeſpoir de ce malheureux pere qui implore la vengeance d'Enée, tire de la mort même de Pallas la fin de la guerre & de l'Enéide ; car Turnus, vaincu dans un combat particulier par Enée, lui céde la victoire, l'empire, la princeſſe Lavinie, & le ſupplie de ſe contenter de ſi grands ſacrifices ; mais le roi des Troyens, ſur le point de lui accorder la vie, appercevant le baudrier de Pallas dont Turnus s'étoit revêtu après avoir tué

ce jeune prince, lui plonge son épée dans le corps en lui disant :

Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat, & pœnam scelerato ex sanguine sumit.

Enéide, liv. 12, v. 940 & 949.

« Pallas, c'est Pallas qui t'immole » par ce coup, qui se venge dans ton » sang criminel. »

Ainsi les Arcadiens ont influé de toute maniere sur les monumens historiques, les traditions religieuses, les premieres guerres & l'origine de l'empire Romain.

On voit que le siecle où je parle des Arcadiens n'est point un siecle fabuleux. Je recueillis donc sur eux & leur pays les douces images que nous en ont laissé les poëtes, avec les traditions les plus authentiques des historiens, que je trouvai en bon nombre dans le Voyage de la Gréce de Pausanias, les Œuvres de Plutarque, & la Retraite des dix mille de Xénophon; en sorte que je rassemblai sur l'Arcadie tout ce que la nature a de plus aimable dans nos climats, & l'histoire de plus vraisemblable dans l'antiquité.

Pendant que je m'occupois de ces agréables recherches, je me trouvai lié personnellement avec Jean-Jacques

Rousseau. Nous allions assez souvent nous promener, pendant l'été aux environs de Paris. Sa société me plaisoit beaucoup. Il n'avoit point la vanité de la plupart des gens de lettres, qui veulent toujours occuper les autres de leurs idées, & encore moins celle des gens du monde, qui croient qu'un homme de lettres est fait pour les tirer de leur ennui par son babil. Il partageoit les bénéfices & les charges de la conversation, parlant à son tour & y laissant parler les autres. Il leur laissoit même le choix de l'entretien, se réglant à leur mesure avec si peu de prétention, que parmi ceux qui ne le connoissoient pas, les gens simples le prenoient pour un homme ordinaire, & les gens du bon ton le regardoient comme bien inférieur à eux ; car avec ceux-ci il parloit peu, ou de peu de choses. Il a été quelquefois accusé d'orgueil à cette occasion, par les gens du monde qui taxent de leurs propres vices les hommes libres & sans fortune, qui refusent de courber la tête sous leur joug. Mais entre plusieurs traits que je pourrois citer à l'appui de ce que j'ai dit précédemment, que les gens simples le prenoient pour un homme ordinaire, en voici un qui convaincra le lecteur de sa modestie habituelle.

Le jour même que nous fûmes dîner chez les hermites du mont Valérien, ainsi que je l'ai rapporté dans une note du tome troisieme, en revenant l'après-midi à Paris, nous fûmes surpris de la pluie près du bois de Boulogne, vis-à-vis la porte Maillot. Nous y entrâmes pour nous mettre à l'abri, sous des marroniers qui commençoient à avoir des feuilles; car c'étoit dans les fêtes de Pâques. Nous trouvâmes sous ces arbres beaucoup de monde qui, comme nous y cherchoit du couvert. Un des garçons du Suisse ayant apperçu Jean-Jacques, s'en vint à lui plein de joie, & lui dit: « Hé bien, bon homme, d'où venez-» vous donc? Il y a un temps infini que nous ne vous avons vu! » Rousseau lui répondit tranquillement: « C'est » que ma femme a été long-temps » malade, & moi-même j'ai été in-» commodé. » « Oh! mon pauvre bon » homme, reprit ce garçon, vous n'ê-» tes pas bien ici: venez, venez; je » vais vous trouver une place dans la » maison »

En effet, il s'empressa de nous mener dans une chambre haute, où, malgré la foule, il nous procura des chaises, une table, du pain & du vin. Pendant qu'il nous y conduisoit, je dis à Jean-Jacques: Ce garçon me paroît bien familier

familier avec vous ; il ne vous connoît donc point ? « Oh ! ſi , me répondit-» il ; nous nous connoiſſons depuis plu-» ſieurs années. Nous venions de temps » en temps ici , dans la belle ſaiſon , » ma femme & moi , manger le ſoir » une côtelette. »

Ce mot de bon homme , dit de ſi bonne foi par ce garçon d'auberge , qui ſans doute prenoit depuis long-temps Jean-Jacques pour un homme de quelque état méchanique ; ſa joie en le revoyant , & ſon empreſſement à le ſervir me firent connoître combien le ſublime auteur d'Emile mettoit en effet de bonhomie juſques dans ſes moindres actions.

Loin de chercher à briller aux yeux de qui que ce fût , il convenoit lui-même avec un ſentiment d'humilité bien rare , & ſelon moi bien injuſte , qu'il n'étoit pas propre aux grandes converſations. « Il ne faut , me diſoit-il un » jour, que le plus petit argument pour » me renverſer. Je n'ai d'eſprit qu'une » demi-heure après les autres. Je ſais » ce qu'il faut répondre, préciſément » quand il n'en eſt plus temps. «

Cette lenteur de réflexion ne venoit pas « d'une peſanteur maxillaire , » comme le dit dans le proſpectus d'une édition nouvelle des Œuvres de Jean-

Jacques, un écrivain, d'ailleurs très-eſtimable; mais de ſon équité naturelle qui ne lui permettoit pas de prononcer ſur le moindre ſujet ſans l'avoir examiné, de ſon génie qui le conſidéroit ſur toutes ſes faces pour le connoître à fond, & enfin de ſa modeſtie, qui lui interdiſoit le ton théatral & les ſentences d'oracles (8) de nos converſations. Il étoit au milieu de nos beaux eſprits avec ſa ſimplicité, comme une fille avec ſes couleurs naturelles, parmi des femmes qui mettent du blanc & du rouge. Encore moins auroit-il cherché à ſe donner en ſpectacle chez les grands; mais dans le tête-à-tête, dans la liberté de l'intimité, & ſur les objets qui lui étoient familiers, ſurtout ceux qui intéreſſoient le bonheur des hommes, ſon ame prenoit l'eſſor, ſes ſentimens devenoient touchans, ſes idées profondes, ſes images ſublimes, & ſes diſcours auſſi véhemens que ſes écrits.

Mais ce que je trouvois de bien ſupérieur à ſon génie, c'étoit ſa probité. Il étoit du petit nombre d'hommes de lettres éprouvés par l'infortune, auxquels on peut ſans riſque communiquer ſes penſées les plus intimes. On n'avoit rien à craindre de ſa malignité s'il les trouvoit mauvaiſes, ni de ſon infidélité

si elles lui sembloient bonnes.

Une après-midi donc, que nous étions à nous reposer au bois de Boulogne, j'amenai la conversation sur un sujet qui me tenoit au cœur depuis que j'avois l'usage de ma raison. Nous venions de parler des Hommes illustres de Plutarque, de la traduction d'Amyot, ouvrage dont il faisoit un cas infini, où on lui avoit appris à lire dans l'enfance, & qui, à mon avis, a été le germe de son éloquence & de ses vertus antiques; tant la premiere éducation a d'influence sur le reste de la vie! Je lui dis donc:

J'aurois bien voulu voir une histoire de votre façon.

J.-J. " J'ai eu bien envie d'écrire celle „ de Cosme de Médicis (9). C'étoit „ un simple particulier, qui est deve„ nu le souverain de ses concitoyens, „ en les rendant plus heureux. Il ne „ s'est élevé & maintenu que par des „ bienfaits. J'avois fait quelques brouil„ lons à ce sujet-là; mais j'y ai renon„ cé: je n'avois pas de talent pour „ écrire l'histoire. „

Pourquoi vous-même, avec tant d'amour pour le bonheur des hommes, n'avez-vous pas tenté de former une république heureuse? J'ai connu bien des hommes de tous pays & de toutes con-

ditions, qui vous auroient ſuivi.

“ Oh! j'ai trop connu les hommes! „ Puis me regardant après un moment de ſilence, il ajouta d'un ton demi-fâché: “ Je vous ai prié pluſieurs fois de ne „ me jamais parler de cela.

Mais pourquoi n'auriez-vous pas fait, avec quelques Européens ſans patrie & ſans fortune, dans quelque île inhabitée de la mer du Sud, un établiſſement ſemblable à celui que Guillaume Penn a formé dans l'Amérique Septentrionale, au milieu des Sauvages?

“ Quelle différence de ſiecle! On „ croyoit du temps de Penn; aujour„ d'hui, on ne croit plus rien. „ Puis, ſe radouciſſant: “ J'aurois bien aimé à vi„ vre dans une ſociété telle que je me „ la figure, comme un de ſes ſimples „ membres; mais pour rien au monde „ je n'aurois voulu y avoir quelque „ charge, encore moins en être le chef. „ Je me ſuis rendu juſtice, il y a long „ temps; j'étois incapable du plus petit „ emploi. „

Vous auriez trouvé aſſez de perſonnes qui auroient exécuté vos idées.

“ Oh! je vous en prie, parlons d'au„ tre choſe. „

Je me ſuis aviſé d'écrire l'hiſtoire des peuples d'Arcadie. Ce ne ſont pas des bergers oiſifs comme ceux du Lignon.

Il se mit à sourire. “ A propos des
„ bergers du Lignon, me dit-il, j'ai fait
„ une fois le voyage du Forez, tout
„ expre[illegible] pour voir le pays de Céla-
„ don [illegible] d'Astrée, dont d'Urfé nous a
„ fait [illegible] si charmans tableaux. Au lieu
„ de bergers amoureux, je ne vis, sur
„ les bords du Lignon, que des maré-
„ chaux, des forgerons & des taillan-
„ diers. „

Comment! dans un pays si agréable?
“ Ce n'est qu'un pays de forges. Ce
„ fut ce voyage de Forez qui m'ôta
„ mon illusion. Jusqu'à ce temps-là, il
„ ne se passoit point d'années que je ne
„ relusse l'Astrée d'un bout à l'autre:
„ j'étois familiarisé avec tous ses per-
„ sonnages. Ainsi la science nous ôte nos
„ plaisirs. „

Oh! mes Arcadiens ne ressemblent point à vos forgerons, ni aux bergers imaginaires de d'Urfé, qui passent les jours & les nuits uniquement occupés à faire l'amour, exposés au dedans à toutes les suites de l'oisiveté, & au dehors, aux invasions des peuples voisins. Les miens exercent tous les arts de la vie champêtre. Il y a parmi eux des bergers, des laboureurs, des pêcheurs, des vignerons. Ils ont tiré parti de tous les sites de leur pays, diversité de montagnes, de plaines, de lacs & de ro-

chers. Leurs mœurs ſont patriarchales, comme aux premiers temps du monde. Il n'y a dans leur république, ni prêtres ni ſoldats, ni eſclaves; car ils ſont ſi religieux, que chaque pere de famille en eſt le pontife; ſi belliqueux, que chaque habitant eſt toujours prêt à défendre ſa patrie ſans en tirer de ſolde; & ſi égaux, qu'il n'y a pas ſeulement parmi eux de domeſtiques. Les enfans y ſont élevés à ſervir leurs parens. On ſe garde bien de leur inſpirer, ſous le nom d'émulation, le poiſon de l'ambition, & de leur apprendre à ſe ſurpaſſer les uns les autres; mais, au contraire, on les exerce, à ſe prévenir par toutes ſortes de bons offices; à obéir à leurs parens; à préférer ſon pere, ſa mere, ſon ami, ſa maîtreſſe, à ſoi-même; & la patrie à tout. Là, il n'y a point de querelle entre les jeunes gens, ſi ce n'eſt quelques débats entre amans, comme ceux du Devin du Village: mais la vertu y appelle ſouvent les citoyens dans les aſſemblées du peuple, pour délibérer entre eux de ce qu'il eſt utile de faire pour le bien public. Ils éliſent, à la pluralité des voix, leurs Magiſtrats, qui gouvernent l'Etat comme une famille, étant chargés à-la-fois des fonctions de la paix, de la guerre & de la religion. Il réſulte une ſi grande force

de leur union, qu'ils ont toujours repoussé toutes les puissances qui ont entrepris sur leur liberté.

On ne voit dans leur pays aucun monument inutile, fastueux, dégoûtant ou épouvantable : point de colonnades, d'arcs de triomphe, d'hôpitaux ni de prisons ; point d'affreux gibets sur les collines, à l'entrée de leurs bourgs : mais un pont sur un torrent, un puits au milieu d'une plaine aride, un bocage d'arbres fruitiers sur une montagne inculte, autour d'un petit temple dont le péristile sert d'abri aux voyageurs, annoncent dans les lieux les plus déserts, l'humanité des habitans. Des inscriptions simples sur l'écorce d'un hêtre, un sur un rocher brut, conservent à la postérité la mémoire des grands citoyens, & le souvenir des bonnes actions. Au milieu de ces mœurs bienfaisantes, la religion parle à tous les cœurs un langage inaltérable. Il n'y a pas une montagne ni un fleuve qui ne soit consacré à un Dieu, & qui n'en porte le nom ; pas une fontaine qui n'ait sa Naïade ; pas une fleur ni oiseau qui ne soit le résultat de quelque ancienne & touchante métamorphose. Toute la physique y est en sentimens religieux, & toute la religion en monumens de la nature. La mort même qui empoisonne tant de plai-

ſirs, n'y offre que des perſpectives conſolantes. Les tombeaux des ancêtres ſont au milieu des bocages de myrtes, de cyprès & de ſapins. Leurs deſcendans, dont ils ſe ſont fait chérir pendant leur vie, viennent dans leurs plaiſirs ou leurs peines, les décorer de fleurs & invoquer leurs manes, perſuadés qu'ils préſident toujours à leurs deſtins. Le paſſé, le préſent, l'avenir lient tous les membres de cette ſociété de chaînons de la loi naturelle, en ſorte qu'il eſt également doux d'y vivre & d'y mourir.

Telle fut l'idée vague que je donnai du deſſein de mon ouvrage à Jean-Jacques. Il en fut enchanté. Nous en fîmes plus d'une fois, dans nos promenades, le ſujet de nos plus douces converſations. Il imaginoit quelquefois des incidens d'une ſimplicité piquante, dont je tirois parti. Un jour même, il m'engagea à changer tout le plan. « Il faut,
» me dit-il, ſuppoſer une action prin-
» cipale dans votre hiſtoire, telle que
» celle d'un homme qui voyage pour
» connoître les hommes. Il en naîtra
» des événemens variés & agréables.
» De plus, il faut oppoſer à l'état de
» nature des peuples d'Arcadie, l'état
» de corruption d'un autre peuple,
» afin de faire ſortir vos tableaux par
» des contraſtes. »

Ce conseil fut pour moi un rayon de lumiere qui en produisit un autre : ce fut, avant tout, d'opposer à ces deux tableaux celui de barbarie d'un troisieme peuple, afin de représenter les trois états successifs par où passent la plupart des nations ; celui de barbarie, de nature & de corruption. J'eus ainsi une harmonie complette des trois périodes ordinaires aux sociétés humaines.

Pour représenter un état de barbarie, je choisis la Gaule comme un pays dont les commencemens en tout genre devoient le plus nous intéresser, parce que le premier état d'un peuple influe sur toutes les périodes de sa durée, & se fait sentir jusques dans sa décadence, comme une éducation que reçoit un homme dès la mamelle jusques sur la décrépitude. Il semble même qu'à cette derniere époque les habitudes de l'enfance paroissoient avec plus de force que celles du reste de la vie, ainsi que je l'ai observé dans les Etudes précédentes. Les premieres impressions effacent les dernieres. Le caractere des nations se forme dès le berceau, ainsi que celui de l'homme. Rome, dans sa décadence, conserva l'esprit de domination universelle qu'elle avoit eu dès son origine.

Je trouvai les principaux caracteres

des mœurs & de la religion des Gaulois tout tracés dans les Commentaires de César, dans Plutarque, dans les Mœurs des Germains de Tacite, & dans divers traités modernes de la mythologie des peuples du nord.

Je reculai plusieurs siecles avant Jules-César, l'état des Gaules, afin d'avoir à peindre un caractere plus marqué de barbarie, & approchant de celui que nous avons trouvé aux peuples sauvages de l'Amérique septentrionale. Je fixai le commencement de la civilisation de nos ancêtres à la destruction de Troye, qui fut aussi l'époque, & sans doute la cause de plusieurs grandes révolutions par toute la terre. Les nations qui composent le genre humain, quelque divisées qu'elles paroissent en langages, religions, coutumes & climats, sont en équilibre entre elles comme les différentes mers qui composent l'Océan sous diverses latitudes. Il ne peut arriver quelque grand mouvement dans une de ces mers, qu'il ne se communique plus ou moins à chacune des autres. Elles tendent toutes à se mettre de niveau. Une nation est encore, par rapport au genre humain, ce qu'un homme est par rapport à sa nation. Si cet homme y meurt, un autre y renaît dans le même temps. De même, si un état se détruit

ſur la terre, un autre s'y forme à la même époque. C'eſt ce que nous avons vu de nos jours, quand la plus grande partie de la république de Pologne ayant été démembrée dans le nord de l'Europe, pour être confondue dans les trois états voiſins, la Ruſſie, la Pruſſe & l'Autriche, peu de temps après, la plus grande partie des Colonies Angloiſes du nord de l'Amérique, s'eſt détachée des trois Etats d'Angleterre, d'Irlande & d'Ecoſſe, pour former une république; & comme il y a eu en Europe une portion de la Pologne qui n'a pas été démembrée, il y a eu de même en Amérique une portion des Colonies Angloiſes, qui ne s'eſt pas ſéparée de l'Angleterre.

On trouve les mêmes réactions politiques dans tous les pays & dans tous les ſiecles. Lorſque l'empire des Grecs fut renverſé ſur les bords du Pont-Euxin, en 1453, celui des Turcs le remplaça auſſi-tôt; & lorſque celui de Troye fut détruit en Aſie ſous Priam, celui de Rome prit naiſſance en Italie ſous Enée.

Mais il s'enſuivit de cette ruine totale de Troye beaucoup de petites révolutions dans le reſte du genre-humain, & ſurtout en Europe.

J'oppoſai à l'état de barbarie des Gau-

les, celui de corruption de l'Egypte, qui étoit à ſon plus haut degré de civiliſation. C'eſt à l'époque du ſiége de Troye que pluſieurs ſavans aſſignent le regne brillant de Séſoſtris. D'ailleurs, Cette opinion adoptée par Fénelon dans ſon Télémaque, étoit une autorité ſuffiſante pour mon ouvrage. Je choiſis auſſi mon voyageur en Egypte, par le conſeil de Jean-Jacques, d'autant que, dans l'antiquité, beaucoup d'établiſſemens politiques & religieux ont reflué de l'Egypte dans la Grece, dans l'Italie, & même directement dans les Gaules, ainſi que l'hiſtoire & pluſieurs de nos anciens uſages en font foi. C'eſt encore une ſuite des réactions politiques. Lorſqu'un état eſt à ſon dernier degré d'élévation, il eſt à ſon premier degré de décadence, parce que les choſes humaines commencent à décheoir, dès qu'elles ont atteint le faîte de leur grandeur. C'eſt alors que les arts, les ſciences, les mœurs, les langues commencent à refluer des états civiliſés dans les états barbares, ainſi que le démontrent les ſiecles d'Alexandre chez les Grecs, d'Auguſte chez les Romains, & de Louis XIV. parmi nous.

Ainſi j'eus des oppoſitions de caractere entre les Gaulois, les Arcadiens & les Egytiens. Mais l'Arcadie ſeule m'offrit

un grand nombre de contrastes avec le reste de la Grece encore à demi-barbare; entre les mœurs paisibles de ces cultivateurs, & les caracteres discordans des héros de Pylos, de Mycene & d'Argos; entre les douces aventures de ses bergeres simples & naïves, & les épouvantables catastrophes d'Iphigénie, d'Electre & de Clytemnestre.

Je renfermai les matériaux de mon ouvrage en douze livres, & j'en fis une espece de poëme épique, non suivant les loix d'Aristote & celles de nos modernes, qui prétendent, d'après lui, qu'un poëme épique ne doit contenir qu'une action principale de la vie d'un héros, mais suivant les loix de la nature & à la maniere des Chinois, qui mettent souvent la vie entiere d'un héros, ce qui, à mon gré, satisfait davantage. D'ailleurs, je ne m'éloignai pas pour cela de l'exemple d'Homere; car si je m'écartai du plan de son Iliade, je me rapprochai de celui de son Odyssée.

Mais pendant que je m'occupois du bonheur du genre humain, le mien fut troublé par de nouvelles infortunes.

Ma santé & mon expérience ne me permettoient plus de solliciter dans ma patrie les foibles ressources que j'étois au moment d'y perdre, ni d'en aller chercher au dehors. D'ailleurs, le genre

de mes travaux ne pouvoit intéresser en ma faveur aucun ministre. Je songeai à en mettre au jour de plus propres à me mériter les bienfaits du gouvernement. Je publiai mes Etudes de la Nature. J'ose croire y avoir détruit de dangereuses erreurs, & démontré d'importantes vérités. Leur succès m'a valu, sans sollicitations, beaucoup de complimens du public, & quelques graces annuelles de la cour, mais si peu solides, qu'une simple révolution dans un ministere me les a enlevées la plupart, & avec elles, ce qu'il y a de plus fâcheux, d'autres plus considérables dont je jouissois depuis quatorze ans. La faveur a fait semblant de me faire du bien. La bienveillance publique a accueilli mon ouvrage avec plus de constance. Je lui dois un peu de calme, de repos. C'est sous son ombre que je fais paroître ce premier livre, intitulé LES GAULES, qui devoit servir d'introduction à l'Arcadie. Je n'ai pas eu la satisfaction d'en parler à Jean-Jacques. Ce sujet étoit trop rude pour nos entretiens. Mais tout âpre & tout sauvage qu'il est, c'est une gorge de rochers d'où l'on entrevoit le vallon où il s'est quelquefois reposé. Lorsqu'il partit même sans me dire adieu, pour Ermenonville où il a fini ses jours,

cherchai à me rappeller à lui par l'image de l'Arcadie & le souvenir de nos anciennes conversations, en finissant la lettre que je lui écrivois, par ces deux vers de Virgile où je n'avois changé qu'un mot :

Atque utinam ex vobis unus *tecum*que fuissem
Aut custos gregis aut maturæ vinitor uvæ !

NOTES.

(1) *MA raison ne pouvoit rien.* Dieu m'a fait cette insigne faveur, que quelque trouble qu'ait éprouvé ma raison, je n'en ai jamais perdu l'usage à mes yeux, & sur tout à ceux des autres hommes. Dès que je sentois les paroxysmes de mon mal, je me retirois dans la solitude. Quelle étoit donc cette raison extraordinaire qui m'avertissoit que ma raison ordinaire se troubloit ? Je suis tenté de croire qu'il y a dans notre ame un foyer inaltérable de lumieres, qu'aucunes ténebres ne peuvent obscurcir entiérement. C'est je pense ce *sensorium* qui avertit l'homme ivre que sa raison est exaltée, & le vieillard caduc que son jugement est affoibli. Pour voir luire ce flambeau au-dedans de nous, il faut le calme des passions, la solitude, & sur-tout l'habitude de rentrer en soi-même. Je regarde ce sentiment intime de nos fonctions intellectuelles, comme l'essence même de notre ame & une preuve de son immatérialité.

(2) *Deux fameux médecins.* Le docteur Roux, auteur du Journal de Médecine, & le docteur Buquet, professeur de la Faculté de Médecine de Paris ; tous deux morts dans la force de l'âge, de leurs propres remedes contre les maux de nerfs.

(3) *D'une personne que je ne connoissois pas.* Quoique j'aie coutume de nommer dans mes écrits, lorsque j'en trouve l'occasion, les personnes qui m'ont rendu quelque service, & auxquelles j'ai des obligations essentielles, ce n'en est ni le temps ni le lieu. Je n'ai mis ici des mémoires de ma vie, que ce qui pouvoit servir de préambule à mon ouvrage sur l'Arcadie.

(4) *Les Conventuelles Rédemptions.* Il y avoit, ce me semble, plusieurs défauts dans les établissemens des Jésuites au Paraguay. Comme ces religieux ne se marioient pas, qu'ils n'avoient point en eux-mêmes de principe indépendant d'existence, qu'ils se recrutoient toujours avec des Européens, & qu'ils formoient dans leurs Rédemptions même une nation dans une autre nation, il est arrivé que la destruction de leur ordre en Europe a entraîné celle de leurs établissemens en Amérique. D'ailleurs, la régularité conventuelle & les cérémonies multipliées qu'ils avoient introduites dans leur administration politique, ne pouvoient convenir qu'à un peuple enfant, qu'il faut sans cesse tenir par la lisiere & conduire par les yeux. Ils n'en méritent pas moins une louange immortelle, pour avoir rassemblé une multitude de barbares sous des loix humaines, & leur avoir enseigné les arts utiles à la vie, en les préservant de la corruption des peuples civilisés.

(5) *Sacrifient des hommes.* Ils mangent aussi des chiens, ces amis naturels de l'homme. J'ai

remarqué que tout peuple qui avoit cette coutume, n'épargnoit pas dans l'occasion la chair de ses semblables : manger des chiens est un pas vers l'anthropophagie.

(6) *Toutous.* Nom des hommes du peuple à l'île de Taïty, & dans les îles de cet archipel. Il ne leur est pas permis de manger de chair de porc, qui y est excellente, quoique cet animal y soit fort commun. Elle est réservée pour les E-Arrés, qui sont les chefs. Les Toutous élevent les porcs, & les E-Arrés les mangent. *Voyez les voyages du cap. Cook.*

(7) *Une de ces comparaisons touchantes.* Ces comparaisons sont des beautés qui semblent réservées à la poésie. Mais je crois que la peinture pourroit se les approprier & en tirer de grands effets. Par exemple, lorsqu'un peintre représente sur le devant d'un tableau de bataille, un jeune homme d'un caractere intéressant tué & étendu sur l'herbe : il pourroit mettre auprès de lui quelque belle plante sauvage analogue à son caractere, dont les fleurs seroient pendantes & les tiges à demi coupées. Si c'étoit dans un tableau de bataille moderne, il pourroit y mutiler, &, si j'ose le dire, y tuer des végétaux d'un plus grand ordre, tels qu'un arbre à fruit, ou même un chêne ; car nos boulets font bien un autre désordre dans nos campagnes que les fléches & les javelots des anciens. Ils labourent les gazons des collines, brisent les forêts, coupent les jeunes arbres en deux, & enlevent de grands éclats

du tronc des plus vieux chênes. Je ne crois pas avoir jamais vû aucun de ces effets dans les tableaux de nos batailles modernes. Ils sont cependant bien communs dans nos guerres, & redoublent les impressions de terreur que les peintres se proposent de faire naître en représentant de pareils sujets. La désolation d'un pays a encore plus d'expression que des groupes de morts & de mourans. Ses bocages brisés, les sillons noirs de ses prairies & ses rochers écornés, montrent les effets de la fureur des hommes, qui s'étendent jusqu'aux antiques monumens de la nature. On y reconnoît la colere des rois, qui est leur derniere raison, ainsi qu'on le lit sur leurs canons : *Ultima ratio regum.* On pourroit même exprimer dans toute l'étendue d'un tableau de bataille, les détonations du bruit de l'artillerie que les vallons répétent à plusieurs lieues de distance, en représentant, dans les lointains, des bergers effrayés qui s'éloignent avec leurs troupeaux, des volées d'oiseaux qui fuient vers l'horison, & des bêtes fauves qui abandonnent les bois.

Les consonnances physiques redoublent les sensations morales, sur-tout lorsqu'elles passent d'un regne de la nature à un autre regne.

(8) *Et enfin de sa modestie, qui lui interdisoit le ton théâtral, & les sentences d'oracles de nos conversations.* Voilà les raisons personnelles qu'il pouvoit avoir de parler peu dans les cercles ; mais je ne doute pas qu'il n'en eût de beaucoup plus fortes, du côté même de nos

sociétés Je trouve ces raisons générales si bien déduites dans l'excellent chapitre des Essais de Montaigne, *Sur l'art de conférer*, que je ne peux m'empêcher d'en extraire ici quelques lignes, afin d'engager le lecteur à le lire tout entier.

« Comme notre esprit se fortifie par la » communication des esprits vigoureux & » réglés, il ne se peut dire combien il perd » & s'abâtardit par le continuel commerce » & la fréquentation des esprits bas & ma- » ladifs. Il n'est contagion qui s'espande » comme celle-là. Je sçais, par assez d'expé- » riences, combien en vaut l'aune. J'aime » à contester & à discourir; mais c'est avec » peu d'hommes & pour moi: car de servir » de spectacle aux grands, & faire à l'envi » parade de son esprit & de son caquet, je » trouve que c'est un métier trés - messéant à » un homme d'honneur. »

C'est en effet, pour des gens de lettres, jouer chez les grands le même rôle que les Grecs affranchis, la plupart gens de lettres & philosophes, jouoient chez les Romains.

Voilà pour la conversation active de l'honnête homme chez les gens du monde, & voici, quelques pages plus loin, pour la conversation passive.

« La gravité, la robe & la forunte de ce- » lui qui parle, donne souvent crédit à des » propos vains & ineptes. Il est à présumer » qu'un Monsieur si suivi, si redouté, n'aye » au-dedans quelque suffisance autre que po-

» pulaire, & qu'un homme à qui on donne
» tant de commissions & de charges, si dé-
» daigneux & si morguant, ne soit plus ha-
» bile que cet autre qui le salue de si loin,
» & que personne n'emploie. Non-seulement
» les mots, mais aussi les grimaces de ces
» gens-là, se considèrent & mettent en
» compte, chacun s'appliquant à y donner
» quelque belle & solide interprétation. S'ils
» se rabaissent à la conférence commune, &
» qu'on leur présente autre chose qu'aproba-
» tion & révérence, ils vous assomment de
» l'autorité de leur expérience. Ils ont ouï,
» ils ont vu, ils ont fait : vous êtes accablé
» d'exemples. »

Qu'auroit donc dit Montaigne, dans un siecle où tant de petits se croient grands ; où chacun a deux, trois, quatre titres pour se rehausser ; où ceux qui n'en n'ont pas se retranchent sous le patronage de ceux qui en ont ? A la vérité, la plupart commencent par se mettre aux genoux d'un homme qui fait du bruit ; mais ils finissent par lui monter sur les épaules. Je ne parle pas de ces importans qui, s'emparant d'un écrivain pour avoir l'air de lui rendre service, s'interposent entre lui & les sources des graces publiques, afin de le mettre dans leur dépendance particuliere ; & qui deviennent ses ennemis, s'il se refuse au malheur d'en être protégé. L'heureux Montaigne n'avoit pas besoin de la fortune. Mais qu'auroit-il dit de ces hommes apathiques, si communs dans

tous les rangs, qui, pour ſortir de leur léthargie, recherchent la ſociété d'un auteur célebre, & attendent en ſilence qu'il leur débite à chaque phraſe des ſentences toutes neuves ou des bons mots ; qui n'ont pas même le ſentiment de les connoître, ni l'eſprit de les recueillir, s'ils ne ſont débités d'un ton qui leur en impoſe, ou s'ils ne les voient vantés dans des journaux ; & qui enfin, s'ils en ſont frappés par haſard, ont ſouvent la malignité de leur donner un ſens médiocre ou dangereux, pour affoiblir une réputation qui leur fait ombrage. Certes, ſi Montaigne lui-même ne ſe fût préſenté dans nos cercles que comme Michel, malgré ſon jugement exquis, ſon élocution ſi naïve, ſon érudition ſi vaſte & qu'il appliquoit ſi à propos, il ſe fût trouvé par-tout réduit au ſilence comme Jean-Jacques. Je me ſuis un peu étendu ſur ce chapitre, pour l'honneur de l'auteur d'Emile & de celui des Eſſais. On leur a reproché à tous deux d'être ſilencieux & de peu d'intérêt dans la converſation, à tous deux d'être égoïſtes dans leurs écrits, mais bien injuſtement ſur ce dernier point comme ſur l'autre. C'eſt l'homme qu'ils décrivent toujours dans leur perſonne ; & je trouve que quand ils parlent d'eux, ils parlent auſſi de moi.

Pour revenir à Jean-Jacques, il fuyoit bien ſincérement la vanité ; il rapportoit ſa réputation, non à ſa perſonne, mais à quelques vérités naturelles répandues dans ſes écrits, d'ailleurs s'eſtimant peu lui-même. Je lui ra-

contois un jour qu'une demoiselle m'avoit dit qu'elle seroit volontiers sa servante. « Oui, » reprit-il, afin que je lui fisse pendant six ou » sept heures des discours d'Emile. » Il m'est arrivé plus d'une fois de combattre quelques-unes de ses opinions ; loin de le trouver mauvais, il convenoit avec plaisir de son erreur dès que je la lui faisois connoître.

J'en citerai un exemple à ma louange, dût on m'accuser à mon tour de vanité, quoique, en vérité, je n'aie ici d'autre intention que de l'en disculper lui-même. Pourquoi, lui dis-je un jour, avez-vous parlé dans Emile, du serpent qui est dans le déluge du Poussin comme de l'objet principal de ce tableau ? C'est l'enfant que sa mere pose sur un rocher. Il réfléchit un moment & me dit : « Oui... » oui, vous avez raison : je me suis trompé. » C'est l'enfant ; certainement, c'est l'en- » fant ; » & il parut plein de joie de ce que je lui avois fait faire cette observation. Mais il n'avoit pas besoin de mes foibles remarques pour revenir sur ses pas. Il me dit un jour : « Si je faisois une nouvelle édition de » mes ouvrages, j'adoucirois ce que j'y ai écrit » sur les médecins. Il n'y a pas d'état qui » demande autant d'études que le leur. Par » tout pays, ce sont les hommes les plus vé- » ritablement savans. » Une autre fois, il me dit : « J'ai mis un peu trop d'humeur » dans mes querelles avec M. Hume. Mais » le climat sombre de l'Angleterre, la situa- » tion de ma fortune & les persécutions que

» je venois d'essayer en France, tout me
» jettoit dans la mélancolie. » Il m'a dit
plus d'une fois : « Je l'avoue ; j'ai aimé la
» célébrité ; mais, ajoutoit-il en soupirant,
» Dieu m'a puni par où j'avois péché. »

Cependant, des personnes très-estimables lui ont reproché jusqu'au mal qu'il a dit de lui-même dans ses Confessions. Qu'auroient-elles donc dit, si, comme tant d'autres, il y avoit fait indirectement son éloge ? Plus les fautes dont il s'y accuse sont humiliantes, plus l'aveu qu'il en fait est sublime. Il y a à la vérité quelques endroits où on peut l'accuser d'indiscrétion envers autrui ; c'est sur-tout lorsqu'il y parle des passions peu délicates de son inconstante bienfaitrice, madame de Varens. Mais j'ai lieu de croire que ses œuvres posthumes ont été altérées dans plus d'un endroit. Il est possible qu'il ne l'ait pas nommée dans son manuscrit ; & s'il l'a nommée, il a cru pouvoir le faire sans conséquence, parce qu'elle n'a pas laissé de postérité. D'ailleurs, il en parle par tout avec intérêt. Il arrête toujours, au milieu de ses désordres, l'attention du lecteur sur les qualités de son ame. Enfin, il a cru devoir dire le bien & le mal des personnages de son histoire, à l'exemple des plus fameux historiens de l'antiquité. Tacite dit positivement au commencement de son histoire, livre premier, « Je n'ai aucun sujet
» d'aimer ni de haïr Othon, Galba, ni Vitellius.
» Il est vrai que je dois ma fortune à Vespa-
» sien, comme j'en dois le progrès à ses

» enfans : mais lorsqu'il est question d'écrire » l'histoire, il faut oublier les faveurs ainsi » que les injures. » En effet, Tacite reproche à Vespasien, son bienfaiteur, l'avarice & d'autres défauts. Jean-Jacques, qui avoit pris pour devise, *Vitam impendere vero*, a pu se piquer d'autant d'amour pour la vérité dans sa propre histoire, que Tacite dans celle des Empereurs Romains.

Ce n'est pas que j'approuve la franchise sans réserve de Jean-Jacques dans un ordre de société tel que le nôtre, & que je n'aie trouvé d'ailleurs à reprendre de l'inégalité dans son humeur, des inconséquences dans ses écrits, & quelques actions dans sa conduite, puisqu'il a lui-même publiées celles-ci pour les condamner. Mais où est l'homme, où est l'écrivain, où est sur-tout l'infortuné qui n'ait point d'erreurs à se reprocher ? Jean-Jacques a agité des questions si susceptibles de pour & de contre ; il s'est trouvé à-la-fois une ame si grande & une infortune si misérable, des besoins si pressans & des amis si trompeurs, qu'il a été souvent forcé de sortir des routes communes. Mais lors même qu'il s'égare & qu'il est la victime des autres ou de lui-même, on le voit par-tout oublier ses propres maux pour ne s'occuper que de ceux du genre humain. Par-tout il est le défenseur de ses droits, & l'avocat des malheureux. On pourroit écrire sur son tombeau ces paroles touchantes d'un livre dont il a fait un

si sublime éloge, & dont il portoit toujours avec lui quelques pages choisies, dans les dernieres années de sa vie : « ON LUI A BEAUCOUP REMIS, PARCE QU'IL A BEAUCOUP AIMÉ. »

(9) *Cosme de Médicis.* Voici le jugement qu'en porte Philippe de Commines, le Plutarque de son siecle pour la naïveté.

« Cosme de Médicis, qui fut le chef de » cette maison & la commença, homme » digne d'être nommé entre les très-grands, » & en son cas, qui étoit de marchandise, » étoit la plus grande maison que je crois » qui ait jamais été au monde. Car leurs ser- » viteurs ont eu tant de crédit sous couleur » de ce nom Médicis, que ce seroit merveille » à croire ce que j'en ai vu en France & en » Angleterre... J'en ai vu un de ses servi- » teurs, appellé Guérard Quannese, presque » être occasion de soutenir le roi Edouard » le quart en son état, étant en guerre en son » royaume d'Angleterre. »

Et plus bas : « L'autorité des prédécesseurs » nuisoit à ce Pierre de Médicis, combien que » celle de Cosme, qui avoit été le premier, » fût douce & aimable, & telle qu'elle étoit » nécessaire à une ville de liberté. » *Liv.* 7.

L'ARCADIE.

LIVRE PREMIER.

LES GAULES.

UN peu avant l'équinoxe d'automne, Tirtée, berger d'Arcadie, faisoit paître son troupeau sur une croupe du mont Lycée qui s'avance le long du golfe de Messénie. Il étoit assis sous des pins, au pied d'une roche, d'où il considéroit au loin la mer agitée par les vents du midi. Ses flots, couleur d'olive, étoient blanchis d'écumes qui jaillissoient en gerbes sur toutes ses greves. Des bateaux de pêcheurs paroissant & disparoissant tour-à-tour entre les lames, hasardoient, en s'échouant sur le rivage, d'y chercher leur salut,

tandis que de gros vaisseaux à la voile, tout penchés par la violence du vent, s'en éloignoient dans la crainte du naufrage. Au fond du golfe, des troupes de femmes & d'enfans levoient les mains au ciel & jettoient de grands cris à la vue du danger que couroient ces pauvres mariniers, & des longues vagues qui venoient du large se briser en mugissant sur les rochers des Sténiclaros. Les échos du mont Lycée répétoient de toutes parts leurs bruits rauques & confus avec tant de vérité, que Tirtée par fois tournoit la tête, croyant que la tempête étoit derriere lui & que la mer brisoit au haut de la montagne. Mais les cris des foulques & des mouettes qui venoient, en battant des ailes, s'y réfugier, & les éclairs qui sillonnoient l'horison, lui faisoient bien voir que la sécurité étoit sur la terre, & que la tourmente étoit encore plus grande au loin qu'elle ne paroissoit à sa vue. Tirtée plaignoit le sort des matelots, & bénissoit celui des bergers, semblable en quelque sorte à celui des Dieux, puisqu'il mettoit le calme dans son cœur & la tempête sous ses pieds. Pendant qu'il se livroit à la reconnoissance envers le ciel, deux hommes d'une belle figure parurent sur le grand chemin qui passoit au-dessous de lui, vers le bas de la montagne. L'un

étoit dans la force de l'âge, & l'autre encore dans sa fleur. Ils marchoient à la hâte comme des voyageurs qui se pressent d'arriver. Dès qu'ils furent à la portée de la voix, le plus âgé demanda à Tirtée « s'ils n'étoient pas sur la route » d'Argos? » Mais le bruit du vent dans les pins l'empêchant de se faire entendre, le plus jeune monta vers ce berger, & lui cria: « Mon pere, ne sommes- » nous pas sur la route d'Argos? » « Mon fils, lui répondit Tirtée, je ne » sais point où est Argos. Vous êtes en » Arcadie, sur le chemin de Tégée; » & ces tours que vous voyez là-bas, » sont celles de Bellémine. » Pendant qu'ils parloient, un barbet jeune & folâtre, qui accompagnoit cet étranger, ayant apperçu dans le troupeau une chevre toute blanche, s'en approcha pour jouer avec elle; mais la chevre effrayée à la vue de cet animal dont les yeux étoient tout couverts de poils, s'enfuit vers le haut de la montagne où le barbet la poursuivit. Ce jeune homme rappela son chien, qui revint aussi-tôt à ses pieds, baissant la tête & remuant la queue. Il lui passa une lesse autour du cou; & priant le berger de l'arrêter, il courut lui-même après la chevre qui s'enfuyoit toujours: mais son chien le voyant partir, donna une si rude se-

couſſe à Tirtée, qu'il lui échappa avec la leſſe, & ſe mit à courir ſi vîte ſur les pas de ſon maître, que bientôt on ne vit plus ni la chevre, ni le voyageur, ni le chien.

L'étranger reſté ſur le grand chemin, ſe diſpoſoit à aller vers ſon compagnon, lorſque le berger lui dit : « Seigneur, » le temps eſt rude, la nuit s'approche, » la forêt & la montagne ſont pleines » de fondrieres où vous pourriez vous » égarer. Venez prendre un peu de repos » dans ma cabane, qui n'eſt pas loin d'ici. » Je ſuis bien sûr que ma chevre, qui » eſt fort privée, y reviendra d'elle-» même & y ramenera votre ami, s'il » ne la perd point de vue. » En même temps, il joua de ſon chalumeau, & le troupeau ſe mit à défiler, par un ſentier, vers le haut de la montagne. Un grand belier marchoit à la tête de ce troupeau ; il étoit ſuivi de ſix chevres dont les mamelles pendoient juſqu'à terre ; douze brebis, accompagnées de leurs agneaux déja grands, venoient après ; une âneſſe avec ſon ânon, fermoient la marche.

L'étranger ſuivit Tirtée ſans rien dire. Ils monterent environ ſix cents pas, par une pelouſe découverte, parſemée çà & là de genêts & de romarins ; & comme ils entroient dans la forêt des chênes,

qui couvre le haut du mont Lycée, ils entendirent les aboiemens d'un chien; bientôt après, ils virent venir au-devant d'eux le barbet, suivi de son maître qui portoit la chevre blanche sur ses épaules. Tirtée dit à ce jeune homme : « Mon fils, » quoique cette chevre soit la plus ché- » rie de mon troupeau, j'aimerois mieux » l'avoir perdue, que de vous avoir » donné la fatigue de la reprendre à la » course : mais vous vous reposerez, » s'il vous plaît, cette nuit chez moi ; » & demain, si vous voulez vous mettre » en route, je vous montrerai le che- » min de Tégée, d'où on vous ensei- » gnera celui d'Argos. Cependant, Sei- » gneurs, si vous m'en croyez l'un & » l'autre, vous ne partirez point demain » d'ici. C'est demain la fête de Jupiter, » au mont Lycée. On s'y rassemble de » toute l'Arcadie & d'une grande partie » de la Grece. Si vous y venez avec » moi, vous me rendrez plus agréable » à Jupiter quand je me présenterai à » son autel, pour l'adorer, avec des hô- » tes. » Le jeune étranger répondit : « O » bon berger ! nous acceptons volon- » tiers votre hospitalité pour cette » nuit; mais demain dès l'aurore, nous » continuerons notre route pour Argos. » Depuis long-temps nous luttons contre » la mer, pour arriver à cette ville fa-

» meuſe dans toute la terre, par ſes
» temples, par ſes palais, & par la
» demeure du grand Agamemnon. »

Après avoir ainſi parlé, ils traverſerent une partie de la forêt du mont Lycée vers l'orient, & ils deſcendirent dans un petit vallon abrité des vents. Une herbe molle & fraîche couvroit les flancs de ſes collines. Au fond, couloit un ruiſſeau appellé Achéloüs (1), qui alloit ſe jetter dans le fleuve Alphée, dont on appercevoit au loin, dans la plaine, les îles couvertes d'aunes & de tilleuls. Le tronc d'un vieux ſaule renverſé par le temps, ſervoit de pont à l'Achéloüs, & ce pont n'avoit pour garde-foux que de grands roſeaux, qui s'élevoient à ſa droite & à ſa gauche: mais le ruiſſeau, dont le lit étoit ſemé de rochers, étoit ſi facile à paſſer à gué, & on faiſoit ſi peu d'uſage de ſon pont, que des convolvulus le couvroient preſque en entier de leurs feſtons de feuilles en cœur & de fleurs en cloches blanches.

A quelque diſtance de ce pont, étoit l'habitation de Tirtée. C'étoit une petite maiſon couverte de chaume, bâtie au milieu d'une pelouſe. Deux peupliers l'ombrageoient du côté du couchant. Du côté du midi, une vigne en entouroit la porte & les fenêtres, de ſes grappes pourprées & de ſes pampres

déja

déja colorés de feu. Un vieux lierre la tapissoit au nord, & couvroit de son feuillage toujours vert, une partie de l'escalier qui conduisoit par dehors à l'étage supérieur.

Dès que le troupeau s'approcha de la maison, il se mit à bêler, suivant sa coutume. Aussi-tôt, on vit descendre par l'escalier une jeune fille, qui portoit sous son bras un vase à traire le lait. Sa robe étoit de laine blanche; ses cheveux châtains étoient retroussés sous un chapeau d'écorce de tilleuls; elle avoit les bras & les pieds nuds, & pour chaussure, des soques, suivant l'usage des filles d'Arcadie. A sa taille, on l'eût prise pour une Nymphe de Diane, à son vase, pour la Naïade du ruisseau; mais à sa timidité, on voyoit bien que c'étoit une bergere. Dès qu'elle apperçut des étrangers, elle baissa les yeux & se mit à rougir.

Tirtée lui dit: « Cyanée, ma fille, » hâtez-vous de traire vos chevres & de » nous préparer à manger, tandis que » je ferai chauffer de l'eau pour laver » les pieds de ces voyageurs que Jupiter » nous envoie. » En attendant, il pria ces étrangers de se reposer au pied de la vigne, sur un banc de gazon. Cyanée s'étant mise à genoux sur la pelouse, tira le lait des chevres qui s'étoient ras-

ſemblées autour d'elle ; & quand elle eut fini, elle conduiſit le troupeau dans la bergerie qui étoit à un bout de la maiſon. Cependant, Tirtée fit chauffer de l'eau, vint laver les pieds de ſes hôtes, après quoi il les invita d'entrer.

Il faiſoit déja nuit; mais une lampe ſuſpendue au plancher, & la flamme du foyer placé, ſuivant l'uſage des Grecs, au milieu de l'habitation, en éclairoit ſuffiſamment l'intérieur. On y voyoit accrochées aux murs, des flûtes, des panetieres, des houlettes, des formes à faire des fromages, & ſur des planches attachées aux ſolives, des corbeilles de fruits & des terrines pleines de lait. Au-deſſus de la porte d'entrée, étoit une petite ſtatue de terre de la bonne Cérès, & ſur celle de la bergerie, la figure du dieu Pan, faite d'une racine d'olivier.

Dès que les voyageurs furent introduits, Cyanée mit la table & ſervit des choux au lard, des pains de froment, un pot rempli de vin, un fromage à la crême, des œufs frais, & des ſecondes figues de l'année, blanches & violettes. Elle approcha de la table quatre ſieges de bois de chêne. Elle couvrit celui de ſon pere d'une peau de loup, qu'il avoit tué lui-même à la chaſſe. Enſuite, étant montée à l'étage ſupérieur, elle en deſcendit avec deux toiſons de brebis;

mais pendant qu'elle les étendoit ſur les ſieges des voyageurs, elle ſe mit à pleurer. Son pere lui dit: « Ma chere » fille, ſerez-vous toujours inconſo-» lable de la perte de votre mere? & » ne pourrez-vous jamais rien toucher » de tout ce qui a été à ſon uſage, ſans » verſer des larmes? » Cyanée ne ré-pondit rien; mais ſe tournant vers la muraille, elle s'eſſuya les yeux. Tirtée fit une priere & une libation à Jupiter hoſpitalier; & faiſant aſſeoir ſes hôtes, ils ſe mirent tous à manger en gardant un profond ſilence.

Quand les mets furent deſſervis, Tir-tée dit aux deux voyageurs: « Mes » chers hôtes, ſi vous fuſſiez deſcendus » chez quelqu'autre habitant de l'Ar-» cadie, ou ſi vous fuſſiez paſſés ici il » y a quelques années, vous euſſiez été » beaucoup mieux reçus. Mais, la main » de Jupiter m'a frappé. J'ai eu ſur le » côteau voiſin un jardin qui me four-» niſſoit, dans toutes les ſaiſons, des » légumes & d'excellens fruits: il eſt » maintenant confondu dans la forêt. » Ce vallon ſolitaire retentiſſoit du » mugiſſement de mes bœufs. Vous » n'euſſiez entendu, du matin au ſoir, » dans ma maiſon, que des chants » d'allégreſſe & des cris de joie. J'ai vu » autour de cette table, trois garçons

„ & quatre filles. Le plus jeune de mes
„ fils étoit en état de conduire un trou-
„ peau de brebis. Ma fille Cyanée
„ habilloit ſes petites ſœurs & leur te-
„ noit déja lieu de mere. Ma femme,
„ laborieuſe & encore jeune, entrete-
„ noit toute l'année, autour de moi, la
„ gaieté, la paix & l'abondance. Mais
„ la perte de mon fils aîné a entraîné
„ celle de preſque toute ma famille.
„ Il aimoit, comme un jeune homme, à
„ faire preuve de ſa légéreté, en mon-
„ tant au haut des plus grands arbres. Sa
„ mere, à qui de pareils exercices cau-
„ ſoient une frayeur extrême, l'avoit
„ prié pluſieurs fois de s'en abſtenir. Je
„ lui avois prédit qu'il lui en arriveroit
„ quelque malheur. Hélas! les Dieux
„ m'ont puni de mes prédictions indiſ-
„ crettes, en les accompliſſant. Un
„ jour d'été que mon fils étoit dans la
„ forêt à garder les troupeaux avec ſes
„ freres, le plus jeune d'entre eux eut
„ envie de manger des fruits d'un meri-
„ ſier ſauvage. Auſſi-tôt, l'aîné monta
„ ſur l'arbre pour en cueillir; & quand
„ il fut au ſommet, qui étoit très-élevé,
„ il apperçut ſa mere aux environs, qui
„ le voyant à ſon tour, jetta un cri
„ d'effroi & ſe trouva mal. A cette vue,
„ la peur ou le repentir ſaiſit mon mal-
„ heureux fils; il tomba. Sa mere, re-

„ venue à elle aux cris de ſes enfans,
„ accourut vers lui : en vain elle eſſaya
„ de le ranimer dans ſes bras ; l'infor-
„ tuné tourna les yeux vers elle, pro-
„ nonça ſon nom & le mien, & expira.
„ La douleur dont mon épouſe fut ſaiſie,
„ la mena en peu de jours au tombeau.
„ La plus tendre union régnoit entre
„ mes enfans, & égaloit leur affection
„ pour leur mere. Ils moururent tous
„ du regret de ſa perte & de celle des uns
„ & des autres. Avec combien de peine
„ n'ai-je pas conſervé celle-ci ! . . . .
Ainſi parla Tirtée, & malgré ſes efforts, des pleurs inonderent ſes yeux. Cyanée ſe jetta au cou de ſon pere, & mêlant ſes larmes aux ſiennes, elle le preſſoit dans ſes bras ſans pouvoir parler. Tirtée lui dit : « Cyanée, ma chere fille, mon
„ unique conſolation, ceſſe de t'affliger.
„ Nous les reverrons un jour : ils ſont
„ avec les Dieux. „ Il dit, & la ſéré-
nité reparut ſur ſon viſage & ſur celui de ſa fille. Elle verſa, d'un air tranquille, du vin dans toutes les coupes ; puis prenant un fuſeau avec une quenouille chargée de laine, elle vint s'aſſeoir auprès de ſon pere, & ſe mit à filer en le regardant & en s'appuyant ſur ſes genoux.

Cependant, les deux voyageurs fondoient en larmes. Enfin, le plus jeune

prenant la parole, dit à Tirtée : « Quand
„ nous aurions été reçus dans le palais
„ & à la table d'Agamemnon, au mo-
„ ment où, couvert de gloire, il reverra
„ sa fille Iphigénie & son épouse Cly-
„ temnestre, qui soupirent depuis si
„ long-temps après son retour, nous
„ n'aurions pu ni voir ni entendre des
„ choses aussi touchantes que celles
„ dont nous sommes ici spectateurs.
„ O bon berger ! il faut l'avouer, vous
„ avez éprouvé de grands maux; mais
„ si Céphas, que vous voyez ici, qui a
„ beaucoup voyagé, vouloit vous en-
„ tretenir de ceux qui accablent les
„ hommes par toute la terre, vous
„ passeriez la nuit à l'entendre & à
„ bénir votre sort. Que d'inquiétudes
„ vous sont inconnues au milieu de ces
„ retraites paisibles ! Vous y vivez libre;
„ la nature fournit à tous vos besoins;
„ l'amour paternel vous rend heureux,
„ & une religion douce vous console
„ de toutes vos peines. »

Céphas prenant la parole, dit à son jeune ami : « Mon fils ! racontez-
„ nous vos propres malheurs : Tirtée
„ vous écoutera avec plus d'intérêt qu'il
„ ne m'écouteroit moi-même. Dans
„ l'âge viril, la vertu est souvent le
„ fruit de la raison; mais dans la jeu-

„ nesse, elle est toujours celui du sen-
„ timent. »

Tirtée s'adressant au jeune étranger, lui dit : « A mon âge, on dort peu. Si
„ vous n'êtes point trop pressé du som-
„ meil, j'aurai bien du plaisir à vous
„ entendre. Je ne suis jamais sorti de
„ mon pays; mais j'aime & j'honore
„ les voyageurs. Ils sont sous la pro-
„ tection de Mercure & de Jupiter. On
„ apprend toujours quelque chose d'u-
„ tile avec eux. Pour vous, il faut que
„ vous ayez éprouvé de grands chagrins
„ dans votre patrie, pour avoir quitté
„ si jeune vos parens, avec lesquels il
„ est si doux de vivre & de mourir. »

Quoiqu'il soit difficile, lui répondit ce jeune homme, de parler toujours de soi avec sincérité, vous nous avez fait un si bon accueil, que je vous raconterai volontiers toutes mes aventures, bonnes & mauvaises.

Je m'appelle Amasis. Je suis né à Thebes en Egypte, d'un pere riche. Il me fit élever par les prêtres du temple d'Osiris. Ils m'enseignerent toutes les sciences dont l'Egypte s'honore : la langue sacrée, par laquelle on communique avec les siecles passés; & la langue Grecque, qui nous sert à entretenir des relations avec les peuples de l'Europe. Mais ce qui est au-dessus des

ſciences & des langues, ils m'apprirent à être juſte, à dire la vérité, à ne craindre que les Dieux, & à préférer à tout la gloire qui s'acquiert par la vertu.

Ce dernier ſentiment crut en moi avec l'âge. On ne parloit depuis long-temps en Egypte que de la guerre de Troye. Les noms d'Achille, d'Hector & des autres héros, m'empêchoient de dormir. J'aurois acheté un ſeul jour de leur renommée par le ſacrifice de toute ma vie. Je trouvois heureux mon compatriote Memnon, qui avoit péri ſur les murs de Troye, & pour lequel on conſtruiſoit à Thebes un ſuperbe tombeau (2). Que dis-je ? j'aurois donné volontiers mon corps pour être changé dans la ſtatue d'un héros, pourvu qu'on m'eût expoſé ſur une colonne à la vénération des peuples.

Je réſolus donc de m'arracher aux délices de l'Egypte & aux douceurs de la maiſon paternelle, pour acquérir une grande réputation. Toutes les fois que je me préſentois devant mon pere : « Envoyez-moi au ſiege de Troye, lui „ diſois-je, afin que je me faſſe un nom „ illuſtre parmi les hommes. Vous avez „ mon frere aîné, qui vous ſuffit pour „ aſſurer votre poſtérité. Si vous vous „ oppoſez toujours à mes deſirs dans la „ crainte de me perdre, ſachez que ſi „ j'échappe à la guerre, je n'échap-

„ perai pas au chagrin. » En effet, je dépériſſois à vue d'œil. Je fuyois toute ſociété, & j'étois ſi ſolitaire, qu'on m'en avoit donné le ſurnom de Monéros. Mon pere voulut en vain combattre un ſentiment qui étoit le fruit de l'éducation qu'il m'avoit donnée.

Un jour il me préſenta à Céphas, en m'exhortant à ſuivre ſes conſeils. Quoique je n'euſſe jamais vu Céphas, une ſympathie ſecrette m'attacha d'abord à lui. Ce reſpectable ami ne chercha point à combattre ma paſſion favorite; mais pour l'affoiblir, il lui fit changer d'objet. « Vous aimez la gloire, me dit-» il; c'eſt ce qu'il y a de plus doux » dans le monde, puiſque les Dieux en » ont fait leur partage. Mais comment » comptez-vous l'acquérir au ſiége de » Troye? Quel parti prendrez-vous » des Grecs ou des Troyens? La juſ-» tice eſt pour la Grece; la pitié & le » devoir pour Troye. Vous êtes aſia-» tique (3) : combattrez-vous en faveur » de l'Europe contre l'Aſie? Porterez-» vous les armes contre Priam, ce pere » & ce roi infortuné, près de ſuccom-» ber avec ſa famille & ſon empire, ſous » le fer des Grecs? D'un autre côté, » prendrez-vous la défenſe du raviſſeur » Pâris & de l'adultere Hélene, con-» tre Ménélas ſon époux? Il n'y a point

» de véritable gloire ſans juſtice. Mais » quand un homme libre pourroit dé- » mêler dans les querelles des rois le » parti le plus juſte, croyez-vous que » ce ſeroit à le ſuivre que conſiſte la » plus grande gloire qu'on puiſſe ac- » quérir ? Quels que ſoient les applau- » diſſemens que les victorieux reçoi- » vent de leurs compatriotes, croyez- » moi, le genre humain ſait bien les » mettre un jour à leur place. Il n'a » placé qu'au rang des héros & des de- » mi-dieux ceux qui n'ont exercé que » la juſtice; comme Théſée, Hercu- » le, Pirithoüs, &c... Mais il a élevé » au rang des Dieux ceux qui ont été » bienfaiſans : tels ſont Iſis, qui donna » des loix aux hommes; Oſiris, qui » leur apprit les arts & la navigation, » Apollon, la muſique; Mercure, le » commerce; Pan, à conduire des » troupeaux; Bacchus, à planter la vi- » gne; Cérès, à faire croître le blé. Je » ſuis né dans les Gaules, continua Cé- » phas; c'eſt un pays naturellement bon » & fertile, mais qui, faute de civili- » ſation, manque de la plupart des » choſes néceſſaires au bonheur. Allons » y porter les arts & les plantes utiles » de l'Egypte, une religion humaine » & des loix ſociales : nous en rappor- » terons peut-être des choſes utiles à

» votre patrie. Il n'y a point de peuple
» ſauvage, qui n'ait quelque induſtrie
» dont un peuple policé ne puiſſe tirer
» parti, quelque tradition ancienne
» quelque production rare & particu-
» liere à ſon climat. C'eſt ainſi que Ju-
» piter, le pere des hommes, a voulu
» lier par un commerce réciproque de
» bienfaits, tous les peuples de la ter-
» re, pauvres ou riches, barbares ou
» civiliſés. Si nous ne trouvons dans les
» Gaules rien d'utile à l'Egypte, ou
» ſi nous perdons, par quelque acci-
» dent, les fruits de notre voyage, il
» nous en reſtera un que la mort, ni
» les tempêtes ne ſauroient nous enle-
» ver; ce ſera le plaiſir d'avoir fait du
» du bien. »

Ce diſcours éclaira tout-à-coup mon eſprit d'une lumiere divine. J'embraſſai Céphas, les larmes aux yeux. « Par-
» tons, lui dis-je; allons faire du bien
» aux hommes; allons imiter les
» Dieux! »

Mon pere approuva notre projet; & comme je prenois congé de lui, il me dit en me ſerrant dans ſes bras: « Mon
» fils, vous allez entreprendre la choſe
» la plus difficile qu'il y ait au monde,
» puiſque vous allez travailler au bon-
» heur des hommes. Mais ſi vous pou-

» vez y trouver le vôtre, ſoyez bien ſûr
» que vous ferez le mien. »

Après avoir fait nos adieux, Céphas & moi, nous nous embarquâmes à Canope, ſur un vaiſſeau Phénicien qui alloit chercher des pelleteries dans les Gaules, & de l'étain dans les îles Britanniques. Nous emportâmes avec nous des toiles de lin, des modeles de chariots, de charrues & de divers métiers; des cruches de vin, des inſtrumens de muſique, des graines de toute eſpece, entre autres, celles du chanvre & du lin. Nous fîmes attacher dans des caiſſes, autour de la poupe du vaiſſeau, ſur ſon pont & juſques dans ſes cordages, des ceps de vigne qui étoient en fleur, & des arbres fruitiers de pluſieurs ſortes. On auroit pris notre vaiſſeau, couvert de pampres & de feuillages, pour celui de Bacchus allant à la conquête des Indes.

Nous mouillâmes d'abord ſur les côtes de l'île de Crete, pour y prendre des plantes convenables au climat des Gaules. Cette île nourrit une plus grande quantité de végétaux que l'Egypte, dont elle eſt voiſine, par la variété de ſes températures, qui s'étendent depuis les ſables chauds de ſes rivages, juſqu'au pied des neiges qui couvrent le mont Ida, dont le ſommet ſe perd dans

les nues. Mais ce qui doit être encore bien plus cher à ſes habitans, elle eſt gouvernée par les ſages loix de Minos.

Un vent favorable nous pouſſa enſuite de la Crete à la hauteur de Mélite (4). C'eſt une petite île dont les collines de pierre blanche paroiſſent de loin ſur la mer, comme des toiles tendues au ſoleil. Nous y jetâmes l'ancre pour y faire de l'eau, que l'on y conſerve très-pure dans des citernes. Nous y aurions vainement cherché d'autres ſecours : cette île manque de tout, quoique par ſa ſituation entre la Sicile & l'Afrique, & par la vaſte étendue de ſon port qui ſe partage en pluſieurs bras, elle dût être le centre du commerce entre les peuples de l'Europe, de l'Afrique & même de l'Aſie. Ses habitans ne vivent que de brigandages. Nous leur fîmes préſent de graines de melon & de celles du xylon (5), C'eſt une herbe qui ſe plaît dans les lieux les plus arides, & dont la bourre ſert à faire des toiles très-blanches & très-légeres. Quoique Mélite, qui n'eſt qu'un rocher, ne produiſe preſque rien pour la ſubſiſtance des hommes & des animaux, on y prend chaque année, vers l'équinoxe d'automne (6), une quantité prodigieuſe de cailles qui s'y repoſent en paſſant d'Eu-

rope en Afrique. C'eſt un ſpectacle curieux de les voir, toutes peſantes qu'elles ſont, traverſer la mer en nombre preſque infini. Elles attendent que le vend du nord ſouffle; & dreſſant en l'air une de leurs aîles, comme une voile, & battant de l'autre comme d'une rame, elles raſent les flots, de leur croupions chargés de graiſſe. Quand elles arrivent dans l'île, elles ſont ſi fatiguées, qu'on les prend à la main. Un homme en peut ramaſſer dans un jour, plus qu'il n'en peut manger dans une année.

De Mélite, les vents nous pouſſerent juſqu'aux îles d'Enoſis (7), qui ſont à l'extrêmité méridionale de la Sardaigne. Là, ils devinrent contraires, & nous obligerent de mouiller. Ces îles ſont des écueils ſabloneux, qui ne produiſent rien; mais par une merveille de la providence des Dieux, qui dans les lieux les plus ſtériles, fait nourrir les hommes de mille manieres différentes, elle a donné des thons à ces ſables, comme elle a donné des cailles au rocher de Mélite. Au printemps, les thons qui entrent de l'Océan dans la Méditérannée, paſſent en ſi grande quantité entre la Sardaigne & les îles d'Enoſis, que leurs habitans ſont occupés nuit & jour à les pêcher, à les ſaler & à en tirer de

l'huile. J'ai vu, ſur leurs rivages, des monceaux d'os brûlés de ces poiſſons, plus hauts que cette maiſon. Mais ce préſent de la nature ne rend pas les inſulaires plus riches. Ils pêchent pour le profit des habitans de la Sardaigne. Ainſi nous ne vîmes que des eſclaves aux îles d'Enoſis, & des tyrans à Mélite.

Les vents étant devenus favorables, nous partîmes après avoir fait préſent aux habitans d'Enoſis de quelques ceps de vigne, & en avoir reçu de jeunes plants de châtaigniers qu'ils tirent de la Sardaigne, où les fruits de ces arbres viennent d'une groſſeur conſidérable.

Pendant le voyage, Céphas me faiſoit remarquer les aſpects variés des terres, dont la nature n'a fait aucune ſemblable en qualité & en forme, afin que diverſes plantes & divers animaux puſſent trouver dans le même climat, des températures différentes. Quand nous n'appercevions que le ciel & l'eau, il me faiſoit obſerver les hommes. Il me diſoit : « Voyez ces gens de mer, comme ils ſont robuſtes! Vous les prendriez pour des Tritons. L'exercice du corps eſt l'aliment de la ſanté (8). Il diſſipe une infinité de maladies & de paſſions, qui naiſſent dans le repos

» des villes. Les Dieux ont planté la
» vie humaine comme les chênes de
» mon pays. Plus ils ſont battus des
» vents, plus ils ſont vigoureux. La
» mer, me diſoit-il encore, c'eſt une
» école de toutes les vertus. On y vit
» dans des privations & dans des dan-
» gers de toute eſpece. On eſt forcé d'y
» être courageux, ſobre, chaſte, pru-
» dent, patient, vigilant, religieux. »
Mais, lui répondis-je, pourquoi la plu-
part de nos compagnons de voyage n'ont-
ils aucune de ces qualités là? Ils ſont
preſque tous intempérans, violens, im-
pies, louant ou blamant ſans diſcerne-
ment tout ce qu'ils voient faire.

« Ce n'eſt point la mer qui les a cor-
» rompus, reprit Céphas. Ils y ont ap-
» porté leurs paſſions de la terre. C'eſt
» l'amour des richeſſes, la pareſſe, le
» deſir de ſe livrer à toutes ſortes de
» déſordres quand ils ſont à terre, qui
» déterminent un grand nombre d'hom-
» mes à voyager ſur la mer pour s'en-
» richir; & comme ils ne trouvent qu'a-
» vec beaucoup de peine les moyens
» de ſe ſatisfaire ſur cet élément, vous
» les voyez toujours inquiets, ſombres
» & impatiens, parce qu'il n'y a rien de
» ſi mauvaiſe humeur que le vice, quand
» il ſe trouve dans le chemin de la
» vertu. Un vaiſſeau eſt le creuſet où

s'éprouvent

» s'éprouvent les qualités morales. Le
» méchant y empire, & le bon y de-
» vient meilleur. Mais la vertu tire par-
» ti de tout. Profitez de leurs défauts.
» Vous apprendrez ici à mépriser égale-
» ment l'injure & les vains applaudisse-
» mens, à mettre votre contentement
» en vous-même, & à ne prendre que
» les Dieux pour témoins de vos ac-
» tions. Celui qui veut faire du bien aux
» hommes, doit s'exercer de bonne heure
» à en recevoir du mal. C'est par les
» travaux du corps & par l'injustice des
» hommes, que vous fortifierez à-la-
» fois votre corps & votre ame. C'est
» ainsi qu'Hercule a acquis ce courage
» & cette force prodigieuse qui ont
» porté sa gloire jusqu'aux astres. »

Je suivois donc, autant que je le pouvois, les conseils de mon ami, malgré mon extrême jeunesse. Je travaillois à lever les lourdes antennes & à manœuvrer les voiles ; mais à la moindre raillerie de mes compagnons, qui se moquoient de mon inexpérience, j'étois tout déconcerté. Il m'étoit plus facile de m'exercer contre les tempêtes que contre les mépris des hommes, tant mon éducation m'avoit déja rendu sensible à l'opinion d'autrui.

Nous passâmes le détroit qui sépare l'Afrique de l'Europe, & nous vîmes,

à droite & à gauche, les deux montagnes Calpé & Abila qui en fortifient l'entrée. Nos matelots phéniciens ne manquerent pas de nous faire obferver que leur nation étoit la premiere de toutes celles de la terre, qui avoit ofé pénétrer dans le vafte Océan, & cotoyer fes rivages jufques fous l'Ourfe glacée. Ils mirent fa gloire fort au deffus de celle d'Hercule, qui avoient planté, difoient-ils, deux colonnes à ce paffage, avec l'infcription : ON NE VA POINT AU-DELA, comme fi le terme de fes travaux devoit être celui des courfes du genre humain. Céphas, qui ne négligeoit aucune occafion de rappeler les hommes à la juftice, & de rendre hommage à la mémoire des héros, leur difoit : « J'ai » toujours oui dire qu'il falloit refpec» ter les anciens. Les inventeurs en cha» que fcience font les plus dignes de » louange, parce qu'ils en ouvrent la » carriere aux autres hommes. Il eft » peu difficile enfuite à ceux qui vien» nent après eux, d'aller plus avant. » Un enfant, monté fur les épaules » d'un grand homme, voit plus loin » que celui qui le porte. » Mais Céphas leur parloit en vain : ils ne daignerent pas rendre le moindre honneur à la mémoire du fils d'Alcmene. Pour nous nous vénérâmes les rivages de l'Efpagne

où il avoit tué Gérion à trois corps ; nous couronnâmes nos têtes de branches de peuplier, & nous versâmes, en son honneur, du vin de Thasos dans les flots.

Bientôt nous découvrîmes les profondes & verdoyantes forêts qui couvrent la Gaule Celtique. C'est un fils d'Hercule, appellé Galatès, qui donna à ses habitans le surnom de Galates, ou de Gaulois. Sa mere, fille d'un roi des Celtes, étoit d'une grandeur prodigieuse. Elle dédaignoit de prendre un mari parmi les sujets de son pere ; mais quand Hercule passa dans les Gaules, après la défaite de Gérion, elle ne put refuser son cœur & sa main au vainqueur d'un tyran. Nous entrâmes ensuite dans le canal qui sépare la Gaule des îles Britanniques, & en peu de jours, nous parvînmes à l'embouchure de la Seine, dont les eaux vertes se distinguent en tout temps des flots azurés de la mer.

J'étois au comble de la joie. Nous étions près d'arriver. Nos arbres étoient frais & couverts de feuilles. Plusieurs d'entre eux, entre autres les ceps de vigne, avoient des fruits mûrs. Je pensois au bon accueil qu'alloient nous faire un peuple dénués des principaux biens de la nature, lorsqu'ils nous ver-

roient débarquer ſur leurs rivages, avec les plus douces productions de l'Egypte & de la Crete. Les ſeuls travaux de l'agriculture ſuffiſent pour fixer les peuples errans & vagabonds, & leur ôter le deſir de ſoutenir, par la violence, la vie humaine que la nature entretient par tant de bienfaits. Il ne faut qu'un grain de blé, me diſois-je, pour policer tous les Gaulois, par les arts que l'agriculture fait naître. Cette ſeule graine de lin ſuffit pour les vêtir un jour. Ce ſep de vigne eſt ſuffiſant pour répandre à perpétuité la gaieté & la joie dans leurs feſtins. Je ſentois alors combien les ouvrages de la nature ſont ſupérieurs à ceux des hommes. Ceux-ci déperiſſent dés qu'ils commencent à paroître; les autres, au contraire, portent en eux l'eſprit de vie qui les propage. Le temps qui détruit les monumens des arts, ne fait que multiplier ceux de la nature. Je voyois, dans une ſeule ſemence, plus de vrais biens renfermés, qu'il n'y en a en Egypte dans les tréſors des rois.

Je me livrois à ces divines & humaines ſpéculations; & dans les tranſports de ma joie, j'embraſſois Céphas qui m'avoit donné une ſi juſte idée des biens des peuples & de la véritable gloire. Cependant, mon ami remarqua que le

pilote se préparoit à remonter la Seine, à l'embouchure de laquelle nous étions alors. La nuit s'approchoit; le vent soufflоit de l'occident, & l'horizon étoit fort chargé. Céphas dit au Pilote : « Je » vous conseille de ne point entrer dans » le fleuve; mais plutôt de jetter l'ancre » dans ce port aimé d'Amphitrite que » vous voyez sur la gauche. Voici ce » j'ai ouï raconter à ce sujet à nos an- » ciens.

» La Seine, fille de Bacchus & nym- » phe de Cérès, avoit suivi dans les » Gaules la Déesse des blés, lorsqu'elle » cherchoit sa fille Proserpine par toute » la terre. Quand Cérès eut mis fin à ses » courses, la Seine la pria de lui donner, » en récompense de ses services, ces » prairies que vous voyez là bas. La » Déesse y consentit, & accorda de plus, » à la fille de Bacchus, de faire croître » des blés par-tout où elle porteroit ses » pas. Elle laissa donc la Seine sur ses » rivages, & lui donna pour compagne » & pour suivante, la nymphe Héva, » qui devoit veiller près d'elle, de peur » qu'elle ne fût enlevée par quelque Dieu » de la mer, comme sa fille Proserpine » l'avoit été par celui des enfers. Un » jour que la Seine s'amusoit à courir » sur ces sables en cherchant des co- » quilles, & qu'elle fuyoit, en jettant

» de grands cris, devant les flots de
» la mer qui quelquefois lui mouilloient
» la plante des pieds, & quelquefois
» l'atteignoient jusqu'aux genoux, Héva sa compagne apperçut sous les
» ondes les chevaux blancs, le visage
» empourpré & la robe bleue de Neptune. Ce Dieu venoit des Orcades
» après un grand tremblement de terre,
» & il parcouroit les rivages de l'Océan,
» examinant, avec son trident, si leurs
» fondemens n'avoient point été ébranlés. A sa vue, Héva jetta un grand
» cri, & avertit la Seine, qui s'enfuit
» aussi-tôt vers les prairies. Mais le Dieu
» des mers avoit apperçu la nymphe
» de Cérès, & touché de sa bonne
» grace & de sa légéreté, il poussa sur
» le rivage ses chevaux marins après
» elle. Déja il étoit près de l'atteindre,
» lorsqu'elle invoqua Bacchus son pere,
» & Cérès sa maîtresse. L'une & l'autre l'exaucerent : dans le temps que
» Neptune tendoit les bras pour la saisir, tout le corps de la Seine se fondit en eau ; son voile & ses vêtemens
» verts, que les vents poussoient devant
» elle, devinrent des flots couleur d'émeraude ; elle fut changée en un fleuve de cette couleur, qui se plaît encore à parcourir les lieux qu'elle a
» aimés étant nymphe. Ce qu'il y a de

» plus remarquable, c'eſt que Neptu-
» ne, malgré ſa métamorphoſe, n'a
» ceſſé d'en être amoureux, comme on
» dit que le fleuve Alphée l'eſt enco-
» re en Sicile de la fontaine Aréthuſe.
» Mais ſi le Dieu des mers a conſervé
» ſon amour pour la Seine, la Seine
» garde encore ſon averſion pour lui.
» Deux fois par jour, il la pourſuit
» avec de grands mugiſſemens; & cha-
» que fois, la Seine s'enfuit dans les
» prairies en remontant vers ſa ſour-
» ce, contre le cours naturel des fleu-
» ves. En tout temps, elle ſépare ſes
» eaux vertes des eaux azurées de Nep-
» tune.

« Héva mourut de regret de la perte
» de ſa maîtreſſe. Mais les Néréides,
» pour la récompenſer de ſa fidélité,
» lui éleverent ſur le rivage un tom-
» beau de pierres blanches & noires,
» qu'on apperçoit de fort loin. Par un
» art céleſte, elles y enfermerent mê-
» me un écho, afin qu'Héva, après ſa
» mort, prévînt par l'ouie & par la
» vue les marins des dangers de la
» terre, comme pendant ſa vie, elle
« avoit averti la nymphe de Cérès des
» dangers de la mer. Vous voyez d'ici
» ſon tombeau. C'eſt cette montagne eſ-
» carpée, formée de couches funébres
» de pierres blanches & noires. Elle

» porte toujours le nom de Héva (9).
» vous voyez à ces amas de cailloux
» dont ſa baſe eſt couverte, les efforts
» de Neptune irrité pour en ronger les
» fondemens; & vous pouvez entendre
» d'ici les mugiſſemens de la montagne
» qui avertit les gens de mer de prendre
» garde à eux. Pour Amphitrite, tou-
» chée du malheur de la Seine & de
» l'infidélité de Neptune , elle pria les
» Néréides de creuſer cette petite baie
» que vous voyez ſur votre gauche, à
» l'embouchure du fleuve, & elle vou-
» lut qu'elle fût en tout temps un havre
» aſſuré contre les fureurs de ſon époux.
» Entrez-y donc maintenant, ſi vous
» m'en croyez pendant qu'il fait jour.
» Je puis vous certifier que j'ai vu ſou-
» vent le Dieu des mers pourſuivre la
» Seine bien avant dans les campagnes,
» & renverſer tout ce qui ſe rencon-
» troit ſur ſon paſſage. Gardez-vous
» donc de vous trouver ſur le chemin
» d'un Dieu que l'amour met en fu-
» reur. »

« Il faut, répondit le pilote à Cé-
» phas, que vous me preniez pour un
» homme bien ſtupide, de me faire de
» pareils contes à mon âge. Il y a qua-
» rante ans que je navigue. J'ai mouillé
» de nuit & de jour dans la Tamiſe,
» pleine d'écueils, & dans le Tage, qui

» eſt ſi rapide : j'ai vu les cataractes du
» Nil, qui font un bruit affreux ; & ja-
» mais je n'ai vu, ni ouï rien dire de
» ſemblable à ce que vous venez de me
» raconter. Je ne ferai pas aſſez fou
» de m'arrêter ici à l'ancre, tandis que
» le vent eſt favorable pour remonter
» le fleuve. Je paſſerai la nuit dans ſon
» canal, & j'y dormirai bien profon-
» dément. »

Il dit, & de concert avec les matelots, il fit une huée comme les hommes préſomptueux & ignorans ont coutume de faire, quand on leur donne des avis dont ils ne comprennent pas le ſens.

Céphas alors s'approcha de moi, & me demanda ſi je ſavois nager. Non, lui répondis-je. J'ai appris en Egypte tout ce qui pouvoit me faire honneur parmi les hommes, & preſque rien de ce qui pouvoit m'être utile à moi-même. Il me dit : “ Ne nous quittons pas : te-
„ nons-nous près de ce banc de ra-
„ meurs, & mettons toute notre con-
„ fiance dans les Dieux. „

Cependant le vaiſſeau pouſſé par le vent, & ſans doute auſſi par la vengeance d'Hercule, entra dans le fleuve à pleines voiles. Nous évitâmes d'abord trois bancs de ſable, qui ſont à ſon embouchure ; enſuite, nous étant engagés dans ſon canal, nous ne vîmes plus au-

tour de nous qu'une vaste forêt, qui s'étendoit jusques sur ses rivages. Nous n'appercevions dans ce pays d'autres marques d'habitation, que quelques fumées qui s'élevoient çà & là au-dessus des arbres. Nous voguâmes ainsi jusqu'à ce que la nuit nous empêchant de rien distinguer, le pilote laissa tomber l'ancre.

Le vaisseau, chassé d'un côté par un vent frais, & de l'autre par le cours du fleuve, vint en travers dans le canal. Mais malgré cette position dangereuse nos matelots se mirent à boire & à se réjouir, se croyant à l'abri de tout danger parce qu'ils se voyoient entourés de la terre de toutes parts. Ils furent ensuite se coucher, sans qu'il en restât un seul pour veiller à la manœuvre.

Nous étions restés sur le pont, Céphas & moi, assis sur un banc de rameurs. Nous bannissions le sommeil de nos yeux, en nous entretenant du spectacle majestueux des astres qui rouloient sur nos têtes. Déja la constellation de l'Ourse étoit au milieu de son cours, lorsque nous entendîmes au loin un bruit sourd, mugissant, semblable à celui d'une cataracte. Je me levai imprudemment, pour voir ce que ce pouvoit être. J'apperçus (10), à la blancheur de son écume, une montagne d'eau qui venoit à nous du côté de la

mer, en se roulant sur elle-même. Elle occupoit toute la largeur du fleuve, & surmontant ses rivages à droite & à gauche, elle se brisoit avec un fracas horrible parmi les troncs des arbres de la forêt. Dans l'instant, elle fut sur notre vaisseau, & le rencontrant en travers, elle le coucha sur le côté : ce mouvement me fit tomber dans l'eau. Un moment après, une seconde vague, encore plus élevée que la premiere, fit tourner le vaisseau tout-à-fait. Je me souviens qu'alors j'entendis sortir une multitude de cris sourds & étouffés de cette carêne renversée ; mais voulant appeler moi-même mon ami à mon secours, ma bouche se remplit d'eau salée, mes oreilles bourdonnerent, je me sentis emporter avec une extrême rapidité, & bientôt après, je perdis toute connoissance.

Je ne sais combien de temps je restai dans l'eau ; mais quand je revins à moi, j'apperçus, vers l'occident, l'arc d'Iris dans les cieux ; & du côté de l'orient, les premiers feux de l'aurore, qui coloroient les nuages d'argent & de vermillon. Une troupe de jeunes filles fort blanches, demi-vêtues de peaux, m'entouroient. Les unes me présentoient des liqueurs dans des coquilles, d'autres m'essuyoient avec des mousses, d'autres

me soutenoient la tête avec leurs mains. Leurs cheveux blonds, leurs joues vermeilles, leurs yeux bleus, & je ne sais quoi de céleste que la pitié met sur le visage des femmes, me firent croire que j'étois dans les cieux, & que j'étois servi par les Heures qui en ouvrent chaque jour les portes aux malheureux mortels. Le premier mouvement de mon cœur fut de vous chercher, & le second fut de vous demander, ô Céphas! Je ne me serois pas cru heureux, même dans l'Olympe, si vous eussiez manqué à mon bonheur. Mais mon illusion se dissipa, lorsque j'entendis ces jeunes filles prononcer de leurs bouches de rose, un langage inconnu & barbare. Je me rappelai alors peu-à-peu les circonstances de mon naufrage. Je me levai. Je voulus vous chercher; mais je ne savois où vous retrouver. J'errois aux environs au milieu des bois. J'ignorois si le fleuve où nous avions fait naufrage, étoit près ou loin, à ma droite ou à ma gauche; & pour surcroît d'embarras, je ne pouvois interroger personne sur sa position.

Après y avoir un peu réfléchi, je remarquai que les herbes étoient humides & le feuillage des arbres d'un vert brillant, d'où je conclus qu'il avoit plu abondamment la nuit précédente. Je

me confirmai dans cette idée, à la vue de l'eau qui couloit encore en torrens jaunes le long des chemins. Je pensai que ces eaux devoient se jetter dans quelque ruisseau, & le ruisseau dans le fleuve. J'allois suivre ces indications, lorsque des hommes sortis d'une cabane voisine, me forcerent d'y entrer d'un ton menaçant. Je m'apperçus alors que je n'étois plus libre, & que j'étois esclave chez des peuples où je m'étois flatté d'être honoré comme un Dieu.

J'en atteste Jupiter, ô Céphas, le déplaisir d'avoir fait naufrage au port, de me voir réduit en servitude par ceux que j'étois venu servir de si loin, d'être relégué dans une terre barbare où je ne pouvois me faire entendre de personne, loin du doux pays de l'Egypte & de mes parens, n'égala pas le chagrin de vous avoir perdu. Je me rappelois la sagesse de vos conseils ; votre confiance dans les Dieux, dont vous me faisiez sentir la providence au milieu même des plus grands maux : vos observations sur les ouvrages de la nature, qui la remplissoient pour moi de vie & de bienveillance ; le calme où vous saviez tenir toutes mes passions : & je sentois par les nuages qui s'élevoient dans mon cœur, que j'avois perdu en vous le premier des biens, & qu'un ami sage est le plus grand

préſent que la bonté des Dieux puiſſe accorder à un homme.

Je ne penſois donc qu'au moyen de vous retrouver, & je me flattois d'y réuſſir en m'enfuyant au milieu de la nuit, ſi je pouvois ſeulement me rendre au bord de la mer. Je ſavois bien que je ne pouvois pas en être fort éloigné; mais j'ignorois de quel côté elle étoit. Il n'y avoit point aux environs de hauteur d'où je puſſe la découvrir. Quelquefois, je montois au ſommet des plus grands arbres, mais je n'appercevois que la ſurface de la forêt qui s'étendoit juſqu'à l'horiſon. Souvent, j'étois attentif au vol des oiſeaux, pour voir ſi je n'appercevrois pas quelque oiſeau de marine, venant à terre faire ſon nid dans la forêt, ou quelque pigeon ſauvage allant picorer le ſel ſur les bords de la mer. J'aurois préféré mille fois d'entendre les cris perçans des mauves, lorſqu'elles viennent dans les tempêtes ſe réfugier ſur les rochers, au doux chant des rouge-gorges, qui annonçoient déja dans les feuilles jaunies des bois, la fin des beaux jours.

Une nuit que j'étois couché, je crus entendre au loin le bruit que font les flots de la mer lorſqu'ils ſe briſent ſur ſes rivages; il me ſembla même que je diſtinguois le tumulte des eaux de

la Seine poursuivie par Neptune. Leurs mugissemens qui m'avoient transi d'horreur, me comblerent alors de joie. Je me levai : je sortis de la cabane, & je prêtai une oreille attentive ; mais bientôt, des rumeurs qui venoient de diverses parties de l'horison, confondirent tous mes jugements, & je reconnus que c'étoient les murmures des vents, qui agitoient au loin les feuillages des chênes & des hêtres.

Quelquefois, j'essayois de faire entendre aux sauvages de ma cabane, que j'avois perdu un ami. Je mettois la main sur mes yeux, sur ma bouche & sur mon cœur ; je leur montrois l'horison ; je levois au ciel mes mains jointes, & je versois des larmes. Ils comprenoient ce langage muet de ma douleur, car ils pleuroient avec moi ; mais par une contradiction dont je ne pouvois me rendre raison, ils redoubloient de précautions pour m'empêcher de m'éloigner d'eux.

Je m'appliquai donc à apprendre leur langue, afin de les instruire de mon sort & de les y rendre sensibles. Ils s'empressoient eux-mêmes de m'enseigner les noms des objets que je leur montrois. L'esclavage est fort doux chez ces peuples. Ma vie, à la liberté près, ne différoit en rien de celle de mes maîtres.

Tout étoit commun entre nous, les vivres, le toit, & la terre sur laquelle nous couchions enveloppés de peaux. Ils avoient même des égards pour ma jeunesse, & ils ne me donnoient à supporter que la moindre partie de leurs travaux. En peu de temps, je parvins à converser avec eux. Voici ce que j'ai connu de leur gouvernement & de leur caractere.

Les Gaules sont peuplées d'un grand nombre de petites nations, dont les unes sont gouvernées par des rois, d'autres par des chefs appelés Iarles; mais soumises toutes au pouvoir des Druides, qui les réunissent sous une même religion, & les gouvernent avec d'autant plus de facilité, que mille coutumes différentes les divisent. Les Druides ont persuadé à ces nations, qu'elles descendoient de Pluton, dieu des enfers, qu'ils appellent Hæder, ou l'Aveugle. C'est pourquoi les Gaulois comptent par nuits & non point par jours, & ils comptent les heures du jour du milieu de la nuit, contre la coutume de tous les peuples. Ils adorent plusieurs autres Dieux aussi terribles que Hæder, tels que Niorder, le maître des vents, qui brise les vaisseaux sur leurs côtes, afin, disent-ils, de leur en procurer le pillage. Ainsi ils croient que tout vais-

ſeau qui périt ſur leurs rivages, leur eſt envoyé par Niorder. Ils ont de plus, Thor, ou Theutates, le Dieu de la guerre, armé d'une maſſue qu'il lance du haut des airs; ils lui donnent des gants de fer & un baudrier qui redouble ſa fureur quand il en eſt ceint. Tir, auſſi cruel; le taciturne Vidar, qui porte des ſouliers fort épais, avec leſquels il peut marcher dans l'air & ſur l'eau ſans faire de bruit; Hemdal à la dent d'or, qui voit le jour & la nuit: il entend le bruit le plus léger, même celui que fait l'herbe ou la laine quand elle croît, Ouller, le Dieu de la glace, chauſſé de patins; Loke, qui eut trois enfans de la géante Angherbode, la meſſagere de douleur, ſavoir, le loup Fenris, le ſerpent de Midgard, & l'impitoyable Héla. Héla eſt la mort. Ils diſent que ſon palais eſt la miſere, ſa table la famine, ſa porte le précipice, ſon veſtibule la langueur, ſon lit la conſomption. Ils ont pluſieurs autres Dieux, dont les exploits ſont auſſi féroces que les noms: Hérian, Riflindi, Svidur, Svidrer, Salsk; qui veulent dire; le Guerrier, le Bruyant? l'Exterminateur, l'Incendiaire, le Pere du carnage. Les Druides honorent ces divinités (11) avec des cérémonies lugubres, des chants lamentables, & des ſacrifices humains. Ce culte affreux leur

donne tant de pouvoir ſur les eſprits effrayés des Gaulois, qu'ils préſident à tous leurs conſeils, & décident de toutes leurs affaires. Si quelqu'un s'oppoſe à leurs jugemens, ils le privent de la communion de leurs myſteres (12) ; & dès ce moment, il eſt abandonné de tout le monde, même de ſa femme & de ſes enfans. Mais il eſt rare qu'on oſe leur réſiſter ; car ils ſe chargent ſeuls de l'éducation de la jeuneſſe, afin de lui imprimer de bonne heure & d'une maniere inaltérable, ces opinions horribles.

Quant aux Iarles ou nobles, ils ont droit de vie & de mort ſur leurs vaſſaux. Ceux qui vivent ſous des rois, leur payent la moitié du tribut qu'ils levent ſur les peuples. D'autres les gouvernent entiérement à leur profit. Les plus riches donnent des feſtins aux plus pauvres de leur claſſe, qui les accompagnent à la guerre & font vœu de mourir avec eux. Ils ſont très-braves. S'ils rencontrent à la chaſſe un ours, le principal d'entre eux met bas ſes fléches, attaque ſeul l'animal, & le tue d'un coup de couteau. Si le feu prend à leur maiſon, ils ne la quittent point qu'ils ne voient tomber ſur eux les ſolives enflammées. D'autres, ſur le bord de la mer, s'oppoſent, la lance ou l'épée à la main, aux vagues qui briſent ſur le ri-

vage. Ils mettent la valeur à résister, non-seulement aux ennemis & aux bêtes féroces, mais même aux élémens. La valeur leur tient lieu de justice. Ils ne décident leurs différends que par les armes, & regardent la raison comme la ressource de ceux qui n'ont point de courage. Ces deux classes de citoyens, dont l'une emploie la ruse & l'autre la force, pour se faire craindre, se balancent entre elles ; mais elle se réunissent pour tyranniser le peuple, qu'elles traitent avec un souverain mépris. Jamais un homme du peuple ne peut parvenir, chez les Gaulois, à remplir aucune charge publique. Il semble que cette nation n'est faite que pour ses prêtres & pour ses grands. Au lieu d'être consolée par les uns & protégée par les autres, comme la justice le requiert, les Druides ne l'effraient que pour que les Iarles l'oppriment.

On ne trouveroit cependant nulle part des hommes qui aient de meilleures qualités que les Gaulois. Ils sont fort ingénieux, & ils excellent dans plusieurs genres d'industrie, qu'on ne trouve point ailleurs. Ils couvrent d'étain des plaques de fer (18), avec tant d'art, qu'on les prendroit pour des plaques d'argent. Il assemblent des pieces de bois avec une si grande justesse, qu'ils en forment

des vases capables de contenir toutes sortes de liqueurs. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ils savent y faire bouillir de l'eau sans les brûler. Ils font rougir des cailloux au feu, & les jettent dans l'eau contenue dans le vase de bois, jusqu'à ce qu'elle prenne le degré de chaleur qu'ils veulent lui donner. Ils savent encore allumer du feu sans se servir d'acier ni de caillou, en frottant ensemble du bois de lierre & de laurier. Les qualités de leur cœur surpassent encore celles de leur esprit. Ils sont très-hospitaliers. Celui qui a peu, le partage de bon cœur avec celui qui n'a rien. Ils aiment leurs enfans avec tant de passion, que jamais ils ne les maltraitent. Ils se contentent de les ramener à leur devoir par des remontrances. Il résulte de cette conduite, qu'en tout temps la plus tendre affection unit tous les membres de leurs familles, & que les jeunes gens y écoutent, avec le plus grand respect, les conseils des vieillards.

Cependant, ce peuple seroit bientôt détruit par la tyrannie de ses chefs, s'il ne leur opposoit leurs propres passions. Quand il arrive des querelles parmi les nobles, il est si persuadé que c'est aux armes à les décider, & que la raison n'y peut rien, qu'il les force, pour mériter son estime, de se battre jusqu'à la

mort. Ce préjugé populaire détruit beaucoup d'Iarles. D'un autre côté, il est si convaincu des choses terribles que les Druides racontent de leurs Dieux; & la peur, comme c'est l'ordinaire, lui fait ajouter à leurs traditions des circonstances si effrayantes, que ses prêtres bien souvent tremblent plus que lui devant les idoles qu'ils ont eux-mêmes fabriquées. J'ai bien reconnu parmi eux la vérité de cette maxime de nos livres sacrés, qui dit que Jupiter a voulu que le mal que l'on fait aux hommes, rejaillît sept fois sur son auteur, afin que personne ne pût trouver son bonheur dans le malheur d'autrui.

Il y a çà & là, parmi quelques peuples des Gaules, des rois qui fortifient leur autorité, en prenant la défense des plus foibles; mais ce qui préserve la nation de sa ruine totale, ce sont les femmes. Egalement opprimées par les loix des Druides & par les mœurs féroces des Iarles, elles sont chargées des offices les plus pénibles, comme de labourer la terre, d'aller dans les bois chercher le gibier des chasseurs, de porter les bagages des hommes dans les voyages. Elles sont, de plus, assujetties toute leur vie à obéir à leurs propres enfans. Chaque mari a droit de vie & de mort sur la sienne; & lorsqu'il meurt, si on

ſoupçonne ſa mort de n'être pas naturelle, on donne la queſtion à ſa femme : ſi elle s'avoue coupable par la violence des tourmens, on la condamne au feu (14).

Ce ſexe malheureux triomphe de ſes tyrans, par leurs propres opinions. Comme c'eſt la vanité qui les domine, les femmes les tournent en ridicule. Une ſimple chanſon leur ſuffit pour détruire le réſultat des aſſemblées les plus graves. Le peuple, & ſur-tout les jeunes gens, toujours prêts à les ſervir, font courir cette chanſon par les bourgs & les hameaux. On la chante le jour & la nuit. Celui qui en eſt le ſujet, quel qu'il ſoit, n'oſe plus ſe montrer. Delà, il arrive que les femmes ſi foibles en particulier, jouiſſent en général du plus grand pouvoir. Soit crainte du ridicule, ſoit expérience des lumieres des femmes, les chefs n'entreprennent rien ſans les conſulter. Elles décident de la paix & de la guerre. Comme elles ſont forcées par les maux de la ſociété de renoncer à ſes opinions, & de ſe réfugier entre les bras de la nature, elles ne ſont ni aveugles, ni endurcies par les préjugés des hommes. Delà vient qu'elles voient plus ſainement qu'eux dans les affaires publiques, & prévoient, avec beaucoup de juſteſſe, les événemens futurs. Le

peuple, dont elles soulagent les maux, frappé de leur trouver souvent plus de discernement qu'à ses chefs, sans en pénétrer les causes, se plaît à leur attribuer quelque chose de divin (15).

Ainsi les Gaulois passent successivement & rapidement de la tristesse à la crainte, & de la crainte à la joie. Les Druides les épouvantent ; les Iarles les maltraitent ; les femmes les font rire, chanter & danser. Leur religion, leurs loix & leurs mœurs étant sans cesse en contradiction, ils vivent dans une inconstance perpétuelle, qui fait leur caractere principal. Voilà encore pourquoi ils sont très-curieux de nouvelles & de savoir ce qui se passe chez les étrangers. C'est par cette raison, qu'on en trouve beaucoup hors de leur patrie, dont ils aiment à sortir comme tous les hommes qui y sont malheureux.

Ils méprisent les laboureurs, & ils négligent par conséquent l'agriculture, qui est la base de la félicité publique. Quand nous arrivâmes dans leur pays, ils ne cultivoient que les grains qui peuvent croître dans le cours d'un été, comme les féves, les lentilles, l'avoine, le petit mil, le seigle & l'orge. On n'y trouvoit que bien peu de froment. Cependant, la terre y est très-féconde en productions naturelles. Il y a beaucoup

de pâturages excellens le long des rivieres. Les forêts y ſont élevées & remplies de toutes ſortes d'arbres fruitiers ſauvages. Comme ils manquent ſouvent de vivres, ils m'employoient à en chercher dans les champs & dans les bois. Je trouvois, dans les prairies, des gouſſes d'ail, des racines de daucus & de filipendule. Je revenois quelquefois tout chargé de baies de mirtiles, de faînes de hêtres, de prunes, de poires, de pommes, que j'avois cueillies dans la forêt. Ils faiſoient cuire ces fruits, dont la plupart ne peuvent ſe manger crus, tant ils ſont âpres. Mais il s'y trouve des arbres qui en produiſent d'un goût excellent. J'y ai ſouvent admiré des pommiers chargés de fruits d'une couleur ſi éclatante, qu'on les eût pris pour les plus belles fleurs.

Voici ce qu'ils racontent au ſujet de ces pommiers, qui y croiſſent en abondance & de la plus grande beauté. Ils diſent que la belle Thétis, qu'ils appellent Friga, jalouſe de ce qu'à ſes propres nôces Vénus, qu'ils appellent Siofne, eût remporté la pomme qui étoit le prix de la beauté, ſans qu'on l'eût miſe ſeulement dans la concurrence des trois Déeſſes, réſolut de s'en venger. Un jour donc que Vénus, deſcendue ſur cette partie du rivage des

Gaules,

Gaules, y cherchoit des perles pour sa parure, & des coquillages appelés manches de couteau, pour son fils Sisionne (16), un triton lui déroba sa pomme, qu'elle avoit mise sur un rocher & la porta à la Déesse des mers. Aussi-tôt, Thétis en sema les pépins dans les campagnes voisines, pour y perpétuer le souvenir de sa vengeance & de son triomphe. Voilà, disent les Gaulois Celtiques, la cause du grand nombre de pommiers qui croissent dans leur pays, & de la beauté singuliere de leurs filles (17).

L'hiver vint, & je ne saurois vous exprimer quel fut mon étonnement, lorsque je vis pour la premiere fois de ma vie, le ciel se dissoudre en plumes blanches, comme celles des oiseaux, l'eau des fontaines se changer en pierre, & les arbres se dépouiller entiérement de leurs feuillages. Je n'avois jamais rien vu de semblable en Egypte. Je crus que les Gaulois ne tarderoient pas à mourir, comme les plantes & les élémens de leur pays; & sans doute la rigueur de l'air n'auroit pas manqué de me faire mourir moi-même, s'ils n'avoient pris le plus grand soin de me vêtir de fourrures. Mais qu'il est aisé à un homme sans expérience de se tromper! Je ne connoissois pas les ressources de la nature pour

chaque ſaiſon, comme pour chaque climat. L'hiver eſt pour ces peuples ſeptentrionaux le temps des feſtins & de l'abondance. Les oiſeaux de riviere, les élans, les taureaux ſauvages, les liévres, les cerfs, les ſangliers abondent alors dans leurs forêts, & s'approchent de leurs cabanes. On en tue des quantités prodigieuſes. Je ne fus pas moins ſurpris, quand je vis le printemps revenir, & étaler, dans ces lieux déſolés, une magnificence que je ne lui avois jamais vue ſur les bords même du Nil. Les rubus, les framboiſiers, les églantiers, les fraiſiers, les primeveres, les violettes & beaucoup d'autres fleurs inconnues à l'Egypte, bordoient les liſieres verdoyantes des forêts. Quelques-unes: comme les chevrefeuilles, grimpoient ſur les troncs des chênes, & ſuſpendoient à leurs rameaux leurs guirlandes parfumées. Les rivages, les rochers, les montagnes, les bois, tout étoit revetu d'une pompe à-la-fois magnifique & ſauvage. Un ſi touchant ſpectacle redoubla ma mélancolie. Heureux, me diſois-je, ſi parmi tant de plantes j'en voyois s'élever une ſeule de celles que j'ai apportées de l'Egypte! Ne fût-ce que l'humble plante du lin, elle me rappelleroit ma patrie pendant ma vie: en mourant, je choiſirois près d'elle mon tombeau:

elle apprendroit un jour à Céphas où reposent les os de son ami, & aux Gaulois, le nom & les voyages d'Amasis.

Un jour, pendant que je cherchois à dissiper ma mélancolie; en voyant danser de jeunes filles sur l'herbe nouvelle, une d'entre elles quitta la troupe des danseuses, & s'en vint pleurer sur moi: puis, tout-à-coup, elle se joignit à ses compagnes, & continua de danser en jouant & folâtrant avec elles. Je pris ce passage subit de la joie à la douleur, & de la douleur à la joie dans cette jeune fille, pour un effet de l'inconstance naturelle à ce peuple, & je ne m'en mettois pas beaucoup en peine, lorsque je vis sortir de la forêt un vieillard à barbe rousse, revêtu d'une robe de peaux de belette. Il portoit à sa main une branche de gui, & à sa ceinture un couteau de caillou. Il étoit suivi d'une troupe de jeunes gens à la fleur de l'âge, vêtus de baudriers faits des mêmes peaux, & tenant dans leurs mains des courges vides, des chalumeaux de fer, des cornes de bœufs, & d'autres instrumens de leur musique barbare.

Dès que ce vieillard parut, toutes les danses cesserent, tous les visages s'attristerent, & tout le monde s'éloigna de moi. Mon maître même & sa famille, se retirerent dans leur cabane.

Ce méchant vieillard alors s'approcha de moi, me passa une corde de cuir autour du cou, & ses satellites me forçant de le suivre, ils m'entraînerent tout éperdu comme des loups qui emportent un mouton. Ils me conduisirent à travers la forêt jusqu'aux bords de la seine : là leur chef m'arrosa de l'eau du fleuve ; ensuite, il me fit entrer dans un grand bateau d'écorce de bouleau, où il s'embarqua lui-même avec toute sa troupe.

Nous remontâmes la Seine pendant huit jours, en gardant un profond silence. Le neuvieme, nous arrivâmes dans une petite ville bâtie au milieu d'une île. Ils me débarquerent vis-à-vis, sur la rive droite du fleuve, & ils me conduisirent dans une grande cabane sans fenêtres, qui étoit éclairée par des torches de sapin. Ils m'attacherent au milieu de la cabane à un poteau, & ces jeunes gens, qui me gardoient jour & nuit, armés de haches de caillou, ne cessoient de sauter autour de moi, en soufflant de toutes leus forces dans leurs cornes de bœufs & leurs fifres de fer. Ils accompagnoient leur affreuse musique de ces horribles paroles, qu'ils chantoient en chœur :

« O Niorder ! ô Riflindi ! ô Svidrer !
» ô Héla ! ô Héla ! Dieu du carnage &

» des tempêtes, nous vous apportons
» de la chair. Recevez le ſang de cette
» victime, de cet enfant de la mort.
» O Niorder! ô Riflindi! ô Svidrer! ô
» Héla! ô Héla! »

En prononçant ces mots épouvantables, ils avoient les yeux tournés dans la tête & la bouche écumante. Enfin, ces fanatiques accablés de laſſitude, s'endormirent, à l'exception de l'un d'entre eux, appelé Omfi. Ce nom, dans la langue celtique, veut dire Bienfaiſant. Omfi, touché de pitié, s'approcha de moi: « Jeune infortuné, me
» dit-il, une guerre cruelle s'eſt élevée
» entre les peuples de la Grande-Bre-
» tagne & ceux des Gaules. Les Bre-
» tons prétendent être les maîtres de
» la mer qui nous ſépare de leur île.
» Nous avons déja perdu contre eux
» deux batailles navales. Le collége des
» Druides de Chartres a décidé qu'il
» falloit des victimes humaines, pour ſe
» rendre favorable à Mars, dont le tem-
» ple eſt près d'ici. Le chef des Drui-
» des, qui a des eſpions par toutes les
» Gaules, a appris que la tempête t'a-
» voit jetté ſur nos côtes: il a été te
» chercher lui-même. Il eſt vieux &
» ſans pitié. Il porte les noms de deux
» de nos Dieux les plus redoutables. Il
» s'appelle Tor-Tir (18). Mets donc

» ta confiance dans les Dieux de ton
» pays, car ceux des Gaules deman-
» dent ton ſang. »

Il me fut impoſſible de répondre à Omfi, tant j'étois ſaiſi de frayeur. Je le remerciai ſeulement en inclinant la tête; & auſſi-tôt, il s'éloigna de moi, de peur d'être apperçu de ſes compagnons.

Je me rappelai dans ce moment la raiſon qui avoit obligé les Gaulois qui m'avoient fait eſclave, de m'empêcher de m'écarter de leur demeure : ils craignoient que je ne tombaſſe entre les mains des Druides; mais je n'avois pu vaincre ma fatale deſtinée. Ma perte maintenant me paroiſſoit ſi certaine, que je ne croyois pas que Jupiter même pût me délivrer de la gueule de ces tigres affamés de mon ſang. Je ne me rappelois plus, ô Céphas, ce que vous m'aviez dit tant de fois, que les Dieux n'abandonnent jamais l'innocence. Je ne me reſſouvenois plus même qu'ils m'avoient ſauvé du naufrage. Le danger préſent fait oublier les délivrances paſſées. Quelquefois, je penſois qu'ils ne m'avoient préſervé des flots que pour me livrer à une mort mille fois plus cruelle.

Cependant, j'adreſſois mes prieres à Jupiter, & je goûtois une ſorte de repos à m'abandonner à cette Providence

infinie qui gouverne l'univers, lorſque les portes de ma cabane s'ouvrirent tout-à-coup, & une troupe nombreuſe de prêtres entra, ayant Tor-Tir à leur tête, tenant toujours à ſa main une branche de gui de chêne. Auſſi-tôt, la jeuneſſe barbare qui m'entouroit, ſe réveilla, & recommença ſes chanſons & ſes danſes funebres. Tor-Tir vint à moi; il me poſa ſur la tête une couronne d'if, & une poignée de farine de féves; enſuite, il me mit un baillon dans la bouche, & m'ayant délié de mon poteau, il m'attacha les mains derriere le dos. Alors, tout ſon cortége ſe mit en marche au bruit de ſes lugubres inſtrumens, & deux Druides, me ſoutenant par les bras, me conduiſirent au lieu du ſacrifice.

Ici, Tirtée s'appercevant que le fuſeau de Cyanée lui échappoit des mains, & qu'elle pâliſſoit, lui dit: « Ma fille, » il eſt temps de vous aller repoſer. » Songez que vous devez vous lever » demain avant l'aurore, pour aller à » la fête du mont Lycée, où vous de- » vez offrir, avec vos compagnes, les » dons des bergers ſur les autels de » Jupiter » Cyanée toute tremblante, lui répondit: « Mon pere, j'ai tout » préparé pour la fête de demain. Les » couronnes de fleurs, les gâteaux de

» froment, les vases de lait, tout est
» prêt. Mais il n'est pas tard : la lune
» n'éclaire pas le fond du vallon, les
» coqs n'ont pas encore chanté; il n'est
» pas minuit. Permettez-moi, je vous
» en supplie, de rester jusqu'à la fin
» de cette histoire. Mon pere, je suis
» auprès de vous; je n'aurai pas peur. »

Tirtée regarda sa fille en souriant; & s'excusant à Amasis de l'avoir interrompu, il le pria de continuer.

Nous sortîmes de la cabane, reprit Amasis, au milieu d'une nuit obscure, à la lueur enfumée des torches de sapin. Nous traversâmes d'abord un vaste champ de pierres, où l'on voyoit çà & là, des squelettes de chevaux & de chiens fichés sur des pieux. De-là, nous arrivâmes à l'entrée d'une grande caverne, creusée dans le flanc d'un rocher tout blanc (19). Des caillots d'un sang noir répandu aux environs, exhaloient une odeur infecte, & annonçoient que c'étoit le temple de Mars. Dans l'intérieur de cette affreux repaire, étoient rangés le long des murs, des têtes & des ossemens humains; & au milieu, sur une piece de roc, s'élevoit jusqu'à la voûte une statue de fer, représentant le Dieu Mars. Elle étoit si difforme, qu'elle ressembloit plutôt à un bloc de fer rouillé qu'au Dieu de la guerre. On

y diſtinguoit cependant ſa maſſue hériſſée de pointes, ſes gants garnis de têtes de clou, & ſon horrible baudrier où étoit figurée la mort. A ſes pieds, étoit aſſis le roi du pays, ayant autour de lui les principaux de l'Etat. Une foule immenſe de peuple répandue au-dedans & au-dehors de la caverne, gardoit un morne ſilence, ſaiſie de reſpect, de religion & d'effroi.

Tor-Tir leur adreſſant la parole à tous, leur dit: « O roi, & vous Iarles raſſemblés pour la défenſe de Gaules, ne » croyez pas triomper de vos ennemis » ſans le ſecours du Dieu des batailles. » Vos pertes vous ont fait voir ce qu'il » en coûte de négliger ſon culte redoutable. Le ſang donné aux Dieux » épargne celui que verſent les mortels. » Les Dieux ne font naître les hommes » que pour les faire mourir. Oh! que » vous êtes heureux que le choix de la » victime ne ſoit pas tombé ſur l'un » d'entre-vous! Lorſque je cherchois » en moi-même quelle tête parmi nous » leur ſeroit agréable, prêt à leur offrir la mienne pour le bien de la patrie, Niorder, le Dieu des mers, » m'apparut dans les ſombres forêts de » Chartres; il étoit tout dégouttant de » l'onde marine. Il me dit d'une voix » bruyante comme celle des tempêtes:

» J'envoie, pour le ſalut des Gaules, » un étranger ſans parens & ſans amis. » Je l'ai jetté moi-même ſur les rivages » de l'occident. Son ſang plaira aux » Dieux infernaux. Ainſi parla Niorder. » Niorder vous aime, ô enfans de Plu- » ton! »

A peine Tor-Tir avoit achevé ces mots effroyables, qu'un Gaulois aſſis auprès du roi s'élança juſqu'à moi; c'étoit Céphas. « O Amaſis! O mon cher » Amaſis, s'écria-t-il! O cruels compa- » triotes! vous allez immoler un hom- » me venu des bords du Nil pour vous » apporter les biens les plus précieux » de la Gréce & de l'Egypte? Vous » commencerez donc par moi, qui lui » en donnai le premier deſir, & qui le » touchai de pitié pour vous, ſi cruels » envers lui. » En diſant ces mots, il me ſerroit dans ſes bras & me baignoit de ſes larmes. Pour moi, je pleurois & je ſanglottois, ſans pouvoir lui exprimer autrement les témoignages de ma joie. Auſſi-tôt, la caverne retentit de murmures & de gémiſſemens. Les jeunes Druides pleurerent & laiſſerent tomber de leurs mains les inſtrumens de mon ſacrifice; car la religion ſe tut, dès que la nature parla. Cependant, perſonne de l'aſſemblée n'oſoit encore me délivrer des mains des ſacrificateurs, lorſ-

que les femmes ſe jettant au milieu d'eux, m'arracherent mes liens, mon baillon & ma couronne funebre. Ainſi ce fut pour la ſeconde fois que je dus la vie aux femmes dans les Gaules.

Le roi, me prenant dans ſes bras, me dit : « Quoi ! c'eſt vous malheu-» reux étranger, que Céphas regret-» toit ſans ceſſe ! O Dieux ennemis » de ma patrie, ne nous envoyez-vous » des bienfaiteurs que pour les immo-» ler ! » Alors, il s'adreſſa aux chefs des nations, & leur parla, avec tant de force, des droits de l'humanité, que d'un commun accord ils jurerent de ne plus réduire à l'eſclavage ceux que les tempêtes jetteroient ſur leurs côtes ; de ne ſacrifier à l'avenir aucun homme innocent, & de n'offrir à Mars que le ſang des coupables. Tor-Tir irrité, voulut en vain s'oppoſer à cette loi : il ſe retira en menaçant le roi & tous les Gaulois de la vengeance prochaine des Dieux.

Cependant, le roi accompagné de mon ami, me conduiſit, au milieu des acclamations du peuple, dans ſa ville, ſituée dans l'île voiſine. Juſqu'au moment de notre arrivée dans l'île, j'avois été ſi troublé, que je n'avois été capable d'aucune réflexion. Chaque eſpece de circonſtance nouvelle de mon malheur,

resserroit mon cœur & obscurcissoit mon esprit. Mais dès que j'eus pris l'usage de mes sens, & que je vins à envisager le péril extrême dont je venois d'échapper, je m'évanouis. Oh! que l'homme est foible dans la joie! il n'est fort qu'à la douleur. Céphas me fit revenir à la maniere des Gaulois, en m'agitant la tête & en soufflant sur mon visage.

Dès qu'il vit que j'avois recouvré l'usage de mes sens, il me prit les mains dans les siennes, & me dit : « O mon » ami, que vous m'avez coûté de lar- » mes! Dès que les flots de l'Océan, » qui renverserent notre vaisseau, nous » eurent séparés, je me trouvai jetté, » je ne sais comment, sur la rive » droite de la Seine. Mon premier soin » fut de vous chercher. J'allumai des » feux sur le rivage; je vous appelai; » j'engageai plusieurs de mes compa- » triotes, accourus à mes cris, de visi- » ter dans leurs barques les bords du » fleuve, pour voir s'ils ne vous trouve- » roient pas : tous nos soins furent inu- » tiles. Le jour vint, & me montra » notre vaisseau renversé, la carêne en » haut, tout près du rivage où j'étois. » Jamais il ne me vint dans la pensée » que vous eussiez pu aborder sur le ri- » vage opposé, dans le Belgium ma » patrie. Ce ne fut que le troisieme

„ jour que vous croyant péri, je me
„ déterminai à y passer pour y voir mes
„ parens. La plupart étoient morts de-
„ puis mon absence : ceux qui restoient
„ me comblerent d'amitiés ; mais un
„ frere même ne dédommage pas de la
„ perte d'un ami. Je retournai presque
„ aussi-tôt de l'autre côté du fleuve. On
„ déchargeoit notre malheureux vais-
„ seau, ou rien n'avoit péri, que les
„ hommes. Je cherchois votre corps
„ sur le rivage de la mer, & je le re-
„ demandois le soir, le matin & au
„ milieu de la nuit, aux nymphes de
„ l'Océan, afin de vous élever un tom-
„ beau près de celui d'Héva. J'aurois
„ passé, je crois, ma vie dans ces vaines
„ recherches, si le roi qui regne sur les
„ bords de ce fleuve, informé qu'un
„ vaisseau Phénicien avoit péri dans ses
„ domaines, n'en avoit réclamé les ef-
„ fets, qui lui appartenoient suivant les
„ loix des Gaules. Je fis donc rassem-
„ bler tout ce que nous avions apporté
„ de l'Egypte, jusqu'aux arbres mê-
„ mes, qui n'avoient pas été endom-
„ magés par l'eau, & je me rendis
„ avec ces débris auprès de ce prince.
„ Bénissons donc la providence des
„ Dieux, qui nous a réunis, & qui a
„ rendu vos maux encore plus utiles à
„ ma patrie, que vos présens. Si vous

„ n'euſſiez pas fait naufrage ſur nos cô-
„ tes, on n'y eût pas aboli la coutume
„ barbare de condamner à l'eſclavage
„ ceux qui y périſſent; & ſi vous n'euſ-
„ ſiez pas été condamné à être ſacri-
„ fié, je ne vous aurois peut-être jamais
„ revu, & le ſang des innocens fu-
„ meroit encore ſur les autels du Dieu
„ Mars „

Ainſi parla Céphas. Pour le roi, il n'oublia rien de ce qui pouvoit me faire oublier le ſouvenir de mes malheurs. Il s'appeloit Bardus. Il étoit déja avancé en âge, & il portoit, comme ſon peuple, la barbe & les cheveux longs. Son palais étoit bâti de troncs de ſapins, couchés les uns ſur les autres. Il n'y avoit pour porte (20) que de grands cuirs de bœuf qui en fermoient les ouvertures. Perſonne n'y faiſoit la garde, car il n'avoit rien à craindre de ſes ſujets; mais il avoit employé toute ſon induſtrie pour fortifier ſa ville contre les ennemis du dehors. Il l'avoit entourée de murs faits de troncs d'arbres, entremêlés de mottes de gazon, avec des tours de pierre aux angles & aux portes. Il y avoit au haut de ces tours des ſentinelles qui veilloient jour & nuit. Le roi Bardus avoit eu cette île de la nymphe Lutétia ſa mere, & elle en portoit le nom. Elle n'étoit d'abord couverte que d'arbres,

& Bardus n'avoit pas un ſeul ſujet. Il s'occupoit à tordre, ſur le bord de ſon île, des cables d'écorce de tilleul, & à creuſer des aunes pour en faire de bateaux. Il vendoit les ouvrages de ſes mains aux mariniers qui deſcendoient ou remontoient la Seine. Pendant qu'il travailloit, il chantoit les avantages de l'induſtrie & du commerce, qui lient tous les hommes. Les bateliers s'arrêtoient ſouvent pour écouter ſes chanſons. Ils les répétoient & les répandoient dans toutes les Gaules, où elles étoient connues ſous le nom de vers Bardes. Bientôt il vint des gens s'établir dans ſon île, pour l'entendre chanter & pour y vivre avec plus de ſûreté. Ses richeſſes s'accrurent avec ſes ſujets. L'île ſe couvrit de maiſons, les forêts voiſines ſe défricherent, & des troupeaux nombreux couvrirent bientôt les deux rivages voiſins. C'eſt ainſi que ce bon roi s'étoit formé un empire ſans violence. Mais lorſque ſon île n'étoit pas encore entourée de murs, & qu'il ſongeoit déja à en faire le centre du commerce dans toutes les Gaules, la guerre penſa en exterminer les habitans.

Un jour, un grand nombre de guerriers qui remontoient la Seine en canots d'écorce d'orme, débarquerent ſur ſon rivage ſeptentrional, tout vis-à-vis

de Lutétia. Ils avoient à leur tête le Iarle Carnut, troisieme fils de Tendal, prince du Nord. Carnut venoit de ravager toutes les côtes de la mer Hyperborée, où il avoit jetté l'épouvante & la désolation. Il étoit favorisé en secret, dans les Gaules, par les Druides, qui, comme tous les hommes foibles inclinent toujours pour ceux qui se rendent redoutables. Dès que Carnut eut mis pied à terre, il vint trouver le roi Bardus & lui dit: « Combattons, toi & moi, à la tête de » nos guerriers : le plus foible obéira » au plus fort ; car la premiere loi de » la nature est que tout céde à la force. » Le roi Bardus lui répondit: O Carnut! « s'il ne s'agissoit que d'exposer ma vie » pour défendre mon peuple, je le fe- » rois très-volontiers. Mais je n'expose- » rois pas la vie de mon peuple, quand » il s'agiroit de sauver la mienne. C'est » la bonté, & non la force, qui doit » choisir les rois. La bonté seule gou- » verne le monde, & elle emploie, » pour le gouverner, l'intelligence & » la force qui lui sont subordonnées, » comme toutes les puissances de l'u- » nivers. Vaillant fils de Tendal, puis- » que tu veux gouverner les hommes, » voyons qui de toi ou de moi est le plus » capable de leur faire du bien. Voilà » de pauvres Gaulois tout nuds. Sans

» reproche, je les ai plusieurs fois vêtus
» & nourris, en me refusant à moi-
» même des habits & des alimens.
» Voyons si tu sauras pourvoir à leurs
» besoins. »

Carnut accepta le défi. C'étoit en automne. Il fut à la chasse avec ses guerriers; il tua beaucoup de chevreuils, de cerfs, de sangliers & d'élans. Il donna ensuite, avec la chair de ces animaux, un grand festin à tout le peuple de Lutétia, & vêtit de leurs peaux ceux des habitans qui étoient nus. Le roi Bardus lui dit: « Fils de Tendal, tu es un
» grand chasseur: tu nourriras le peuple
» dans la saison de la chasse; mais au
» printemps & en été, il mourra de
» faim. Pour moi, avec mes blés, la
» laine de mes brebis & le lait de mes
» troupeaux, je peux l'entretenir toute
» l'année. »

Carnut ne répondit rien; mais il resta campé avec ses guerriers sur le bord du fleuve sans vouloir se retirer.

Bardus voyant son obstination, fut le trouver à son tour, & lui proposa un autre défi. « La valeur, lui dit-il, con-
» vient à un chef de guerre; mais la pa-
» tience est encore plus nécessaire aux
» rois. Puisque tu veux régner, voyons
» qui de nous deux portera le plus
» long-temps cette longue solive. » C'é-

toit le tronc d'un chêne de trente ans. Carnut le prit ſur ſon dos; mais impatient, il le jetta promptement à terre. Bardus le chargea ſur ſes épaules, & le porta, ſans remuer, juſqu'après le coucher du ſoleil, & bien avant dans la nuit.

Cependant, Carnut & ſes guerriers ne s'en alloient point. Ils paſſerent ainſi tout l'hiver, occupés de la chaſſe. Le printemps venu, ils menaçoient de détruire une ville naiſſante, qui refuſoit de leur obéir; & ils étoient d'autant plus à craindre, qu'ils manquoient alors de nourriture. Bardus ne ſavoit comment s'en défaire, car ils étoient les plus forts. En vain il conſultoit les plus anciens de ſon peuple; perſonne ne pouvoit lui donner de conſeil. Enfin, il expoſa ſon embarras à ſa mere Lutétia, qui étoit fort âgée, mais qui avoit un grand ſens.

Lutétia lui dit: « Mon fils, vous ſavez quantité d'hiſtoires anciennes & curieuſes que je vous ai appriſes dès votre enfance; vous excellez à les chanter: défiez le fils de Tendal aux chanſons. »

Bardus fut trouver Carnut, & lui dit: « Fils de Tendal, il ne ſuffit pas à un roi de nourrir ſes ſujets & d'être ferme & conſtant dans les travaux; il doit

» savoir bannir de leurs pensées les opi-
» nions qui les rendent malheureux :
» car ce sont les opinions qui font agir
» les hommes, & qui les rendent bons
» ou méchans. Voyons qui de toi ou
» de moi régnera sur leurs esprits. Ce ne
» fut point par des combats qu'Hercule
» se fit suivre dans les Gaules ; mais
» par des chants divins, qui sortoient
» de sa bouche comme des chaînes dor,
» enchaînoient les oreilles de ceux qui
» l'écoutoient & les forçoient à le
» suivre. »

Carnut accepta avec joie ce troisieme défi. Il chanta les combats des Dieux du Nord sur les glaces ; les tempêtes de Niorder sur les mers ; les ruses de Vidar dans les airs ; les ravages de Thor sur la terre, & l'empire de Hœder dans les enfers. Il y joignit le récit de ses propres victoires, & ses chants firent passer une grande fureur dans le cœur de ses guerriers, qui paroissoient prêts à tout détruire.

Pour le Roi Bardus, voici ce qu'il chanta :

« Je chante l'aube du matin ; les pre-
» miers rayons de l'aurore qui ont lui sur
» les Gaules, empire de Pluton ; les
» bienfaits de Cérès, & le malheur de
» l'enfant Loïs. Ecoutez mes chants,
» esprits des fleuves, & répétez-les aux
» esprits des montagnes bleues.

» Cérès venoit de chercher par toute
» la terre sa fille Proserpine. Elle retour-
» noit dans la Sicile où elle étoit adorée.
» Elle traversoit les Gaules sauvages,
» leurs montagnes sans chemins, leurs
» vallées désertes, & leurs sombres fo-
» rêts, lorsqu'elle se trouva arrêtée par
» les eaux de la Seine, sa nymphe,
» changée en fleuve.

» Sur la rive opposée de la Seine, se
» baignoit alors un bel enfant aux che-
» veux blonds, appellé Loïs. Il aimoit
» à nager dans ses eaux transparentes,
„ & à courir tout nu sur ses pelouses
„ solitaires. Dès qu'il apperçut une
„ femme, il fut se cacher sous une touffe
„ de roseaux.

„ Mon bel enfant! lui cria Cérès en
„ soupirant; venez à moi, mon bel en-
„ fant! A la voix d'une femme affligée,
„ Loïs sort des roseaux. Il met en rou-
„ gissant sa peau d'agneau, suspendue à
„ un saule. Il traverse la Seine sur un
„ blanc de sable, & présentant la main
„ à Cérés, il lui montre un chemin au
„ milieu des eaux.

„ Cérès ayant passé le fleuve, donne
„ à l'enfant Loïs un gâteau, une gerbe
„ d'épis & un baiser; puis lui apprend
„ comme le pain se fait avec le blé, &
„ comme le blé vient dans les champs.
„ Grand merci, belle étrangere, lui dit

„ Loïs ; je vais porter à ma mere vos le-
„ çons & vos doux présens.
„ La mere de Loïs partage avec son
„ enfant & son époux, le gâteau & le
„ baiser. Le pere ravi, cultive un champ,
„ seme le blé. Bientôt, la terre se cou-
„ vre d'une moisson dorée, & le bruit se
„ répand dans les Gaules qu'une déesse
„ a apporté une plante céleste aux
„ Gaulois.
„ Près de-là, vivoit un Druide. Il
„ avoit l'inspection des forêts. Il distri-
„ buoit aux Gaulois, pour leur nourri-
„ ture, les faînes des hêtres, & les
„ glands des chênes. Quand il vit une
„ terre labourée & une moisson : Que
„ deviendra ma puissance, dit-il, si les
„ hommes vivent de froment ? „
„ Il appelle Loïs. Mon bel ami, lui
„ dit-il, où étiez-vous, quand vous vîtes
„ l'étrangere aux beaux épis ? Loïs,
„ sans malice, le conduit sur les bords
„ de la Seine. J'étois, dit-il, sous ce
„ saule argenté ; je courois sur ces blan-
„ ches marguerites : je fus me cacher
„ sous ces roseaux, car j'étois nu. Le
„ traître Druide sourit : il saisit Loïs
„ & le noie au fond des eaux.
„ La mere de Loïs ne revoit plus
„ son fils. Elle s'en va dans les bois &
„ s'écrie : Où êtes-vous Loïs, Loïs, mon
„ cher enfant ? Les seuls échos répétent,

„ Loïs, Loïs, mon cher enfant! Elle
„ court toute éperdue le long de la
„ Seine. Elle apperçoit ſur ſon rivage
„ une blancheur: Il n'eſt pas loin, dit-
„ elle; voilà ſes fleurs cheries, voilà ſes
» blanches marguerites. Hélas! c'étoit
» Loïs, Loïs, ſon cher enfant!

» Elle pleure, elle gémit, elle ſou-
» pire; elle prend dans ſes bras trem-
» blans, le corps glacé de Loïs; elle veut
» le ranimer contre ſon cœur: mais
» le cœur de la mere ne peut plus
» réchauffer le corps du fils, & le corps
» du fils glace déja le cœur de la mere:
» elle eſt près de mourir. le Druide
» monté ſur un roc voiſin s'applaudit de
» ſa vengeance.

» Les Dieux ne viennent pas tou-
» jours à la voix des malheureux; mais
» aux cris d'une mere affligée, Cérès
» apparut. Loïs, dit-elle, ſois la plus
» belle fleur des Gaules. Auſſi-tôt, les
» joues pâles de Loïs ſe développent
» en calice plus blanc que la neige;
» ſes cheveux blonds ſe changent en
» filets d'or. Une odeur ſuave s'en ex-
» hale. Sa taille légere s'éleve vers le ciel;
» mais ſa tête ſe penche encore ſur les
» bords du fleuve qu'il a chéri. Loïs de-
» vient lis.

» Le prêtre de Pluton voit ce Pro-
» dige & n'en eſt point touché. Il

» leve vers les Dieux supérieurs un visage & des yeux irrités. Il blasphême, » il menace Cérès ; il alloit porter » sur elle une main impie, lorsqu'elle » lui cria : Tyran cruel & dur, demeure.

» A la voix de la Déesse, il reste » immobile. Mais le roc ému s'entrouvre ; les jambes du Druide s'y enfoncent ; son visage barbu & enflammé » de colere se dresse vers le ciel en pinceau de pourpre, & les vêtemens qui » couvroient ses bras meurtriers, se hérissent d'épines. Le Druide devient » chardon.

» Toi, dit le Déesse des blés, qui » voulois nourrir les hommes comme » les bêtes, deviens toi-même la pâture » des animaux. Sois l'ennemi des moissons après ta mort, comme tu le fus » pendant ta vie. Pour toi, belle fleur » de Loïs, sois l'ornement de la Seine, » & que dans la main de ses rois, ta » fleur victorieuse l'emporte un jour sur » le gui des Druides.

» Braves suivans de Carnut, venez » habiter ma ville. La fleur de Loïs parfume mes jardins ; de jeunes filles chantent jour & nuit son aventure dans mes » champs. Chacun s'y livre à un travail » facile & gai ; & mes greniers aimés » de Cérès, rompent sous l'abondance » des blés.

A peine Bardus avoit fini de chanter ; que les guerriers du Nord, qui mouroient de faim, abandonnerent le fils de Tendal, & se firent habitans de Lutétia. « Oh ! me disoit souvent ce bon » roi que n'ai-je ici quelque fameux » chantre de la Grece ou de l'Egypte, » pour policer l'esprit de mes sujets ? » Rien n'adoucit le cœur des hommes „ comme de beaux chants. Quand on „ sait faire des vers & de belles fictions, „ on n'a pas besoin de sceptre pour „ régner.

Il me mena voir, avec Céphas, le lieu où il avoit fait planter les arbres & les graines rechappés de notre naufrage. C'étoit sur les flancs d'une colline exposée au midi. Je fus pénétré de joie quand je vis les arbres que nous avions apportés, pleins de suc & de vigueur. Je reconnus d'abord l'arbre aux coins de Crete, à ses fruits cotonneux & odorans ; le noyer de Jupiter, d'un vert lustré ; l'avelanier ; le figuier ; le peuplier ; le poirier du mont Ida, avec ses fruits en pyramide, tous ces abres venoient de l'île de Crete. Il y avoit encore des vignes de Thasos & de jeunes châtaigniers de l'île de Sardaigne. Je voyois un grand pays dans un petit jardin. Il y avoit, parmi ces végétaux, quelques plantes qui étoient mes compatriotes,

patriotes, entr'autres, le chanvre & le lin. C'étoient celles qui plaisoient le plus au roi, à cause de leur utilité. Il avoit admiré les toiles qu'on en faisoit en Egypte, plus durables & plus souples que les peaux dont s'habilloient la plupart des Gaulois. Le roi prenoit plaisir à arroser lui-même ces plantes, & à en ôter les mauvaises herbes. Déja le chanvre d'un beau vert, portoit toutes ses têtes égales à la hauteur d'un homme, & le lin en fleurs couvroit la terre d'un nuage d'azur.

Pendant que nous nous livrions, Cephas & moi, au plaisir d'avoir fait du bien, nous apprîmes que les Bretons, fiers de leurs derniers succès, non contens de disputer aux Gaulois l'empire de la mer qui les sépare, se préparoient à les attaquer par terre, & à remonter la Seine, afin de porter le fer & le feu jusqu'au milieu de leur pays. Ils étoient partis dans un nombre prodigieux de barques, d'un promontoire de leur île, qui n'étoit séparé du continent que par un petit détroit. Ils côtoyoient le rivage des Gaules, & ils étoient près d'entrer dans la Seine, dont ils savent franchir les dangers en se mettant dans des anses à l'abri des fureurs de Neptune. L'invasion des Bretons fut sue dans toutes les Gaules, au moment où

il commencerent à l'exécuter ; car les Gaulois allument des feux sur les montagnes, & par le nombre de ces feux & l'épaisseur de la fumée, ils donnent des avis qui volent plus promptement que des oiseaux.

A la nouvelle du départ des Bretons, les troupes confédérées des Gaules se mirent en route, pour défendre l'embouchure de la Seine. Elles marchoient sous les enseignes de leurs chefs : c'étoient des peaux de loup, d'ours, de vautour, d'aigle, ou de quelqu'autre animal malfaisant, suspendues au bout d'une gaule. Celle du roi Bardus & de son île, étoit la figure d'un vaisseau, symbole du commerce. Céphas & moi, nous accompagnâmes le roi dans cette expédition. En peu de jours toutes les troupes Gauloises se rassemblerent sur le bord de la mer.

Trois avis furent ouverts pour la défense de son rivage. Le premier, fut d'y enfoncer des pieux, pour empêcher les Bretons de débarquer, ce qui étoit d'une facile exécution, attendu que nous étions en grand nombre, & que la forêt étoit voisine. Le deuxieme, fut de les combattre au moment où ils débarqueroient. Le troisieme, de ne pas exposer les troupes à découvert à la descente des ennemis, mais de les attaquer lors-

qu'ayant mis pied à terre, ils s'engageroient dans les bois & les vallées. Aucun de ces avis ne fut ſuivi; car la diſcorde étoit parmi les chefs des Gaulois. Tous vouloient commander, & aucun d'eux n'étoit diſpoſé à obéir. Pendant qu'ils délibéroient, l'ennemi parut, & il débarqua pendant qu'ils ſe mettoient en ordre.

Nous étions perdus ſans Céphas. Avant l'arrivée des Bretons, il avoit conſeillé au Roi Bardus de diviſer en deux ſa troupe, compoſée des habitans de Lutétia, de ſe mettre en embuſcade avec la meilleure partie, dans les bois qui couvroient le revers de la montagne d'Héva; tandis que lui Céphas combattroit les ennemis avec l'autre partie, jointe au reſte des Gaulois. Je priai Céphas de détacher de ſa diviſion les jeunes gens qui brûloient comme moi d'en venir aux mains, & de m'en donner le commandement. Je ne crains point les dangers, lui diſois-je. J'ai paſſé par toutes les épreuves que les prêtres de Thebes font ſubir aux initiés, & je n'ai point eu peur. Céphas balança quelques momens. Enfin, il me confia les jeunes gens de ſa troupe, en leur recommandant, ainſi qu'à moi, de ne pas s'écarter de ſa diviſion.

L'ennemi cependant mit pied à terre.

A sa vue, beaucoup de Gaulois s'avancerent vers lui, en jettant de grands cris; mais comme ils l'attaquoient par petites troupes, ils en furent aisément repoussés; & il auroit été impossible d'en rallier un seul, s'ils n'étoient venus se remettre en ordre derriere nous. Nous apperçumes bientôt les Bretons qui marchoient pour nous attaquer. Les jeunes gens que je commandois s'ébranlerent alors, & nous marchâmes aux Bretons sans nous embarrasser si le reste des Gaulois nous suivoit. Quand nous fûmes à la portée du trait, nous vîmes que les ennemis ne formoient qu'une seule colonne, longue, grosse & épaisse, qui s'avançoit vers nous à petits pas, tandis que leurs barques se hâtoient d'entrer dans le fleuve, pour nous prendre à revers. Je l'avoue, je fus ébranlé à la vue de cette multitude de barbares demi-nus, peints de rouge & de bleu, qui marchoient en silence dans le plus grand ordre. Mais lorsqu'il sortit tout-à-coup de cette colonne silencieuse des nuées de dards, de fléches, de cailloux & de balles de plomb, qui renverserent plusieurs d'entre nous en les perçant de part en part, alors mes compagnons prirent la fuite. J'allois oublier moi-même que j'avois l'exemple à leur donner, lorsque je vis Céphas à

mes côtés ; il étoit ſuivi de toute l'armée. « Invoquons Hercule, me dit-il, » & chargeons. » La préſence de mon ami me rendit tout mon courage. Je reſtai à mon poſte, & nous chargeâmes, les piques baiſſées. Le premier ennemi que je rencontrai, fut un habitant des îles Hébrides. Il étoit d'une taille giganteſque. L'aſpect de ſes armes inſpiroit l'horreur : ſes épaules & ſa tête étoient couvertes d'une peau de raie épineuſe ; il portoit au cou un collier de mâchoires d'hommes, & il avoit pour lance le tronc d'un jeune ſapin, armé d'une dent de baleine. « Que demandes-tu à Hercule, me dit-il ? Le » voici qui vient à toi. » En même-temps, il me porta un coup de ſon énorme lance avec tant de furie, que, ſi elle m'eût atteint, elle m'eût cloué à la terre, où elle entra bien avant. Pendant qu'il s'efforçoit de la ramener à lui, je lui perçai la gorge de l'épieu dont j'étois armé : il en ſortit auſſi-tôt un jet de ſang noir & épais ; & ce Breton tomba en mordant la terre, & en blaſphémant les Dieux.

Cependant, nos troupes réunies en un ſeul corps, étoient aux priſes avec la colonne des ennemis. Les maſſues frappoient les maſſues, les boucliers pouſſoient les boucliers, les lances ſe

croisoient avec les lances. Ainsi deux fiers taureaux se disputent l'empire des prairies : leurs cornes sont entrelacées ; leurs fronts se heurtent ; ils se poussent en mugissant; & soit qu'ils reculent ou qu'ils avancent , aucun d'eux ne se sépare de son rival. Ainsi nous combattions corps-à-corps. Cependant, cette colonne qui nous surpassoit en nombre, nous accabloit de son poids, lorsque le roi Bardus la vint charger en queue, à la tête de ses soldats qui jettoient de grands cris. Aussi-tôt une terreur panique saisit ces barbares qui avoient cru nous envelopper , & qui l'étoient eux - mêmes. Ils abandonnerent leurs rangs & s'enfuirent vers les bords de la mer, pour regagner leurs barques , qui étoient loin de là. On en fit alors un grand massacre, & on en prit beaucoup de prisonniers.

Après la bataille , je dis à Céphas : Les Gaulois doivent la victoire au conseil que vous avez donné au roi ; pour moi , je vous dois l'honneur. J'avois demandé un poste que je ne connoissois pas. Il falloit y donner l'exemple ; & j'en étois incapable , lorsque votre présence m'a rassuré. Je croyois que les initiations de l'Egypte m'avoient fortifié contre tous les dangers ; mais il est aisé d'être brave dans un péril dont

on eſt ſûr de ſortir. Céphas me répondit. « O Amaſis ! il y a plus de force
„ à avouer ſes fautes, qu'il n'y a de foibleſſe à les commettre. C'eſt Hercule
„ qui nous a donné la victoire ; mais après
„ lui, c'eſt la ſurpriſe qui a ôté le courage à nos ennemis, & qui avoit
„ ébranlé le vôtre. La valeur militaire
„ s'apprend par l'exercice, comme toutes les autres vertus. Nous devons,
„ en tout temps, nous méfier de nous-mêmes. En vain nous nous appuyons
„ ſur notre expérience ; nous ne devons compter que ſur le ſecours des
„ Dieux. Pendant que nous nous cuiraſſons d'un côté, la fortune nous
„ frappe de l'autre. La ſeule confiance
„ dans les Dieux couvre un homme
„ tout entier. „

On conſacra à Hercule une partie des dépouilles des Bretons. Les Druides vouloient qu'on brûlât les ennemis priſonniers, parce que ceux-ci en uſent de même à l'égard des Gaulois qu'ils ont pris dans les batailles. Mais je me préſentai dans l'aſſemblée des Gaulois & je leur dis : « O peuples ! vous voyez
» par mon exemple ſi les Dieux approuvent les ſacrifices humains. Ils
» ont remis la victoire dans vos mains
» généreuſes : les ſouillerez-vous dans
» le ſang des malheureux ? N'y a-t-il

» pas eu assez de sang versé dans la » fureur du combat ! En répandrez- » vous maintenant sans colere, & dans la » joie du triomphe ? Vos ennemis im- » molent leurs prisonniers. Surpassez- » les en générosité comme vous les sur- » passez en courage. » Les Iarles & tous les guerriers applaudirent à mes paroles. Ils déciderent que les prisonniers de guerre seroient désarmés & réduits à l'esclavage.

Je fus donc cause qu'on abolit la loi qui les condamnoit au feu. C'étoit aussi à mon occasion qu'on avoit abrogé la coutume de sacrifier des innocens à Mars, & de réduire les naufragés en servitude. Ainsi, je fus trois fois utile aux hommes dans les Gaules ; une fois par mes succès, & deux fois par mes malheurs : tant il est vrai que les Dieux tirent le bien du mal quand il leur plaît !

Nous revînmes à Lutétia, comblés par les peuples d'honneurs & d'applaudissemens. Le premier soin du roi, à son arrivée, fut de nous mener voir son jardin. La plupart de nos arbres étoient en rapport. Il admira d'abord comment la nature avoit préservé leurs fruits de l'attaque des oiseaux. La châtaigne, encore en lait, étoit couverte de cuir, & d'une coque épineuse. La noix tendre,

étoit protégée par une dure coquille & par un brou amer. Les fruits mous étoient défendus avant leur maturité, par leur âpreté, leur acidité ou leur verdeur. Ceux qui étoient mûrs, invitoient à les cueillir. Les abricots dorés, les pêches veloutées & les coins cotonneux, exhaloient les plus doux parfums. Les rameaux du prunier étoient couverts de fruits violets, ſaupoudrés de poudre blanche. Les grappes, déja vermeilles, pendoient à la vigne; & ſur les larges feuilles du figuier, la figue entr'ouverte laiſſoit couler ſon ſuc en gouttes de miel & de criſtal. « On voit bien, dit le » roi, que ces fruits ſont des préſens » des Dieux. Ils ne ſont pas, comme » les ſemences des arbres de nos forêts, » à une hauteur où on ne puiſſe at- » teindre (21). Ils ſont à la portée » de la main. Leurs riantes couleurs » appellent les yeux, leurs doux par- » fums l'odorat, & ils ſemblent for- » més pour la bouche par leur forme » & leur rondeur ». Mais quand ce bon roi en eut ſavouré le goût: « O vrai » préſent de Jupiter, dit-il! aucun mets » préparé par l'homme ne leur eſt com- » parable! Ils ſurpaſſent en douceur le » miel & la crême. O mes chers amis, » mes reſpectables hôtes, vous m'avez » donné plus que mon royaume! Vous

» avez apporté dans les Gaules sau-
» vages une portion de la délicieuse
» Egypte. Je préfére un seul de ces
» arbres à toutes les mines d'étain qui
» rendent les Bretons si riches & si
» fiers. »

Il fit appeler les principaux habitans de la cité, & il voulut que chacun d'eux goûtât de ces fruits merveilleux. Il leur recommanda d'en conserver précieusement les semences, & de les mettre en terre dans leur saison. A la joie de ce bon roi & de son peuple, je sentis que le plus grand plaisir de l'homme étoit de faire du bien à ses semblables.

Céphas me dit : « Il est temps de
» montrer à mes compatriotes l'usage
» des arts de l'Egypte. J'ai sauvé du
» vaisseau naufragé la plupart de nos
» machines ; mais jusqu'ici elles sont
» restées inutiles, sans que j'osasse même
» les regarder ; car elles me rappeloient
» trop vivement le souvenir de votre
» perte. Voici le moment de nous en
» servir. Ces fromens sont mûrs ; cette
» chéneviere & ces lins ne tarderont pas
» à l'être. »

Quand on eut recueilli ces plantes, nous apprîmes au roi & à son peuple l'usage des moulins pour réduire le bled en farine, & les divers apprêts qu'on

donne à la pâte pour en faire du pain (22). Avant notre arrivée, les Gaulois mondoient le bled, l'avoine & l'orge de leurs écorces, en les battant avec des pilons de bois dans des troncs d'arbres creusés, & ils se contentoient de faire bouillir ces grains pour leur nourriture. Nous leur montrâmes ensuite à faire rouir le chanvre dans l'eau, pour le séparer de son chaume, à le sécher, à le briser, à le tailler, à le corder, à le filer & à tordre ensemble plusieurs de ses fils, pour en faire des cordes. Nous leur fîmes voir comme ces cordes, par leur force & leur souplesse, deviennent propres à être les nerfs de toutes les machines. Nous leur enseignâmes à étendre les fils du lin sur des métiers, pour en faire de la toile au moyen de la navette, & comme ces doux travaux font passer aux jeunes filles les longues nuits de l'hiver dans l'innocence & dans la joie.

Nous leur apprîmes l'usage de la tarriere, de l'herminette, du rabot & de la scie inventée par l'ingénieux Dédale; comme ces outils donnent à l'homme de nouvelles mains, & façonnent à son usage une multitude d'arbres dont les bois se perdent dans les forêts. Nous leur enseignâmes à tirer de leur tronc noueux de grosses vis & de lourds pressoirs, propres à exprimer le jus d'une infinité

de fruits, & à extraire des huiles des plus durs noyaux. Ils ne recueillirent pas beaucoup de raisins de nos vignes; mais nous leur donnâmes un grand desir d'en multiplier les ceps, non-seulement par l'excellence de leurs fruits, mais en leur faisant goûter des vins de Crete & de l'île de Thasos, que nous avions sauvés dans des urnes.

Après leur avoir montré l'usage d'une infinité de biens que la nature a placés sur la terre à la vue de l'homme, nous leur apprîmes à découvrir ceux qu'elle a mis sous ses pieds; comment on peut trouver de l'eau dans les lieux les plus éloignés des fleuves, au moyen des puits inventés par Danaüs; de quelle maniere on découvre les métaux ensevelis dans le sein de la terre; comment, après les avoir fait fondre en lingots, on les forge sur l'enclume, pour les diviser en tables & en lames; comment, par des travaux plus faciles, l'argile se façonne, sur la roue du potier, en figures & en vases de toutes les formes. Nous les surprîmes bien davantage en leur montrant des bouteilles de verre, faites avec du sable & des cailloux. Ils étoient ravis d'étonnement de voir la liqueur qu'elles renfermoient se manifester à la vue, & échapper à la main.

Mais quand nous leur lûmes les livres

de Mercure Trismégiste, qui parlent des arts libéraux & des sciences naturelles, ce fut alors que leur admiration n'eut plus de bornes. D'abord, ils ne pouvoient comprendre que la parole pût sortir d'un livre muet, & que les pensées des premiers Egyptiens eussent pu se transmettre jusqu'à eux sur des feuilles fragiles de papyrus. Quand ils entendirent ensuite le récit de nos découvertes, qu'ils virent les prodiges de la méchanique qui remue avec de petits leviers les plus lourds fardeaux, & ceux de la géométrie qui mesure des distances inaccessibles, ils étoient hors d'eux-mêmes. Les merveilles de la chymie & de la magie, les divers phénomenes de la physique, les faisoient passer de ravissement en ravissement. Mais lorsque nous leur eûmes prédit une éclipse de lune, qu'ils regardoient avant notre arrivée comme une défaillance accidentale de cette planete, & qu'ils virent, au moment que nous leur indiquâmes, l'astre de la nuit s'obscurcir dans un ciel serein, ils tomberent à nos pieds en disant : « Certainement, vous êtes des » Dieux ! » Omfi, ce jeune Druide qui avoit paru si sensible à mes malheurs, assistoit à toutes nos instructions. Il nous dit : « A vos lumieres & à vos bien- » faits, je suis tenté de vous prendre

» pour quelques-uns des Dieux ſupé-
» rieurs ; mais aux maux que vous avez
» ſoufferts, je vois que vous n'êtes que
» des hommes comme nous. Sans doute
» vous avez trouvé quelque moyen de
» monter dans le ciel, ou les habitans
» du ciel ſont deſcendus dans l'heu-
» reuſe Egypte, pour vous communi-
» quer tant de biens & tant de lumieres.
» Vos ſciences & vos arts ſurpaſſent
» notre intelligence, & ne peuvent
» être que les effets d'un pouvoir divin.
» Vous êtes les enfans chéris des Dieux
» ſupérieurs : pour nous, Jupiter nous a
» abandonnés aux Dieux infernaux. No-
» tre pays eſt couvert de ſtériles forêts
» habitées par des génies mal-faiſans,
» qui ſement notre vie de diſcordes,
» de guerres civiles, de terreurs, d'i-
» gnorances & d'opinions malheureuſes.
» Notre ſort eſt mille fois plus déplo-
» rable que celui des bêtes qui, vêtues,
» logées & nourries par la nature, ſui-
» vent leur inſtinct ſans s'égarer & ne
» craignent point les enfers. »

« Les Dieux, lui répondit Céphas,
» n'ont été injuſtes envers aucun pays,
» ni à l'égard d'aucun homme. Chaque
» pays a des biens qui lui ſont parti-
» culiers, & qui ſervent à entretenir la
» communication entre tous les peuples,
» par des échanges réciproques. La

» Gaule a des métaux que l'Egypte n'a
» pas ; ses forêts sont plus belles ; ses
» troupeaux ont plus de lait, & ses bre-
» bis plus de toisons. Mais dans quel-
» que lieu que l'homme habite, son par-
» tage est toujours fort supérieur à celui
» des bêtes, parce qu'il a une raison qui
» se développe à proportion des obsta-
» cles qu'elle surmonte ; qu'il peut seul
» des animaux appliquer à son usage des
» moyens auxquels rien ne peut résis-
» ter, tels que le feu. Ainsi, Jupiter lui
» a donné l'empire sur la terre en éclai-
» rant sa raison de l'intelligence même
» de la nature, & en ne confiant qu'à
» lui l'élément qui en est le premier
» moteur. »

Céphas parla ensuite à Omfi & aux Gaulois des récompenses réservées dans un autre monde à la vertu & à la bienfaisance, & des punitions destinées au vice & à la tyrannie ; de la métempsycose, & des autres mysteres de la religion de l'Egypte, autant qu'il est permis à un étranger de les connoître. Les Gaulois consolés par ses discours & par nos présens, nous appeloient leurs bienfaiteurs, leurs peres, les vrais interpretes des Dieux. Le roi Bardus nous dit : « Je
» ne veux adorer que Jupiter. Puisque
» Jupiter aime les hommes, il doit pro-
» téger particuliérement les rois qui

» ſont chargés du bonheur des na-
» tions. Je veux auſſi honorer Iſis, qui
» a apporté ſes bienfaits ſur la terre,
» afin qu'elle préſente au roi des Dieux
» les vœux de mon peuple. » En même temps, il ordonna qu'on élevât un temple (23) à Iſis à quelque diſtance de la ville, au milieu de la forêt; qu'on y plaçât ſa ſtatue, avec l'enfant Orus dans ſes bras, telle que nous l'avions apportée dans le vaiſſeau; qu'elle fût ſervie avec toutes les cérémonies de l'Egypte; que ſes prêtreſſes, vêtues de lin, l'honoraſſent nuit & jour par des chants & par une vie pure, qui approche l'homme des Dieux.

Enſuite, il voulut apprendre à connoître & à tracer les caracteres ioniques. Il fut ſi frappé de l'utilité de l'écriture, que dans un tranſport de ſa joie, il chanta ces vers.

« Voici des caracteres magiques qui
» peuvent évoquer les morts du ſein des
» tombeaux. Ils nous apprendront ce
» que nos peres ont penſé il y a mille
» ans, & dans mille ans, ils inſtrui-
» ront nos enfans de ce que nous pen-
» ſons aujourd'hui. Il n'y a point de
» fleche qui aille auſſi loin, ni de lance
» auſſi forte. Ils atteindront un homme
» retranché au haut d'une montagne;
» ils pénetrent dans la tête malgré le

» caſque, & traverſent le cœur malgré
» la cuiraſſe. Ils calment les ſéditions,
» ils donnent de ſages conſeils, ils font
» aimer, ils conſolent, ils fortifient;
» mais ſi quelque homme méchant en
» fait uſage, ils produiſent un effet
» contraire. »

« Mon fils, me dit un jour ce bon
» roi, les lunes de ton pays ſont-elles
» plus belles que les nôtres? Te reſte-
» t-il quelque choſe à regretter en Egyp-
» te? Tu nous en a apporté ce qu'il y a
» de meilleur: les plantes, les arts &
» les ſciences. L'Egypte toute entiere
» doit être ici pour toi. Reſte avec nous.
» Tu régneras après moi ſur les Gau-
» lois. Je n'ai d'autre enfant qu'une fille
» unique qui s'appelle Gotha: je te la
» donnerai en mariage. Crois moi, un
,, peuple vaut mieux qu'une famille, &
,, une bonne femme qu'une patrie. Go-
,, tha demeure dans cette île là-bas, dont
,, on apperçoit d'ici les arbres; car il
,, convient qu'une jeune fille ſoit élevée
,, loin des hommes, & ſur-tout loin de
,, la cour des rois. ,,

Le deſir de faire le bonheur d'un peuple ſuſpendit en moi l'amour de la patrie. Je conſultai Céphas, qui approuva les vues du roi. Je priai donc ce prince de me faire conduire au lieu qu'habitoit ſa fille, afin que, ſuivant

la coutume des Egyptiens, je pusse me rendre agréable à celle qui devoit être un jour la compagne de mes peines & de mes plaisirs. Le roi chargea une vieille femme qui venoit chaque jour au palais chercher des vivres pour Gotha, de me conduire chez elle. Cette vieille me fit embarquer avec elle, dans un bateau chargé de provisions, & nous laissant aller au cours du fleuve, nous abordâmes en peu de temps dans l'île où demeuroit la fille du roi Bardus. On appelloit cette île, l'île aux Cygnes, parce que ces oiseaux venoient au printemps faire leurs nids dans les roseaux qui bordoient ses rivages, & qu'en tout temps ils paissoient *l'anserina potentilla* (24) qui y croît abondamment. Nous mîmes pied à terre, & nous apperçûmes la princesse assise sous des aunes, au milieu d'une pelouse toute jaune des fleurs de l'anserina. Elle étoit entourée de cygnes qu'elle appeloit à elle, en leur jettant des grains d'avoine. Quoiqu'elle fût à l'ombre des arbres, elle surpassoit ces oiseaux en blancheur, par l'éclat de son teint, & de sa robe qui étoit d'hermine. Ses cheveux étoit du plus beau noir; ils étoient ceints, ainsi que sa robe, d'un ruban rouge. Deux femmes qui l'accompagnoient à quelque distance vinrent au-

devant de nous. L'une attacha notre bateau aux branches d'un ſaule ; & l'autre, me prenant par la main, me conduiſit vers ſa maîtreſſe. La jeune princeſſe me fit aſſeoir ſur l'herbe, auprès d'elle ; après quoi, elle me préſenta de la farine de millet bouillie, un canard rôti ſur des écorces de bouleau, avec du lait de chevre dans une corne d'élan. Elle attendit enſuite, ſans me rien dire, que je m'expliquaſſe ſur le ſujet de ma viſite.

Quand j'eus goûté, ſuivant l'uſage, aux mets qu'elle m'avoit offert, je lui dis : « O belle Gotha, je deſire devenir le gendre du roi votre pere ; & je viens, de ſon conſentement, ſavoir ſi ma recherche vous ſera agréable ? »

La fille du roi Bardus baiſſa les yeux, & me répondit « O étranger ! je ſuis demandée en mariage par pluſieurs Iarles, qui font tous les jours à mon pere de grands préſens pour m'obtenir ; mais je n'en aime aucun. Ils ne ſavent que ſe battre. Pour toi, je crois, ſi tu deviens mon époux, que tu feras mon bonheur, puiſque tu fais déja celui de mon peuple. Tu m'apprendras les arts de l'Egypte, & je deviendrai ſemblable à la bonne Iſis de

» ton pays, dont on dit tant de bien dans
» les Gaules. »

Après avoir ainsi parlé, elle regarda mes habits, admira la finesse de leur tissu, & les fit examiner à ses femmes, qui levoient les mains au ciel de surprise. Elle ajouta ensuite, en me regardant : « Quoique tu viennes d'un pays
» rempli de toutes sortes de richesses
» & d'industrie, il ne faut pas croire
» que je manque de rien, & que je sois
» moi-même dépourvue d'intelligence.
» Mon pere m'a élevée dans l'amour du
» travail, & il me fait vivre dans l'abon-
» dance de toutes choses. »

En même temps, elle me fit entrer dans son palais, où vingt de ses femmes étoient occupées à lui plumer des oiseaux de riviere, & à lui faire des parures & des robes de leur plumage. Elle me montra des corbeilles & des nattes de jonc très-fin, qu'elle avoit elle-même tissues ; des vases d'étain en quantité ; cent peau de loups, de marthes & de renards, avec vingt peau d'ours. « Tous
» ces biens, me dit-elle, t'appartiendront
» si tu m'épouses ; mais ce sera à condi-
» tion que tu n'auras point d'autre fem-
» me que moi, que tu ne m'obligeras
» point de travailler à la terre, ni d'al-
» ler chercher les peaux des cerfs &
» des bœufs sauvages que tu auras tués

» dans les forêts ; car ce font des usages
» auxquels les maris assujettissent leurs
» femmes dans ce pays, & qui ne me
» plaisent point du tout : que si tu t'en-
» nuies un jour de vivre avec moi, tu
» me remettras dans cette île où tu es
» venu me chercher, & où mon plaisir
» est de nourrir des cygnes, & de chan-
» ter les louanges de la Seine, nymphe
» de Cérès. »

Je souris en moi-même de la naïveté de la fille du roi Bardus, & à la vue de tout ce qu'elle appelloit des biens ; mais comme la véritable richesse d'une femme est l'amour du travail, la simplicité, la franchise, la douceur, & qu'il n'y a aucune dot qui soit comparable à ces vertus, je lui répondis : « O
» belle Gotha, le mariage chez les
» Egyptiens, est une union légale,
» un partage commun de biens & de
» maux. Vous me serez chere comme
» la moitié de moi-même. » Je lui fis présent alors d'un écheveau de lin, cru & préparé dans les jardins du roi son pere. Elle le prit avec joie, & me dit : « Mon ami, je filerai ce lin, & j'en
» ferai une robe pour le jour de mes
» nôces. » Elle me présenta à son tour ce chien que vous voyez, si couvert de poils, qu'à peine on lui voit les yeux. Elle me dit : « Ce chien s'appelle Gallus,

» il descend d'une race très-fidelle. Il te
» suivra par-tout, sur la terre, sur la
» neige & dans l'eau. Il t'accompagne-
» ra à la chasse, & même dans les com-
» bats. Il te sera en tout temps un fidele
» compagnon & un symbole de mon
» amour. » Comme la fin du jour approchoit, elle m'avertit de me retirer, de ne point descendre à l'avenir par le fleuve, mais d'aller par terre le long du rivage, jusque vis-à-vis de son île, où ses femmes viendroient me chercher, afin de cacher notre bonheur aux jaloux. Je pris congé d'elle, & je m'en revins chez moi en formant dans mon esprit mille projets agréables.

Un jour que j'allois la voir par un des sentiers de la forêt, suivant son conseil, je rencontrai un des principaux Iarles, accompagné de quantité de ses vassaux. Ils étoient armés comme s'ils eussent été en guerre. Pour moi, j'étois sans armes, comme un homme qui est en paix avec tout le monde, & qui ne songe qu'à faire l'amour. Cet Iarle s'avança vers moi d'un air fier, & me dit :
« Que viens-tu faire dans ce pays de
» guerriers, avec tes arts de femme ?
» Prétends-tu nous apprendre à filer le
„ lin, & obtenir, pour ta récompense,
„ la belle Gotha ? Je m'appelle Torstan.
„ J'étois un des compagnons de Carnus

„ Je me suis trouvé à vingt-deux com-
„ bats de mer & à trente duels. J'ai
„ combattu trois fois contre Vittiking,
„ ce roi fameux du Nord. Je veux por-
„ ter ta chevelure aux pieds du Dieu
„ Mars auquel tu as échappé, & boire
„ dans ton crâne le lait de mes trou-
„ peaux. „

Après un discours si brutal, je crus que ce barbare alloit m'assassiner; mais joignant la loyauté à la férocité, il ôta son casque & sa cuirasse, qui étoient de peau de *bœuf*, & me présenta deux épées nues, en m'en donnant le choix.

Il étoit inutile de parler raison à un jaloux & à un furieux. J'invoquai en moi-même, Jupiter le protecteur des étrangers; & choisissant l'épée la plus courte, mais la plus légere, quoiqu'à peine je pusse la manier, nous commençâmes un combat terrible, tandis que ses vassaux nous environnoient comme témoins, en attendant que la terre rougît du sang de leur chef, ou de celui de leur hôte.

Je songeai d'abord à désarmer mon ennemi, pour épargner sa vie, mais il ne m'en laissa pas le maître; la colere le mettoit hors de lui. Le premier coup qu'il voulut me porter, fit sauter un grand éclat d'un chêne voisin. J'esquivai

l'atteinte de son épée, en baissant la tête. Ce mouvement redoubla son insolence. " Quand tu t'inclinerois, me „ dit-il, jusqu'aux enfers, tu ne saurois „ m'échapper.„ Alors, prenant son épée à deux mains, il se précipita sur moi avec fureur; mais Jupiter donnant le calme à mes sens, je parai du fort de mon épée le coup dont il vouloit m'accabler, & lui en présentant la pointe il s'en perça lui-même bien avant dans la poitrine. Deux ruisseaux de sang sortirent à-la-fois de sa blessure & de sa bouche; il tomba sur le dos, ses mains lâcherent son épée, ses yeux se tournerent vers le ciel, & il expira. Aussi-tôt, ses vassaux environnerent son corps en jettant de grands cris. Mais ils me laisserent aller sans me faire aucun mal; car il regne beaucoup de générosité parmi ces barbares. Je me retirai à la cité, en déplorant ma victoire.

Je rendis compte à Céphas & au roi de ce qui venoit de m'arriver. " Ces „ Iarles, dit le roi, me donnent bien » du souci. Ils tyrannisent mon peuple. » S'il y a quelque mauvais sujet dans le » pays; ils ne manquent pas de l'atti» rer à eux, pour fortifier leur parti. » Ils se rendent quelquefois redoutables » à moi-même. Mais les Druides le sont » encore davantage. Personne ici n'ose rien

» rien faire ſans leur aveu. Comment
» m'y prendre pour affoiblir ces deux
» puiſſances? J'ai cru qu'en augmen-
» tant celle des Iarles, j'oppoſerois une
» digue à celle des Druides; mais le
» contraire eſt arrivé. La puiſſance des
» Druides eſt augmentée. Il ſemble que
» l'une & l'autre s'accordent pour éten-
» dre ſon oppreſſion ſur mon peuple, &
» juſque ſur mes hôtes. O étranger, me
» dit-il, vous ne l'avez que trop éprou-
» vé! » Puis ſe tournant vers Céphas:
« O mon ami, ajouta-t-il, vous qui
» avez acquis dans vos voyages l'expé-
» rience néceſſaire au gouvernement
» des hommes, donnez quelques conſeils
» à un roi qui n'eſt jamais ſorti de ſon
» pays. Oh! je ſens que les rois devroient
» voyager. »

« O roi, répondit Céphas, je vous
» dévoilerai une partie de la politique
» & de la philoſophie de l'Egypte. Une
» des loix fondamentales de la nature,
» eſt que tout ſoit gouverné par des
» contraires. Ce ſont des contraires que
» réſulte l'harmonie du monde. Il en
» eſt de même de celle des nations.
» La puiſſance des armes & celle de la
» religion ſe combattent chez tous les
» peuples. Ces deux puiſſances ſont né-
» ceſſaires pour la conſervation de l'é-
» tat. Lorſque le peuple eſt opprimé par

» ſes chefs, il ſe réfugie vers ſes prê-
» tres, il ſe réfugie vers ſes chefs. La
» puiſſance des Druides a donc aug-
» menté chez vous par celle même des
» Iarles; car ces deux puiſſances ſe ba-
» lancent par-tout. Si vous voulez donc
» diminuer l'une des deux, loin d'aug-
» menter celle qui lui eſt oppoſée, ainſi
» que vous l'avez fait, il faut, au con-
» traire, l'affoiblir.

» Il y a un moyen encore plus ſimple
» & plus ſûr de diminuer à-la-fois les
» deux puiſſances qui vous font om-
» brage. C'eſt de rendre votre peuple
» heureux; car il n'ira plus chercher
» de protection hors de vous, & ces
» deux puiſſances ſe détruiront bientôt,
» puiſqu'elles ne doivent leur influence
» qu'à l'opinion de ce même peuple.
» Vous en viendrez à bout, en don-
» nant aux Gaulois des moyens abon-
» dans de ſubſiſtance, par l'établiſſe-
» ment des arts, qui adouciſſent la vie,
» & ſur-tout, en honorant & favori-
» ſant l'agriculture, qui en eſt le ſou-
» tien. Votre peuple vivant dans l'a-
» bondance, les Iarles & les Druides
» s'y trouveront auſſi. Lorſque ces deux
» corps ſeront contens de leur ſort, ils
» ne chercheront point à troubler celui
» des autres; ils n'auront plus à leur
» diſpoſition cette foule d'hommes mi-

» sérables, demi-nus & à moitié morts
» de faim, qui, pour avoir de quoi vi-
» vre, sont toujours prêts à servir la
» violence des uns, ou la superstition
» des autres. Il résultera de cette poli-
» tique humaine, que votre propre puis-
» sance, fortifiée de celle d'un peuple
» que vous rendrez heureux par vos soins,
» anéantira celle des Iarles & des Drui-
» des. Dans toute monarchie bien ré-
» glée, le pouvoir du roi est dans le
» peuple, & celui du peuple dans le
» roi. Vous ramenerez alors vos nobles
» & vos prêtres à leurs fonctions natu-
» relles. Les Iarles défendront la nation
» au dehors, & ne l'oppprimeront plus
» au dedans : & les Druides ne gouver-
» neront plus les Gaulois par la terreur;
» mais ils les consoleront, & les aide-
» ront, par leurs lumieres & leurs con-
» seils, à supporter les maux de la vie,
» ainsi que doivent faire les ministres de
» toute religion.

» C'est par cette politique que l'E-
» gypte est parvenue à un degré de
» puissance & de félicité qui l'a rendue
» le centre des nations, & que la sa-
» gesse de ses prêtres s'est rendue recom-
» mandable par toute la terre. Souvenez-
» vous donc de cette maxime : que tout
» excès dans le pouvoir d'un corps re-
» ligieux ou militaire, vient du malheur

» du peuple, parce que toute puiſſance
» vient de lui. Vous ne détruirez cet
» excès, qu'en rendant le peuple heu-
» reux.

» Lorſque votre autorité ſera ſuffi-
» ſamment établie, conférez-en une
» partie à des magiſtrats, choiſis parmi
» les plus gens de bien. Veillez ſur-tout
» ſur l'éducation des enfans de votre
» peuple ; mais gardez-vous de la con-
» fier au premier venu qui voudra s'en
» charger, & encore moins à aucun
» corps particulier, tel que celui des
» Druides, dont les intérêts ſont tou-
» jours différens de ceux de l'état. Con-
» ſidérez l'éducation des enfans de votre
» peuple, comme la partie la plus pré-
» cieuſe de votre adminiſtration. C'eſt
» elle ſeule qui forme les citoyens. Les
» meilleures loix ne ſont rien ſans
» elle.

» En attendant que vous puiſſiez jetter
» d'une maniere ſolide les fondemens du
» bonheur des Gaulois, oppoſez quel-
» ques digues à leurs maux. Inſtituez
» beaucoup de fêtes, qui les diſſipent
» par des chants & par des danſes. Ba-
» lancez l'influence réunie des Iarles &
» des Druides, par celle des femmes.
» Aidez celles-ci à ſortir de leur eſcla-
» vage domeſtique. Qu'elles aſſiſtent
» aux feſtins, aux aſſemblées & même

» aux fêtes religieuſes. Leur douceur » naturelle affoiblira peu-à-peu, la » férocité des mœurs & de la reli- » gion.,,

Le roi répondit à Céphas: " Vos ob- ,, ſervations ſont pleines de vérité, & ,, vos maximes de ſageſſe. J'en profi- ,, terai. Je veux rendre cette ville fa- ,, meuſe par ſon induſtrie. En attendant ,, mon peuple ne demande pas mieux ,, que de ſe réjouir & de chanter; je ,, lui ferai moi-même des chanſons. ,, Quant aux femmes, je crois vérita- ,, blement qu'elles peuvent m'aider ,, beaucoup. C'eſt par elles que je com- ,, mencerai à rendre mon peuple heu- ,, reux; au moins par les mœurs, ſi je ,, ne le peux par les loix.,,

Pendant que ce bon roi parloit, nous apperçûmes ſur le bord oppoſé de la Seine, le corps de Torſtan. Il étoit nu, & paroiſſoit ſur l'herbe comme un monceau de neige. Ses amis & ſes vaſſaux l'entouroient, & jettoient de temps en temps des cris affreux. Un de ſes amis traverſa le fleuve dans une barque, & vint dire au roi: " Le ſang ſe paie par ,, le ſang; que l'Egyptien périſſe!,, Le roi ne répondit rien à cet homme; mais quand il fut parti, il me dit: " Votre défenſe a été légitime; mais ce ,, ſeroit ma propre injure, que je ſerois

„ obligé de m'éloigner. Si vous reſtez,
„ vous ſerez, par les loix, obligé de
„ vous battre ſucceſſivement avec tous
„ les parens de Torſtan, qui ſont nom-
„ breux, & vous ſuccomberez tôt ou
» tard. D'un autre côté, ſi je vous défends
» contre eux, ainſi que je le ferai, vous
» entraînerez cette ville naiſſante dans
» votre perte; car les parens, les amis
» & les vaſſaux de Torſtan ne manque-
» ront pas de l'aſſiéger & il ſe joindra
» à eux beaucoup de Gaulois que les
» Druides irrités contre vous excitent à
» la vengeance. Cependant, ſoyez ſûr
» que vous trouverez ici des hommes,
» qui ne vous abandonneront pas dans le
» plus grand danger. »

Auſſi-tôt, il donna des ordres pour la ſûreté de la ville, & on vit accourir ſur ſes remparts tous les habitans, diſpoſés à ſoutenir un ſiége en ma faveur. Ici, ils faiſoient des amas de cailloux; là, ils plaçoient de grandes arbaletes, & de longues poutres armées de pointes de fer. Cependant, nous voyions arriver le long de la Seine une grande foule de peuple. C'étoient les amis, les parens, les vaſſaux de Torſtan, avec leurs eſclaves, les partiſans des Druides, ceux qui étoient jaloux de l'établiſſement du roi, & ceux qui, par inconſtance, aiment la nouveauté. Les uns deſcen-

doient le fleuve en barques ; d'autres traversoient la forêt en longues colonnes. Tous venoient s'établir sur les rivages voisins de Lutétia, & ils étoient en nombre infini. Il m'étoit impossible désormais de m'échapper. Il ne falloit pas compter d'y réussir à la faveur des ténebres ; car, dès que la nuit fut venue, les mécontens allumerent une multitude de feux, dont le fleuve étoit éclairé jusqu'au fond de son canal.

Dans cette perplexité, je formai en moi-même une résolution qui fut agréable à Jupiter. Comme je n'attendois plus rien des hommes, je résolus de me jetter entre les bras de la vertu, & de sauver cette ville naissante en allant me livrer seul aux ennemis. A peine eus-je mis ma confiance dans les Dieux, qu'ils vinrent à mon secours.

Omfi se présenta devant nous tenant, à la main une branche de chêne, sur laquelle avoit cru une branche de gui. A la vue de cet arbrisseau qui avoit pensé m'être si fatal, je frissonnai ; mais je ne savois pas que l'on doit souvent son salut à qui l'on a dû sa perte, comme aussi l'on doit souvent sa perte à qui l'on a dû son salut. « O roi ! dit Omfi, ô Céphas ! soyez tranquilles ; j'apporte de » quoi sauver votre ami. Jeune étran- » ger me dit-il, quand toutes les Gaules

» ſeroient conjurées contre toi, voici
» de quoi les traverſer ſans qu'aucun
» de tes ennemis oſe ſeulement te re-
» garder en face. C'eſt ce rameau de
» gui qui a cru ſur cette branche de
» chêne. Je vais te raconter d'où vient
» le pouvoir de cette plante, égale-
» ment redoutable aux hommes (25)
» & aux dieux de ce pays. Un jour
» Balder raconta à ſa mere Friga qu'il
» avoit ſongé qu'il mouroit. Friga con-
» jura le feu, les métaux, les pierres,
,, les maladies, l'eau, les animaux,
,, les ſerpens, de ne faire aucun mal à
,, ſon fils; & les conjurations de Friga
,, étoient ſi puiſſantes, que rien ne pou-
,, voit leur réſiſter. Balder alloit donc
,, dans les combats des Dieux, au mi-
,, lieu des traits, ſans rien craindre.
,, Loke, ſon ennemi, voulut en ſavoir
,, la raiſon. Il prit la forme d'une vieille,
,, & vint trouver Friga. Il lui dit:
,, Dans les combats, les traits & les
,, rochers tombent ſur votre fils Bal-
,, der, ſans lui faire de mal. Je le
,, crois bien, dit Friga; toutes ces cho-
,, ſes me l'ont juré. Il n'y a rien dans
,, la nature qui puiſſe l'offenſer. J'ai ob-
,, tenu cette grace de tout ce qui a
,, quelque puiſſance. Il n'y a qu'un petit
,, arbuſte à qui je ne l'ai pas demandée,
,, parce qu'il m'a paru trop foible. Il
étoit

„ étoit ſur l'écorce d'un chêne; à peine „ avoit-il une racine. Il vivoit ſans terre. „ Il s'appelle Miſtiltein. C'étoit le gui. „ Ainſi parla Friga. Loke auſſi-tôt cou- „ rut chercher cet arbuſte; & venant „ à l'aſſemblée des Dieux pendant qu'ils „ combattoient contre l'invulnérable „ Balder, car leurs jeux ſont des com- „ bats, il s'approcha de l'aveugle Hœder. „ Pourquoi, lui dit-il, ne lance-tu pas „ auſſi des traits à Balder? Je ſuis aveu- „ gle, répondit Hœder, & je n'ai point „ d'armes. Loke lui préſente le gui de „ chêne, & lui dit: Balder eſt devant „ toi. L'aveugle Hœder lance le gui: „ Balder tombe percé & ſans vie. Ainſi „ le fils invulnérable d'une déeſſe fut „ tué par une branche de gui lancée „ par un aveugle. Voilà l'origine du „ reſpect porté dans les Gaules à cet ar- „ briſſeau.

« Plains, ô étrangers! un peuple gou- » verné par la crainte, au défaut de la » raiſon. J'avois cru, à ton arrivée, que » tu en ferois naître l'empire par les arts » de l'Egypte, & voir l'accompliſſe- » ment d'un ancien oracle fameux par- » mi nous, qui prédit à cette ville les » plus grandes deſtinées; que ſes tem- » ples s'éleveront au-deſſus des forêts; » qu'elle réunira dans ſon ſein des » hommes de toutes les nations; que

» l'ignorant viendra y chercher des lu-
» mieres, l'infortuné des consolations,
» & que les Dieux s'y communiqueront
» aux hommes comme dans l'heureuse
» Egypte. Mais ces temps sont encore
» bien éloignés. »

Le roi nous dit, à Céphas & à moi : « O mes amis, profitez promptement » du secours qu'Omsi vous apporte. » En même-temps, il nous fit préparer une barque armée de bons rameurs. Il nous donna deux demi-piques de bois de frêne, qu'il avoit ferrées lui-même, & deux lingots d'or, qui étoient les premiers fruits de son commerce. Il chargea ensuite des hommes de confiance de nous conduire chez les Vénétiens. « Ce sont, nous dit-il, les meilleurs na-
» vigateurs des Gaules. Ils vous donne-
» ront les moyens de retourner dans
» votre pays ; car leurs vaisseaux vont
» dans la Méditerranée. C'est d'ailleurs
» un bon peuple. Pour vous, ô mes
» amis ! vos noms seront à jamais célé-
» bres dans les Gaules. Je chanterai
» Céphas & Amasis ; & pendant que
» je vivrai, leurs noms retentiront sou-
» vent sur ces rivages. »

Ainsi nous prîmes congé de ce bon roi, & d'Omsi mon libérateur. Ils nous accompagnerent jusqu'au bord de la Seine en versant des larmes, ainsi

que nous. Pendant que nous traversions la ville, une foule de peuple nous suivoit en nous donnant les plus tendres marques d'affection. Les femmes portoient leurs petits enfans dans leurs bras & sur leurs épaules, & nous montroient en pleurant les pieces de lin dont ils étoient vêtus. Nous dîmes adieu au roi Bardus & à Omsi, qui ne pouvoient se résoudre à se séparer de nous. Nous les vîmes long-temps sur la tour la plus élevée de la ville, qui nous faisoient signe des mains pour nous dire adieu.

A peine nous avions débordé l'île, que les amis de Torstan se jetterent dans une multitude de barques, & vinrent nous attaquer en poussant des cris effroyables. Mais à la vue de l'arbrisseau sacré que je portois dans mes mains, & que j'élevois en l'air, ils tomboient prosternés au fond de leurs bateaux, comme s'ils eussent été frappés par un pouvoir divin ; tant la superstition a de force sur des esprits séduits. Nous passâmes ainsi au milieu d'eux, sans courir le moindre risque.

Nous remontâmes le fleuve pendant un jour. Ensuite, ayant mis pied à terre, nous nous dirigâmes vers l'occident, à travers des forêts presque impraticables. Leur sol étoit çà & là couvert d'arbres renversés par le temps. Il étoit tapissé

par-tout de mouſſes épaiſſes & pleines d'eau, où nous enfoncions quelquefois juſqu'aux genoux. Les chemins qui diviſent ces forêts & qui ſervent de limites à différentes nations des Gaules, étoient ſi peu fréquentés, que de grands arbres y avoient pouſſé. Les peuples qui les habitoient étoient encore plus ſauvages que leur pays. Ils n'avoient d'autres temples que quelque if frappé de la foudre, ou un vieux chêne dans les branches duquel quelque Druide avoit placé une tête de bœuf avec ſes cornes. Lorſque, la nuit, le feuillage de ces arbres étoit agité par les vents, & éclairé par la lumiere de la lune, ils s'imaginoient voir les eſprits & les Dieux de ces forêts. Alors, ſaiſis d'une terreur religieuſe, ils ſe proſternoient à terre, & adoroient en tremblant ces vains fantômes de leur imagination. Nos conducteurs mêmes n'auroient jamais oſé traverſer ces lieux, que la religion leur rendoit redoutables, s'ils n'avoient été raſſurés bien plus par la branche de gui que je portois, que par nos armes.

Nous ne trouvâmes, en traverſant les Gaules, aucun culte raiſonnable de la divinité, ſi ce n'eſt qu'un ſoir, en arrivant ſur le haut d'une montagne couverte de neige, nous y apperçûmes un feu au milieu d'un bois de hêtres & de

ſapins. Un rocher mouſſeux, taillé en forme d'autel, lui ſervoit de foyer. Il y avoit autour, de grands amas de bois ſecs, & des peaux d'ours & de loups étoient ſuſpendues aux rameaux des arbres voiſins. On n'appercevoit d'ailleurs autour de cette ſolitude, dans toute l'étendue de l'horiſon, aucune marque du ſéjour des hommes. Nos guides nous dirent que ce lieu étoit conſacré au Dieu des voyageurs. Ce mot de conſacré me fit frémir. Je dis à Céphas : Eloignons-nous d'ici. Tout autel m'eſt ſuſpect dans les Gaules. Je n'honore déſormais la divinité que dans les temples de l'Egypte. Céphas me répondit : « Fuyez toute re-» ligion qui aſſervit un homme à un » autre homme au nom de la divinité, » fût-ce même en Egypte ; mais par-» tout où l'homme eſt ſervi, Dieu eſt » dignement honoré, fût-ce même dans » les Gaules. Par-tout, le bonheur des » hommes fait la gloire de Dieu. Pour » moi, je ſacrifie à tous les autels où » l'on ſoulage les maux du genre hu-» main. » Alors, il ſe proſterna & fit ſa priere ; enſuite, il jetta dans le feu un tronçon de ſapin & des branches de genevrier, qui parfumerent les airs en pétillant. J'imitai ſon exemple ; après quoi, nous fûmes nous aſſeoir au pied du rocher, dans un lieu tapiſſé de

mouſſe & abrité du vent du nord, & nous étant couverts des peaux ſuſpendues aux arbres, malgré la rigueur du froid, nous paſſâmes la nuit fort chaudement. Le matin venu, nos guides nous dirent que nous marcherions juſqu'au ſoir ſur des hauteurs ſemblables, ſans trouver ni bois, ni feu, ni habitation. Nous bénîmes une ſeconde fois la Providence, de l'aſyle qu'elle nous avoit donné; nous remîmes religieuſement nos pelleteries aux rameaux des ſapins; nous jettâmes de nouveau bois dans le foyer; & avant de nous mettre en route, je gravai ces mots ſur l'écorce d'un hêtre.

CÉPHAS ET AMASIS
ONT ADORÉ ICI LE DIEU
QUI PREND SOIN DES VOYAGEURS.

Nous paſsâmes ſucceſſivement chez les Carnutes, les Cénomanes, les Diablintes, les Redons, les Curioſolites, les habitans de Dariorigum, & enfin, nous arrivâmes à l'extrêmité occidentale de la Gaule, chez les Vénétiens. Les Vénétiens ſont les plus habiles navigateurs de ces mers. Ils ont même fondé une colonie de leur nom, au fond du golfe Adriatique (26). Dès qu'ils ſurent que nous étions les amis du roi Bardus, ils

nous comblerent d'amitiés. Ils nous offrirent de nous ramener directement en Egypte, où ils ont porté leur commerce; mais comme ils trafiquoient aussi dans la Grece, Céphas me dit : « Allons en Grece; nous y aurons des » occasions fréquentes de retourner dans » votre patrie. Les Grecs sont amis des » Egyptiens. Ils doivent à l'Egypte les » fondateurs les plus illustres de leurs » villes. Cécrops a donné des loix à » Athenes, & Inachus à Argos. C'est » à Argos que regne Agamemnon, dont » la réputation est répandue par toute » la terre. Nous l'y verrons couvert de » gloire au sein de sa famille, & en- » touré de rois & de héros. S'il est en- » core au siege de Troye, ses vais- » seaux nous rameneront aisément dans » votre patrie. Vous avez vu le der- » nier degré de civilisation en Egypte, » la barbarie dans les Gaules; vous » trouverez en Grece une politesse & » une élégance qui vous charmeront. » Vous aurez aussi le spectacle des trois » périodes que parcourent la plupart » des nations. Dans la premiere, elles » sont au-dessous de la nature; elles y » atteignent dans la seconde; elles vont » au-delà dans la troisieme. »

Les vues de Céphas flattoient trop mon ambition pour la gloire, pour ne

pas saisir l'occasion de connoître des hommes aussi fameux que les Grecs, & sur-tout qu'Agamemnon. J'attendis avec impatience le retour des jours favorables à la navigation ; car nous étions arrivés en hiver chez les Vénétiens. Nous passâmes cette saison dans des festins continuels, suivant l'usage de ces peuples. Dès que le printemps fut venu, nous nous embarquâmes pour Argos. Avant de quitter les Gaules, nous apprîmes que notre départ de Lutétia avoit fait naître la tranquillité dans les états du roi Bardus ; mais que sa fille la belle Gotha s'étoit retirée avec ses femmes dans le temple d'Isis, à laquelle elle s'étoit consacrée, & que nuit & jour elle faisoit retentir la forêt de ses chants harmonieux.

Je fus très-sensible au chagrin de ce bon roi, qui perdoit sa fille par un effet même de notre arrivée dans son pays, qui devoit le couvrir un jour de gloire ; & j'éprouvai moi-même la vérité de cette ancienne maxime, que la considération publique ne s'acquiert qu'aux dépens du bonheur domestique.

Après une navigation assez longue, nous rentrâmes dans le détroit d'Hercule. Je sentis une joie vive à la vue du ciel de l'Afrique, qui me rappeloit le climat de ma patrie. Nous vîmes les hautes

montagnes de la Mauritanie, Abila, ſituée au détroit d'Hercule, & celles qu'on nomme les Sept Freres, parce qu'elles ſont d'une égale hauteur. Elles ſont couvertes depuis leur ſommet juſqu'au bord de la mer, de palmiers chargés de dattes. Nous découvrîmes les riches coteaux de la Numidie, qui ſe couronnent deux fois par an, de moiſſons qui croiſſent à l'ombre des oliviers, tandis que des haras de ſuperbes chevaux paiſſent en toute ſaiſon dans leurs vallées toujours vertes. Nous côtoyâmes les bords de la Syrte, où croît le fruit délicieux du Lothos, qui fait, dit-on, oublier la patrie aux étrangers qui en mangent. Bientôt nous apperçumes les ſables de la Libye, au milieu deſquels ſont placés les jardins enchantés des Heſpérides, comme ſi la nature ſe plaiſoit à faire contraſter les contrées les plus arides avec les plus fécondes. Nous entendions la nuit les rugiſſemens des tigres & des lions, qui venoient ſe baigner dans la mer; & au lever de l'aurore, nous les voyions ſe retirer vers les montagnes.

Mais la férocité de ces animaux n'approchoit pas de celle des hommes de ces régions. Les uns immolent leurs enfans à Saturne; d'autres enſeveliſſent les femmes toutes vives dans les tombeaux

de leurs époux. Il y en a qui, à la mort de leurs rois, égorgent tous ceux qui les ont ſervis. D'autres tâchent d'attirer les étrangers ſur leurs rivages, pour les dévorer. Nous penſâmes un jour être la proie de ces anthropophages; car pendant que nous étions deſcendus à terre, & que nous échangions paiſiblement avec eux de l'étain & du fer pour diverſes ſortes de fruits excellens qui croiſſent dans leur pays, ils nous dreſſerent une embuſcade dont nous ne ſortîmes qu'avec bien de la peine. Depuis cet événement, nous n'osâmes débarquer ſur ces côtes inhoſpitalieres, que la nature a placées en vain ſous un ſi beau ciel.

J'étois ſi irrité des traverſes de mon voyage entrepris pour le bonheur des hommes, & ſur-tout de cette derniere perfidie, que je dis à Céphas: Je crois toute la terre, excepté l'Egypte, couverte de barbares. Je crois que des opinions abſurdes, des religions inhumaines & des mœurs féroces, ſont le partage naturel de tous les peuples, & ſans doute la volonté de Jupiter & qu'ils y ſoient abandonnés pour toujours; car il les a diviſés en tant de langues différentes, que l'homme le plus bienfaiſant, loin de pouvoir les réformer, ne peut pas ſeulement s'en faire entendre.

Céphas me répondit : « N'accuſons
» point Jupiter des maux des hommes.
» Notre eſprit eſt ſi borné, que quoi-
» que nous ſentions quelquefois que
» nous ſommes mal, il nous eſt im-
» poſſible d'imaginer comment nous
» pourrions être mieux. Si nous ôtions
» un ſeul des maux naturels qui nous
» choquent, nous verrions naître de
» ſon abſence mille autres maux plus
» dangereux. Les peuples ne s'entendent
» point; c'eſt un mal, ſelon vous : mais
» s'ils parloient tous le même langage,
» les impoſtures, les erreurs, les pré-
» jugés, les opinions cruelles particu-
» lieres à chaque nation, ſe répan-
» droient par toute la terre. La con-
» fuſion générale qui eſt dans les pa-
» roles, ſeroit alors dans les penſées. »
Il me montra une grappe de raiſin :
« Jupiter, dit-il, a diviſé le genre hu-
» main en pluſieurs langues, comme il
» a diviſé en pluſieurs grains cette
» grappe, qui renferme un grand nom-
» bre de ſemences, afin que ſi une
» partie de ces ſemences ſe trouvoit
» attaquée par la corruption, l'autre en
» fût préſervée (27).

» Jupiter n'a diviſé les langages des
» hommes, qu'afin qu'ils puſſent tou-
» jours entendre celui de la nature.
» Par-tout la nature parle à leur cœur,

» éclaire leur raiſon, & leur montre le
» bonheur dans un commerce mutuel de
» bons offices. Par-tout, au contraire,
» les paſſions des peuples dépravent leurs
» cœurs, obſcurciſſent leurs lumieres,
» les rempliſſent de haines, de guerres,
» de diſcordes & de ſuperſtitions, en ne
» leur montrant le bonheur que dans
» leur intérêt perſonnel & dans la ruine
» d'autrui.

» La diviſion des langues empêche
» ces maux particuliers de devenir uni-
» verſels; & s'ils ſont permanens chez
» quelques peuples, c'eſt qu'il y a des
» corps ambitieux qui en profitent;
» car l'erreur & le vice ſont étrangers
» à l'homme. L'office de la vertu eſt
» de détruire ces maux. Sans le vice,
» la vertu n'auroit guere d'exercice ſur
» la terre. Vous allez arriver chez les
» Grecs. Si ce qu'on a dit d'eux eſt
» véritable, vous trouverez dans leurs
» mœurs une politeſſe & une élégance
» qui vous raviront. Rien ne doit être
» égal à la vertu de ſes héros, exercée
» par de longs malheurs. »

Tout ce que j'avois éprouvé juſqu'alors de la barbarie des nations, redoubloit le deſir que j'avois d'arriver à Argos, & de voir le grand Agamemnon heureux au milieu de ſa famille. Déja nous appercevions le cap de Ténare, &

nous étions près de le doubler, lorſqu'un vent furieux d'Afrique nous jetta ſur les Strophades. Nous voyions la mer ſe briſer contre les rochers qui environnent ces îles. Tantôt, en ſe retirant, elle en découvroit les fondemens caverneux; tantôt, s'élevant tout-à-coup, elle les couvroit, en rugiſſant, d'une vaſte nappe d'écume. Cependant nos matelots s'obſtinoient, malgré la tempête, à atteindre le cap de Ténare, lorſqu'un tourbillon de vent déchira nos voiles. Alors, nous avons été forcés de relâcher à Stenyclaros.

De ce port, nous nous ſommes mis en route pour nous rendre à Argos par terre. C'eſt en allant à ce ſéjour du roi des rois, que nous vous avons rencontré, ô bon berger! Maintenant, nous deſirons vous accompagner au mont Lycée, afin de voir l'aſſemblée d'un peuple dont les bergers ont des mœurs ſi hoſpitalieres & ſi polies. En diſant ces dernieres paroles, Amaſis regarda Céphas, qui les approuva d'un ſigne de tête.

Tirtée dit à Amaſis: « Mon fils,
» votre récit nous a beaucoup touchés;
» vous avez dû en juger par nos larmes.
» Les Arcadiens ont été plus malheu-
» reux que les Gaulois. Nous n'oublie-
» rons jamais le regne de Lycaon, changé

» jadis en loup, en punition de sa
» cruauté. Mais ce sujet nous mene-
» roit maintenant trop loin. Je remercie
» Jupiter de vous avoir disposé, ainsi
» que votre ami, à passer demain la
» journée avec nous au mont Lycée.
» Vous n'y verrez ni palais, ni ville
» royale, & encore moins des sauvages
» & des Druides; mais des gazons, des
» bois, des ruisseaux, & des bergers
» qui vous recevront de bon cœur. Puis-
» siez-vous prolonger long-temps votre
» séjour parmi nous! Vous trouverez
» demain, à la fête de Jupiter, des
» hommes de toutes les parties de la
» Grece, & des Arcadiens bien plus
» instruits que moi, qui connoîtront
» sans doute la ville d'Argos. Pour moi,
» je vous l'avoue, je n'ai jamais ouï
» parler du siege de Troye ni de la
» gloire d'Agamemnon, dont on parle,
» dites-vous, par toute la terre. Je ne
» me suis occupé que du bonheur de
» ma famille & de celui de mes voisins.
» Je ne connois que les prairies & les
» troupeaux. Jamais je n'ai porté ma
» curiosité hors de mon pays. La vôtre,
» qui vous a jetté si jeune au milieu
» des nations étrangeres, est digne d'un
» Dieu ou d'un roi. »

Alors, Tirtée se tournant vers sa fille, lui dit : « Cyanée, apportez-nous la

» coupe d'Hercule. » Cyanée ſe leva auſſi-tôt, courut la chercher, & la préſenta à ſon pere d'un air riant. Tirtée la remplit de vin; puis s'adreſſant aux deux voyageurs, il leur dit: « Hercule
» a voyagé comme vous, mes chers
» hôtes. Il eſt venu dans cette cabane;
» il s'y eſt repoſé lorſqu'il pourſuivit,
» pendant un an, la biche aux pieds
» d'airain du mont Erimanthe. Il a bu
» dans cette coupe: vous êtes dignes
» d'y boire après lui. Je ne m'en ſers
» qu'aux grandes fêtes, & je ne la pré-
» ſente qu'à mes amis. Aucun étranger
» n'y a bu avant vous. » Il dit, & il offrit la coupe à Céphas. Elle étoit de bois de hêtre, & tenoit une ſciate de vin. Hercule la vidoit d'une ſeule haleine; mais Céphas, Amaſis & Tirtée, eurent aſſez de peine à la vider, en y buvant deux fois tour-à-tour.

Tirtée enſuite conduiſit ſes hôtes dans une chambre voiſine. Elle étoit éclairée par une fenêtre fermée d'une claie de roſeaux, à travers laquelle on appercevoit, au clair de la lune, dans la plaine voiſine, les îles de l'Alphée. Il y avoit dans cette chambre deux bons lits, avec des couvertures d'une laine chaude & légere. Alors, Tirtée prit congé de ſes hôtes, en ſouhaitant que Morphée versât ſur eux ſes plus doux pavots. Quand Amaſis fut

ſeul avec Céphas, il lui parla avec tranſport de la tranquillité de ce vallon, de la bonté du berger, de la ſenſibilité & des graces de ſa jeune fille, à laquelle il ne trouvoit rien de comparable, & des plaiſirs qu'il ſe promettoit le lendemain à la fête de Jupiter, où il ſe flattoit de voir un peuple entier auſſi heureux que cette famille ſolitaire. Ces agréables entretiens leur auroient fait paſſer à l'un & à l'autre la nuit ſans dormir, malgré les fatigues de leur voyage, s'ils n'avoient été invités au ſommeil par la douce clarté de la lune qui luiſoit à travers la fenêtre, par le murmure du vent dans le feuillage des peupliers, & par le bruit lointain de l'Achéloüs, dont la ſource ſe précipite en mugiſſant du haut du mont Lycée.

NOTES.

(1) *Au fond couloit un ruisseau appellé Achéloüs.* Il y avoit en Grece plusieurs fleuves & ruisseaux de ce nom. Il ne faut pas confondre ce ruisseau qui sortoit du mont Lycée avec le fleuve du même nom, qui descendoit du Pinde & séparoit l'Etolie de l'Acarnanie. Ce fleuve Achéloüs, selon la fable, se changea en taureau pour disputer à Hercule, Déjanire fille d'Enée roi d'Etolie. Mais Hercule, l'ayant saisi par une de ses cornes, la lui rompit; & le fleuve désarmé fut obligé, pour ravoir sa corne, de lui donner une de celles de la chevre Amalthée. Les Grecs voiloient les vérités naturelles sous des fables ingénieuses. Voici le sens de celle-ci. Les Grecs donnoient le nom d'Achéloüs à plusieurs fleuves, du mot (Ἀγέλη agélê) qui signifie troupeau de bœufs, ou à cause du mugissement de leurs eaux, ou plutôt, parce que leurs têtes se séparent ordinairement, comme celle des bœufs en cornes ou embouchures, qui facilitent leur confluence entre eux ou dans la mer, ainsi que nous l'avons observé dans nos Etudes précédentes. Or, l'Achéloüs étant sujet à se déborder, Hercule, ami d'Enée roi d'Etolie, tira de ce fleuve, suivant Stra-

bon, un canal d'arroſement qui affoiblit une de ſes embouchures, ce qui fit dire qu'Hercule lui avoit rompu une de ſes cornes. Mais comme, d'un autre côté, il réſulta de ce canal beaucoup de fertilité pour le pays, les Grecs ajouterent qu'Achéloüs, à la place de ſa corne de taureau, avoit donné en échange celle de la chevre Amalthée, qui, comme on ſait, étoit le ſymbole de l'abondance.

(2) *Memnon pour lequel on conſtruiſoit à Thebes un ſuperbe tombeau.* Memnon, fils de Titon & de l'Aurore, fut tué au ſiege de Troye par Achille. On lui érigea à Thebes en Egypte, un ſuperbe tombeau, dont les ruines ſubſiſtent encore ſur les bords du Nil, dans un lieu appelé par les anciens Memnonium; & aujourd'hui, par les Arabes, Médinet Habou; c'eſt-à-dire, ville du Pere. On y voit les débris coloſſaux de ſa ſtatue, d'où ſortoient autrefois des ſons harmonieux au lever de l'aurore.

Je me propoſe de faire ici quelques obſervations au ſujet du bruit que produiſoit cette ſtatue, parce qu'il intéreſſe particuliérement l'étude de la nature. D'abord, on ne peut révoquer ce fait en doute. L'Anglois Richard Pockocke qui vit en 1738, les reſtes du Memnonium, dont il nous a donné une deſcription auſſi détaillée qu'on puiſſe la faire aujourd'hui, rapporte ſur l'effet merveilleux de la ſtatue de Memnon, pluſieurs autorités des anciens, que voici en abrégé.

Strabon dit qu'il y avoit dans le Memnonium, entre autres figures colossales, deux statues à peu de distance l'une de l'autre; que la partie supérieure de l'une avoit été renversée, & qu'il sortoit une fois le jour, de son piédestal, un bruit pareil à celui qu'on entend lorsqu'on frappe sur quelque chose de dur. Il ouït lui-même le son, étant sur le lieu avec Ælius Gallus; mais il ne put savoir s'il venoit, ou de la base, ou de la statue, ou de ceux qui étoient autour.

Pline le naturaliste, bien plus circonspect qu'on ne le croit, lorsqu'il s'agit d'attester un fait extraordinaire, se contente de rapporter celui-ci sur la foi publique, en employant ces expressions de doute : *Narratur ut putant, dicunt*, dont il se sert si fréquemment dans son ouvrage. C'est en parlant de la pierre de basalte, hist. nat. l. 36, ch. 7.

Invenit eadem Egyptus in Ethiopiâ quem vocant basalten, ferrei coloris atque duritiæ....

Non absimilis illi narratur in Thebis, delubro Serapis, ut putant, Memnonis statuâ dicatus; quem quotidiano solis ortu contactum radiis cre[illegible]cunt.

« Les Egyptiens trouvent aussi en Ethiopie
» une pierre appelée basalte, qui a la cou-
» leur & la dureté du fer....
» On raconte que c'est de cette même pierre
» qu'est faite à Thebes, dans le temple de Sé-

» rapis, la ſtatue de Memnon, qui, dit-on,
» fait du bruit chaque jour, lorſqu'elle eſt
» touchée par les rayons du ſoleil levant. »

Juvenal, ſi en garde contre les ſuperſtitions, & ſur-tout contre celles de l'Egypte, adopte ce fait dans ſa ſatyre 15e., qu'il a dirigée contre ces mêmes ſuperſtitions.

Effigies ſacri nitet aurea cercopitheci,
Dimidio magicæ reſonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

« Le ſimulacre doré d'un ſinge ſacré, à
» longue queue, brille encore, où réſon-
» nent les cordes magiques de la moitié de
» la ſtatue de Memnon, dans l'ancienne
» Thebes enſevelie ſous les débris de ſes
» cent portes. »

Pauſanias rapporte que ce fut Cambyſe qui briſa cette ſtatue; que la moitié du tronc étoit par terre; que l'autre moitié rendoit tous les jours, au lever du ſoleil, un ſon pareil à celui que rend la corde d'un arc, qui caſſe, pour être trop tendue.

Philoſtrate en parle comme témoin. Il dit, dans la vie d'Apollonius de Thyane, que le Memnonium étoit non-ſeulement un temple, mais un forum; c'eſt-à-dire un lieu de très-grande étendue, ayant ſes places publiques, ſes bâtimens particuliers, &c. Car les temples, dans l'antiquité, avoient beaucoup de

dépendances extérieures, des bois qui leur étoient consacrés, des logemens pour les prêtres, les victimes & pour recevoir les étrangers. Philostrate assure qu'il vit la statue de Memnon entiere, ce qui suppose que de son temps on en avoit réparé la partie supérieure. Il la représente sous la forme d'un jeune homme assis, qui regardoit le soleil levant. Elle étoit de pierre noire. Elle avoit ses deux pieds de niveau, comme toutes les statues anciennement faites avant Dédale, qui le premier, dit-on, porta les pieds des statues l'un devant l'autre. Ses deux mains étoient appuyées sur ses cuisses, comme si elle vouloit se lever.

On auroit cru, à ses yeux & à sa bouche, qu'elle alloit parler. Philostrate & ses compagnons de voyage, ne furent point surpris de l'attitude de cette statue, parce qu'ils ignoroient sa vertu : mais lorsque les rayons du soleil levant vinrent à darder sur sa tête, ils ne furent pas plutôt arrivés à sa bouche, qu'elle parla en effet, ce qui leur parut un prodige.

Ainsi voilà une suite d'auteurs graves depuis Strabon qui vivoit sous Auguste, jusqu'à Philostrate sous Caracalla & Géta, c'est-à-dire, pendant un espace de deux cents ans, qui affirment que la statue de Memnon faisoit du bruit au lever de l'aurore.

Pour Richard Pockocke qui n'en vit que la moitié en 1738, il la trouva dans le même

état que Strabon l'avoit vue, environ 1738 ans auparavant, excepté qu'il n'en sortoit aucun son. Il dit qu'elle est d'une espece particuliere de granit dur & poreux, tel qu'il n'en avoit jamais vu, qui ressemble beaucoup à la pierre d'aigle. A 30 pieds d'elle, au nord, il y a, ainsi que du temps de Strabon, une autre statue colossale entiere, bâtie de cinq assises de pierres, dont le piédestal a 30 pieds de long & 17 de large. Mais le piédestal de la statue mutilée, qui est celle de Memnon, a 33 pieds de long sur 19 pieds de largeur. Il est d'une seule piece, quoique fendu à 10 pieds du dos de la statue. Pockocke ne parle point de la hauteur de ces piédestaux, sans doute parce qu'ils sont encombrés dans les sables, ou plutôt parce que l'action perpétuelle & insensible de la pesanteur, les aura fait enfoncer dans la terre, ainsi qu'on le remarque à tous les anciens monumens qui ne sont point fondés sur le roc vif. Cet effet s'observe même sur les canons & sur les piles de boulets posés sur le sol de nos arsenaux, qui s'y enterrent au bout de quelques années, s'ils ne sont supportés par de bonnes plate-formes.

Quant au reste de la statue de Memnon, voici les dimensions que Pockocke en donne.

Depuis la plante des pieds jusqu'à la cheville, 2 pieds 6 p.

Idem, jusqu'au cou-de-pied, 4 pieds.

Idem, jusqu'au haut du genou, 19 pieds.

Le pied a 5 pieds de largeur, & la jambe 4 pieds d'épaisseur.

Il y a apparence que Pockocke rapporte ces dimensions au pied anglois, ce qui les diminue à-peu-près d'un onzieme. Au reste, il trouva sur le piédestal, les jambes & les pieds de la statue, plusieurs inscriptions en caracteres inconnus; d'autres très-anciennes, grecques & latines, assez mal gravées, qui sont des témoignages de ceux qui ont entendu le son qu'elle rendoit.

Les restes du Memnonium offrent tout autour, jusqu'à une grande distance, des ruines d'une immense & étrange architecture, des excavations dans le roc vif, qui font partie d'un temple, de grands pans de murs renversés & à moitié détruits, & d'autres debout; une porte pyramidale, des avenues, des piliers carrés, surmontés de statues dont la tête est brisée, qui tiennent un lituus d'une main & un fouet de l'autre, comme celle d'Osiris. Plus loin, des débris de figures gigantesques épars sur la terre, des têtes de 6 pieds de diametre & de 11 pieds de longueur, des épaules larges de 21 pieds, des oreilles humaines de 3 pieds de long & de 16 pouces de large; d'autres figures qui semblent sortir de terre, dont on ne voit que les bonnets phrygiens. Tous ces ouvrages gigantesques sont faits des matériaux les plus précieux, de marbre noir & blanc, de marbre tout noir, de marbre tacheté de rouge, de gra-

nit noir, de granit jaune, & ſont chargés la plupart de hieroglyphes. Quels ſentimens de reſpect & d'admiration devoient produire ſur des peuples ſuperſtitieux ces énormes & myſtérieuſes fabriques, ſur-tout, lorſque dans leurs parvis ſilencieux on entendoit, aux premiers rayons de l'aurore, des ſons plaintifs ſortir d'une poitrine de pierre, & le coloſſal Memnon ſoupirer à la vue de ſa mere.

Ce fait eſt trop bien atteſté & a duré trop long-temps, pour qu'on puiſſe le révoquer en doute. Cependant, pluſieurs ſavans l'ont attribué à quelque artifice extérieur & momentané des prêtres de Thebes. Il paroît même que Strabon, témoin du bruit de la ſtatue, le donne à entendre. En effet, nous ſavons que les ventriloques peuvent, ſans remuer les levres, faire ouïr des paroles & des bruits qui ſemblent venir de bien loin, quoiqu'ils les produiſent de fort près. Pour moi, quelque durable qu'on ſuppoſe l'effet merveilleux de la ſtatue de Memnon; je le conçois produit par l'aurore, & facile à imiter ſans qu'on ſoit obligé d'en renouveler l'artifice qu'après des ſiecles. On ſait que les prêtres de l'Egypte faiſoient une étude particuliere de la nature; qu'ils en avoient fait une ſcience connue ſous le nom de magie, dont ils ſe réſervoient la connoiſſance. Ils n'ignoroient pas ſans doute l'effet de la dilatation des métaux, & entre autres du fer, que le froid racourcit & que la chaleur alonge.

Ils

Ils pouvoient avoir placé dans la grande base de la statue de Memnon, une longue verge de fer en spirale, & susceptible, par son étendue, de se contracter & de se dilater à la plus légere action du froid & de la chaleur.

Ce moyen étoit suffisant pour y faire résonner quelque timbre de métal. Leurs statues colossales étant creuses en partie, comme on le voit au sphinx, près des pyramides du Caire, ils y pouvoient disposer toutes sortes de machines. La pierre même de la statue de Memnon étant, selon Pline, un basalte qui a la dureté & la couleur du fer, peut fort bien se contracter & se dilater comme ce métal, dont elle paroît composée. Elle est certainement d'une nature différente des autres pierres, puisque Pockocke, qui en avoit observé de toutes les especes, dit qu'il n'en avoit jamais vu de semblable. Il lui attribue un caractere particulier de dureté & de porosité qui convient en général aux pierres ferrugineuses. Elle pouvoit donc être susceptible de contraction & de dilatation, & avoir ainsi en elle-même un principe de mouvement, sur-tout au lever de l'aurore, où le contraste du froid de la nuit & des premiers rayons du soleil levant, a le plus d'action.

Cet effet devoit être infaillible, sous un ciel comme celui de la haute Egypte, où il ne pleut presque jamais. Les sons de la statue de Memnon, au moment où le soleil paroissoit sur l'horison de Thebes, n'avoient donc

rien de plus merveilleux que l'explosion du canon du Palais Royal, & celle du mortier du Jardin du Roi au moment où le soleil passe au méridien de Paris. Avec un verre ardent, des méches & de la poudre à canon, on pourroit rendre, au milieu d'un désert, une statue de Jupiter foudroyante, à tel jour de l'année & même à telle heure du jour & de la nuit que l'on voudroit. Elle paroîtroit d'autant plus merveilleuse, qu'elle ne tonneroit qu'en temps serein, comme les foudres à grands présages chez les anciens. Quels prodiges n'opéreroit-on pas aujourd'hui sur des peuples prévenus des préjugés de la superstition, avec l'électricité, qui, au moyen d'un fil de fer ou de cuivre, frappe d'une maniere invisible, peut tuer un homme d'un seul coup, fait tomber le tonnerre du sein de la nûe, & le dirige où l'on veut dans sa chûte? Quel effet ne pourroit-on pas produire avec l'aérostatique, cet art nouveau parmi nous, qui au moyen d'un globe de taffetas enduit de gomme élastique, & rempli d'un air putride huit ou dix fois plus léger que celui que nous respirons, éleve plusieurs hommes à la fois au dessus des nuages, où les vents les transportent à des distances prodigieuses, en leur faisant faire neuf ou dix lieues par heure sans la moindre fatigue? A la vérité, nos aérostats nous sont inutiles, parce qu'ils ne vont qu'au gré des vents, & que nous n'avons pas encore trouvé le moyen de les diriger; mais

je suis persuadé qu'on atteindra un jour à ce point de perfection. Il y a, au sujet de cette invention, un passage fort curieux dans l'histoire de la Chine, qui prouve que les Chinois ont connu anciennement les aérostats, & qu'ils savoient les conduire où ils vouloient, de jour & de nuit. Cela ne doit point surprendre de la part d'une nation qui avoit inventé avant nous l'imprimerie, la boussole, & la poudre à canon.

Je vais rapporter ce fait des annales Chinoises en entier, afin de rendre nos lecteurs incrédules plus circonspects, lorsqu'ils traitent de fables ce qu'ils ne comprennent pas dans l'histoire de l'antiquité, & les lecteurs crédules, moins faciles lorsqu'ils attribuent à des miracles ou à la magie, des effets que la physique moderne imite aujourd'hui publiquement.

C'est au sujet de l'empereur Ki, selon le pere le Comte, ou Kieu, selon la prononciation du pere Martini, qui nous a donné une histoire des premiers empereurs de la Chine, d'après les annales du pays. Ce prince qui régnoit il y a environ trois mille six cents ans, se livra à tant de cruautés & à de si grands désordres, que son nom est encore aujourd'hui détesté à la Chine, & que lorsqu'on veut y parler d'un homme déshonoré par toutes sortes de crimes, on lui donne le nom de Kieu. Pour jouir sans distraction de ses voluptés, il se retira avec son épouse & ses favoris dans un superbe palais

fermé de tous côtés à la clarté du ſoleil. Il y ſuppléoit par un nombre prodigieux de magnifiques lanternes, dont la lumiere lui ſembloit préférable à celle de l'aſtre du jour, parce qu'elle étoit toujours conſtante, & qu'elle ne lui rappeloit point, par les révolutions du jour & de la nuit, le cours rapide de la vie humaine. Ainſi au milieu de ſes appartemens toujours illuminés, il renonça au gouvernement de l'empire, pour ſubir le joug de ſes propres paſſions. Mais les peuples dont il abandonnoit les intérêts, s'étant révoltés, le forcerent de ſortir de ſa retraite infâme, d'où il fut errant pendant toute ſa vie, ayant privé, par ſa conduite, ſes deſcendans de la couronne, qui paſſa dans une autre famille, & laiſſant une mémoire en ſi grande exécration, que les hiſtoriens chinois ne l'appellent jamais que le Brigand, ſans lui donner le titre d'empereur.

« Cependant, dit le pere le Comte, on » détruiſit ſon palais; & pour conſerver à » la poſtérité la mémoire d'une ſi indigne » action, on en ſuſpendit les lanternes dans » tous les quartiers de la ville. Cette cou- » tume ſe renouvela tous les ans, & devint, » depuis ce temps-là, une fête conſidérable » dans tout l'empire. On la célebre à Yamt- » Cheou avec plus de magnificence que nulle » autre part, & l'on dit qu'autrefois les il- » luminations en étoient ſi belles, qu'un » empereur n'oſant quitter ouvertement ſa

» cour pour y aller, se mit avec la reine
» & plusieurs princesses de sa maison entre
» les mains d'un magicien, qui promit de
» les y transporter en très-peu de temps. Il
» les fit monter, durant la nuit, sur des
» trônes magnifiques, qui furent enlevés
» par des cygnes, & qui, en un moment,
» arriverent à Yamt-Cheou.

» L'empereur porté en l'air, sur des
» nuages qui s'abaisserent peu à peu sur
» la ville, vit à loisir toute la fête: il en
» revint ensuite avec la même vîtesse & par
» le même équipage, sans qu'on se fût
» apperçu à la cour de son absence. Ce n'est
» pas la seule fable que les Chinois racon-
» tent. Ils ont des histoires sur tout; car ils
» sont superstitieux à l'excès; & en matiere
» de magie, soit feinte, soit véritable,
» il n'y a pas de peuple au monde qui les ait
» égalés. » *Mémoires sur l'état présent de la Chine par le pere Louis le Comte, lettre 6.*

Cet empereur qui fut porté en l'air s'appeloit Tam, selon le pere Magaillans, & cet événement arriva deux mille ans après le regne de Kieu; c'est-à-dire, il y a environ seize cents ans. Le pere Magaillans, qui ne révoque point cet événement en doute, quoiqu'il le suppose operé par la magie, ajoute, d'après les Chinois, que l'empereur Tam fit faire en l'air, par ses musiciens, un concert de voix & d'instrumens qui surprit beaucoup les habitans de Yamt-Cheou. Cette ville est

à environ dix-huit lieues de Naukin, où on peut ſuppoſer qu'étoit alors l'empereur. Cependant s'il étoit à Pékin, comme Magaillans le donne à entendre, en diſant que le courrier d'Yamt-Cheou fut un mois en route pour lui porter la nouvelle de cette muſique extraordinaire qu'on attribuoit à des habitans du ciel, le voyage aérien fut de 175 lieues en ligne droite.

Mais ſans ſortir du fait en lui-même, ſi le pere le Comte avoit vu en plein midi, ainſi que tous les habitans de Paris, de Londres & de pluſieurs villes conſidérables de l'Europe, des phyſiciens ſuſpendus à des globes au-deſſus des nuages, portés en peu d'heures à 40 & 50 lieues du point de leur départ, & un d'entre eux traverſer dans les airs le bras de mer qui ſépare l'Angleterre de la France, il n'auroit pas traité ſi légérement de fable la tradition des Chinois. Je trouve d'ailleurs une grande analogie de formes, entre ces *trônes magnifiques* & ces *nuages qui s'abaiſſoient peu-à-peu ſur la ville d'Yamt-Cheou*, & nos globes aéroſtatiques auxquels on peut donner ſi aiſément ces décorations volumineuſes. Il n'y a que les cygnes qui les guidoient qui peuvent nous paroître difficiles à conduire. Mais pourquoi les Chinois n'auroient-ils pu dreſſer au ſimple vol les cygnes, oiſeaux herbivores, ſi aiſés à priver par la domeſticité, tandis que nous avons inſtruit le faucon, oiſeau de proie toujours ſauvage, à attaquer le

gibier, & à revenir ensuite sur le poing du chasseur. Les Chinois mieux policés, plus anciens & plus pacifiques que nous, ont eu sur la nature des lumieres que nos discordes continuelles ne nous ont permis d'acquérir que bien tard, & ce sont sans doute ces lumieres naturelles que le pere le Comte, d'ailleurs homme d'esprit, regarde comme une *magie feinte ou véritable*, dans laquelle il avoue que les Chinois surpassent toutes les nations. Pour moi, qui ne suis pas magicien, je crois entrevoir, d'après quelques ouvrages de la nature, un moyen facile de diriger les aérostats, même contre le vent; mais je ne le publierois pas quand je serois certain de son succès. Quels maux n'ont pas attiré au genre humain la perfection de la boussole & de la poudre à canon! Il ne s'agit pas de nous rendre plus savans, mais meilleurs. La science est un flambeau qui éclaire entre les mains des sages, & qui incendie entre les mains des méchans.

(3) *Vous êtes Asiatique.* Amasis étoit Egyptien, & l'Egypte étoit en Afrique; mais les anciens la mettoient en Asie. Le Nil servoit de limite à l'Asie du côté de l'occident. Voyez Pline & les anciens géographes.

(4) *A la hauteur de Mélite.* C'est l'île de Malte.

(5) *Du xylon.* C'est le coton en herbe: il est originaire d'Egypte. On en fait maintenant à Malte de très-jolis ouvrages qui

servent à faire vivre la plupart du peuple qui y est fort pauvre. Il y en a une seconde espece en arbrisseau, que l'on cultive en Asie & dans nos colonies d'Amérique. Je crois même qu'il y en a une troisieme espece en Amérique, portée par un grand arbre épineux; tant la nature a pris soin de répandre une végétation si utile dans les parties chaudes du monde! Ce qu'il y a de certain, c'est que les sauvages des parties de l'Amérique comprises entre les tropiques, se faisoient des habits & des hamacs de coton, lorsque Colomb y aborda.

(6) *Une quantité prodigieuse de cailles.* Les cailles passent encore à Malte à jour nommé & marqué sur l'almanach du pays. Les coutumes des animaux ne varient point; mais celles des hommes ont un peu changé dans cette île. Quelques grands-maîtres de l'ordre de Saint Jean, auxquels cette île appartient, y ont fait des travaux pour l'utilité publique, entre autres, ils y ont conduit l'eau d'un ruisseau jusques dans le port. Il y reste sans doute bien d'autres projets à faire pour le bonheur des hommes.

(7) *Jusqu'aux îles d'Enosis.* Ce sont aujourd'hui les îles de S. Pierre & de S. Antioche. Elles sont fort petites; mais on y pêche une grande quantité de thons, & on y fait beaucoup de sel.

(8) *L'exercice du corps est l'aliment de la santé.* Quelques philosophes ont poussé la

chose plus loin. Ils ont prétendu que l'exercice du corps étoit l'aliment de l'ame. L'exercice du corps n'est bon que pour la santé; l'ame a le sien à part. Rien n'est si commun que de voir des hommes délicats qui ont de la vertu, & des hommes robustes qui en manquent. La vertu n'est pas plus le résultat des qualités physiques, que la force du corps n'est l'effet des qualités morales. Tous les tempéramens sont également propres au vice & à la vertu.

(9) *Elle porte toujours le nom de Héva.* Il y a en effet, à l'embouchure de la Seine, sur sa rive gauche, une montagne formée de couches de pierres noires & blanches, qui s'appelle la Héve. Elle sert de renseignement aux marins, & on y a placé un pavillon pour signaler leurs vaisseaux.

(10) *J'apperçus à la blancheur de son écume une montagne d'eau.* Cette montagne d'eau est produite par les marées qui entrent de la mer dans la Seine, & la font refluer contre son cours. On l'entend venir de fort loin, surtout la nuit. On l'appelle *la Barre*, parce qu'elle barre tout le cours de la Seine. Cette barre est oidinairement suivie d'une seconde barre encore plus élevée, qui la suit à cent toises de distance. Elles courent beaucoup plus vîte qu'un cheval au galop.

(11) *Les Druides honorent ces divinités.* On peut consulter sur les mœurs & la mythologie des anciens peuples du Nord, Hérodote,

les Commentaires de César, Suétone, Tacite, l'Eda de M. Mallet, & les collections Suédoises traduites par M. le chevalier de Kéralio.

(12) *Ils le privent de la communion de leurs mysteres.* César dit précisément la même chose dans ses Commentaires.

(13) *Ils couvrent d'étain des plaques de fer.* Les Lapons savent filer l'étain avec beaucoup d'art. En général, on reconnoît une grande perfection dans tous les arts exercés par les peuples sauvages. Les canots & les raquettes des Esquimaux; les pros des insulaires de la mer du Sud; les filets, les lignes, les hameçons, les arcs, les fléches, les haches de pierre, les habits & les parures de tête de la plupart de ces nations, ont la plus exacte conformité avec leurs besoins. Pline attribue l'invention des tonneaux aux Gaulois. Il loue leur étamure, leur teinture en pastel, &c.

(14) *On la condamne au feu.* Voyez les Commentaires de César.

(15) *Leur attribue quelque chose de divin.* Voyez Tacite sur les mœurs des Germains.

(16) *Pour son fils Sifione.* Les Gaules, ainsi que les peuples du Nord, appelloient Vénus Siofne, & Cupidon Sifione. Voyez l'Eda. L'arme la plus dangereuse chez les Celtes, n'étoit ni l'arc, ni l'épée; mais le couteau. Ils en armoient les Nains, qui triomphoient avec cette arme de l'épée des Géans. L'en-

chanicment fait avec un couteau ne pouvoit plus se rompre. L'Amour gaulois devoit donc être armé, non d'un arc & d'un carquois, mais d'un couteau. Les manches de couteau dont il s'agit ici, sont des coquillages bivalves & alongés en forme de manche de couteau, dont ils portent le nom. On en trouve abondamment sur les greves de la Normandie, où ils s'enfouissent dans le sable.

(17) *De la beauté singuliere de leurs filles.* Et peut-être des procès si communs en Normandie, puisque cette pomme fut, dans son origine, un présent de la discorde. On pourroit trouver une cause moins éloignée de ces procès, dans le nombre prodigieux de petites jurisdictions dont cette province est remplie, dans ses coutumes litigieuses, & sur-tout dans l'éducation européenne, qui dit à chaque homme, dès l'enfance : *Sois le premier.*

Il ne seroit pas si aisé de trouver les causes morales ou physiques de la beauté singuliérement remarquable du sexe dans le pays de Caux, sur-tout parmi les filles de la campagne. Ce sont des yeux bleus, une délicatesse de traits, une fraîcheur de teint, & des tailles qui feroient honneur aux plus jolies femmes de la cour. Je ne connois qu'un autre canton dans tout le royaume, où les femmes du peuples soient aussi belles. C'est à Avignon. La beauté y a cependant un autre caractere. Ce sont de grands yeux noirs & doux, des nez aquilins, des têtes d'Angelica Kauffman.

En attendant que la philosophie moderne s'en occupe, on doit permettre à la mythologie des Gaulois de rendre raison de la beauté de leurs filles, par une fable que les Grecs n'auroient peut-être pas rejettée.

(18) *Tor-Tir.* Peut-être est-ce des noms de ces deux Dieux cruels du Nord, que s'est formé le mot de torture.

(19) *Dans le flanc d'un rocher tout blanc.* C'est Montmartre, *Mons martis*. On sait que cette colline, dédiée à Mars, dont elle porte le nom, est formée d'un rocher de plâtre. D'autres, à la vérité, dérivent le nom de Montmartre de *Mons martyrum.* Ces deux étymologies peuvent fort bien se concilier. S'il y a eu autrefois beaucoup de martyres sur cette montagne, c'est qu'il est probable qu'il y avoit quelque idole fameuse à laquelle on les sacrifioit.

(20) *Il n'y avoit pour portes que de grands cuirs de bœuf.* Les portes étoient difficiles à faire pour des peuples sauvages qui ne connoissoient point l'usage de la scie, sans laquelle il est fort mal-aisé de réduire un arbre en planches. Aussi quand ils quittoient un pays, ceux qui avoient des portes les emportoient avec eux. Un héros de Norwege, dont je ne me rappelle plus le nom, celui qui découvrit le Groënland, jetta les siennes à la mer, pour connoître où les destins vouloient le fixer, & il s'établit dans la partie du Groënland, où elles aborderent. Les portes

& leurs seuils étoient & sont encore sacrés dans l'Orient.

(21) *A une hauteur où on ne puisse atteindre.* La noix & la châtaigne croissent à une grande hauteur; mais ces fruits tombent quand ils sont mûrs, & ils ne se brisent pas dans leur chûte comme les fruits mous, qui d'ailleurs viennent sur des arbres faciles à escalader.

(22) *Pour en faire du pain.* Les Gaulois vivoient, ainsi que tous les autres peuples sauvages, de bouillie ou de fromentée. Les Romains eux-mêmes ont ignoré, pendant trois cents ans, l'usage du pain. Suivant Pline, la bouillie ou fromentée leur servoit de principale nourriture.

(23) *Qu'on élevât un temple à Isis.* On prétend que c'est l'ancienne église de sainte Genevieve, élevée à Isis avant l'établissement du christianisme dans les Gaules.

(24) *Ils paissoient l'anserine potentilla.* L'anserina potentilla se trouve fréquemment sur les rivages de la Seine, aux environs de Paris. Elle les rend quelquefois tout jaunes à la fin de l'été, par la couleur de sa fleur. Cette fleur est en rose, de la largeur d'une piece de 24 sols, sans tige élevée. Elle tapisse la terre ainsi que son feuillage qui s'étend fort loin en forme de réseau. Les oies aiment beaucoup cette plante. Ses feuilles, en forme de pattes d'oie, qui sont collées contre la terre, permettent aux oiseaux aquatiques de s'y promener comme sur un tapis, & la

couleur jaune de ses fleurs forme un contraste très-agréable avec l'azur de la riviere & la verdure des arbres ; mais sur-tout, avec la couleur marbrée des oies qu'on y apperçoit de fort loin.

(25) *Redoutables aux Dieux & aux hommes de ce pays.* Voyez la Volospa des Islandois. Cette histoire de Balder a une ressemblance singuliere avec celle d'Achille plongé, par Thétis sa mere, dans le Styx jusqu'au talon, pour le rendre invulnérable, & tué ensuite par cette partie de son corps qui n'y avoit pas été plongée, d'un coup de fléche qui lui décocha l'efféminé Pâris. Ces deux fables des Grecs & des peuples sauvages du Nord renferment un sens moral bien vrai ; c'est que les forts ne doivent jamais mépriser les foibles.

(26) *Nous passâmes successivement chez les Carnutes, &c.* Les Carnutes étoient les habitans du pays Chartrain, les Cénomanes, ceux du Mans, & les Diablintes, ceux des environs. Les Rédons qui habitoient la ville de Rennes, avoient les Curiosolites dans leur voisinage ; & les peuples de Dariorigum étoient voisins des Vénétiens, qui habitoient Vannes en Bretagne. On prétend que les Vénitiens du golfe Adriatique, qui portent le même nom en latin, tirent leur origine d'eux. Voyez César, Strabon & la géographie de Danville.

(27) *L'autre en fut préservée.* La plupart des fruits qui renferment une agrégation de semences comme les grenades, les pommes, les

poires, les oranges, & même les productions des graminées, telles que les épis de bled, les portent divisées par des peaux molles, sous des capsules fragiles; mais les fruits qui ne contiennent qu'une seule semence, ou rarement deux, comme la noix, la noisette, l'amande, la châtaigne, le cocotier, & tous les fruits à noyau, tel que la cérise, la prune, l'abricot, la pêche, la portent enveloppée de capsules fort dures, de bois, de pierre ou de cuir, faites avec un art admirable. La nature a assuré la conservation des semences agrégées, en multipliant leurs cellules, & celles des semences solitaires en fortifiant leurs enveloppes.

(28) *Les Arcadiens ont été plus malheureux que les Gaulois.* Il semble que le premier état des nations, soit celui de barbarie. On est tenté de le croire par l'exemple des Grecs, avant Orphée; des Arcadiens, sous Lycaon; des Gaulois, sous les Druides; des Romains, avant Numa, & de presque tous les sauvages de l'Amérique.

Je suis persuadé que la barbarie est une maladie de l'enfance des nations, & qu'elle est étrangere à la nature de l'homme. Elle n'est souvent qu'une réaction du mal que des peuples naissans éprouvent de la part de leurs ennemis. Ce mal leur inspire une vengeance d'autant plus vive, que la constitution de leur état est plus aisée à renverser. Ainsi, les petites hordes sauvages du nouveau Monde,

mangent réciproquement leurs prisonniers de guerre, quoique les familles de la même peuplade vivent entre elles dans une parfaite union. C'est par une raison semblable que les animaux foibles sont beaucoup plus vindicatifs que les grands. L'abeille enfonce son aiguillon dans la main qui s'approche de sa ruche ; mais l'éléphant voit passer près de lui la fléche du chasseur, sans se détourner de son chemin.

Quelquefois, la barbarie s'introduit dans une société naissante, par les individus qui s'agrégent à elle. Telle fut, dans l'origine, celle du peuple Romain, formé en partie de brigands rassemblés par Romulus, & qui ne commencerent à être civilisés que par Numa. D'autres fois, elle se communique comme une épidémie à un peuple déja policé, par la simple fréquentation de ses voisins. Telle fut celle des Juifs, qui, malgré la sévérité de leurs loix, sacrifioient des enfans aux idoles, à l'exemple des Cananéens. Le plus souvent, elle s'incorpore à la législation d'un peuple par la tyrannie d'un despote, comme en Arcadie, sous Lycaon, & encore plus dangereusement par l'influence d'un corps aristocratique qui la perpétue pour l'intérêt de son autorité, jusques dans les âges de civilisation. Tels sont de nos jours les féroces préjugés de religion inspirés aux Indiens, si doux, par leurs brames ; & ceux de l'honneur aux Japonois, si polis, par leurs nobles.

Je

Je le répete, pour la consolation du genre humain : le mal moral est étranger à l'homme ainsi que le mal physique. Ils ne naissent l'un & l'autre que des écarts de la loi naturelle. La nature a fait l'homme bon. Si elle l'avoit fait méchant, elle, qui est si conséquente dans ses ouvrages, lui auroit donné des griffes, une gueule, du venin, quelque arme offensive, ainsi qu'elle en a donné aux bêtes dont le caractere est d'être féroce. Elle ne l'a pas seulement armé d'armes défensives, comme le reste des animaux ; mais elle l'a créé le plus nu & le plus misérable de tous, sans doute pour l'obliger de recourir sans cesse à l'humanité de ses semblables & d'en user envers eux. La nature ne fait pas plus des nations entieres d'hommes jaloux, envieux, médisans, desirant se surpasser les uns les autres, ambitieux, conquérans, cannibales, qu'elle n'en fait qui ont constamment la lépre, le pourpre, la fievre, la petite vérole. Si vous rencontrez même quelque individu qui ait ces maux physiques, attribuez-les à coup sûr à quelque mauvais aliment dont il se nourrit, ou à un air putride qui se trouve dans son voisinage. Ainsi, quand vous trouvez de la barbarie dans une nation naissante, rapportez-la uniquement aux erreurs de sa politique, ou à l'influence de ses voisins, comme la méchanceté d'un enfant aux vices de son éducation ou au mauvais exemple.

Le cours de la vie d'un peuple est semblable

au cours de la vie d'un homme, comme le port d'un arbre ressemble à celui de ses rameaux.

Je m'étois occupé dans mon texte, du progrès moral des sociétés, la barbarie, la civilisation & la corruption. J'avois jetté ici un coup d'œil non moins important sur leur progrès naturel, l'enfance, la jeunesse, l'âge viril & la vieillesse; mais ces rapprochemens se sont étendus bien au-delà des bornes d'une simple note.

D'ailleurs, pour porter sa vue au-delà de son horison, il faut grimper sur des montagnes trop souvent orageuses. Redescendons dans les paisibles vallées. Reposons nous entre les croupes du mont Lycée, sur les rives de l'Achéloüs. Si le temps, les muses & les lecteurs favorisent ces nouvelles Etudes, il suffira à mes pinceaux & à mon ambition de peindre les prés, les bois & les bergeres de l'heureuse Arcadie.

FIN.

APPROBATIONS.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les *Etudes de la Nature*, *par M. de Saint-Pierre*. Je n'y ai rien trouvé qui puiſſe empêcher l'impreſſion de cet ouvrage intéreſſant. A Paris, ce 11 mars 1784.

SAGE.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé: *Les Etudes de la Nature*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 6 avril 1784. LOURDET, Profeſſeur Royal.

J'Ai lu les additions faites à la ſeconde édition des *Etudes de la Nature*, *par M. de Saint-Pierre*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 18 mars 1786.

SAGE.

J'Ai lu la troiſieme édition des *Etudes de la Nature*, & le quatrieme volume qui y fait ſuite, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 8 mars 1788.

SAGE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres, nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le Sieur *DE SAINT-PIERRE*. Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : ETUDES DE LA NATURE, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume ; Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enrégistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la Cession ; & alors, par le fait seul de la Cession enrégistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777,

portant Réglement sur la durée des Privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état, en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts; conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher &

féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Sécrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le ſeptieme jour du mois de mai, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-quatre, & de notre Regne le treizieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°, 3199, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilege; & à la charge de remettre à la ladite Chambre les neuf exemplaires preſcrits par l'article CVIII. du Réglement de 1723. A Paris, le 28 Mai 1784.

VALLEYRE jeune, Adjoint.